

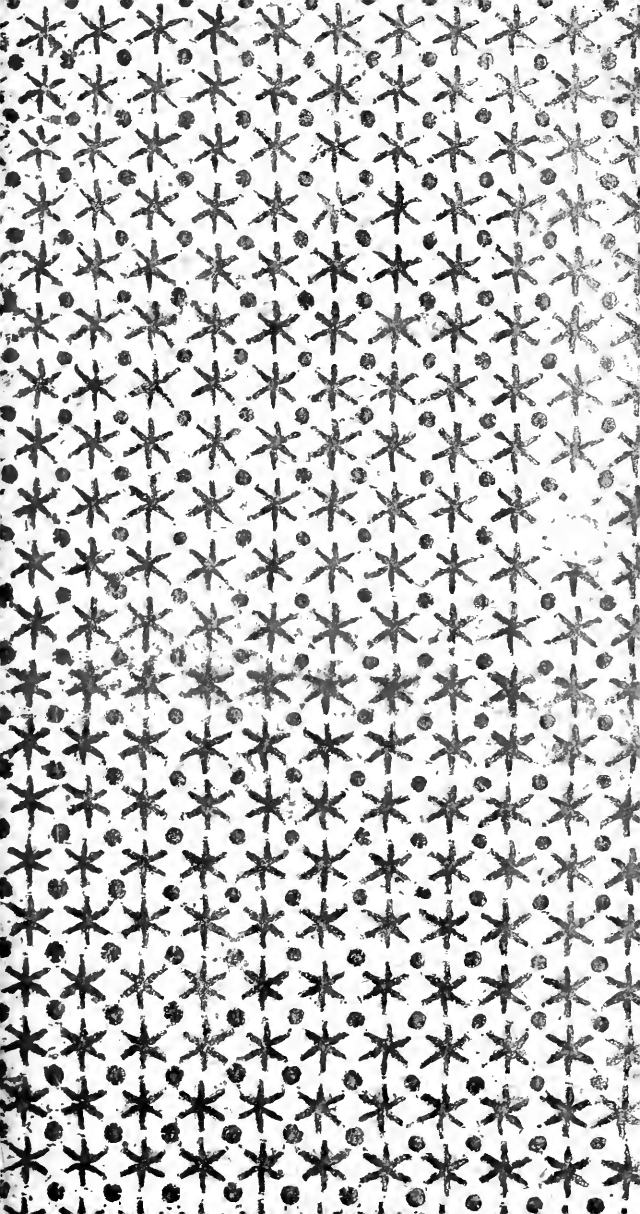


VITAM  
IMPENDERE  
VERO.

N<sup>o</sup> 167 / 1



Library  
of the  
University of Toronto



F.B. - 3<sup>th</sup> - 10.

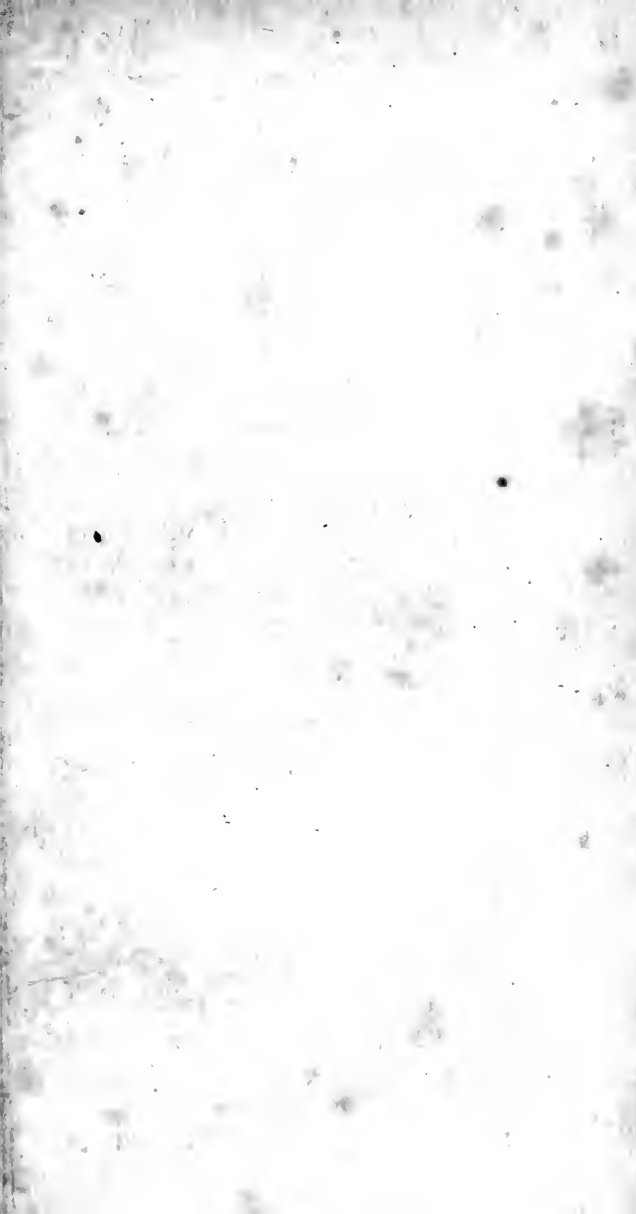
2001 1000

(180)

Inform n. 3.69 62  
Civ. Serv n. 1784  
Chambers 10.68

94







Œ U V R E S  
D I V E R S E S

D E M O N S I E U R

J. J. ROUSSEAU,  
D E G E N È V E.

NOUVELLE ÉDITION,

*AUGMENTÉE de sa Lettre contre le projet  
d'établissement des Spectacles à Geneve, de la  
Réponse de M. d'Alembert, de celle de M. P.  
A. Laval, de la Profession de Foi des Minis-  
tres de Geneve, &c.*

T O M E P R E M I E R.



A A M S T E R D A M,  
Aux dépens de la COMPAGNIE.

---

M. D C C. L X I.

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



# A V I S

## D E L' E D I T E U R.

**L**E Public enleve les Ouvrages de M. Rousseau, dès qu'ils sortent de sa plume & de la presse ; on se prête sûrement au goût général, lorsque l'on en complete les éditions, & qu'on les augmente de quelque nouvelle production. La lettre contre les spectacles est digne de son Auteur. C'est un de ces paradoxes soutenus par la raison & la vertu, contre les préjugés de l'usage. Les Adversaires qu'il a trouvés ont proposé des objections qui leur ont fait des partisans. Leur réputation & leur goût suspendent le jugement du Lecteur, & laissent peut-être la question indécise. Le Philosophe & le Citoyen seront toujours flattés d'avoir protégé la sagesse & la simplicité des mœurs. L'homme de lettres se livrera au plaisir d'avoir défendu leur gloire ; les opinions seront encore partagées sur les succès ; les uns se décideront par le sentiment, les autres par la raison.



# T A B L E

Des Pieces contenues dans ce premier  
Volume.

<i>D</i> I S C O U R S sur cette question, si le ré- tablissement des sciences & des arts a con- tribué à épurer les mœurs, page 5	
<i>Observations de M. J. J. Rousseau sur la réponse qui a été faite à son Discours,</i>	46
<i>Lettre du même à M. Grimm sur la réfuta- tion de son Discours, par M. Gautier,</i>	83
<i>Derniere réponse du même,</i>	102
<i>Narcisse ou l'Amant de lui-même, Comédie,</i>	145
<i>Lettre sur la Musique française,</i>	223
<i>Le Devin du Village,</i>	293
<i>Discours sur l'origine &amp; les fondements de l'inégalité parmi les hommes,</i>	315

Fin de la Table.

DISCOURS

# DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX

A L'ACADÉMIE  
DE DIJON,

EN L'ANNÉE 1750,

Sur cette Question proposée par la même  
Académie :

*Si le Rétablissement des Sciences & des  
Arts a contribué à épurer les mœurs.*

PAR UN CITOYEN DE GENEVE.

---

*Barbarus hic ego sum , quia non intelligor illis.*  
OVID.

---







## P R É F A C E.

*V*OICI une des plus grandes & des plus belles questions qui aient jamais été agitées. Il ne s'agit point dans ce discours de ces subtilités métaphysiques qui ont gagné toutes les parties de la littérature, & dont les programmes d'Académie ne sont pas toujours exempts ; mais il s'agit d'une de ces vérités qui tiennent au bonheur du genre humain.

Je prévois qu'on me pardonnera difficilement le parti que j'ai osé prendre. Heurtant de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, je ne puis m'attendre qu'à un blâme universel ; & ce n'est pas pour avoir été honoré de l'approbation de quelques Sages, que je dois compter sur celle du Public. Aussi mon parti est-il pris : je ne me soucie pas de plaire ni aux beaux esprits, ni aux gens à la mode. Il y aura dans tous les temps des hommes faits pour être subjugués par les opinions de leur siècle, de leur pays, de leur société. Tel fait aujourd'hui l'esprit fort & le philosophe, qui par la même raison n'eût été qu'un fanatique du temps de la ligue. Il ne faut point écrire pour de

## P R É F A C E,

tels lecteurs, quand on veut vivre au delà de son siècle.

*Un mot encore, & je finis. Comptant peu sur l'honneur que j'ai reçu, j'avois, depuis l'envoi, refondu & augmenté ce discours, au point d'en faire, en quelque maniere, un autre ouvrage; aujourd'hui, je me suis cru obligé de le rétablir dans l'état où il a été couronné. J'y ai seulement jetté quelques notes, & laissé deux additions faciles à reconnoître, & que l'Académie n'auroit peut-être pas approuvées. J'ai pensé que l'équité, le respect & la reconnoissance exigeroient de moi cet avertissement.*





# DISCOURS

SUR

## CETTE QUESTION :

*SI LE RÉTABLISSMENT  
des Sciences & des Arts a contribué à  
épurer les mœurs.*

---

*Decipimur specie recti.*



Le rétablissement des sciences & des arts a-t-il contribué à épurer ou à corrompre les mœurs? Voilà ce qu'il s'agit d'examiner. Quel parti dois-je prendre dans cette question? Celui, Messieurs, qui convient à un honnête homme qui ne fait rien, & qui ne s'en estime pas moins.

Il sera difficile, je le sens, d'approprier ce que j'ai à dire au tribunal où je comparois. Comment oser blâmer les sciences devant une des plus savantes Compagnies de l'Europe, louer l'ignorance dans une célèbre Académie, & concilier le mépris pour l'édu-

de avec le respect pour les vrais savants ? J'ai vu ces contrariétés, & elles ne m'ont point rebuté. Ce n'est point la science que je maltraite, me suis-je dit, c'est la vertu que je défends devant des hommes vertueux. La probité est encore plus chère aux gens de bien, que l'érudition aux doctes. Qu'ai-je donc à redouter ? Les lumières de l'assemblée qui m'écoute ? Je l'avoue ; mais c'est pour la constitution du discours, & non pour le sentiment de l'orateur. Les souverains équitables n'ont jamais balancé à se condamner eux-mêmes dans des discussions douteuses, & la position la plus avantageuse au bon droit, est d'avoir à se défendre contre une partie intégrale & éclairée, juge en sa propre cause.

A ce motif qui m'encourage, il s'en joint un autre qui me détermine : c'est qu'après avoir soutenu, selon ma lumière naturelle, le parti de la vérité, quel que soit mon succès, il est un prix qui ne peut me manquer : je le trouverai dans le fond de mon cœur.

## PREMIERE PARTIE.

**C'**Est un grand & beau spectacle de voir l'homme sortir en quelque manière du néant par ses propres efforts, dissiper, par les lumières de sa raison, les ténèbres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé ; s'élever au-dessus de soi-même ; s'élancer par l'esprit jusques dans les régions célestes ; parcourir à pas de géant, ainsi que le soleil, la vaste étendue

de l'univers ; & ce qui est encore plus grand & plus difficile , rentrer en soi pour y étudier l'homme & connoître sa nature , ses devoirs & sa fin. Toutes ces merveilles se sont renouvelées depuis peu de générations.

L'Europe étoit retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du monde , aujourd'hui si éclairée , vivoient , il y a quelques siècles , dans un état pire que l'ignorance. Je ne fais quel jargon scientifique , encore plus méprisable que l'ignorance , avoit usurpé le nom du savoir , & opposoit à son retour un obstacle presque invincible. Il falloit une révolution pour ramener les hommes au sens commun ; elle vint enfin du côté d'où on l'auroit le moins attendue. Ce fut le stupide Musulman , ce fut l'éternel fléau des lettres , qui les fit renaître parmi nous. La chute du trône de Constantin porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grece. La France s'enrichit à son tour de ces précieuses dépouilles. Bientôt les sciences suivirent les lettres ; à l'art d'écrire se joignit l'art de penser ; gradation qui paroît étrange , & qui n'est peut-être que trop naturelle ; & l'on commença à sentir le principal avantage du commerce des Muses , celui de rendre les hommes plus sociables , en leur inspirant le désir de se plaire les uns aux autres par des ouvrages dignes de leur approbation mutuelle.

L'esprit a ses besoins , ainsi que le corps. Ceux-ci sont les fondemens de la société ,

les autres en font l'agrément. Tandis que le gouvernement & les loix pourvoient à la sûreté & au bien-être des hommes assemblés, les sciences, les lettres & les arts, moins despotiques & plus puissants peut-être, étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont ils sont chargés, étouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils sembloient être nés, leur font aimer leur esclavage & en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le besoin éleva les trônes ; les sciences & les arts les ont affermis. Puissances de la terre, aimez les talents, & protégez ceux qui les cultivent \*. Peuples policés, cultivez-les ; heureux esclaves, vous leur devez ce goût délicat & fin dont vous vous piquez, cette douceur de caractère & cette urbanité de mœurs qui rendent

\* Les princes voient toujours avec plaisir le goût des arts agréables & des superfluités, dont l'exportation de l'argent ne résulte pas, s'étendre parmi leurs sujets. Car outre qu'ils les nourrissent ainsi dans cette petitesse d'ame si propre à la servitude, ils savent très-bien que tous les besoins que le peuple se donne, sont autant de chaînes dont ils se chargent. Alexandre voulant maintenir les Ichtyophages dans sa dépendance, les contraignit de renoncer à la pêche, & de se nourrir des aliments communs aux autres peuples ; & les sauvages de l'Amérique, qui vont tout nus, & qui ne vivent que du produit de leurs chasses, n'ont jamais pu être domptés. En effet quel joug imposeroit-on à des hommes qui n'ont besoin de rien ?

parmi vous le commerce si liant & si facile, en un mot les apparences de toutes les vertus, sans en avoir aucune.

C'est par cette sorte de politesse, d'autant plus aimable qu'elle affecte moins de se montrer, que se distinguèrent autrefois Athènes & Rome, dans les jours si vantés de leur magnificence & de leur éclat : c'est par elle, sans doute, que notre siècle & notre nation l'emporteront sur tous les temps & sur tous les peuples. Un ton philosophe sans pédanterie, des manières naturelles & pourtant prévenantes, également éloignées de la rusticité tudesque & de la pantomime ultramontaine : voilà les fruits du goût acquis par de bonnes études, & perfectionné dans le commerce du monde.

Qu'il seroit doux de vivre parmi nous, si la contenance extérieure étoit toujours l'image des dispositions du cœur ; si la décence étoit la vertu, si nos maximes nous servoient de règles, si la véritable philosophie étoit inséparable du titre de philosophe ! Mais tant de qualités vont trop rarement ensemble, & la vertu ne marche guere en si grande pompe. La richesse de la parure peut annoncer un homme opulent, & son élégance un homme de goût ; l'homme sain & robuste se reconnoît à d'autres marques : c'est sous l'habit rustique d'un laboureur, & non sous la dorure d'un courtisan, qu'on trouvera la force & la vigueur du corps. La parure n'est pas moins étrangere à la vertu, qui est la force

& la vigueur de l'ame. L'homme de bien est un athlète qui se plaît à combattre nud. Il méprise tous ces vils ornements qui gêneroient l'usage de ses forces, & dont la plupart n'ont été inventés que pour cacher quelque difformité.

Avant que l'art eut façonné nos manières, & appris à nos passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient rustiques, mais naturelles; & la différence des procédés annonçoit au premier coup d'œil celle des caractères. La nature humaine, au fond, n'étoit pas meilleure; mais les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement; & cet avantage dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices.

Aujourd'hui que des recherches plus subtiles, & un goût plus fin, ont réduit l'art de plaire en principes, il regne dans nos mœurs une vile & trompeuse uniformité, & tous les esprits semblent avoir été jettés dans un même moule; sans cesse la politesse exige, la bienséance ordonne: sans cesse on suit des usages, jamais son propre génie. On n'ose plus paroître ce qu'on est; & dans cette contrainte perpétuelle, les hommes, qui forment ce troupeau qu'on appelle société, placés dans les mêmes circonstances, feront tous les mêmes choses, si des motifs plus puissants ne les en détournent. On ne saura donc jamais bien à qui l'on a affaire: il faudra donc, pour connoître son ami, attendre les grandes oc-



casions, c'est-à-dire, attendre qu'il n'en soit plus temps, puisque c'est pour ces occasions mêmes qu'il eût été essentiel de le connoître.

Quel cortège de vices n'accompagnera point cette incertitude? Plus d'amitiés sinceres; plus d'estime réelle; plus de confiance fondée; les soupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réserve, la haine, la trahison, se cacheront sans cesse sous ce voile uniforme & perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumieres de notre siecle. On ne profanera plus par des jurements le nom du Maître de l'Univers: mais on l'insultera par des blasphêmes, sans que nos oreilles scrupuleuses en soient offensées. On ne vantera pas son propre mérite, mais on rabaissera celui d'autrui. On n'outragera point grossièrement son ennemi, mais on le calomnierá avec adresse. Les haines nationales s'éteindront, mais ce sera avec l'amour de la patrie. Á l'ignorance méprisée on substituera un dangereux Pyrrhonisme. Il y aura des excès pros crits, des vices déshonorés: mais d'autres seront décorés du nom de vertu; il faudra ou les avoir ou les affecter. Vantera qui voudra la sobriété des sages du temps; je n'y vois, pour moi, qu'un raffinement d'intempérance autant indigne de mon éloge que leur artificieuse simplicité\*.

\* *J'aime, dit Montagne, à contester & à discourir; mais, c'est avec peu d'hommes, & pour moi. Car de ser-*

Telle est la pureté que nos mœurs ont acquise. C'est ainsi que nous sommes devenus gens de bien. C'est aux lettres, aux sciences & aux arts à revendiquer ce qui leur appartient dans un si salutaire ouvrage. J'ajouterai seulement une réflexion, c'est qu'un habitant de quelques contrées éloignées, qui chercheroit à se former une idée des mœurs européennes, sur l'état des sciences parmi nous, sur la perfection de nos arts, sur la bienséance de nos spectacles, sur la politesse de nos manières, sur l'affabilité de nos discours, sur nos démonstrations perpétuelles de bienveillance, & sur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge & de tout état, qui semblent empressés depuis le lever de l'aurore jusqu'au coucher du soleil, à s'obliger réciproquement ; c'est que cet étranger, dis-je, devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont.

Où il n'y a nul effet, il n'y a point de cause à chercher, mais ici l'effet est certain, la dépravation réelle, & nos ames se sont corrompues, à mesure que nos sciences & nos arts se sont avancés à la perfection. Dira-t-on que c'est un malheur particulier à notre âge ? Non, Messieurs : les maux causés par notre vaine curiosité sont aussi vieux que le monde.

*vir de spectacle aux grands & faire à l'envi parade de son esprit & de son caquet, je trouve que c'est un métier très-messéant à un homme d'honneur. C'est celui de tous nos beaux esprits, hors un.*

L'élévation & l'abbaissement journalier des eaux de l'océan n'ont pas été plus régulièrement assujettis au cours de l'astre qui nous éclaire durant la nuit, que le sort des mœurs & de la probité au progrès des sciences & des arts. On a vu la vertu s'enfuir à mesure que leur lumière s'élevoit sur notre horizon, & le même phénomène s'est observé dans tous les temps & dans tous les lieux.

Voyez l'Égypte, cette première école de l'univers, ce climat si fertile sous un ciel d'airain, cette contrée célèbre, d'où Sésostriis partit autrefois pour conquérir le monde. Elle devient la mère de la philosophie & des beaux arts, & bientôt après, la conquête de Cambise; puis celle des Grecs, des Romains, des Arabes, & enfin des Turcs.

Voyez la Grece, jadis peuplée de héros, qui vainquirent deux fois l'Asie, l'une devant Troyes, & l'autre dans leurs propres foyers. Les lettres naissantes n'avoient point encore porté la corruption dans les cœurs de ses habitants; mais le progrès des arts, la dissolution des mœurs & le joug du Macédonien se suivirent de près; & la Grece, toujours savante, toujours voluptueuse & toujours esclave, n'éprouva plus dans ses révolutions que des changements de maîtres. Tout l'éloquence de Démosthène ne put jamais ranimer un corps que le luxe & les arts avoient énervé.

C'est au temps des Ennius & des Térence que Rome, fondée par un père, & illustrée par des laboureurs, commence à dégénérer.

Mais après les Ovide, les Catule, les Martial, & cette foule d'Auteurs obscènes, dont les noms seuls alarment la pudeur, Rome, jadis le temple de la vertu, devient le théâtre du crime, l'opprobre des nations, & le jouet des barbares. Cette capitale du monde tombe enfin sous le joug qu'elle avoit imposé à tant de peuples ; & le jour de sa chute fut la veille de celui où l'on donna à l'un de ses citoyens le titre d'arbitre du bon goût.

Que dirai-je de cette métropole de l'empire d'Orient, qui, par sa position, sembloit devoir l'être du monde entier ; de cet asyle des sciences & des arts pros crits du reste de l'Europe, plus peut-être par sagesse que par barbarie ? Tout ce que la débauche & la corruption ont de plus honteux, les trahisons, les assassinats & les poisons, de plus noir ; le concours de tous les crimes, de plus atroce ; voilà ce qui forme le tissu de l'histoire de Constantinople ; voilà la source pure d'où nous sont émanées les lumières dont notre siècle se glorifie.

Mais pourquoi chercher dans des temps reculés des preuves d'une vérité dont nous avons sous nos yeux des témoignages subsistants. Il est en Asie une contrée immense, où les lettres honorées conduisent aux premières dignités de l'état. Si les sciences épuroient les mœurs, si elles apprennent aux hommes à verser leur sang pour la patrie, si elles animoient le courage, les peuples de la

Chine devroient être sages, libres & invincibles. Mais s'il n'y a point de vice qui ne les domine, point de crime qui ne leur soit familier; si les lumières des Ministres, ni la prétendue sagesse des loix, ni la multitude des habitants de ce vaste empire, n'ont pu le garantir du joug du Tartare ignorant & grossier, de quoi lui ont servi tous ses savants? Quel fruit a-t-il retiré des honneurs dont ils sont comblés? Seroit-ce d'être peuplé d'esclaves & de méchants?

Opposons à ces tableaux celui des mœurs du petit nombre de peuples, qui, préservés de cette contagion des vaines connoissances, ont par leurs vertus fait leur propre bonheur & l'exemple des autres nations. Tels furent les premiers Perses, nation singulière, chez laquelle on apprenoit la vertu, comme chez nous on apprend la science, qui subjuga l'Asie avec tant de facilité, & qui seule a eu cette gloire que l'histoire de ses institutions ait passé pour un roman de philosophie; tels furent les Scythes, dont on nous a laissé de si magnifiques éloges: tels les Germains, dont une plume, lassée de tracer les crimes & les noirceurs d'un peuple instruit, opulent & voluptueux, se soulageoit à peindre la simplicité, l'innocence & les vertus. Telle avoit été Rome même dans les temps de sa pauvreté & de son ignorance. Telle enfin s'est montrée jusqu'à nos jours cette nation rustique, si vantée pour son courage, que l'adversité n'a

pu abattre , & pour sa fidélité , que l'exemple n'a pu corrompre \*.

Cen'est point par stupidité que ceux-ci ont préféré d'autres exercices à ceux de l'esprit. Ils n'ignoroient pas que dans d'autres contrées des hommes oisifs passioient leur vie à disputer sur le souverain bien , sur le vice & sur la vertu , & que d'orgueilleux raisonneurs , se donnant à eux-mêmes les plus grands éloges , confondoient les autres peuples sous le nom méprisant de barbares ; mais ils ont considéré leurs mœurs & appris à dédaigner leur doctrine \*\*.

\* Je n'ose parler de ces nations heureuses qui ne connoissent pas même de nom les vices que nous avons tant de peine à réprimer , de ces sauvages de l'Amérique dont Montagne ne balance point à préférer la simple & naturelle police , non-seulement aux loix de Platon , mais même à tout ce que la philosophie pourra jamais imaginer de plus parfait pour le gouvernement des peuples. Il en cite quantité d'exemples frappants pour qui les sauroit admirer. Mais, quoi , dit-il , ils ne portent point de chausses !

\*\* De bonne foi , qu'on me dise quelle opinion les Athéniens même devoient avoir de l'éloquence , quand ils l'écartèrent avec tant de soin de ce tribunal intègre , des jugemens duquel les Dieux mêmes n'appelloient pas ? Que pensoient les Romains de la Médecine , quand ils la bannirent de leur République ? Et quand un reste d'humanité porta les Espagnols à interdire à leurs gens de loi l'entrée de l'Amérique , quelle idée falloit-il qu'ils eussent de la jurisprudence ? Ne droit-on pas qu'ils

Oublierois-je que ce fut dans le sein même de la Grece qu'on vit s'élever cette cité aussi célèbre par son heureuse ignorance que par la sagesse de ses loix, cette république de demi-dieux plutôt que d'hommes, tant leurs vertus sembloient supérieures à l'humanité ? O Sparte ! opprobre éternel d'une vaine doctrine ! tandis que les vices conduits par les beaux arts s'introduisoient ensemble dans Athenes, tandis qu'un tyran y rassembloit avec tant de soin les ouvrages du prince des poètes, tu chassois de tes murs les arts & les artistes, les sciences & les savants.

L'événement marqua cette différence. Athenes devint le séjour de la politesse & du bon goût, le pays des orateurs & des philosophes. L'élégance des bâtimens y répondoit à celle du langage. On y voyoit de toutes parts le marbre & la toile animés par les mains des maîtres les plus habiles. C'est d'Athenes que sont sortis ces ouvrages surprenants qui serviront de modèles dans tous les âges corrompus. Le tableau de Lacédémone est moins brillant. Là, disoient les autres peuples, *les hommes naissent vertueux, & l'air même du pays semble inspirer la vertu.* Il ne nous reste de ses habitants que la mémoire de leurs actions héroïques. De tels monuments vaudroient-ils moins pour nous que les marbres curieux qu'Athenes nous a laissés ?

ont cru réparer par ce seul acte tous les maux qu'ils avoient faits à ces malheureux Indiens ?

Quelques sages, il est vrai, ont résisté au torrent général, & se sont garantis du vice dans le séjour des Muses. Mais qu'on écoute le jugement que le premier & le plus malheureux d'entr'eux portoit des savants & des artistes de son temps.

» J'ai examiné, dit-il, les poètes, & je les  
» regarde comme des gens dont le talent en  
» impose à eux-mêmes & aux autres, qui se  
» donnent pour sages, qu'on prend pour tels,  
» & qui ne sont rien moins.

» Des poètes, continue Socrate, j'ai passé  
» aux artistes. Personne n'ignoroit plus les  
» arts que moi; personne n'étoit plus con-  
» vaincu que les artistes possédoient de  
» fort beaux secrets. Cependant je me suis  
» apperçu que leur condition n'est pas meil-  
» leure que celle des poètes, & qu'ils sont  
» les uns & les autres dans le même préju-  
» gé. Parce que les plus habiles d'entr'eux  
» excellent dans leur partie, ils se regardent  
» comme les plus sages des hommes. Cette  
» présomption a terni tout-à-fait leur savoir  
» à mes yeux; de sorte que me mettant à la  
» place de l'oracle, & me demandant ce que  
» j'aimerois le mieux être, ce que je suis ou  
» ce qu'ils sont, savoir ce qu'ils ont ap-  
» pris, ou savoir que je ne fais rien; j'ai ré-  
» pondu à moi-même & au dieu: je veux  
» rester ce que je suis.

» Nous ne savons, ni les sophistes, ni les  
» poètes, ni les orateurs, ni les artistes, ni  
» moi, ce que c'est que le vrai, le bon &



» le beau : mais il y a entre nous cette diffé-  
» rence que, quoique ces gens ne sachent rien,  
» tous croient savoir quelque chose : au lieu  
» que moi, si je ne fais rien, au moins je  
» n'en suis pas en doute. De sorte que toute  
» cette supériorité de sagesse qui m'est ac-  
» cordée par l'oracle, se réduit seulement à  
» être bien convaincu que j'ignore ce que je  
» ne fais pas. «

Voilà donc le plus sage des hommes au jugement des dieux, & le plus savant des Athéniens au sentiment de la Grece entiere, Socrate faisant l'éloge de l'ignorance ! Croit-on que, s'il ressuscitoit parmi nous, nos savants & nos artistes lui feroient changer d'avis ? Non, Messieurs : cet homme juste continueroit de mépriser nos vaines sciences ; il n'aideroit point à grossir cette foule de livres dont on nous inonde de toutes parts ; & ne laisseroit, comme il a fait, pour tout précepte à ses disciples, & à nos neveux, que l'exemple & la mémoire de sa vertu. C'est ainsi qu'il est beau d'instruire les hommes.

Socrate avoit commencé dans Athenes, le vieux Caton continua dans Rome, de se déchaîner contre ces Grecs artificieux & subtils qui séduisoient la vertu & amolissoient le courage de ses concitoyens ; mais les sciences, les arts & la dialectique prévalurent encore. Rome se remplit de philosophes & d'orateurs ; on négligea la discipline militaire ; on méprisa l'agriculture ; on embrassa des sectes, & l'on oublia la patrie. Aux noms sa-

crés de liberté, de désintéressement, d'obéissance aux loix, succéderent les noms d'Epicure, de Zenon, d'Arcéfilas. *Depuis que les savants ont commencé à paroître parmi nous, disoient leurs propres philosophes, les gens de bien se sont éclipsés.* Jusqu'alors les Romains s'étoient contentés de pratiquer la vertu; tout fut perdu quand ils commencerent à l'étudier.

O Fabricius ! qu'eût pensé votre grande ame, si, pour votre malheur, rappelé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras, & que votre nom respectable avoit plus illustrée que toutes ses conquêtes ? » Dieux ! eussiez-vous  
 » dit, que sont devenus ces toits de chau-  
 » me & ces foyers rustiques qu'habitoient ja-  
 » dis la modération & la vertu ? Quelle  
 » splendeur funeste a succédé à la simplicité  
 » Romaine ? Quel est ce langage étranger ?  
 » Quelles sont ces mœurs efféminées ? Que  
 » signifient ces statues, ces tableaux, ces  
 » édifices ? Insensés, qu'avez-vous fait ? Vous,  
 » les maîtres des nations, vous vous êtes ren-  
 » dus les esclaves des hommes frivoles que  
 » vous avez vaincus ! ce sont des rhéteurs  
 » qui vous gouvernent ! c'est pour enrichir  
 » des architectes, des peintres, des statuaires  
 » & des histrions, que vous avez arrosé de  
 » votre sang la Grece & l'Asie ! Les dé-  
 » pouilles de Carthage sont la proie d'un  
 » joueur de flûte ! Romains, hâtez-vous de  
 » renverser ces amphithéâtres ; brisez ces

» marbres, brûlez ces tableaux, chassez ces  
» esclaves qui vous subjuguent, & dont les  
» funestes arts vous corrompent. Que d'au-  
» tres mains s'illustrent par de vains talents:  
» le seul talent digne de Rome est celui de  
» conquérir le monde, & d'y faire régner  
» la vertu. Quand Cyneas prit notre sénat  
» pour une assemblée de rois, il ne fut  
» ébloui, ni par une pompe vaine, ni par  
» une élégance recherchée. Il n'y entendit  
» point cette éloquence frivole, l'étude & le  
» charme des hommes futiles. Que vit donc  
» Cyneas de si majestueux? O citoyens! il  
» vit un spectacle que ne donneront jamais  
» vos richesses, ni tous vos arts, le plus beau  
» spectacle qui ait jamais paru sous le ciel,  
» l'assemblée de deux cens hommes ver-  
» tueux, dignes de commander à Rome &  
» de gouverner la terre. «

Mais franchissons la distance des lieux & des temps, voyons ce qui s'est passé dans nos contrées & sous nos yeux; ou plutôt écartons ces peintures odieuses qui blesseroient notre délicatesse, & épargnons-nous la peine de répéter les mêmes choses sous d'autres noms. Ce n'est point en vain que j'invoquois les mânes de Fabricius; & qu'ai-je fait dire à ce grand homme que je n'eusse pu mettre dans la bouche de Louis XII, ou de Henri IV? Parmi nous, il est vrai, Socrate n'eût point bu la ciguë, mais il eût bu dans une coupe encore plus amère, la raillerie insultante, & le mépris pire cent fois que la mort.

Voilà comment le luxe, la dissolution & l'esclavage ont été de tout temps le châtiment des efforts orgueilleux que nous avons faits pour sortir de l'heureuse ignorance où la sagesse éternelle nous avoit placés. Le voile épais dont elle a couvert toutes ses opérations, sembloit nous avertir assez qu'elle ne nous a point destinés à de vaines recherches ; mais est-il quelqu'une de ses leçons dont nous ayons su profiter, ou que nous ayons négligée impunément ? Peuples , sachez donc une fois , que la nature a voulu vous préserver de la science , comme une mere arrache une arme dangereuse des mains de son enfant ; que tous les secrets qu'elle vous cache, sont autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous instruire , n'est pas le moindre de ses bienfaits. Les hommes sont pervers ; ils seroient pires encore , s'ils avoient eu le malheur de naître savants.

Que ces réflexions sont humiliantes pour l'humanité ! Que notre orgueil en doit être mortifié ! Quoi ! la probité seroit fille de l'ignorance , la science & la vertu seroient incompatibles ! Quelles conséquences ne tireroit-on point de ces préjugés ? Mais pour concilier ces contrariétés apparentes , il ne faut qu'examiner de près la vanité & le néant de ces titres orgueilleux qui nous éblouissent , & que nous donnons si gratuitement aux connoissances humaines. Considérons donc les sciences & les arts en eux-mêmes. Voyons

ce qui doit résulter de leur progrès, & ne balançons plus à convenir de tous les points où nos raisonnements se trouveront d'accord avec les inductions historiques.

## SECONDE PARTIE.

C'Étoit une ancienne tradition passée de l'Égypte en Grece, qu'un Dieu ennemi du repos des hommes étoit l'inventeur des sciences \*. Quelle opinion falloit-il qu'eussent d'elles les Egyptiens mêmes, chez qui elles étoient nées ? C'est qu'ils voyoient de près les sources qui les avoient produites. En effet, soit qu'on feuillette les annales du monde, soit qu'on supplée à des chroniques incertaines par des recherches philosophiques, on ne trouvera pas aux connoissances humaines une origine qui réponde à l'idée qu'on aime à s'en former. L'astronomie est née de la superstition ; l'éloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge ; la géométrie, de l'avarice ; la physique, d'une vaine curiosité ;

\* On voit aisément l'allégorie de la fable de Prométhée ; & il ne paroît pas que les Grecs, qui l'ont cloué sur le Caucaïe, en pensassent guere plus favorablement que les Egyptiens de leur dieu Theutus. » Le Satyre, » dit une ancienne fable, voulut baiser & embrasser » le feu, la premiere fois qu'il le vit, mais Prométhée lui cria : Satyre, tu pleureras la barbe de ton » menton, car il brûle quand on y touche. « C'est le sujet du frontispice.

routes, & la morale même, de l'orgueil humain. Les sciences & les arts doivent donc leur naissance à nos vices : nous serions moins en doute sur les avantages ; s'ils la devoient à nos vertus.

Le défaut de leur origine ne nous est que trop retracé dans leurs objets. Que ferions-nous des arts sans le luxe qui les nourrit ? Sans les injustices des hommes, à quoi serviroit la jurisprudence ? Que deviendrait l'histoire, s'il n'y avoit ni tyrans, ni guerres, ni conspirateurs ? Qui voudroit, en un mot, passer sa vie à de stériles contemplations, si chacun, ne consultant que les devoirs de l'homme & les besoins de la nature, n'avoit de temps que pour la patrie, pour les malheureux & pour ses amis ? Sommes-nous donc faits pour mourir attachés sur les bords du puits où la vérité s'est retirée ? Cette seule réflexion devoit rebuter, dès les premiers pas, tout homme qui chercheroit sérieusement à s'instruire par l'étude de la philosophie.

Que de dangers ! que de fausses routes dans l'investigation des sciences ! Par combien d'erreurs, mille fois plus dangereuses que la vérité n'est utile, ne faut-il point passer pour arriver à elles ? Le désavantage est visible ; car le faux est susceptible d'une infinité de combinaisons ; mais la vérité n'a qu'une manière d'être. Qui est-ce d'ailleurs qui la cherche bien sincèrement ? Même avec la meilleure volonté, à quelles marques est-on sûr  
de

la reconnoître? Dans cette foule de sentimens différens, quel sera notre *Criterium* pour en bien juger? \* Et ce qui est le plus difficile, si par bonheur nous la trouvons à la fin, qui de nous en saura faire un bon usage?

Si nos sciences sont vaines dans l'objet qu'elles se proposent, elles sont encore plus dangereuses par les effets qu'elles produisent. Nées dans l'oisiveté, elles la nourrissent à leur tour; & la perte irréparable du temps est le premier préjudice qu'elles causent nécessairement à la société. En politique, comme en morale, c'est un grand mal que de ne point faire de bien; & tout citoyen inutile doit être regardé comme un homme pernicieux. Répondez-moi donc, philosophes illustres, vous par qui nous savons en quelles raisons les corps s'attirent dans le vuide: Quels sont, dans les révolutions des planettes, les rapports des aires parcourues en temps égaux? Quelles courbes ont des points conjugués, des points d'inflexion & de rebroussement? Comment l'ame & le corps se correspondent sans communication, ainsi que feroient deux horloges? Quels astres peuvent être habités? Quels insectes se repro-

\* Moins on fait, plus on croit savoir. Les Péripatéticiens doutoient-ils de rien? Descartes n'a-t-il pas construit l'univers avec des cuës & des tourbillons? Et y a-t-il aujourd'hui, même en Europe, si mince physicien, qui n'explique hardiment ce profond mystere de l'électricité, qui sera peut-être à jamais le désespoir des vrais philosophes?

duissent d'une manière extraordinaire ? Répondez-moi, dis-je, vous de qui nous avons reçu tant de sublimes connoissances ? Quand vous ne nous auriez jamais rien appris de ces choses, en serions-nous moins nombreux, moins bien gouvernés, moins redoutables, moins florissants, ou plus pervers ? Revencz donc sur l'importance de vos productions ; & si les travaux des plus éclairés de nos savants & de nos meilleurs citoyens nous procurent si peu d'utilité, dites-nous ce que nous devons penser de cette foule d'écrivains obscurs & de lettrés oisifs, qui dévorent en pure perte la substance de l'état ?

Que dis-je, oisifs ? Et plutôt à Dieu qu'ils le fussent en effet ! Les mœurs en seroient plus saines, & la société plus paisible. Mais ces vains & futiles déclamateurs vont de tous côtés, armés de leurs funestes paradoxes, sapant les fondemens de la foi, & anéantissant la vertu. Ils sourient dédaigneusement à ces vieux mots de patrie & de religion ; & consacrent leurs talents & philosophie à détruire & avilir tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes ; non qu'au fond ils haïssent ni la vertu ni nos dogmes ; c'est de l'opinion publique qu'ils sont ennemis ; & pour les ramener aux pieds des autels, il suffiroit de les reléguer parmi les athées. O fureur de se distinguer ! que ne pouvez-vous point ?

C'est un grand mal que l'abus du temps. D'autres maux pires encore suivent les lettres



& les arts. Tel est le luxe : né comme eux de l'oïfiveté & de la vanité des hommes , le luxe va rarement sans les sciences & les arts , & jamais ils ne vont sans lui. Je fais que notre philosophie , toujours féconde en maximes singulières , prétend , contre l'expérience de tous les siècles , que le luxe fait la splendeur des états ; mais après avoir oublié la nécessité des loix somptuaires , osera-t-elle nier encore que les bonnes mœurs ne soient essentielles à la durée des empires , & que le luxe ne soit diamétralement opposé aux bonnes mœurs ? Que le luxe soit un signe certain des richesses , qu'il serve même , si l'on veut , à les multiplier ; que faudra-t-il conclure de ce paradoxe si digne d'être né de nos jours ? & que deviendra la vertu , quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce soit ? Les anciens politiques parloient sans cesse de mœurs & de vertu ; les nôtres ne parlent que de commerce & d'argent. L'un vous dira qu'un homme vaut en telle contrée la somme qu'on le vendroit à Alger ; un autre , en suivant ce calcul , trouvera des pays où un homme ne vaut rien , & d'autres où il vaut moins que rien. Ils évaluent les hommes comme des troupeaux de bétail. Selon eux , un homme ne vaut à l'état que la consommation qu'il y fait ; ainsi un Sybarite auroit bien valu trente Lacédémoniens. Qu'on devine donc laquelle de ces deux républiques , de Sparte ou de Sybaris , fut subjuguée par une poignée de paysans , & laquelle fit trembler l'Asie ?

La monarchie de Cyrus a été conquise avec trente mille hommes, par un prince plus pauvre que le moindre des Satrapes de Perse ; & le Scythe , le plus misérable de tous les peuples , a résisté aux plus puissants monarques de l'univers. Deux fameuses républiques se disputèrent l'empire du monde ; l'une étoit très-riche , l'autre n'avoit rien , & ce fut celle-ci qui détruisit l'autre. L'empire Romain , à son tour , après avoir englouti toutes les richesses de l'univers , fut la proie de gens qui ne savoient pas même ce que c'étoit que richesse. Les Francs conquièrent les Gaules, les Saxons, l'Angleterre, sans autres trésors que leur bravoure & leur pauvreté. Une troupe de pauvres montagnards , dont toute l'avidité se bornoit à quelques peaux de moutons , après avoir dompté la fierté Autrichienne, écrasa cette opulente & redoutable maison de Bourgogne qui faisoit trembler les potentats de l'Europe. Enfin toute la puissance & toute la sagesse de l'héritier de Charles-Quint, soutenues de tous les trésors des Indes, vinrent se briser contre une poignée de pêcheurs de harengs. Que nos politiques daignent suspendre leurs calculs , pour réfléchir à ces exemples , & qu'ils apprennent une fois qu'on a de tout avec de l'argent, hormis des mœurs & des citoyens.

De quoi s'agit-il donc précisément dans cette question du luxe ? De savoir lequel importe le plus aux empires d'être brillans & mo-

mentanés, ou vertueux & durables. Je dis brillants, mais de quel éclat? Le goût du faste ne s'associe guere dans les mêmes ames avec celui de l'honnête. Non, il n'est pas possible que des esprits dégradés par une multitude de soins futiles, s'élèvent jamais à rien de grand; & quand ils en auroient la force, le courage leur manqueroit.

Tout artiste veut être applaudi. Les éloges de ses contemporains sont la partie la plus précieuse de sa récompense. Que fera-t-il donc pour les obtenir, s'il a le malheur d'être né chez un peuple, & dans des temps où les savants devenus à la mode ont mis une jeunesse frivole en état de donner le ton; où les hommes ont sacrifié leur goût aux tyrans de leur liberté \* ; où l'un des

\* Je suis bien éloigné de penser que cet ascendant des femmes soit un mal en soi. C'est un présent que leur a fait la nature pour le bonheur du genre humain : mieux dirigé, il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne sent point assez quels avantages naîtroient dans la société d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du genre humain qui gouverne l'autre. Les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes : si vous voulez donc qu'ils deviennent grands & vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur d'ame & vertu. Les réflexions que ce sujet fournit, & que Platon a faites autrefois, mériteroient fort d'être mieux développées par une plume digne d'écrire d'après un tel maître, & de défendre une si grande cause.

lexes n'osant approuver que ce qui est proportionné à la pusillanimité de l'autre, on laisse tomber des chefs-d'œuvres de poésie dramatique, & des prodiges d'harmonie sont rebutés. Ce qu'il fera, Messieurs, il rabaissera son génie au niveau de son siècle, & aimera mieux composer des ouvrages communs, qu'on admire pendant sa vie, que des merveilles qu'on n'admireroit que longtemps après sa mort. Dites-nous, célèbre Arouet, combien vous avez sacrifié de beautés mâles & fortes à notre fausse délicatesse, & combien l'esprit de la galanterie, si fertile en petites choses, vous en a coûté de grandes?

C'est ainsi que la dissolution des mœurs, suite nécessaire du luxe, entraîne à son tour la corruption du goût. Que si par hasard, entre les hommes ordinaires par leurs talents, il s'en trouve quelqu'un qui ait de la fermeté dans l'âme & qui refuse de se prêter au génie de son siècle, & de s'avilir par des productions puériles, malheur à lui! il mourra dans l'indigence & dans l'oubli. Que n'est-ce ici un pronostic que je fais, & non une expérience que je rapporte! Carle, Pierre, le moment est venu où ce pinceau destiné à augmenter la majesté de nos temples par des images sublimes & saintes, tombera de vos mains, ou sera prostitué à orner de peintures lascives les panneaux d'un vis-à-vis. Et toi, rival des Praxiteles & de Phidias; toi dont les Anciens auroient employé le ciseau

à leur faire des dieux capables d'excuser à nos yeux leur idolâtrie, inimitable Pigal, ta main se résoudra à ravaler le ventre d'un magot, ou il faudra qu'elle demeure oisive.

On ne peut réfléchir sur les mœurs, qu'on ne se plaise à se rapeller l'image de la simplicité des premiers temps. C'est un beau rivage paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux, & dont on se sent éloigner à regret. Quand les hommes innocents & vertueux aimoient à avoir les dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient ensemble sous les mêmes cabanes; mais bientôt devenus méchants, ils se lassèrent de ces incommodés spectateurs, & les reléguèrent dans des temples magnifiques. Ils les en chassèrent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les temples des dieux ne se distinguèrent plus des maisons des citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation; & les vices ne furent jamais poussés plus loin que quand on les vit, pour ainsi dire, soutenus à l'entrée des palais des grands sur des colonnes de marbre, gravés sur des chapiteaux corinthiens.

Tandis que les commodités de la vie se multiplient, que les arts se perfectionnent & que le luxe s'étend, le vrai courage s'énerve, les vertus s'évanouissent, & c'est encore l'ouvrage des sciences, & de tous ces arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Quand les Gots ravagerent la Grece, toutes les bibliothèques ne furent sauvées du feu

que par cette opinion semée par l'un d'entre eux, qu'il falloit laisser aux ennemis des meubles si propres à les détourner de l'exercice militaire, & à les amuser à des occupations oisives & sédentaires. Charles VIII. se vit maître de la Toscane & du royaume de Naples, sans avoir presque tiré l'épée; & toute sa cour attribua cette facilité inespérée à ce que les princes & la noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingénieux & savants, qu'ils ne s'exerçoient à devenir vigoureux & guerriers. En effet, dit l'homme de sens qui rapporte ces deux traits, tous les exemples nous apprennent qu'en cette martiale police & en toutes celles qui lui sont semblables, l'étude des sciences est bien plus propre à amollir & efféminer les courages, qu'à les affermir & les animer.

Les Romains ont avoué que la vertu militaire s'étoit éteinte parmi eux, à mesure qu'ils avoient commencé à se connoître en tableaux, en gravures, en vases d'orfèvrerie, & à cultiver les beaux arts, & comme si cette contrée fameuse étoit destinée à servir sans cesse d'exemple aux autres peuples, l'élévation des Médicis & le rétablissement des lettres ont fait tomber derechef, & peut-être pour toujours, cette réputation guerrière que l'Italie sembloit avoir recouvrée il y a quelques siècles.

Les anciennes républiques de la Grece, avec cette sagesse qui brilloit dans la plupart de leurs institutions, avoient interdit à leurs

citoyens tous ces métiers tranquilles & sédentaires, qui en affaissant & corrompant le corps, énervent si tôt la vigueur de l'ame. De quel œil en effet pense-t-on que puissent envisager la faim, la soif, les fatigues, les dangers & la mort, des hommes que le moindre besoin accable, & que la moindre peine rebute? Avec quel courage les soldats supporteront-ils des travaux excessifs, dont ils n'ont aucune habitude? Avec quelle ardeur feront-ils des marches forcées, sous des officiers qui n'ont pas même la force de voyager à cheval? Qu'on ne m'objecte point la valeur renommée de tous ces modernes guerriers si sagement disciplinés. On me vante bien leur bravoure en un jour de bataille; mais on ne me dit point comment ils supportent l'excès du travail, comment ils résistent à la rigueur des saisons & aux intempéries de l'air. Il ne faut qu'un peu de soleil ou de neige; il ne faut que la privation de quelques superfluités, pour fondre & détruire en peu de jours la meilleure de nos armées. Guerriers intrépides, souffrez une fois la vérité qu'il vous est si rare d'entendre; vous êtes braves; je le fais; vous eussiez triomphé avec Annibal à Cannes & à Trasimènes; César avec vous eût passé le Rubicon & asservi son pays; mais ce n'est point avec vous que le premier eût traversé les Alpes, & que l'autre eût vaincu vos aïeux.

Les combats ne sont pas toujours le succès de la guerre; & il est pour les généraux un

art supérieur à celui de gagner des batailles. Tel court au feu avec intrépidité, qui ne laisse pas d'être un très-mauvais officier : dans le soldat même, un peu plus de force & de vigueur seroit peut-être plus nécessaire que tant de bravoure qui ne le garantit pas de la mort ; & qu'importe à l'état que ses troupes périssent par la fièvre & le froid, ou par le fer de l'ennemi ?

Si la culture des sciences est nuisible aux qualités guerrières, elle l'est encore plus aux qualités morales. C'est dès nos premières années qu'une éducation insensée orne notre esprit, & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établissemens immenses, où l'on élève à grands frais la jeunesse, pour lui apprendre toutes choses, excepté ses devoirs. Vos enfans ignoreront leur propre langue ; mais ils en parleront d'autres qui ne sont en usage nulle part : ils sauront composer des vers qu'à peine ils pourront comprendre : sans savoir démêler l'erreur de la vérité, ils posséderont l'art de les rendre méconnoissables aux autres par des arguments spécieux ; mais ces mots de magnanimité, d'équité, de tempérance, d'humanité, de courage, ils ne sauront ce que c'est ; ce doux nom de patrie ne frappera jamais leur oreille ; & s'ils entendent parler de Dieu\*, ce sera moins pour le craindre que pour en avoir peur. J'aimerois autant, disoit un sage, que

\* Pens. philosoph.



mon écolier eût passé le temps dans un jeu de paume, au moins le corps en seroit plus dispos. Je fais qu'il faut occuper les enfants, & que l'oisiveté est pour eux le danger le plus à craindre. Que faut-il donc qu'ils apprennent? Voilà, certes, une belle question! Qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes \*, & non ce qu'ils doivent oublier.

\* Telle étoit l'éducation des Spartiates, au rapport du plus grand de leurs rois. C'est, dit Montagne, chose digne de très-grande considération, qu'en cette excellente police de Lycurgus, &c., à la vérité, monstrueuse par sa perfection, si soigneuse pourtant de la nourriture des enfants, comme de sa principale charge, & au gîte même des Muses, il s'y fasse si peu mention de la doctrine: comme si cette généreuse jeunesse, dédaignant tout autre joug, on ait dû lui fournir, au lieu de nos maîtres de sciences, seulement des maîtres de vaillance, prudence & justice.

Voyons maintenant comment le même Auteur parle des anciens Perses. Platon, dit-il, raconte que le fils aîné de leur succession royale étoit ainsi nourri. Après sa naissance on le donnoit, non à des femmes, mais à des eunuques de la première autorité près du roi, à cause de leur vertu. Ceux-ci prenoient charge de lui rendre le corps beau & sain, & après sept ans le duisoient à monter à cheval & aller à la chasse. Quand il étoit arrivé au quatorzième, ils le déposoient entre les mains de quatre: le plus sage, le plus juste, le plus tempérant, le plus vaillant de la nation. Le premier lui apprenoit la religion; le second, à être

Nos jardins sont ornés de statues, & nos galeries de tableaux. Que penseriez-vous que représentent ces chefs-d'œuvres de l'art, exposés à l'admiration publique ; les défenseurs de la patrie, ou ces hommes plus grands encore, qui l'ont enrichie par leurs vertus ? Non : ce sont des images de tous les égarements du cœur & de la raison, tirées soigneusement de l'ancienne mythologie, & présentées de bonne heure à la curiosité de nos enfants, sans doute, afin qu'ils aient sous leurs yeux des modèles de mauvaises

toujours véritable ; le tiers, à vaincre ses cupidités ; le quart, à ne rien craindre. Tous, ajouterai-je, à le rendre bon, aucun à le rendre savant.

Astyage, en Xenophon, demande à Cyrus compte de sa dernière leçon. C'est, dit-il, qu'en notre école un grand garçon ayant un petit saxe, le donna à l'un de ses compagnons de plus petite taille, & lui ôta son saxe qui étoit plus grand. Notre précepteur m'ayant fait juge de ce différent, je jugeai qu'il falloit laisser les choses en cet état, & que l'un & l'autre sembloient être mieux accommodés en ce point. Sur quoi il me remontra que j'avois mal fait ; car je m'étois arrêté à considérer la bienfaisance ; & il falloit premièrement avoir pourvu à la justice, qui vouloit que nul ne fut forcé en ce qui lui appartenait : & dit qu'il en fut puni, comme on nous punit en nos villages, pour avoir oublié le premier aoriste de τῦπτω. Mon régent me feroit une belle harangue, *in genere demonstrative*, avant qu'il me persuadât que son école vaut celle-là.

actions, avant même que de savoir lire.

D'où naissent tous ces abus, si ce n'est de l'inégalité funeste, introduite entre les hommes par la distinction des talents, & par l'avilissement des vertus? Voilà l'effet le plus évident de toutes nos études, & la plus dangereuse de toutes leurs conséquences. On ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talents; ni d'un livre, s'il est utile, mais s'il est bien écrit. Les récompenses sont prodiguées au bel esprit, & la vertu reste sans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux discours, aucun pour les belles actions. Qu'on me dise cependant, si la gloire attachée au meilleur des discours qui seront couronnés dans cette Académie, est comparable au mérite d'en avoir fondé le prix.

Le sage ne court point après la fortune, mais il n'est pas insensible à la gloire; & quand il la voit si mal distribuée, sa vertu, qu'un peu d'émulation auroit animée & rendue avantageuse à la société, tombe en langueur, & s'éteint dans la misère & dans l'oubli. Voilà ce qu'à la longue doit produire par-tout la préférence des talents agréables sur les talents utiles, & ce que l'expérience n'a que trop confirmé depuis le renouvellement des sciences & des arts. Nous avons des physiciens, des géomètres, des chymistes, des astronomes, des poètes, des musiciens, des peintres, nous n'avons plus de citoyens; ou s'il nous en reste encore, dis-

persés dans nos campagnes abandonnées , ils y périssent indigents & méprisés. Tel est l'état où sont réduits, tels sont les sentimens qu'obtiennent de nous ceux qui nous donnent du pain , & qui donnent du lait à nos enfans.

Je l'avoue cependant , le mal n'est pas aussi grand qu'il auroit pu le devenir. La prévoyance éternelle , en plaçant à côté de diverses plantes nuisibles des simples salutaires , & dans la substance de plusieurs animaux mal-faisants , le remède à leurs blessures , a enseigné aux souverains , qui sont les ministres , à imiter sa sagesse. C'est à son exemple que du sein même des sciences & des arts , source de mille dérèglements , ce grand monarque , dont la gloire ne fera qu'acquiescer d'âge en âge un nouvel éclat , tira ces sociétés célèbres , chargées à la fois du dangereux dépôt des connoissances humaines , & du dépôt sacré des mœurs , par l'attention qu'elles ont d'en maintenir chez elles toute la pureté , & de l'exiger dans les membres qu'elles reçoivent.

Ces sages institutions affermies par son auguste successeur , & imitées par tous les rois de l'Europe , serviront du moins de frein aux gens de lettres , qui tous , aspirant à l'honneur d'être admis dans les académies , veilleront sur eux-mêmes , & tâcheront de s'en rendre dignes par des ouvrages utiles & des mœurs irréprochables. Celles de ces compagnies , qui , pour le prix dont elles hono-

rent le mérite littéraire, feront un choix de sujets propres à ranimer l'amour de la vertu dans les cœurs des citoyens, montreront que cet amour régne parmi elles, & donneront aux peuples ce plaisir si rare & si doux, de voir des sociétés savantes se dévouer à verser sur le genre humain, non-seulement des lumières agréables, mais aussi des instructions salutaires.

Qu'on ne propose donc point une objection qui n'est pour moi qu'une nouvelle preuve. Tant de soins ne montrent que trop la nécessité de les prendre, & l'on ne cherche point des remèdes à des maux qui n'existent pas. Pourquoi faut-il que ceux-ci portent encore, par leur insuffisance, le caractère des remèdes ordinaires? Tant d'établissements faits à l'avantage des savants, n'en font que plus capables d'en imposer sur les objets des sciences, & de tourner les esprits à leur culture. Il semble, aux précautions qu'on prend, qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de philosophes. Je ne veux point hasarder ici une comparaison de l'agriculture & de la philosophie, on ne la supporteroit pas. Je demanderai seulement qu'est-ce que la philosophie? que contiennent les écrits des philosophes les plus connus? quelles sont les leçons de ces amis de la sagesse? A les entendre, ne les prendroit-on pas pour une troupe de charlatans, criant, chacun de son côté, sur une place publique: Venez à moi, c'est moi seul qui ne trompe point.

L'un prétend qu'il n'y a point de corps , & que tout est en représentation. L'autre, qu'il n'y a d'autre substance que la matiere , ni d'autre Dieu que le monde. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vertus ni vices , & que le bien & le mal moral sont des chimères. Celui-là, que les hommes sont des loups , & peuvent se dévorer en toute sûreté de conscience. O grands philosophes ! que ne réservez-vous pour vos amis & pour vos enfants ces leçons profitables ; vous en recevriez bientôt le prix , & nous ne craindrions pas de trouver dans les nôtres quelqu'un de vos Sectateurs.

Voilà donc les hommes merveilleux à qui l'estime de leurs contemporains a été prodiguée pendant leur vie , & l'immortalité réservée après leur trépas ! Voilà les sages maximes que nous avons reçues d'eux , & que nous transmettons d'âge en âge à nos descendants. Le paganisme , livré à tous les égarements de la raison humaine , a-t-il laissé à la postérité rien qu'on puisse comparer aux monuments honteux que lui a préparés l'Imprimerie sous le règne de l'Evangile ? Les écrits impies des Leucippes & des Diagoras sont périés avec eux. On n'avoit point encore inventé l'art d'éterniser les extravagances de l'esprit humain ; mais, graces aux caractères typographiques \*, & à l'usage que nous en

\* A considérer les désordres affreux que l'Imprimerie a déjà causés en Europe ; à juger de l'avenir par le progrès que le mal fait d'un

faisons, les dangereuses rêveries des Hobbes & des Spinoza resteront à jamais. Allez, écrits célèbres, dont l'ignorance & la rusticité de nos peres n'auroient point été capables, accompagnez chez nos descendants ces ouvrages plus dangereux encore, d'où s'exhale la corruption des mœurs de notre siecle, & portez ensemble aux siecles à venir une histoire fidelle du progrès & des avantages de nos sciences & de nos arts. S'ils vous lisent, vous ne leur laisserez aucune perplexité sur la question que nous agitions

jour à l'autre, on peut prévoir aisément que les souverains ne tarderont pas à se donner autant de soin pour bannir cet art terrible de leurs états, qu'ils en ont pris pour l'y établir. Le Sultan Achmet, cédant aux importunités de quelques prétendus gens de goût, avoit consenti d'établir une imprimerie à Constantinople; mais à peine la presse fut-elle en train, qu'on fut contraint de la détruire & d'en jeter les instruments dans un puits. On dit que le Califfe Omar, consulté sur ce qu'il falloit faire de la bibliothèque d'Alexandrie, répondit en ces termes : Si les livres de cette bibliothèque contiennent des choses opposées à l'Alcoran, ils sont mauvais, & il faut les brûler : S'ils ne contiennent que la doctrine de l'Alcoran, brûlez-les encore, ils sont superflus. Nos savants ont cité ce raisonnement, comme le comble de l'absurdité. Cependant, supposez Grégoire le Grand à la place d'Omar, & l'Evangile à la place de l'Alcoran, la bibliothèque auroit encore été brûlée, & ce seroit peut-être le plus beau trait de cet illustre Pontife.

aujourd'hui ; & à moins qu'ils ne soient plus infensés que nous , ils leveront leurs mains au ciel , & diront dans l'amertume de leur cœur : » Dieu tout-puissant , toi qui tiens » dans tes mains les esprits , délivre - nous » des lumieres & des funestes arts de nos » peres , & rends-nous l'ignorance , l'innocence & la pauvreté , les seuls biens qui puissent faire notre bonheur , & qui soient précieux devant toi. «

Mais si le progrès des sciences & des arts n'a rien ajouté à notre véritable félicité ; s'il a corrompu nos mœurs , & si la corruption des mœurs a porté atteinte à la pureté du goût , que penserons-nous de cette foule d'auteurs élémentaires qui ont écarté du temple des muses les difficultés qui défendoient son abord , & que la nature y avoit répandues , comme une épreuve des forces de ceux qui seroient tentés de savoir ? Que penserons-nous de ces compilateurs d'ouvrages , qui ont indiscrettement brisé la porte des sciences , & introduit dans leur sanctuaire une populace indigne d'en approcher ; tandis qu'il seroit à souhaiter que tous ceux qui ne pouvoient avancer loin dans la carrière des lettres , eussent été rebutés dès l'entrée , & se fussent jettés dans des arts utiles à la société ? Tel qui sera toute sa vie un mauvais versificateur , un géomètre subalterne , seroit peut-être devenu un grand fabricant d'étoffes. Il n'a point fallu de maîtres à ceux que la nature destinoit à faire des disciples. Les Verulams , les Descartes & les



Newton, ces précepteurs du genre humain, n'en ont point eu eux-mêmes ; & quels guides les eussent conduits jusqu'où leur vaste génie les a portés ? Des maîtres ordinaires n'auroient pu que rétrécir leur entendement, en le resserrant dans l'étroite capacité d'leur. C'est par les premiers obstacles qu'ils ont appris à faire des efforts, & qu'ils se sont exercés à affranchir l'espace immense qu'ils ont parcouru. S'il faut permettre à quelques hommes de se livrer à l'étude des sciences & des arts, ce n'est qu'à ceux qui se sentiront la force de marcher seuls sur leurs traces & de les devancer : c'est à ce petit nombre qu'il appartient d'élever des monumens à la gloire de l'esprit humain. Mais si l'on veut que rien ne soit au-dessus de leur génie, il faut que rien ne soit au-dessus de leurs espérances. Voilà l'unique encouragement dont ils ont besoin. L'ame se proportionne insensiblement aux objets qui l'occupent, & ce sont les grandes occasions qui font les grands hommes. Le prince de l'éloquence fut consul de Rome, & le plus grand, peut-être, des philosophes, chancelier d'Angleterre. Croit-on que si l'un n'eût occupé qu'une chaire dans quelque université, & que l'autre n'eût obtenu qu'une modique pension d'académie, croit-on, dis-je, que leurs ouvrages ne se sentiroient pas de leur état ? Que les rois ne dédaignent point d'admettre dans leurs conseils les gens les plus capables de les bien conseiller ; qu'ils renoncent à ce vieux

préjugé inventé par l'orgueil des grands, que l'art de conduire les peuples est plus difficile que celui de les éclairer ; comme s'il étoit plus aisé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par la force. Que les savants du premier ordre trouvent dans leurs cours d'honorables asyles ; qu'ils y obtiennent la seule récompense digne d'eux, celle de contribuer par leur crédit au bonheur des peuples à qui ils auront enseigné la sagesse ; c'est alors seulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la science & l'autorité animées d'une noble émulation, & travaillant de concert à la félicité du genre humain. Mais tant que la puissance sera seule d'un côté, les lumières & la sagesse seules d'un autre, les savants penseront rarement de grandes choses, les princes en feront plus rarement de belles, & les peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux.

Pour nous hommes vulgaires, à qui le ciel n'a point départi de si grands talents, & qu'il ne destine pas à tant de gloire, restons dans notre obscurité. Ne courons point après une réputation qui nous échapperoit, & qui, dans l'état présent des choses, ne nous rendroit jamais ce qu'elle nous auroit coûté, quand nous aurions tous les titres pour l'obtenir. A quoi bon chercher notre bonheur dans l'opinion d'autrui, si nous pouvons le trouver en nous-mêmes ? Laissons à d'autres le soin d'instruire les peuples de leurs devoirs.

& bornons-nous à bien remplir les nôtres ; nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage.

O vertu, science sublime des âmes simples ! faut-il donc tant de peines & d'appareil pour te connoître ? Tes principes ne sont-ils pas gravés dans tous les cœurs ? & ne suffit-il pas, pour apprendre tes loix, de rentrer en soi-même , & d'écouter la voix de sa conscience dans le silence des passions ? Voilà la véritable philosophie ; sachons nous en contenter ; & sans envier la gloire de ces hommes célèbres , qui s'immortalisent dans la république des lettres , tâchons de mettre entre eux & nous cette distinction glorieuse qu'on remarquoit jadis entre deux grands peuples ; que l'un savoit bien dire ; & l'autre bien faire.





## OBSERVATIONS

D E

JEAN-JAC. ROUSSEAU ;

D E G E N E V E ,

*Sur la Réponse qui a été faite à son Discours.*

**J**E devrois plutôt un remerciement qu'une réplique à l'auteur anonyme, qui vient d'honorer mon discours d'une réponse ; mais ce que je dois à la reconnoissance, ne me fera point oublier ce que je dois à la vérité ; & je n'oublierai pas non plus que toutes les fois qu'il est question de raison, les hommes rentrent dans le droit de la nature, & reprennent leur première égalité.

Le discours auquel j'ai à répliquer est plein de choses très-vraies & très-bien prouvées, auxquelles je ne vois aucune réponse : car quoique j'y sois qualifié de docteur, je serois bien fâché d'être au nombre de ceux qui savent répondre à tout.

Ma défense n'en sera pas moins facile ; elle se bornera à comparer avec mon sentiment les vérités qu'on m'objecte : car si je prouve qu'elles ne l'attaquent point, ce sera, je crois, l'avoir assez bien défendu.

Je puis réduire à deux points principaux toutes les propositions établies par mon adversaire ; l'un renferme l'éloge des sciences ; l'autre traite de leurs abus. Je les examinerai séparément.

Il semble, au ton de la réponse, qu'on seroit bien-aise que j'eusse dit des sciences beaucoup plus de mal que je n'en ai dit en effet. On y suppose que leur éloge qui se trouve à la tête de mon discours, a dû me coûter beaucoup : c'est, selon l'auteur, un aveu arraché par la vérité, & que je n'ai pas tardé à rétracter.

Si cet aveu est un éloge arraché par la vérité, il faut donc croire que je pensois des sciences le bien que j'en ai dit ; le bien que l'auteur en dit lui-même n'est donc point contraire à mon sentiment. Cet aveu, dit-on, est arraché par force : tant mieux pour ma cause ; car cela montre que la vérité est chez moi plus forte que le penchant. Mais sur quoi peut-on juger que cet éloge est forcé ? Seroit-ce pour être mal fait ? Ce seroit intenter un procès bien terrible à la sincérité des auteurs, que d'en juger sur ce nouveau principe. Seroit-ce pour être trop court ? Il me semble que j'aurois pu facilement dire moins de choses en plus de pages. C'est, dit-on, que

je me suis rétracté ; j'ignore en quel endroit j'ai fait cette faute ; & tout ce que je puis répondre, c'est que ce n'a pas été mon intention.

La science est très-bonne en soi, cela est évident ; & il faudroit avoir renoncé au bon sens pour dire le contraire. L'Auteur de toutes choses est la source de la vérité ; tout connoître est un des ses divins attributs ; c'est donc participer en quelque sorte à la suprême intelligence, que d'acquérir des connoissances, & d'étendre ses lumieres. En ce sens j'ai loué le savoir, & c'est en ce sens que je loue mon adversaire. Il s'étend encore sur les divers genres d'utilité que l'homme peut retirer des arts & des sciences ; & j'en aurois volontiers dit autant, si cela eût été de mon sujet. Ainsi nous sommes parfaitement d'accord en ce point.

Mais comment se peut-il faire que les sciences dont la source est si pure & la fin si louable, engendrent tant d'impiétés, tant d'hérésies, tant d'erreurs, tant de systèmes absurdes, tant de contrariétés, tant d'inepties, tant de satyres ameres, tant de misérables romans, tant de vers licencieux, tant de livres obscenes ; & dans ceux qui les cultivent, tant d'orgueil, tant d'avarice, tant de malignité, tant de cabales, tant de jalousie, tant de mensonges, tant de noirceur, tant de calomnies, tant de lâches & honteuses flatteries. Je disois que c'est parce que la science, toute belle, toute sublime qu'elle est, n'est point faite pour l'homme, qu'il a l'esprit

l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès, & trop de passions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais usage; que c'est assez pour lui de bien étudier ses devoirs, & que chacun a reçu toutes les lumières dont il a besoin pour cette étude. Mon adversaire avoue de son côté que les sciences deviennent nuisibles quand on en abuse, & que plusieurs en abusent en effet. En cela nous ne disons pas, je crois, des choses fort différentes; j'ajoute, il est vrai, qu'on en abuse beaucoup, & qu'on en abuse toujours; & il ne me semble pas que dans la réponse on ait soutenu le contraire.

Je peux donc assurer que nos principes, & par conséquent toutes les propositions qu'on en peut déduire, n'ont rien d'opposé, & c'est ce que j'avois à prouver. Cependant quand nous venons à conclure, nos deux conclusions se trouvent contraires. La mienne étoit que, puisque les sciences font plus de mal aux mœurs que de bien à la société, il eût été à désirer que les hommes s'y fussent livrés avec moins d'ardeur. Celle de mon adversaire est que, quoique les sciences fassent beaucoup de mal, il ne faut pas laisser de les cultiver à cause du bien qu'elles font. Je m'en rapporte, non au public, mais au petit nombre de vrais philosophes, sur celle qu'il faut préférer de ces deux conclusions.

Il me reste de légères observations à faire sur quelques endroits de cette réponse, qui m'ont paru manquer un peu de la justesse que

j'admire volontiers dans les autres, & qui ont pu contribuer par-là à l'erreur de la conséquence que l'auteur en tire.

L'ouvrage commence par quelques personnalités, que je ne releverai qu'autant qu'elles feront à la question. L'auteur m'honore de plusieurs éloges, & c'est assurément m'ouvrir une belle carrière; mais il y a trop peu de proportion entre ces choses : un silence respectueux sur les objets de notre admiration, est souvent plus convenable que des louanges indiscrettes. \*

Mon discours, dit-on, a de quoi surprendre \*\*. Il me semble que ceci demanderoit

\* Tous les princes, bons & mauvais, seront toujours baslement & indifféremment loués, tant qu'il y aura des courtisans & des gens de lettres. Quant aux princes qui sont de grands hommes, il leur faut des éloges plus modérés & mieux choisis. La flatterie offense leur vertu, & la louange même peut faire tort à leur gloire. Je fais bien du moins, que Trajan seroit beaucoup plus grand à mes yeux, si Pline n'eût jamais écrit. Si Alexandre eût été en effet ce qu'il affectoit de paroître, il n'eût point songé à son portrait ni à sa statue; mais pour son panégyrique, il n'eût permis qu'à un Lacédémonien de le faire, au risque de n'en point avoir. Le seul éloge, digne d'un roi, est celui qui se fait entendre, non par la bouche mercenaire d'un orateur, mais par la voix d'un peuple libre.

\*\* C'est de la question qu'on pourroit être surpris : grande & belle question, s'il en fut jamais,



quelque éclaircissement. On est encore surpris de le voir couronné. Ce n'est pourtant pas un prodige de voir couronner de médiocres écrits. Dans tout autre sens cette surprise seroit aussi honorable à l'Académie de Dijon, qu'injurieuse à l'intégrité des Académies en général ; & il est aisé de sentir combien j'en ferois le profit de ma cause.

On me taxe, par des phrases fort agréablement arrangées, de contradiction entre ma conduite & ma doctrine ; on me reproche d'avoir cultivé moi-même les études que je condamne : \* puisque la science & la ver-

& qui pourra bien n'être pas si tôt renouvelée. L'Académie Française vient de proposer pour le prix d'éloquence de l'année 1752, un sujet fort semblable à celui-là. Il s'agit de soutenir que *l'amour des lettres inspire l'amour de la vertu*. L'Académie n'a pas jugé à propos de laisser un tel sujet en problème ; & cette sage compagnie a doublé dans cette occasion le temps qu'elle accordoit ci-devant aux auteurs, même pour les sujets les plus difficiles.

\* Je ne saurois me justifier, comme bien d'autres, sur ce que notre éducation ne dépend point de nous, & qu'on ne nous consulte pas pour nous empoisonner ; c'est de très-bon gré que je me suis jetté dans l'étude ; & c'est de meilleur cœur encore que je l'ai abandonnée en m'appervant du trouble qu'elle jetoit dans mon ame sans aucun profit pour ma raison. Je ne veux plus d'un métier trompeur, où l'on croit beaucoup faire pour la sagesse, en faisant tout pour la vanité.

tu sont incompatibles , comme on prétend que je m'efforce de le prouver , on me demande d'un ton assez pressant comment j'ose employer l'une en me déclarant pour l'autre.

Il y a beaucoup d'adresse à m'impliquer ainsi moi-même dans la question : cette personnalité ne peut manquer de jeter de l'embarras dans ma réponse , ou plutôt dans mes réponses ; car malheureusement j'en ai plus d'une à faire. Tâchons du moins que la justice y supplée à l'agrément.

1° Que la culture des sciences corrompe les mœurs d'une nation , c'est ce que j'ai osé soutenir , c'est ce que j'ose croire avoir prouvé. Mais comment aurois-je pu dire que dans chaque homme en particulier la science & la vertu sont incompatibles , moi qui ai exhorté les princes à appeler les vrais savants à leur cour , & à leur donner leur confiance ; afin qu'on voie une fois ce que peuvent la science & la vertu réunies pour le bonheur du genre humain ? Ces vrais savants sont en petit nombre , je l'avoue ; car pour bien user de la science , il faut réunir de grands talents & de grandes vertus ; or c'est ce qu'on peut espérer de quelques âmes privilégiées , mais qu'on ne doit point attendre de tout un peuple. On ne sauroit donc conclure de mes principes , qu'un homme ne puisse être savant & vertueux tout à la fois.

2° On pourroit encore moins me presser personnellement par cette prétendue con-

tradiction , quand même elle existeroit réellement. J'adore la vertu, mon cœur me rend ce témoignage ; il me dit trop aussi combien il y a loin de cet amour à la pratique qui fait l'homme vertueux ; d'ailleurs , je suis fort éloigné d'avoir de la science , & plus encore d'en affecter. J'aurois cru que l'aveu ingénu que j'ai fait au commencement de mon discours , me garantiroit de cette imputation , je craignois bien plutôt qu'on ne m'accusât de juger des choses que je ne connoissois pas. On sent assez combien il m'étoit impossible d'éviter à la fois ces deux reproches. Que fais-je même si l'on n'en viendrait point à les réunir , si je ne me hâtois de passer condamnation sur celui-ci , quelque peu mérité qu'il puisse être ?

3° Je pourrois rapporter à ce sujet ce que disoient les peres de l'Eglise des sciences mondaines qu'ils méprisoient , & dont pourtant ils se servoient pour combattre les philosophes payens. Je pourrois citer la comparaison qu'ils en faisoient avec les vases des Egyptiens , volés par les Israélites : mais je me contenterai , pour dernière réponse , de proposer cette question : si quelqu'un venoit pour me tuer , & que j'eusse le bonheur de me saisir de son arme , me seroit-il défendu , avant que de la jeter , de m'en servir pour le chasser de chez moi ?

Si la contradiction qu'on me reproche n'existe pas , il n'est donc pas nécessaire de supposer que je n'ai voulu que m'égayer sur un frivole paradoxe ; & cela me paroît d'autant

moins nécessaire, que le ton que j'ai pris, quelque mauvais qu'il puisse être, n'est pas celui qu'on emploie dans les jeux d'esprit.

Il est temps de finir sur ce qui me regarde : on ne gagne jamais rien à parler de soi, & c'est une indiscretion que le public pardonne difficilement, même quand on y est forcé. La vérité est si indépendante de ceux qui l'attaquent, & de ceux qui la défendent, que les auteurs qui en disputent, devroient bien s'oublier réciproquement ; cela épargneroit beaucoup de papier & d'encre. Mais cette règle si aisée à pratiquer avec moi, ne l'est point du tout vis-à-vis de mon adversaire ; & c'est une différence qui n'est pas à l'avantage de ma réplique.

L'auteur, observant que j'attaque les sciences & les arts par leurs effets sur les mœurs, emploie, pour me répondre, le dénombrement des utilités qu'on en retire dans tous les états ; comme si, pour justifier un accusé, on se contentoit de prouver qu'il se porte fort bien, qu'il a beaucoup d'habileté, ou qu'il est fort riche. Pourvu qu'on m'accorde que les arts & les sciences nous rendent honnêtes gens, je ne disconviendrai pas qu'ils ne nous soient d'ailleurs très-commodes ; c'est une conformité de plus qu'ils auront avec la plupart des vices.

L'auteur va plus loin, & prétend encore que l'étude nous est nécessaire pour admirer les beautés de l'univers, & que le spectacle de la nature exposé, ce semble, aux yeux de

tous, pour l'instruction des simples, exige lui-même beaucoup d'instruction dans les observateurs, pour en être aperçu. J'avoue que cette proposition me surprend. Seroit-ce qu'il est ordonné à tous les hommes d'être philosophes, ou qu'il n'est ordonné qu'aux seuls philosophes de croire en Dieu? L'écriture nous exhorte en mille endroits d'adorer la grandeur & la bonté de Dieu dans les merveilles de ses œuvres; je ne pense pas qu'elle nous ait prescrit nulle part d'étudier la physique, ni que l'Auteur de la nature soit moins bien adoré par moi qui ne fais rien, que par celui qui connoît & le cedre, & l'hysope, & la trompe de la mouche, & celle de l'éléphant.

On croit toujours avoir dit ce que font les sciences, quand on a dit ce qu'elles devroient faire. Cela me paroît pourtant fort différent: l'étude de l'univers devroit élever l'homme à son Créateur, je le fais; mais elle n'élève que la vanité humaine. Le philosophe qui se flatte de pénétrer dans les secrets de Dieu, ose associer sa prétendue sagesse à la Sagesse éternelle: il approuve, il blâme, il corrige; il prescrit des loix à la nature, & des bornes à la divinité; tandis qu'occupé de ses vains systèmes, il se donne mille peines pour arranger la machine du monde; le laboureur qui voit la pluie & le soleil tour-à-tour fertiliser son champ, admire, loue & bénit la main dont il reçoit ces graces, sans se mêler de la maniere dont elles lui parviennent. Il ne cherche point à justifier son ignorance ou ses vices par

son incrédulité. Il ne censure point les œuvres de Dieu, & ne s'attaque point à son Maître pour faire briller sa suffisance. Jamais le mot impie d'Alphonse X. ne tombera dans l'esprit d'un homme vulgaire : c'est à une bouche savante que ce blasphème étoit réservé.

*La curiosité naturelle à l'homme, continue-t-on, lui inspire l'envie d'apprendre. Il devrait donc travailler à la contenir comme tous ses penchans naturels. Ses besoins lui en font sentir la nécessité. A bien des égards les connoissances sont utiles ; cependant les sauvages sont des hommes, & ne sentent point cette nécessité-là. Ses emplois lui en imposent l'obligation. Ils lui imposent bien plus souvent celle de renoncer à l'étude pour vaquer à ses devoirs. \* Ses progrès lui en font goûter le plaisir. C'est pour cela même qu'il devrait s'en défier. Ses premières découvertes augmentent l'avidité qu'il a de savoir. Cela arrive en effet à ceux qui ont du talent. Plus il connoît, plus il sent qu'il a de connoissances à acquérir. C'est-à-dire que l'usage de tout le temps qu'il perd, est de l'exciter à en perdre encore davantage ; mais il n'y a guere qu'un petit nombre d'hommes de génie, en qui la vue de leur ignorance*

\* C'est une mauvaise marque pour une société, qu'il faille tant de science dans ceux qui la conduisent. Si les hommes étoient ce qu'ils doivent être, ils n'auroient guere besoin d'étudier pour apprendre les choses qu'ils ont à faire.

se développe en apprenant , & c'est pour eux seulement que l'étude peut être bonne : à peine les petits esprits ont-ils appris quelque chose , qu'ils croient tout savoir ; & il n'y a sorte de sottise que cette persuasion ne leur fasse dire & faire. *Plus il a de connoissances acquises , plus il a de facilité à bien faire.* On voit qu'en parlant ainsi , l'auteur a bien plus consulté son cœur , qu'il n'a observé les hommes.

Il avance encore qu'il est bon de connoître le mal pour apprendre à le fuir ; & il fait entendre qu'on ne peut s'assurer de sa vertu , qu'après l'avoir mise à l'épreuve. Ces maximes sont au moins douteuses & sujetes à bien des discussions. Il n'est pas certain que , pour apprendre à bien faire , on soit obligé de savoir en combien de manieres on peut faire le mal. Nous avons un guide intérieur , bien plus infailible que tous les livres , & qui ne nous abandonne jamais dans le besoin. C'en seroit assez pour nous conduire innocemment , si nous voulions l'écouter toujours. Et comment seroit-on obligé d'éprouver ses forces , pour s'assurer de sa vertu , si c'est un des exercices de la vertu de fuir les occasions du vice ?

L'homme sage est continuellement sur ses gardes , & se défie toujours de ses propres forces ; il réserve tout son courage pour le besoin , & ne s'expose jamais mal-à-propos. Le fanfaron est celui qui se vante sans cesse de plus qu'il ne peut faire , & qui , après

avoir bravé & insulté tout le monde, se laisse battre à la première rencontre. Je demande lequel de ces deux portraits ressemble le mieux à un philosophe aux prises avec ses passions ?

On me reproche d'avoir affecté de prendre chez les Anciens mes exemples de vertu. Il y a bien de l'apparence que j'en aurois trouvé encore davantage, si j'avois pu remonter plus haut. J'ai cité aussi un peuple moderne, & ce n'est pas ma faute, si je n'en ai trouvé qu'un. On me reproche encore, dans une maxime générale, des parallèles odieux, où il entre, dit-on, moins de zèle & d'équité que d'envie contre mes compatriotes, & d'humeur contre mes contemporains. Cependant personne, peut-être, n'aime autant que moi son pays & ses compatriotes. Au surplus, je n'ai qu'un mot à répondre : j'ai dit mes raisons, & ce sont elles qu'il faut peser. Quant à mes intentions, il en faut laisser le jugement à celui-là seul auquel il appartient.

Je ne dois point passer ici sous silence une objection considérable, qui m'a déjà été faite par un philosophe : \* *N'est-ce point, me dit-on ici, au climat, au tempéramment, au manque d'occasion, au défaut d'objet, à l'économie du gouvernement, aux coutumes, aux loix, à toute autre chose qu'aux sciences, qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs,*

\* Préf. de l'Encycl.



*de M. Rousseau de Geneve.* 59  
*en différents pays & en différents temps ?*

Cette question renferme de grandes vues, & demanderoit des éclaircissements trop étendus, pour convenir à cet écrit. D'ailleurs, il s'agiroit d'examiner les relations très-cachées, mais très-réelles, qui se trouvent entre la nature du gouvernement & le génie, les mœurs & les connoissances des citoyens; & ceci me jetteroit dans des discussions délicates qui me pourroient mener trop loin. De plus, il me seroit bien difficile de parler de gouvernement, sans donner trop beau jeu à mon adversaire; &, tout bien pesé, ce sont des recherches bonnes à faire à Geneve, & dans d'autres circonstances.

Je passe à une accusation bien plus grave que l'objection précédente : je la transcrirai dans ses propres termes; car il est important de la mettre fidelement sous les yeux du lecteur.

*Plus le chrétien examine l'authenticité de ses titres, plus il se rassure dans la possession de sa croyance; plus il étudie la révélation, plus il se fortifie dans la foi. C'est dans les divines écritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence; c'est dans les doctes écrits des Peres de l'Eglise qu'il en suit de siecle en siecle le développement; c'est dans les livres de morale, & les annales saintes, qu'il en voit les exemples & s'en fait l'application.*

*Quoi ! la science enlèvera à la religion & à la vertu des appuis si puissants; & ce sera à elle qu'un docteur de Geneve enseignera*

*ra hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs ? On s'étonneroit davantage d'entendre un si étrange paradoxe , si on ne savoit que la singularité d'un système , quelque dangereux qu'il soit , n'est qu'une raison de plus pour qui n'a pour règle que l'esprit particulier.*

J'ose le demander à l'auteur , comment a-t-il pu jamais donner une pareille interprétation aux principes que j'ai établis ? Comment a-t-il pu m'accuser de blâmer l'étude de la religion , moi qui blâme sur-tout l'étude de nos vaines sciences , parce qu'elle nous détourne de celle de nos devoirs ? Et qu'est-ce que l'étude des devoirs du chrétien , sinon celle de la religion même ?

Sans doute j'aurois dû blâmer expressément toutes ces puériles subtilités de la scholastique , avec lesquelles , sous prétexte d'éclaircir les principes de la religion , on en anéantit l'esprit , en substituant l'orgueil scientifique à l'humilité chrétienne. J'aurois dû m'élever avec plus de force contre ces ministres indiscrets , qui les premiers ont osé porter les mains à l'arche , pour étayer avec leur foible savoir un édifice soutenu par la main de Dieu. J'aurois dû m'indigner contre ces hommes frivoles , qui , par leurs misérables pointilleries , ont avili la sublime simplicité de l'Evangile , & réduit en syllogismes la doctrine de Jésus-Christ ; mais il s'agit aujourd'hui de me défendre , & non d'attaquer.

Je vois que c'est par l'histoire & les faits

qu'il faudroit terminer cette dispute. Si je savois rapporter en peu de mots ce que les sciences & la religion ont eu de commun dès le commencement, peut-être cela serviroit-il à décider la question sur ce point.

Le peuple que Dieu s'étoit choisi, n'a jamais cultivé les sciences, & on ne lui en a jamais conseillé l'étude; cependant si cette étude étoit bonne à quelque chose, il en auroit eu plus besoin qu'un autre. Au contraire, ses chefs firent tous leurs efforts pour le tenir séparé, autant qu'il étoit possible; des nations idolâtres & savantes qui l'environnoient. Précaution moins nécessaire pour lui d'un côté que de l'autre: car ce peuple foible & grossier étoit bien plus aisé à séduire par les fourberies des Prêtres de Baal, que par les sophismes des philosophes.

Après des dispersions fréquentes parmi les Egyptiens & les Grecs, la science eut encore mille peines à germer dans les têtes des Hébreux. Josèph & Philon, qui par-tout ailleurs n'auroient été que deux hommes médiocres, furent des prodiges parmi eux. Les Saducéens, reconnoissables à leur irréligion, furent les philosophes de Jérusalem; les Pharisiens, grands hypocrites, en furent les docteurs \*. Ceux-ci, quoiqu'ils bornas-

\* On voyoit régner entre ces deux partis cette haine & ce mépris réciproques qui régnerent de temps en temps entre les docteurs & les philosophes: c'est-à-dire, entre ceux qui font de leur tête un

sent à peu près leur science à l'étude de la loi, faisoient cette étude avec tout le faste & toute la suffisance dogmatique; ils observoient aussi avec un très-grand soin toutes les pratiques de la religion, mais l'Evangile nous apprend l'esprit de cette exactitude, & le cas qu'il falloit en faire: au surplus, ils avoient tous très peu de science & beaucoup d'orgueil, & ce n'est pas en cela qu'ils différoient le plus de nos docteurs d'aujourd'hui.

Dans l'établissement de la nouvelle loi, ce ne fut point à des savants que Jésus-Christ voulut confier sa doctrine & son ministère. Il suivit dans son choix la prédilection qu'il a montrée en toute occasion pour les petits & les simples. Et dans les instructions qu'il donnoit à ses disciples, on ne voit pas un mot d'étude ni de science, si ce n'est pour marquer le prix qu'il faisoit de tout cela.

Après la mort de Jésus-Christ, douze pauvres pêcheurs & artisans entreprirent d'instruire & de convertir le monde. Leur méthode étoit simple; ils prêchoient sans art,

répertoire de la science d'autrui & ceux qui se piquent d'en avoir une à eux. Mettez aux prises le maître de musique & le maître à danser du Bourgeois Gentilhomme, vous aurez l'antiquaire & le bel esprit, le chymiste & l'homme de lettres, le jurisconsulte & le médecin, le géometre & le versificateur, le théologien & le philosophe; pour bien juger de tous ces gens-là, il suffit de s'en rapporter à eux-mêmes, & d'écouter ce que chacun vous dit, non de soi, mais des autres.

mais avec un cœur pénétré ; & de tous les miracles dont Dieu honoroit leur foi, le plus frappant étoit la sainteté de leur vie ; leurs disciples suivirent cet exemple , & le succès fut prodigieux. Les Prêtres Payens alarmés firent entendre aux princes que l'état étoit perdu, parce que les offrandes diminuoient. Les persécutions s'éleverent , & les persécuteurs ne firent qu'accélérer les progrès de cette religion qu'ils vouloient étouffer. Tous les chrétiens couroient au martyre , tous les peuples couroient au baptême ; l'histoire de ces premiers temps est un prodige continuel.

Cependant les Prêtres des idoles , non contents de persécuter les chrétiens, se mirent à les calomnier ; les philosophes , qui ne trouvoient pas leur compte dans une religion qui prêche l'humilité , se joignirent à leurs Prêtres. Les railleries & les injures pleuvoient de toutes parts sur la nouvelle secte. Il fallut prendre la plume pour se défendre. Saint Justin , martyr , \* écrivit le premier l'apolo-

\* Ces premiers écrivains , qui scelloient de leur sang le témoignage de leur plume , seroient aujourd'hui des auteurs bien scandaleux ; car ils soutenoient précisément le même sentiment que moi. Saint Justin , dans son entretien avec Triphon , passe en revue les diverses sectes de philosophie dont il avoit autrefois essayé , & les rend si ridicules , qu'on croiroit lire un dialogue de Lucien : aussi voit-on , dans l'apologie de Tertulien , combien les premiers chrétiens se tenoient offensés d'être pris pour des philosophes.

gie de sa foi. On attaqua les payens à leur tour ; les attaquer c'étoit les vaincre. Les

Ce seroit , en effet , un détail bien flétrissant pour la philosophie , que l'exposition des maximes pernicieuses & des dogmes impies de ses diverses sectes. Les Epicuriens nioient toute providence ; les Académiciens doutoient de l'existence de la Divinité , & les Stoïciens , de l'immortalité de l'ame. Les sectes moyennes celebres n'avoient pas de meilleurs sentiments : en voici un échantillon dans ceux de Théodore , chef d'une des deux branches des Cyrénaïques , rapporté par Diogene Laërce. *Sustulit amicitiam quod ea nequè insipientibus nequè sapientibus adsit . . . . . Probabile dicebat prudentem virum non seipsum pro patriâ periculis exponere , nequè enim pro insipientium commodis amittendam esse prudentiam. Fuit quoque & adulterio & sacrilegio , cum tempestivum erit , daturum operam sapientem. Nihil quippè horum turpe naturâ esse. Sed auferatur de hisce vulgaris opinio , quæ à stultorum imperitorumque plebeculâ constata est . . . . . sapientem publicè absquè ullo pudore ac suspitione scortis congressurum.*

Ces opinions sont particulières , je le fais ; mais y a-t-il une seule de toutes les sectes qui ne soit tombée dans quelque erreur dangereuse ? Et que dirons-nous de la distinction des deux doctrines , si avidement reçues de tous les philosophes , & par laquelle ils professoient en secret des sentiments contraires à ceux qu'ils enseignoient publiquement ? Pythagore fut le premier qui fit usage de la doctrine intérieure ; il ne la découvroit à ses disciples qu'après de longues épreuves & avec le plus grand mystère ; il leur donnoit en secret des leçons d'Archéisme , & offroit solennellement des hécatombes à Jupiter. Les philosophes se trouveront

premiers succès encouragerent d'autres écrivains. Sous prétexte d'exposer la turpitude du paganisme, on se jeta dans la mythologie & dans l'érudition; \* on voulut montrer de la science & du bel esprit; les livres parurent en foule, & les mœurs commencèrent à se relâcher.

Bientôt on ne se contenta plus de la simplicité de l'Evangile & de la foi des Apôtres;

si bien de cette méthode, qu'elle se répandit rapidement dans la Grece & delà dans Rome, comme on le voit par les ouvrages de Cicéron, qui se moquoit avec ses amis des Dieux immortels, qu'il attestoît avec tant d'emphase sur la tribune aux harangues.

La doctrine intérieure n'a point été portée d'Europe à la Chine; mais elle y est née aussi avec la philosophie, & c'est à elle que les Chinois sont redevables de cette foule d'athées ou de philosophes qu'ils ont parmi eux. L'histoire de cette fatale doctrine, faite par un homme instruit & sincère, seroit un terrible coup porté à la philosophie ancienne & moderne. Mais la philosophie bravera toujours la raison, la vérité, & le temps même, parce qu'elle a sa source dans l'orgueil humain, plus fort que toutes ces choses.

\* On a fait de justes reproches à Clément d'Alexandrie, d'avoir affecté dans ses écrits une érudition profane, peu convenable à un chrétien. Cependant il semble qu'on étoit excusable alors de s'instruire de la doctrine contre laquelle on avoit à défendre. Mais qui pourroit voir, sans rire, toutes les peines que se donnent aujourd'hui nos sçavants pour éclaircir les rêveries de la mythologie ?

il fallut toujours avoir plus d'esprit que ses prédécesseurs. On subtilisa sur tous les dogmes ; chacun voulut soutenir son opinion ; personne ne voulut céder , l'ambition d'être chef de secte se fit entendre ; les hérésies pullulèrent de toutes parts.

L'emportement & la violence ne tarderent pas à se joindre à la dispute. Ces chrétiens si doux , qui ne savoient que tendre la gorge aux couteaux , devinrent entr'eux des persécuteurs furieux , pires que les idolâtres : tous tomberent dans les mêmes excès , & le parti de la vérité ne fut pas soutenu avec plus de modération que celui de l'erreur.

Un autre mal encore plus dangereux naquit de la même source. C'est l'introduction de l'ancienne philosophie dans la doctrine chrétienne. A force d'étudier les philosophes Grecs , on crut y voir des rapports avec le christianisme. On osa croire que la religion en deviendrait plus respectable , revêtue de l'autorité de la philosophie. Il fut un temps où il falloit être platonicien pour être orthodoxe ; & peu s'en fallut que Platon d'abord , & ensuite Aristote ne fussent placés sur l'autel à côté de Jesus-Christ.

L'église s'éleva plus d'une fois contre ces abus. Ses plus illustres défenseurs les déplorent souvent en termes pleins de force & d'énergie : souvent ils tentèrent d'en bannir toute cette science mondaine qui en souilloit la pureté. Un des plus illustres papes en vint même jusqu'à cet excès de zèle , de soute-



nir que c'étoit une chose honteuse d'affervir la parole de Dieu aux regles de la grammaire.

Mais ils eurent beau crier; entraînés par le torrent, ils furent contraints de se conformer eux-mêmes à l'usage qu'ils condamnoient; & ce fut d'une maniere très-favante que la plupart d'entr'eux déclamerent contre le progrès des sciences.

Après de longues agitations, les choses prirent enfin une assiette plus fixe. Vers le dixieme siecle le flambeau des sciences cessa d'éclairer la terre; le clergé demeura plongé dans une ignorance que je ne veux pas justifier, puisqu'elle ne tomboit pas moins sur les choses qu'il doit savoir, que sur celles qui lui sont inutiles, mais à laquelle l'église gagna du moins un peu plus de repos qu'elle n'en avoit éprouvé jusques-là.

Après la renaissance des lettres les divisions ne tarderent pas à recommencer plus terribles que jamais. De savants hommes émuèrent la querelle, de savants hommes la soutinrent, & les plus capables se montrerent les plus obstinés. C'est en vain qu'on établit des conférences entre les docteurs des différents partis : aucun n'y portoit l'amour de la réconciliation, ni peut-être celui de la vérité; tous n'y portoitent que le désir de briller aux dépens de leurs adversaires; chacun vouloit vaincre, nul ne vouloit s'instruire; le plus fort imposoit silence au plus faible; la dispute se terminoit toujours par des

injures, & la persécution en a toujours été le fruit. Dieu seul fait quand tous ces maux finiront.

Les sciences sont florissantes aujourd'hui, la littérature & les arts brillent parmi nous; quel profit en a tiré la religion? Demandons-le à cette multitude de philosophes qui se piquent de n'en point avoir. Nos bibliothèques regorgent de livres de théologie; & les casuistes fourmillent parmi nous. Autrefois nous avions des saints & point de casuistes. La science s'étend, & la foi s'anéantit. Tout le monde veut enseigner à bien faire, & personne ne veut l'apprendre. Nous sommes tous devenus docteurs, & nous avons cessé d'être chrétiens.

Non, ce n'est point avec tant d'art & d'appareil que l'Evangile s'est étendu par tout l'univers, & que sa beauté ravissante a pénétré les cœurs. Ce divin livre, le seul nécessaire à un chrétien, & le plus utile de tous à quiconque même ne le feroit pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de son auteur, & la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie & de simplicité. On n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant. O vous, ministres de la loi qui m'y est annoncée, donnez-vous moins de peine pour m'instruire de tant de choses inutiles. Laissez-là tous ces livres savants qui ne savent ni me

convaincre ni me toucher. Prosternez-vous aux pieds de ce Dieu de miséricorde, que vous vous chargez de me faire connoître & aimer; demandez-lui pour vous cette humilité profonde que vous devez me prêcher. N'étaiez point à mes yeux cette science orgueilleuse, ni ce faste indécent qui vous déshonorent, & qui me révoltent; soyez touchés vous-mêmes, si vous voulez que je le sois, & sur-tout montrez-moi dans votre conduite la pratique de cette loi dont vous prétendez m'instruire. Vous n'avez pas besoin d'en savoir, ni de m'en enseigner davantage, & votre ministère est accompli. Il n'est point en tout cela question de belles-lettres ni de philosophie. C'est ainsi qu'il convient de suivre & de prêcher l'Evangile, & c'est ainsi que tes premiers défenseurs l'ont fait triompher de toutes les nations : *non Aristotelico more*, disoient les peres de l'église, *sed Piscatorio*.

Je sens que je deviens long, mais j'ai cru ne pouvoir me dispenser de m'étendre un peu sur un point de l'importance de celui-ci. De plus, les lecteurs impatiens doivent faire réflexion que c'est une chose bien commode que la critique; car où l'on attaque avec un mot, il faut des pages pour se défendre.

Je passe à la deuxième partie de la réponse, sur laquelle je tâcherai d'être plus court, quoique je n'y trouve guere moins d'observations à faire.

*Ce n'est pas des sciences, me dit-on, c'est du*

*sein des richesses que sont nés de tout temps la mollesse & le luxe.* Je n'avois pas dit non plus que le luxe fût né des sciences, mais qu'ils étoient nés ensemble, & que l'un n'alloit guere sans l'autre. Voici comment j'arrangeois cette généalogie : la première source du mal est l'inégalité ; de l'inégalité sont venues les richesses ; car ces mots de pauvre & de riche sont relatifs, & par-tout où les hommes seront égaux, il n'y aura ni riches ni pauvres. Des richesses, sont nés le luxe & l'oïveté ; du luxe, sont venus les beaux arts, & de l'oïveté, les sciences. *Dans aucun temps les richesses n'ont été l'appanage des savants.* C'est en cela même que le mal est plus grand ; les riches & les savants ne servent qu'à se corrompre mutuellement. Si les riches étoient plus savants, ou que les savants fussent plus riches, les uns feroient de moins lâches flatteurs, les autres aimeroient moins la basse flatterie, & tous en vaudroient mieux. C'est ce qui peut se voir par le petit nombre de ceux qui ont le bonheur d'être savants & riches tout à la fois. *Pour un Platon dans l'opulence, pour un Aristippe accredité à la cour, combien de philosophes réduits au manteau & à la besace, enveloppés dans leur propre vertu, & ignorés dans leur solitude !* Je ne disconviens pas qu'il n'y ait un grand nombre de philosophes très-pauvres, & sûrement très-fâchés de l'être : je ne doute pas non plus que ce ne soit à leur seule pauvreté que la plupart

d'entr'eux doivent leur philosophie ; mais quand je voudrois bien les supposer vertueux, seroit-ce sur leurs mœurs, que le peuple ne voit point, qu'il apprendroit à réformer les siennes ? *Les savants n'ont ni le goût ni le loisir d'amasser de grands biens.* Je consens à croire qu'ils n'en ont pas le loisir ; *ils aiment l'étude.* Celui qui n'aimeroit pas son métier, seroit un homme bien fou ou bien misérable. *Ils vivent dans la médiocrité ;* il faut être extrêmement disposé en leur faveur pour leur en faire un mérite. *Une vie laborieuse & modérée , passée dans le silence de la retraite , occupée de la lecture & du travail , n'est pas assurément une vie voluptueuse & criminelle :* non pas du moins aux yeux des hommes ; tout dépend de l'intérieur. Un homme peut être contraint à mener une telle vie , & avoir pourtant l'ame très-corrompue : d'ailleurs qu'importe qu'il soit lui-même vertueux & modeste , si les travaux , dont il s'occupe , nourrissent l'oïveté , & gâtent l'esprit de ses concitoyens ? *Les commodités de la vie , pour être souvent le fruit des arts , n'en sont pas davantage le partage des artistes.* Il ne me paroît guere qu'ils soient gens à se les refuser , sur-tout ceux qui , s'occupant des arts tout-à-fait inutiles , & par conséquent très-lucratifs , sont plus en état de se procurer tout ce qu'ils désirent. *Ils ne travaillent que pour les riches.* Au train que prennent les choses , je ne serois pas étonné de voir quelque

jour les riches travailler pour eux; & ce sont les riches oisifs qui profitent & abusent de leur industrie. Encore une fois, je ne vois point que nos artistes soient des gens si simples & si modestes. Le luxe ne sauroit régner dans un ordre de citoyens, qu'il ne se glisse bientôt parmi tous les autres sous différentes modifications, & par-tout il fait le même ravage.

Le luxe corrompt tout; & le riche qui en jouit, & le misérable qui le convoite. On ne sauroit dire que ce fût un mal en soi, de porter des manchettes de points, un habit brodé & une boîte émaillée; mais c'en est un très-grand de faire quelque cas de ces colifichets, d'estimer heureux le peuple qui les porte, & de consacrer à se mettre en état d'en acquérir de semblables, un temps & des soins que tout homme doit à de plus nobles objets. Je n'ai pas besoin d'apprendre quel est le métier de celui qui s'occupe de telles vues, pour savoir le jugement que je dois porter de lui.

J'ai passé le beau portrait qu'on nous fait ici des savants, & je crois pouvoir me faire un mérite de cette complaisance. Mon adversaire est moins indulgent; non-seulement il ne m'accorde rien qu'il puisse me refuser, mais plutôt que de passer condamnation sur le mal que je pense de notre vaine & fausse politesse, il aime mieux excuser l'hypocrisie. Il me demande si je voudrois que le vice se montrât à découvert; assurément je le

Je voudrois. La confiance & l'estime renaitroient entre les bons ; on apprendroit à se défier des méchants , & la société en seroit plus sûre. J'aime mieux que mon ennemi m'attaque à force ouverte , que de venir en trahison me frapper par derrière. Quoi donc ! faudra-t-il joindre le scandale au crime ? Je ne fais ; mais je voudrois bien qu'on n'y joignît pas la fourberie. C'est une chose très-commode pour les vicieux , que toutes les maximes qu'on nous débite depuis longtemps sur le scandale : si on les vouloit suivre à la rigueur , il faudroit se laisser piller , trahir , tuer impunément & ne jamais punir personne ; car c'est un objet très-scandaleux qu'un scélérat sur la roue. Mais l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. Oui , comme celui de assassins de César , qui se prosternoit à ses pieds pour l'égorger plus sûrement. Cette pensée a beau être plus brillante , elle a beau être autorisée du nom célèbre de son auteur , elle n'en est pas plus juste. Dira-t-on jamais d'un filou , qui prend la livrée d'une maison pour faire son coup plus commodément , qu'il rend hommage au maître de la maison qu'il vole ? Non , couvrir sa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocrisie , ce n'est point honorer la vertu , c'est l'outrager , en profanant ses enseignes ; c'est ajouter la lâcheté & la fourberie à tous les autres vices ; c'est se fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caractères élevés qui portent jusques

dans le crime je ne fais quoi de fier & de généreux, qui laisse voir au-dedans encore quelque étincelle de ce feu céleste, fait pour animer les belles ames. Mais l'ame vile & rampante de l'hypocrite est semblable à un cadavre où l'on ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni retour à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vu de grands scélérats rentrer en eux-mêmes ; achever saintement leur carrière, & mourir en prédestinés. Mais ce que personne n'a jamais vu, c'est un hypocrite devenir homme de bien ; on auroit pu raisonnablement tenter la conversion de Cartouche, jamais homme sage n'eût entrepris celle de Cromwel.

J'ai attribué au rétablissement des lettres & des arts l'élégance & la politesse qui régissent dans nos manieres. L'auteur de la réponse me le dispute, & j'en suis étonné : car, puisqu'il fait tant de cas de la politesse & des sciences, je n'appergois pas l'avantage qui lui reviendra d'ôter à l'une de ces choses l'honneur d'avoir produit l'autre. Mais examinons ses preuves, elles se réduiroient à ceci : *on ne voit point que les savants soient plus polis que les autres hommes ; au contraire, ils le sont souvent beaucoup moins : donc notre politesse n'est pas l'ouvrage des sciences.*

Je remarquerai d'abord qu'il s'agit moins ici de sciences que de littérature, de beaux arts & d'ouvrages de goût ; & nos beaux esprits, aussi peu savants qu'on voudra,



mais si polis, si répandus, si brillants, si petits-mâîtres, se reconnoîtront difficilement à l'air maussade & pédantesque que l'auteur de la réponse leur veut donner. Mais passons-lui cet antécédent ; accordons, s'il le faut, que les savants, les poètes & les beaux esprits sont tous également ridicules ; que Messieurs de l'académie des belles-lettres, Messieurs de l'académie des sciences, Messieurs de l'académie Française, sont des gens grossiers, qui ne connoissent ni le ton ni les usages du monde, & exclus par état de la bonne compagnie ; l'auteur gagnera peu de chose à cela, & n'en fera pas plus en droit de nier que la politesse & l'urbanité, qui régneront parmi nous, soient l'effet du bon goût, puisé d'abord chez les anciens, & répandu parmi les peuples de l'Europe, par les livres agréables qu'on y publie de toutes parts. \* Com-

\* Quand il est question d'objets aussi généraux que les mœurs & les manieres d'un peuple, il faut prendre garde de ne pas toujours rétrécir les vues sur des exemples particuliers. Ce seroit le moyen de ne jamais appercevoir les sources des choses. Pour savoir si j'ai raison d'attribuer la politesse à la culture des lettres, il ne faut pas chercher si un savant, ou un autre, sont des gens polis ; mais il faut examiner les rapports qui peuvent être entre la littérature & la politesse, & voir ensuite quels sont les peuples chez lesquels ces choses se sont trouvées réunies ou séparées. J'en dis autant du luxe, de la liberté & de toutes les autres choses qui influent sur les mœurs d'une

me les meilleurs maîtres à danser ne sont pas toujours les gens qui se présentent le mieux, on peut donner de très-bonnes leçons de politesse, sans vouloir ou pouvoir être fort poli soi-même. Ces pesants commentateurs, qu'on nous dit qui connoissoient tout dans les anciens, hors la grace & la finesse, n'ont pas laissé, par leurs ouvrages utiles, quoique méprisés, de nous apprendre à sentir ces beautés qu'ils ne sentoient point. Il en est de même de cet agrément du commerce, & de cette élégance de mœurs qu'on substitue à leur pureté, & qui s'est fait remarquer chez tous les peuples où les lettres ont été en honneur ; à Athenes, à Rome, à la Chine, par-tout on a vu la politesse, & du langage & des manieres, accompagner toujours, non les savants & les artistes, mais les sciences & les beaux arts.

L'auteur attaque ensuite les louanges que j'ai données à l'ignorance ; & me taxant d'avoir parlé plus en orateur qu'en philosophe, il peint l'ignorance à son tour ; & l'on peut bien se douter qu'il ne lui prête pas de belles couleurs.

nation, & sur lesquelles j'entends faire chaque jour, tant de pitoyables raisonnements. Examiner tout cela en petit & sur quelques individus, ce n'est pas philosopher, c'est perdre son temps & ses réflexions : car on peut connoître à fond Pierre ou Jacques & avoir fait très-peu de progrès dans la connoissance des hommes.

Je ne nie point qu'il ait raison ; mais je ne crois pas avoir tort. Il ne faut qu'une distinction très-juste & très-vraie pour nous concilier.

Il y a une ignorance féroce \* & brutale qui naît d'un mauvais cœur & d'un esprit faux, une ignorance criminelle qui s'étend jusqu'aux devoirs de l'humanité, qui multiplie les vices, qui dégrade la raison, avilit l'ame & rend les hommes semblables aux bêtes ; cette ignorance est celle que l'auteur attaque, & dont il fait un portrait fort odieux & fort ressemblant. Il y a une autre sorte d'ignorance raisonnable qui consiste à borner sa curiosité à l'étendue des facultés qu'on a reçues ; une ignorance modeste qui naît d'un vif amour pour la vertu, & n'inspire qu'indifférence sur toutes les choses qui ne sont point dignes de remplir le cœur de l'homme,

\* Je serai fort étonné si quelqu'un de mes critiques ne part de l'éloge que j'ai fait de plusieurs peuples ignorants & vertueux, pour m'opposer la liste de toutes les troupes de brigands qui ont infecté la terre, & qui, pour l'ordinaire, n'étoient pas de fort savants hommes. Je les exhorte d'avance à ne pas se fatiguer à cette recherche, à moins qu'ils ne l'estiment nécessaire pour montrer de l'érudition. Si j'avois dit qu'il suffit d'être ignorant pour être vertueux, ce ne seroit pas la peine de me répondre ; & par la même raison, je me croirai très-dispensé de répondre moi-même à ceux qui perdront leur temps à me soutenir le contraire.

& qui ne contribuent point à le rendre meilleur ; une douce & précieuse ignorance , trésor d'une ame pure & contente de soi , qui met toute la félicité à se reposer sur elle-même , à se rendre témoignage de son innocence , & n'a pas besoin de chercher un faux & vain honneur dans l'opinion que les autres pourroient avoir de ses lumières. Voilà l'ignorance que j'ai louée , & celle que je demande au ciel en punition du scandale que j'ai causé aux doctes par mon mépris déclaré pour les sciences humaines.

*Que l'on compare , dit l'auteur , à ces temps d'ignorance & de barbarie , & ces siècles heureux où les sciences ont répandu par-tout l'esprit d'ordre & de justice. Ces siècles heureux seront difficiles à trouver ; mais on en trouvera plus aisément , où , grace aux sciences , ordre & justice ne seront plus que de vains noms faits pour en imposer au peuple , & où l'apparence en aura été conservée avec soin , pour les détruire en effet plus impunément. On voit de nos jours des guerres moins fréquentes , mais plus justes : en quelque temps que ce soit , comment la guerre pourra-t-elle être plus juste dans l'un des partis , sans être plus injuste dans l'autre ? Je ne saurois concevoir cela. Des actions moins étonnantes , mais plus héroïques. Personne assurément ne disputera à mon adversaire le droit de juger de l'héroïsme ; mais pense-t-il que ce qui n'est point étonnant pour lui , ne le soit pas pour nous ? Des victoires moins*

*sanglantes, mais plus glorieuses; des conquêtes moins rapides, mais plus assurées; des guerriers moins violents, mais plus redoutés; sachant vaincre avec modération, traitant les vaincus avec humanité, l'honneur est leur guide, la gloire leur récompense.* Je ne nie pas à l'auteur qu'il y ait de grands hommes parmi nous, il lui seroit trop aisé d'en fournir la preuve; ce qui n'empêche point que les peuples ne soient très-corrompus. Au reste, ces choses sont si vagues qu'on pourroit presque les dire de tous les âges; & il est impossible d'y répondre, parce qu'il faudroit feuilleter des bibliothèques & faire des in-folio pour établir des preuves pour ou contre.

Quand Socrate a maltraité les sciences, il n'a pu, ce me semble, avoir en vue, ni l'orgueil des Stoïciens, ni la mollesse des Epicuriens, ni l'absurde jargon des Pyrrhoniens, parce qu'aucun de tous ces gens-là n'existoit de son temps. Mais ce léger anachronisme n'est point mésséant à mon adversaire: il a mieux employé sa vie qu'à vérifier des dates, & n'est pas plus obligé de savoir par cœur son Diogene-Laërce, que moi d'avoir vu de près ce qui se passe dans les combats.

Je conviens donc que Socrate n'a songé qu'à relever les vices des philosophes de son temps; mais je ne fais qu'en conclure, sinon que dès ce temps-là les vices pulluloient avec les philosophes. A cela on me répond que

c'est l'abus de la philosophie, & je ne pense pas avoir dit le contraire. Quoi ! faut-il donc supprimer toutes les choses dont on abuse ? Oui, sans doute, répondrai-je sans balancer : toutes celles qui sont inutiles, toutes celles dont l'abus fait plus de mal que leur usage ne fait de bien.

Arrêtons-nous un instant sur cette dernière conséquence, & gardons-nous d'en conclure qu'il faille aujourd'hui brûler toutes les bibliothèques, & détruire toutes les universités & les académies. Nous ne ferions que replonger l'Europe dans la barbarie, & les mœurs n'y gagneroient rien \*. C'est avec douleur que je vais prononcer une grande & fatale vérité. Il n'y a qu'un pas du savoir à l'ignorance ; & l'alternative de l'un à l'autre est fréquente chez les nations ; mais on n'a jamais vu de peuple une fois corrompu, revenir à la vertu. En vain vous prétendriez détruire les sources du mal ; en vain vous ôteriez les aliments de la vanité, de l'oisiveté & du luxe ; en vain même vous ramèneriez les hommes à cette première égalité, conservatrice de l'innocence & source de toute vertu : leurs cœurs, une fois gâtés, le seront toujours ; il n'y a plus de remède, à moins de quelque grande révolution presque

\* *Les vices nous resservent*, dit le philosophe que j'ai déjà cité, & nous aurions l'ignorance de plus. Dans le peu de lignes que cet auteur a écrites sur ce grand sujet, on voit qu'il a tourné les yeux de ce côté, & qu'il a vu loin.

aussi à craindre que le mal qu'elle pourroit guérir, & qu'il est blâmable de désirer, & impossible de prévoir.

Laissons donc les sciences & les arts adoucir en quelque sorte la férocity des hommes qu'ils ont corrompus; cherchons à faire une diversion sage, & tâchons de donner le change à leurs passions. Offrons quelques aliments à ces tygres, afin qu'ils ne dévorent pas nos enfants. Les lumieres du méchant sont encore moins à craindre que sa brutale stupidité; elles le rendent au moins plus circonspect sur le mal qu'il pourroit faire par la connoissance de celui qu'il en recevroit lui-même.

J'ai loué les académies & leurs illustres fondateurs, & j'en répéterai volontiers l'éloge. Quand le mal est incurable, le médecin applique des palliatifs, & proportionne les remèdes, moins aux besoins qu'au tempérament du malade. C'est aux sages législateurs d'imiter sa prudence; & ne pouvant plus approprier aux peuples malades la plus excellente police, de leur donner du moins comme Solon, la meilleure qu'ils puissent comporter.

Il y a en Europe un grand Prince, & ce qui est bien plus, un vertueux citoyen, qui, dans la patrie qu'il a adoptée, & qu'il rend heureuse, vient de former plusieurs institutions en faveur des lettres. Il a fait en cela une chose très-digne de sa sagesse & de sa vertu. Quand il est question d'établissements

politiques, c'est le temps & le lieu qui décident de tout. Il faut, pour leurs propres intérêts, que les Princes favorisent toujours les sciences & les arts; j'en ai dit la raison: & dans l'état présent des choses, il faut encore qu'ils les favorisent aujourd'hui pour l'intérêt même des peuples. S'il y avoit actuellement parmi nous quelque monarque assez borné pour penser & agir différemment, ses sujets resteroient pauvres & ignorants, & n'en feroient pas moins vicieux. Mon adversaire a négligé de tirer avantage d'un exemple si frappant & si favorable en apparence à sa cause. Peut-être est-il le seul qui l'ignore, ou qui n'y ait songé. Qu'il souffre donc qu'on le lui rappelle; qu'il ne refuse point à de grandes choses les éloges qui leur sont dûs; qu'il les admire ainsi que nous, & ne s'en tienne pas plus fort contre les vérités qu'il attaque.







L E T T R E

D E

JEAN-JAC. ROUSSEAU,

D E G E N E V E ,

A M. G R I M M ,

*Sur la réfutation de son Discours ,*

P A R M. G A U T I E R ,

*Professeur de Mathématiques & d'Histoire ,  
& Membre de l'Académie Royale des Bel-  
les-Lettres de Nancy.*



E vous renvoie , Monsieur , le  
Mercure d'Octobre que vous avez  
eu la bonté de me prêter. J'y ai  
lu avec beaucoup de plaisir la ré-  
futation que M. Gautier a pris la  
peine de faire de mon discours , mais je ne  
crois pas être , comme vous le prétendez ,  
dans la nécessité d'y répondre ; & voici mes  
objections :

1<sup>o</sup> Je ne puis me persuader que , pour avoir raison , on soit indispensablement obligé de parler le dernier.

2<sup>o</sup> Plus je relis la réfutation , & plus je suis convaincu que je n'ai pas besoin de donner à M. Gautier d'autre réplique que le discours même auquel il a répondu. Lisez , je vous prie , dans l'un & l'autre écrit , les articles du luxe , de la guerre , des académies , de l'éducation , lisez la prosopopée de Louis le Grand , & celle de Fabricius ; enfin , lisez la conclusion de M. Gautier & la mienne , & vous comprendrez ce que je veux dire.

3<sup>o</sup> Je pense en tout si différemment de M. Gautier , que s'il me falloit relever tous les endroits où nous ne sommes pas de même avis , je ferois obligé de le combattre même dans les choses que j'aurois dites comme lui , & cela me donneroit un air contrariant , que je voudrois bien pouvoir éviter. Par exemple , en parlant de la politesse , il fait entendre très-clairement que , pour devenir homme de bien , il est bon de commencer par être hypocrite , & que la fausseté est un chemin sûr pour arriver à la vertu. Il dit encore que les vices ornés par la politesse , ne sont pas contagieux comme ils le seroient , s'ils se présentoient de front avec rusticité ; que l'art de pénétrer les hommes a fait le même progrès que celui de se déguiser ; qu'on est convaincu qu'il ne faut pas compter sur eux , à moins qu'on ne leur

plaisé, ou qu'on ne leur soit utile; qu'on fait évaluer les offres spécieuses de la politesse, c'est-à-dire sans doute, que quand deux hommes se font des compliments, & que l'un dit à l'autre dans le fond de son cœur : *je vous traite comme un sot*, & je me moque de vous, l'autre lui répond dans le fond du sien : *je sais que vous mentez impudemment, mais je vous le rends de mon mieux*. Si j'avois voulu employer la plus amère ironie, j'en aurois pu dire à peu près autant.

4° On voit à chaque page de la réfutation, que l'auteur n'entend point, ou ne veut point entendre l'ouvrage qu'il réfute, ce qui lui est assurément fort commode; parce que, répondant sans cesse à sa pensée, & jamais à la mienne, il a la plus belle occasion du monde de dire tout ce qui lui plaît.

D'un autre côté, si ma réplique en devient plus difficile, elle en devient aussi moins nécessaire : car on n'a jamais oui dire qu'un peintre, qui expose en public un tableau, soit obligé de visiter les yeux des spectateurs, & de fournir des lunettes à tous ceux qui en ont besoin.

D'ailleurs, il n'est pas bien sûr que je me fisse entendre, même en répliquant. Par exemple : je fais, dirais-je à Monsieur Gautier, que nos soldats ne sont point des Reaumur & des Fontenelle, & c'est tant pis pour eux, pour nous, & sur-tout pour les ennemis. Je fais qu'ils ne savent rien,

qu'ils sont brutaux & grossiers ; & toutefois j'ai dit, & je dis encore qu'ils sont énervés par les sciences qu'ils méprisent, & par les beaux-arts qu'ils ignorent. C'est un des grands inconvénients de la culture des lettres que, pour quelques hommes qu'elles éclairent, elles corrompent à pure perte toute une nation. Or, vous voyez bien, Monsieur, que ceci ne seroit qu'un autre paradoxe inexplicable pour M. Gautier, pour ce M. Gautier qui me demande fierement ce que les troupes ont de commun avec les académies ; si les soldats en auront plus de bravoure pour être mal vêtus & mal nourris ; ce que je veux dire, en avançant qu'à force d'honorer les talents, on néglige les vertus, & d'autres questions semblables, qui toutes montrent qu'il est impossible d'y répondre intelligiblement au gré de celui qui les fait. Je crois que vous conviendrez que ce n'est pas la peine de m'expliquer une seconde fois, pour n'être pas mieux entendu que la première.

5° Si je voulois répondre à la première partie de la réfutation, ce seroit le moyen de ne jamais finir. M. Gautier juge à propos de me prescrire les auteurs que je puis citer, & ceux qu'il faut que je rejette. Son choix est tout-à-fait naturel ; il récuse l'autorité de ceux qui déposent pour moi, & veut que je m'en rapporte à ceux qu'il croit m'être contraires. En vain voudrois-je lui faire entendre qu'un seul témoignage en ma faveur est

décisif, tandis que cent témoignages ne prouvent rien contre mon sentiment, parce que les témoins sont parties dans le procès ; en vain le prierois-je de distinguer dans les exemples qu'ils allèguent ; en vain lui représenterois-je qu'être barbare ou criminel sont deux choses tout-à-fait différentes, & que les peuples véritablement corrompus, sont moins ceux qui ont de mauvaises loix, que ceux qui méprisent les loix ; sa réplique est aisée à prévoir. Le moyen qu'on puisse ajouter foi à des écrivains scandaleux qui osent louer des barbares qui ne savent ni lire ni écrire ? le moyen qu'on puisse jamais supposer de la pudeur à des gens qui vont tout nuds, & de la vertu à ceux qui mangent de la chair crue ? Il faudra donc disputer. Voilà donc Herodote, Strabon, Pomponius-Mela, aux prises avec Xenophon, Justin, Quinte-Curce, Tacite. Nous voilà donc dans les recherches de critiques, dans les antiquités, dans l'érudition. Les brochures se transforment en volumes ; les livres se multiplient, & la question s'oublie. C'est le sort des disputes de littérature, qu'après des in-folio d'éclaircissements, on finit toujours par ne savoir plus où l'on en est : ce n'est pas la peine de commencer.

Si je voulois répliquer à la seconde partie, cela seroit bientôt fait, mais je n'apprendrois rien à personne. M. Gautier se contente, pour m'y réfuter, de dire oui par-tout où j'ai dit non, & non par-tout où j'ai dit oui :

je n'ai donc qu'à dire encore non par-tout où j'avois dit non, oui par-tout où j'avois dit oui, & supprimer les preuves, j'aurai très-exactement répondu. En suivant la méthode de M. Gautier, je ne puis donc répondre aux deux parties de la réfutation, sans en dire trop & trop peu : or je voudrois bien ne faire ni l'un ni l'autre.

6°. Je pourrois suivre une autre méthode, & examiner séparément les raisonnements de M. Gautier, & le style de la réfutation.

Si j'examinois ses raisonnements, il me seroit aisé de montrer qu'ils portent tous à faux, que l'auteur n'a point saisi l'état de la question, & qu'il ne m'a point entendu.

Par exemple, M. Gautier prend la peine de m'apprendre qu'il y a des peuples vicieux qui ne sont pas savants ; & je m'étois déjà bien douté que les Kalmouques, les Bedouins, les Caffres, n'étoient pas des prodiges de vertu ni d'érudition. Si M. Gautier avoit donné les mêmes soins à me montrer quelque peuple savant qui ne fût pas vicieux, il m'auroit surpris davantage. Par-tout il me fait raisonner comme si j'avois dit que la science est la seule source de corruption parmi les hommes. S'il a cru cela de bonne foi, j'admire la bonté qu'il a de me répondre.

Il dit que le commerce du monde suffit pour acquérir cette politesse dont se pique un galant homme ; d'où il conclut qu'on n'est pas fondé à en faire honneur aux scien-

ces. Mais à quoi donc nous permettra-t-il d'en faire honneur? Depuis que les hommes vivent en société, il y a eu des peuples polis, & d'autres qui ne l'étoient pas. Monsieur Gautier a oublié de nous rendre raison de cette différence.

M. Gautier est par-tout en admiration de la pureté de nos mœurs actuelles. Cette bonne opinion qu'il en a, fait assurément beaucoup d'honneur aux siennes; mais elle n'annonce pas une grande expérience. On diroit, au ton dont il parle, qu'il a étudié les hommes, comme les Péripatéticiens étudioient la physique, sans sortir de son cabinet. Quant à moi, j'ai fermé mes livres; & après avoir écouté parler les hommes, je les ai regardé agir. Ce n'est pas une merveille qu'ayant suivi des méthodes si différentes, nous nous rencontrions si peu dans nos jugements. Je vois qu'on ne sauroit employer un langage plus honnête que celui de notre siècle, & voilà ce qui frappe M. Gautier: mais je vois encore qu'on ne sauroit avoir des mœurs plus corrompues, & voilà ce qui me scandalise. Pensons-nous donc être devenus gens de bien, parce qu'à force de donner des noms décents à nos vices, nous avons appris à n'en plus rougir?

Il dit encore que, quand même on pourroit prouver par des faits que la dissolution des mœurs a toujours régné avec les sciences, il ne s'ensuivroit pas que le sort de la probité dépendît de leur progrès. Après avoir

employé la première partie de mon discours à prouver que ces choses avoient toujours marché ensemble, j'ai destiné la seconde à montrer qu'en effet l'une tenoit à l'autre. A qui donc puis-je imaginer que M. Gautier veut répondre ici?

Il me paroît sur-tout très-scandalisé de la manière dont j'ai parlé de l'éducation des collèges. Il m'apprend qu'on y enseigne aux jeunes gens je ne fais combien de belles choses, qui peuvent être d'une bonne ressource pour leur amusement, quand ils seront grands, mais dont j'avoue que je ne vois point le rapport avec les devoirs des citoyens, dont il faut commencer par les instruire. » Nous nous enquérons volontiers : » fait-il du Grec & du Latin ? Ecrit-il en » vers ou en prose ? Mais s'il est devenu meilleur ou plus avisé, c'étoit le principal : & » c'est ce qui demeure derrière. Criez d'un » passant à notre peuple : *ô le savant homme !* & d'un autre : *ô le bon homme !* Il » ne faudra pas à détourner ses yeux, & » son respect vers le premier ; il y faudroit » tiers crieur : *ô les lourdes têtes !* «

J'ai dit que la nature a voulu nous préserver de la science, comme une mère arrache une arme dangereuse des mains de son enfant, & que la peine que nous trouvons à nous instruire, n'est pas le moindre de ses bienfaits. M. Gautier aimeroit autant que j'eusse dit : peuples, sachez donc une fois que la nature ne veut pas que vous vous



nourrissiez des productions de la terre ; la peine qu'elle a attachée à sa culture, est un avertissement pour vous de la laisser en friche. M. Gautier n'a pas songé qu'avec un peu de travail, on est sûr de faire du pain ; mais qu'avec beaucoup d'étude, il est très-douteux qu'on parvienne à faire un homme raisonnable. Il n'a pas songé encore que ceci n'est précisément qu'une observation de plus en ma faveur : car pourquoi la nature nous a-t-elle imposé des travaux nécessaires, si ce n'est pour nous détourner des occupations oiseuses ? Mais, au mépris qu'il montre pour l'agriculture, on voit aisément que, s'il ne tenoit qu'à lui, tous les laboureurs déserteroient bientôt les campagnes, pour aller argumenter dans les écoles ; occupation, selon M. Gautier, &c, je crois, selon bien des professeurs, fort importante pour le bonheur de l'état.

En raisonnant sur un passage de Platon, j'avois présumé que peut-être les anciens Egyptiens ne faisoient pas des sciences tout le cas qu'en en auroit pu croire. L'auteur de la réfutation me demande comment on peut faire accorder cette opinion avec l'inscription qu'Osymandias avoit mise à sa bibliothèque. Cette difficulté eût pu être bonne du vivant de ce prince. A présent qu'il est mort, je demande, à mon tour, où est la nécessité de faire accorder le sentiment du roi Osymandias, avec celui des sages d'Egypte. S'il eût compté, & sur-tout pesé les

voix, qui me répondra que le mot de *poisons* n'eût pas été substitué à celui de *remedes*? Mais passons cette fastueuse inscription. Ces remedes sont excellents, j'en conviens, & je l'ai déjà répété bien des fois; mais est-ce une raison pour les administrer inconfidérément & sans égard aux tempéraments des malades? Tel aliment est très-bon en soi, qui, dans un estomac infirme, ne produit qu'indigestions & mauvaises humeurs. Que diroit-on d'un médecin qui, après avoir fait l'éloge de quelques viandes succulentes, concluroit que tous les malades s'en doivent rassasier?

J'ai fait voir que les sciences & les arts énervent le courage. M. Gautier appelle cela une façon singulière de raisonner; & il ne voit point la liaison qui se trouve entre le courage & la vertu. Ce n'est pourtant pas, ce me semble, une chose si difficile à comprendre. Celui qui s'est une fois accoutumé à préférer sa vie à son devoir, ne tardera guère à lui préférer encore les choses qui rendent la vie facile & agréable.

J'ai dit que la science convient à quelques grands génies; mais qu'elle est toujours nuisible aux peuples qui la cultivent. M. Gautier dit que Socrate & Caton, qui blâmoient les sciences, étoient pourtant eux-mêmes de fort savants hommes; & il appelle cela m'avoir réfuté.

J'ai dit que Socrate étoit le plus savant des Athéniens, & c'est de là que je tire l'au-

autorité de son témoignage : tout cela n'empêche point M. Gautier de m'apprendre que Socrate étoit savant.

Il me blâme d'avoir avancé que Caton méprisoit les philosophes Grecs ; & il se fonde sur ce que Carneade se faisoit un jeu d'établir & de renverser les mêmes propositions ; ce qui prévint mal à propos Caton contre la littérature des Grecs. M. Gautier devroit bien nous dire quel étoit le pays & le métier de ce Carneade.

Sans doute que Carneade est le seul philosophe , ou le seul savant qui se soit piqué de soutenir le pour & le contre ; autrement tout ce que dit ici M. Gautier ne signifieroit rien du tout. Je m'en rapporte sur ce point à son érudition.

Si la réfutation n'est pas abondante en bons raisonnements, en revanche elle l'est fort en belles déclamations. L'auteur substitue par-tout les ornements de l'art à la solidité des preuves qu'il promettoit en commençant ; c'est en prodiguant la pompe oratoire dans une réfutation, qu'il me reproche à moi de l'avoir employée dans un discours académique.

*A quoi tendent donc, dit M. Gautier, les éloquentes déclamations de M. Rousseau ? A abolir, s'il étoit possible, les vaines déclamations des colleges. Qui ne seroit pas indigné de l'entendre assurer que nous avons les apparences de toutes les vertus, sans en avoir aucune ? J'avoue qu'il y a un peu de flatterie*

à dire que nous en avons les apparences ; mais M. Gautier auroit dû, mieux que personne, me pardonner celle-là. *Eh ! pourquoi n'a-t-on plus de vertu ? C'est qu'on cultive les belles-lettres, les sciences & les arts. Pour cela précisément. Si l'on étoit impolis, rustiques, ignorants, Goths, Huns ou Vandales, on seroit dignes des éloges de M. Rousseau. Pourquoi non ? Y a-t-il quelqu'un de ces noms-là qui donne l'exclusion à la vertu ? Ne se lassera-t-on point d'invectiver les hommes ? Ne se laisseront-ils point d'être méchants ? Croira-t-on toujours les rendre plus vertueux, en leur disant qu'ils n'ont point de vertu ? Croira-t-on les rendre meilleurs en leur persuadant qu'ils sont assez bons ? Sous prétexte d'épurer les mœurs, est-il permis d'en renverser les appuis ? Sous prétexte d'éclairer les esprits, faudra-t-il pervertir les âmes ? O doux nœuds de la société ! charme des vrais philosophes ! aimables vertus ! c'est par vos propres attraits que vous réglez dans les cœurs ; vous ne devez votre empire, ni à l'âpreté Stoïque, ni à des clameurs barbares, ni aux conseils d'une orgueilleuse rusticité.*

Je remarquerai d'abord une chose assez plaisante ; c'est que de toutes les sectes des anciens philosophes que j'ai attaquées comme inutiles à la vertu, les Stoïciens sont les seuls que M. Gautier m'abandonne, & qu'il semble même vouloir mettre de mon côté. Il a raison, je n'en ferai guère plus fier.

Mais voyons un peu si je pourrois rendre

exactement en d'autres termes le sens de cette exclamation : *O aimables verus ! c'est par vos propres attraits que vous réglez dans les âmes. Vous n'avez pas besoin de tout ce grand appareil d'ignorance & de rusticité. Vous savez aller au cœur par des routes plus simples & plus naturelles. Il suffit de savoir la rhétorique , la logique , la physique , la métaphysique & les mathématiques , pour acquérir le droit de vous posséder.*

Autre exemple du style de M. Gautier.

*Vous savez que les sciences dont on occupe les jeunes philosophes dans les universités , sont la logique , la métaphysique , la morale , la physique , les mathématiques élémentaires. Si je l'ai su , je l'avois oublié , comme nous faisons tous , en devenant raisonnables. Ce sont donc-là , selon vous , de stériles spéculations. Stériles , selon l'opinion commune , mais , selon moi , très-fertiles en mauvaises choses. Les universités vous ont une grande obligation de leur avoir appris que la vérité de ces sciences s'est retirée au fond d'un puits. Je ne crois pas avoir appris cela à personne. Cette sentence n'est point de mon invention ; elle est aussi ancienne que la philosophie. Au reste , je fais que les universités ne me doivent aucune reconnaissance ; & je n'ignorois pas , en prenant la plume , que je ne pouvois à la fois faire ma cour aux hommes , & rendre hommage à la vérité. Les grands philosophes , qui les possèdent dans un degré éminent , sont sans doute bien surpris d'appren-*

*dre qu'ils ne savent rien.* Je crois qu'en effet ces grands philosophes , qui possèdent toutes ces grandes sciences dans un degré éminent , seroient très-surpris d'apprendre qu'ils ne savent rien. Mais je serois bien plus surpris moi-même , si ces hommes , qui savent tant de choses , savoient jamais celle-là.

Je remarque que M. Gautier , qui me traite par-tout avec la plus grande politesse , n'épargne aucune occasion de me susciter des ennemis ; il étend ses soins , à cet égard , depuis les régents de college jusqu'à la souveraine puissance. M. Gautier fait fort bien de justifier les usages du monde ; on voit qu'ils ne lui sont point étrangers. Mais revenons à la réfutation.

Toutes ces manieres d'écrire & de raisonner , qui ne vont point à un homme d'autant d'esprit que M. Gautier me paroît en avoir ; m'ont fait faire une conjecture que vous trouverez hardie , & que je crois raisonnable. Il m'accuse , très-sûrement sans en rien croire , de n'être point persuadé du sentiment que je soutiens. Moi , je le soupçonne avec plus de fondement , d'être en secret de mon avis. Les places qu'il occupe , les circonstances où il se trouve , l'auront mis dans une espece de nécessité de prendre parti contre moi. La bienfiance de notre siecle est bonne à bien des choses ; il m'aura donc réfuté par bienfiance ; mais il aura pris toutes sortes de précautions , & employé tout l'art possible pour le faire de maniere à ne persuader personne. C'est

C'est dans cette vue qu'il commence par déclarer très mal-à-propos que la cause qu'il défend intéresse le bonheur de l'assemblée devant laquelle il parle, & la gloire du grand prince sous les loix duquel il a la douceur de vivre. C'est précisément comme s'il disoit: vous ne pouvez, Messieurs, sans ingratitude envers votre respectable protecteur, vous dispenser de me donner raison; & de plus, c'est votre propre cause que je plaide aujourd'hui devant vous; ainsi, de quelque côté que vous envisagiez mes preuves, j'ai droit de compter que vous ne vous rendrez pas difficiles sur leur solidité. Je dis que tout homme qui parle ainsi, a plus d'attention à fermer la bouche aux gens, que d'envie de les convaincre.

Si vous lisez attentivement la réfutation, vous n'y trouverez presque pas une ligne qui ne semble être là pour attendre & indiquer sa réponse. Un seul exemple suffira pour me faire entendre.

*Les victoires que les Athéniens remportèrent sur les Perses & sur les Lacédémoniens mêmes, font voir que les arts peuvent s'associer avec la vertu militaire. Je demande si ce n'est pas-là une adresse pour rappeler ce que j'ai dit de la défaite de Xerxès, & pour me faire songer au dénouement de la guerre du Peloponèse. Leur gouvernement, devenu vénal sous Périclès, prend une nouvelle face; l'amour du plaisir étouffe leur bravoure; les fonctions les plus honorables sont avi-*

*lies, l'impunité multiplie les mauvais citoyens; les fonds destinés à la guerre, sont destinés à nourrir la mollesse & l'oisiveté: toutes ces causes de corruption, quel rapport ont-elles aux sciences?*

Que fait ici M. Gautier, sinon de rappeler toute la seconde partie de mon discours, où j'ai montré ce rapport? Remarquez l'art avec lequel il nous donne pour causes les effets de la corruption, afin d'engager tout homme de bon sens à remonter de lui-même à la première cause de ces causes prétendues. Remarquez encore comment, pour en laisser faire la réflexion au lecteur, il feint d'ignorer ce qu'on ne peut supposer qu'il ignore en effet, & ce que tous les historiens disent unanimement, que la dépravation des mœurs & du gouvernement des Athéniens fut l'ouvrage des orateurs. Il est donc certain que m'attaquer de cette manière, c'est bien clairement m'indiquer les réponses que je dois faire.

Ceci n'est pourtant qu'une conjecture, que je ne prétends point garantir. M. Gautier n'approuveroit peut-être pas que je voulusse justifier son savoir aux dépens de sa bonne foi; mais si en effet il a parlé sincèrement, en réfutant mon discours, comment M. Gautier, professeur en histoire, professeur en mathématiques, membre de l'Académie de Nancy, ne s'est-il pas un peu défié de tous les titres qu'il porte?

Je ne répliquerai donc pas à M. Gautier;



c'est un point résolu. Je ne pourrois jamais répondre sérieusement, & suivre la réfutation pied à pied : vous en voyez la raison ; & ce seroit mal reconnoître les éloges dont M. Gautier m'honore, que d'employer le *ridiculum acri*, l'ironie & l'amere plaisanterie. Je crains bien déjà qu'il n'ait que trop à se plaindre du ton de cette lettre ; au moins n'ignoroit-il pas, en écrivant sa réfutation, qu'il attaquoit un homme qui ne fait pas assez de cas de la politesse, pour vouloir apprendre d'elle à déguiser son sentiment.

Au reste, je suis prêt à rendre à M. Gautier toute la justice qui lui est due. Son ouvrage me paroît celui d'un homme d'esprit, qui a bien des connoissances. D'autres y trouveront peut-être de la philosophie ; quant à moi, j'y trouve beaucoup d'érudition.

Je suis de tout mon cœur, Monsieur, &c.

---

P. S. Je viens de lire dans la gazette d'Utrecht, du 22 octobre, une pompeuse exposition de l'ouvrage de Monsieur Gautier, & cette exposition semble faite exprès pour confirmer mes soupçons. Un auteur qui a quelque confiance en son ouvrage, laisse aux autres le soin d'en faire l'éloge, & se borne à en faire un bon extrait. Celui de la réfutation est tourné avec tant d'adresse, que, quoiqu'il tombe uniquement sur des bagatelles que je n'avois employées que pour

servir de transition, il n'y en a pas une seule sur laquelle un lecteur judicieux puisse être de l'avis de M. Gautier.

Il n'est pas vrai, selon lui, que ce soit des vices des hommes que l'histoire tire son propre intérêt.

Je pourrois laisser les preuves de raisonnement, & pour mettre M. Gautier sur son terrain, je lui citerois des autorités.

*Heureux les peuples dont les rois ont fait peu de bruit dans l'histoire.*

*Si jamais les hommes deviennent sages, leur histoire n'amusera guere.*

M. Gautier dit avec raison qu'une société, fût-elle toute composée d'hommes justes, ne sauroit subsister sans loix ; & il conclut de là, qu'il n'est pas vrai que, sans les injustices des hommes, la jurisprudence seroit inutile. Un si savant auteur confondroit-il la jurisprudence & les loix ?

Je pourrois encore laisser les preuves de raisonnement ; & pour mettre M. Gautier sur son terrain, je lui citerois des faits.

Les Lacédémoniens n'avoient ni juriscultes ni avocats ; leurs loix n'étoient pas même écrites : cependant ils avoient des loix. Je m'en rapporte à l'érudition de M. Gautier, pour savoir si les loix étoient plus mal observées à Lacédémone, que dans les pays où fourmillent les gens de loi.

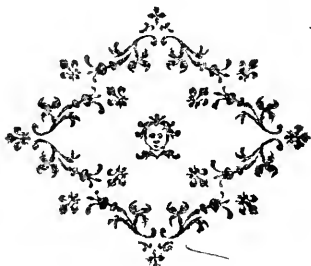
Je n'en arrêterai point à toutes les minuties qui servent de texte à M. Gautier, & qu'il étale dans la gazette ; mais je finirai par cette

observation , que je soumets à votre examen.

Donnons par-tout raison à M. Gautier, & retranchons de mon discours toutes les choses qu'il attaque; mes preuves n'auront presque rien perdu de leur force. Otons de l'écrit de M. Gautier tout ce qui ne touche pas le fond de la question; il n'y restera rien du tout.

Je conclus toujours qu'il ne faut point répondre à M. Gautier.

*A. Paris , ce 1 Novembre 1751.*





D E R N I E R E  
R É P O N S E  
D E  
JEAN-JAC. ROUSSEAU,  
D E G E N E V E ,

*Nè, dùm tacemus, non verecundia, sed diffidentia  
causa, tacere videamur. Cyprian. contra Demet.*



' E S T avec une extrême répugnance que j'amuse de mes disputes des lecteurs oisifs qui se soucient très-peu de la vérité : mais la manière dont on vient de l'attaquer, me force à prendre sa défense encore une fois, afin que mon silence ne soit pas pris par la multitude pour un aveu, ni pour un dédain par les philosophes.

Il faut me répéter, je le sens bien, & le public ne me le pardonnera pas. Mais les

sages diront : cet homme n'a pas besoin de chercher sans cesse de nouvelles raisons ; c'est une preuve de la solidité des siennes. \*

Comme ceux qui m'attaquent, ne manquent jamais de s'écarter de la question, & de supprimer les distinctions essentielles que j'y ai mises, il faut toujours commencer par y ramener. Voici donc un sommaire des propositions que j'ai soutenues, & que je soutiendrai aussi long-temps que je ne con-

\* Il y a des vérités très-certaines, qui, au premier coup d'œil, paroissent des absurdités, & qui passeront toujours pour telles auprès de la plupart des gens. Allez dire à un homme du peuple que le soleil est plus près de nous en hyver qu'en été, ou qu'il est couché avant que nous cessions de le voir, il se moquera de vous. Il en est ainsi du sentiment que je soutiens. Les hommes les plus superficiels ont toujours été les plus prompts à prendre parti contre moi ; les vrais philosophes se hâtent moins ; & si j'ai la gloire d'avoir fait quelques prosélytes, ce n'est que parmi ces derniers. Avant que de m'expliquer, j'ai long-temps & profondément médité mon sujet, & j'ai tâché de le considérer par toutes les faces. Je doute qu'aucun de mes adversaires en puisse dire autant. Au moins n'apperois-je point dans leurs écrits de ces vérités lumineuses qui ne frappent pas moins par leur évidence que par leur nouveauté, & qui sont toujours le fruit & la preuve d'une suffisante méditation. J'ose dire qu'ils ne m'ont jamais fait une objection raisonnable que je n'eusse prévue, & à laquelle je n'aie répondu d'avance. Voilà pourquoi je suis réduit à redire toujours les mêmes choses.

sulterai d'autre intérêt que celui de la vérité.

Les sciences sont le chef-d'œuvre du génie & de la raison. L'esprit d'imitation a produit les beaux arts, & l'expérience les a perfectionnés. Nous sommes redevables aux arts mécaniques d'un grand nombre d'inventions utiles qui ont ajouté aux charmes & aux commodités de la vie. Voilà des vérités dont je conviens de très-bon cœur assurément. Mais considérons maintenant toutes ces connoissances par rapport aux mœurs.\*

\* *Les connoissances rendent les hommes doux*, dit ce philosophe célèbre, dont l'ouvrage toujours profond, & quelquefois sublime, respire par-tout l'amour de l'humanité. Il a écrit en ce peu de mots, &, ce qui est rare, sans déclamation, ce qu'on a jamais écrit de plus solide à l'avantage des lettres. Il est vrai, les connoissances rendent les hommes doux; mais la douceur, qui est la plus aimable des vertus, est aussi quelquefois une foiblesse de l'ame. La vertu n'est pas toujours douce; elle sait s'armer à propos de sévérité contre le vice; elle s'enflamme d'indignation contre le crime.

*Et le juste au méchant ne fait point pardonner.*

Ce fut une réponse très-sage que celle d'un roi de Lacédémone, à ceux qui louoient en sa présence l'extrême bonté de son collègue Charillus. *Et comment seroit-il bon*, leur dit-il, *s'il ne sait pas être terrible aux méchants?* Brutus n'étoit point un homme doux. Qui auroit le front de dire qu'il

Si des intelligences célestes cultivoient les sciences, il n'en résulteroit que du bien ; j'en dis autant des grands hommes qui sont faits pour guider les autres. Socrate, savant & vertueux, fut l'honneur de l'humanité. Mais les vices des hommes vulgaires empoisonnent les plus sublimes connoissances, & les rendent pernicieuses aux nations ; les méchants en tirent beaucoup de choses nuisibles ; les bons en tirent peu d'avantage. Si nul autre que Socrate ne se fût piqué de philosophie à Athenes, le sang d'un juste n'eût point crié vengeance contre la patrie des sciences & des arts. \*

C'est une question à examiner, s'il seroit avantageux aux hommes d'avoir de la science, en supposant que ce qu'ils appellent de ce nom, le méritât en effet ; mais c'est une folie de prétendre que les chimeres de la

n'étoit pas vertueux ? Au contraire, il y a des ames lâches & pusillanimes qui n'ont ni feu ni chaleur, & qui ne sont douces que par indifférence pour le bien & pour le mal. Telle est la douceur qu'inspire aux peuples le goût des lettres.

\* Il en a coûté la vie à Socrate pour avoir dit précisément les mêmes choses que moi. Dans le procès qui lui fut intenté, l'un de ses accusateurs plaidoit pour les artistes, l'autre pour les orateurs, le troisième pour les poëtes ; tous pour la prétendue cause des dieux. Les poëtes, les artistes, les fanatiques, les rhéteurs triomphèrent, & Socrate périt. J'ai bien peur d'avoir fait trop d'honneur à mon siècle, en avançant que Socrate n'y eût point bu la ciguë.

philosophie, les erreurs & les mensonges des philosophes puissent jamais être bons à rien. Serons-nous toujours dupes des mots, & ne comprendrons-nous jamais qu'étude, connoissance, savoir & philosophie, ne sont que de vains simulacres élevés par l'orgueil humain, & très-indignes des noms pompeux qu'il leur donne?

A mesure que le goût de ces niaiseres s'étend chez une nation, elle perd celui des solides vertus; car il en coûte moins, pour se distinguer par du babil, que par de bonnes mœurs, dès qu'on est dispensé d'être homme de bien, pourvu qu'on soit un homme agréable.

Plus l'intérieur se corrompt, & plus l'extérieur se compose: \* c'est ainsi que la culture des lettres engendre insensiblement la politesse. Le goût naît encore de la même source. L'approbation publique étant le premier

\* Je n'assiste jamais à la représentation d'une comédie de Moliere, que je n'admire la délicatesse des spectateurs. Un mot un peu libre, une expression plutôt grossiere qu'obscene, tout blesse leurs chastes oreilles; & je ne doute nullement que les plus corrompus ne soient toujours les plus scandalisés. Cependant, si l'on comparoit les mœurs du siècle de Moliere avec celles du nôtre, quel qu'un croira-t-il que le résultat soit à l'avantage de celui-ci? Quand l'imagination est une fois salie, tout devient pour elle un sujet de scandale. Quand on n'a plus rien de bon que l'extérieur, on redouble tous ses soins pour le conserver.



prix des travaux littéraires, il est naturel que ceux qui s'en occupent, réfléchissent sur les moyens de plaire; & ce sont ces réflexions qui, à la longue, forment le style, épurent le goût, & répandent par-tout les graces & l'urbanité. Toutes ces choses seront, si l'on veut, le supplément de la vertu: mais jamais on ne pourra dire qu'elles soient la vertu, & rarement elles s'associeront avec elle. Il y aura toujours cette différence que celui qui se rend utile, travaille pour les autres, & que celui qui ne songe qu'à se rendre agréable, ne travaille que pour lui. Le flatteur, par exemple, n'épargne aucun soin pour plaire, & cependant il ne fait que du mal.

La vanité & l'oisiveté, qui ont engendré nos sciences, ont aussi engendré le luxe. Le goût du luxe accompagne toujours celui des lettres; & le goût des lettres accompagne souvent celui du luxe: \* toutes ces choses

\* On m'a opposé quelque part le luxe des Asiatiques, par cette même maniere de raisonner qui fait qu'on m'oppose les vices des peuples ignorants. Mais, par un malheur qui poursuit mes adversaires, ils se trompent même dans les faits qui ne prouvent rien contre moi. Je sais bien que les peuples de l'Orient ne sont pas moins ignorants que nous; mais cela n'empêche pas qu'ils ne soient aussi vains & ne fassent presque autant de livres. Les Turcs, ceux de tous qui cultivent le moins les lettres, comptoient parmi eux cinq cens quatre-vingt poëtes classiques, vers le milieu du siècle dernier.

se tiennent assez fidelle compagnie, parce qu'elles font l'ouvrage des mêmes vices.

Si l'expérience ne s'accordoit pas avec ces propositions démontrées, il faudroit chercher les causes particulieres de cette contrariété. Mais la premiere idée de ces propositions est née elle-même d'une longue méditation sur l'expérience; & pour voir à quel point elle les confirme, il ne faut qu'ouvrir les annales du monde.

Les premiers hommes furent très-ignorants. Comment oseroit-on dire qu'ils étoient corrompus, dans des temps où les sources de la corruption n'étoient pas encore ouvertes?

A travers l'obscurité des anciens temps, & la rusticité des anciens peuples, on apperçoit chez plusieurs d'entr'eux de fort grandes vertus, sur-tout une sévérité de mœurs, qui est une marque infailible de leur pureté; la bonne foi, l'hospitalité, la justice &, ce qui est très-important, une grande horreur pour la débauche, \* mere féconde de

\* Je n'ai nul dessein de faire ma cour aux femmes; je consens qu'elles m'honorent de l'épithete de pédant, si redoutée de tous nos galants philosophes. Je suis grossier, maussade, impoli par principes, & ne veux point de prôneurs; ainsi je vais dire la vérité tout à mon aise.

L'homme & la femme sont faits pour s'aimer & s'unir; mais passé cette union légitime, tout commerce d'amour entr'eux est une source affreuse de désordres dans la société & dans les mœurs. Il est certain que les femmes seules pourroient

tous les autres vices. La vertu n'est donc pas incompatible avec l'ignorance.

ramener l'honneur & la probité parmi nous : mais elles dédaignent des mains de la vertu un empire qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs charmes ; ainsi elles ne font que du mal , & reçoivent souvent elles-mêmes la punition de cette préférence. On a peine à concevoir comment , dans une religion si pure , la chasteté a pu devenir une vertu basse & monacale , capable de rendre ridicule tout homme , & je dirois presque toute femme , qui oseroit s'en piquer ; tandis que chez les payens cette même vertu étoit universellement honorée , regardée comme propre aux grands hommes , & admirée dans leurs plus illustres héros. J'en puis nommer trois qui ne céderont le pas à nul autre , & qui , sans que la religion s'en mêlât , ont tous donné des exemples mémorables de continence : Cyrus , Alexandre & le jeune Scipion. De toutes les raretés que renferme le cabinet du Roi , je ne voudrois voir que le bouclier d'argent qui fut donné à ce dernier par les peuples d'Espagne , & sur lequel ils avoient fait graver le triomphe de sa vertu : c'est ainsi qu'il appartenoit aux Romains de soumettre les peuples , autant par la vénération due à leurs mœurs , que par l'effort de leurs armes ; c'est ainsi que la ville des Talisques fut subjuguée , & Pyrrhus , vainqueur , chassé d'Italie.

Je me souviens d'avoir lu quelque part une assez bonne réponse du poëte Dryden à un jeune seigneur Anglais , qui lui reprochoit que dans une de ses tragédies , Cléomènes s'amusoit à causer tête-à-tête avec son amante , au lieu de former quelque entreprise digne de son amour. Quand je suis auprès d'une belle , lui disoit le jeune Lord , je

Elle n'est pas non plus toujours sa compagne : car plusieurs peuples très-ignorants étoient très-vicieux. L'ignorance n'est un obstacle, ni au bien ni au mal ; elle est seulement l'état naturel de l'homme.\*

On n'en pourra pas dire autant de la science. Tous les peuples savants ont été corrompus, & c'est déjà un terrible préjugé contre elle. Mais comme les comparaisons de peuple à peuple sont difficiles, qu'il y faut faire entrer un fort grand nombre d'objets, & qu'elles manquent toujours d'exactitude par quelque côté, on est beaucoup plus sûr de ce qu'on fait, en suivant l'histoire d'un même peuple, & comparant les progrès de ses connoissances avec les révolutions de ses mœurs. Or le résultat de cet examen est que le beau temps, le temps de la vertu de

fais mieux mettre le temps à profit : Je le crois, lui repliqua Dryden ; mais aussi m'avouerez-vous bien que vous n'êtes pas un héros.

\* Je ne puis m'empêcher de rire, en voyant je ne fais combien de fort savants hommes, qui m'honorent de leur critique, m'opposer toujours les vices d'une multitude de peuples ignorants, comme si cela faisoit quelque chose à la question. De ce que la science engendre nécessairement le vice, s'ensuit-il que l'ignorance engendre nécessairement la vertu ? Ces manières d'argumenter peuvent être bonnes pour des rhéteurs, ou pour les enfants par lesquels on m'a fait réfuter dans mon pays ; mais les philosophes doivent raisonner d'une autre sorte.

chaque peuple, a été celui de son ignorance, & qu'à mesure qu'il est devenu savant, artiste & philosophe, il a perdu ses mœurs & sa probité ; il est redescendu à cet égard au rang des nations ignorantes & vicieuses, qui font la honte de l'humanité. Si l'on veut s'opiniâtrer à y chercher des différences, j'en puis reconnoître une, & la voici : c'est que tous les peuples barbares, ceux même qui sont sans vertu, honorent cependant toujours la vertu, au lieu qu'à force de progrès, les peuples savants & philosophes parviennent enfin à la tourner en ridicule, & à la mépriser. C'est quand une nation est une fois à ce point, qu'on peut dire que la corruption est au comble, & qu'il ne faut plus espérer de remèdes.

Tel est le sommaire des choses que j'ai avancées, & dont je crois avoir donné les preuves. Voyons maintenant celui de la doctrine qu'on m'oppose.

» Les hommes sont méchants naturelle-  
» ment ; ils ont été tels avant la formation  
» des sociétés, & par-tout où les sciences  
» n'ont pas porté leur flambeau, les peuples  
» abandonnés aux seules *facultés de l'instinct*,  
» réduits avec les lions & les ours à une vie  
» animale, sont demeurés plongés dans la  
» barbarie & dans la misère.

» La Grece dans les anciens temps, pen-  
» sa & s'éleva par l'esprit à tout ce qui peut  
» rendre un peuple recommandable. Des  
» philosophes formerent ses mœurs, & lui  
» donnèrent des loix.

» Sparte, il est vrai, fut pauvre & igno-  
» rante, par institution & par choix ; mais  
» ses loix avoient de grands défauts ; ses ci-  
» toyens un grand penchant à se laisser cor-  
» rompre : sa gloire fut peu solide , & elle  
» perdit bientôt ses institutions, ses loix &  
» ses mœurs.

» Athenes & Rome dégénérèrent aussi.  
» L'une céda à la fortune de la Macédoine ;  
» l'autre succomba sous sa propre grandeur,  
» parce que les loix d'une petite ville n'é-  
» toient pas faites pour gouverner le monde.  
» S'il est arrivé quelquefois que la gloire des  
» grands empires n'ait pas duré long-temps  
» avec celle des lettres , c'est qu'elle étoit à  
» son comble , lorsque les lettres y ont été  
» cultivées , & que c'est le sort des choses  
» humaines de ne pas durer long-temps dans  
» le même état. En accordant donc que l'al-  
» tération des loix & des mœurs aient influé  
» sur ces grands événements , on ne sera  
» point forcé de convenir que les sciences  
» & les arts y aient contribué : & l'on peut  
» observer , au contraire , que les progrès &  
» la décadence des lettres est toujours en  
» proportion avec la fortune & l'abaissement  
» des empires.

» Cette vérité se confirme par l'expérience  
» des derniers temps , où l'on voit , dans une  
» monarchie vaste & puissante la prospérité  
» de l'état , la culture des sciences & des  
» arts , & la vertu guerrière , concourir à  
» la fois à la gloire & à la grandeur de l'em-  
» pire.

» Nos mœurs sont les meilleures qu'on  
» puisse avoir ; plusieurs vices ont été prof-  
» crits parmi nous ; ceux qui nous restent  
» appartiennent à l'humanité, & les scien-  
» ces n'y ont nulle part.

» Le luxe n'a rien non plus de commun  
» avec elles ; ainsi les désordres qu'il peut  
» causer, ne doivent point leur être attribués.  
» D'ailleurs le luxe est nécessaire dans les  
» grands états ; il y fait plus de bien que de  
» mal ; il est utile pour occuper les citoyens  
» oisifs, & donner du pain aux pauvres.

» La politesse doit être plutôt comptée  
» au nombre des vertus, qu'au nombre des  
» vices ; elle empêche les hommes de se  
» montrer tels qu'ils sont : précaution très-  
» nécessaire pour les rendre supportables les  
» uns aux autres.

» Les sciences ont rarement atteint le but  
» qu'elles se proposent ; mais au moins elles  
» y visent. On avance à pas lents dans la con-  
» noissance de la vérité ; ce qui n'empêche pas  
» que l'on y fasse quelques progrès.

» Enfin quand il seroit vrai que les scien-  
» ces & les arts amollissent le courage, les  
» biens infinis qu'ils nous procurent, ne  
» seroient-ils pas encore préférables à cette  
» vertu barbare & farouche, qui fait frémir  
» l'humanité ? « Je passe l'inutile & pom-  
peuse revue de ces biens : & pour commen-  
cer sur ce dernier point par un aveu propre  
à prévenir bien du verbiage, je déclare une  
fois pour toutes, que, si quelque chose peut

compenser la ruine des mœurs , je suis prêt à convenir que les sciences font plus de bien que de mal. Venons maintenant au reste.

Je pourrois , sans beaucoup de risque , supposer tout cela prouvé , puisque de tant d'assertions si hardiment avancées , il y en a très-peu qui touchent le fond de la question , moins encore dont on puisse tirer , contre mon sentiment , quelque conclusion valable , & que même la plupart d'entr'elles fourniroient de nouveaux arguments en ma faveur , si ma cause en avoit besoin.

En effet , 1° si les hommes sont méchants par leur nature , il peut arriver , si l'on veut , que les sciences produiront quelque bien entre leurs mains ; mais il est très-certain qu'elles y feront beaucoup plus de mal. Il ne faut point donner d'armes à des furieux.

2° Si les sciences atteignent rarement leur but , il y aura toujours beaucoup plus de temps perdu que de temps bien employé. Et quand il seroit vrai que nous aurions trouvé les meilleures méthodes , la plupart de nos travaux seroient encore aussi ridicules que ceux d'un homme , qui , bien sûr de suivre exactement la ligne d'à-plomb , voudroit mener un puits jusqu'au centre de la terre.

3° Il ne faut point nous faire tant de peur de la vie purement animale , ni la considérer comme le pire état où nous puissions tomber ; car il vaudroit encore mieux ressembler à une brebis qu'à un mauvais ange.



4° La Grèce fut redevable de ses mœurs & de ses loix à des philosophes & à des législateurs. Je le veux. J'ai déjà dit cent fois qu'il est bon qu'il y ait des philosophes, pourvu que le peuple ne se mêle pas de l'être.

5° N'osant avancer que Sparte n'avoit pas de bonnes loix, on blâme les loix de Sparte d'avoir eu de grands défauts : de sorte que, pour rétorquer les reproches que je fais aux peuples savants d'avoir toujours été corrompus, on reproche aux peuples ignorants de n'avoir pas atteint la perfection.

6° Le progrès des lettres est toujours en proportion avec la grandeur des empires. Soit. Je vois qu'on me parle toujours de fortune & de grandeur. Je parlois, moi, de mœurs & de vertu.

7° Nos mœurs sont les meilleures que de méchants hommes, comme nous, puissent avoir ; cela peut être. Nous avons pros crit plusieurs vices, je n'en disconviens pas. Je n'accuse point les hommes de ce siècle d'avoir tous les vices ; ils n'ont que ceux des âmes lâches ; ils sont seulement fourbes & frippons. Quant aux vices qui supposent du courage & de la fermeté, je les en crois incapables.

8° Le luxe peut être nécessaire pour donner du pain aux pauvres ; mais, s'il n'y avoit point de luxe, il n'y auroit point de pauvres.\* Il oc-

\* Le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, & en fait périr cent mille dans nos campagnes.

cupe les citoyens oisifs. Et pourquoi y a-t-il des citoyens oisifs ? Quand l'agriculture étoit en honneur , il n'y avoit ni misère ni oisiveté , & il y avoit beaucoup moins de vices.

9° Je vois qu'on a fort à cœur cette cause du luxe , qu'on feint pourtant de vouloir séparer de celle des sciences & des arts. Je conviendrai donc , puisqu'on le veut si absolument , que le luxe sert au soutien des états , comme les cariatides servent à soutenir les palais qu'elles décorent , ou plutôt , comme ces poutres dont on étoit des bâtiments pourris , & qui souvent achevent de les renverser. Hommes sages & prudents , sortez de toute maison qu'on étoit.

Ceci peut montrer combien il me seroit aisé de retourner en ma faveur la plupart des choses qu'on prétend m'opposer ; mais , à

L'argent qui circule entre les mains des riches & artistes , pour fournir à leur superfluité , est perdu pour la subsistance du laboureur ; & celui-ci n'a point d'habit , précisément parce qu'il faut du galon aux autres. Le gaspillage des matières qui servent à la nourriture des hommes , suffit seul pour rendre le luxe odieux à l'humanité. Mes adversaires sont bien heureux que la coupable délicatesse de notre langue m'empêche d'entrer là-dessus dans des détails qui les feroient rougir de la cause qu'ils osent défendre. Il faut des jus dans nos cuisines ; voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs sur nos tables ; voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques ; voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.

parler franchement, je ne les trouve pas assez bien prouvées pour avoir le courage de m'en prévaloir.

On avance que les premiers hommes furent méchants ; d'où il suit que l'homme est méchant naturellement. \* Ceci n'est pas une assertion de légère importance ; il me semble qu'elle eût bien valu la peine d'être prouvée. Les annales de tous les peuples qu'on ose citer en preuve, sont beaucoup plus favorables à la supposition contraire ; & il faudroit bien des témoignages pour m'obliger de croire une absurdité. Avant que ces mots affreux de *rien* & de *mien* fussent inventés ; avant qu'il y eût de cette espèce d'hommes cruels & brutaux, qu'on appelle maîtres, & de cette autre espèce d'hommes frippons & menteurs,

\* Cette note est pour les philosophes ; je conseille aux autres de la passer.

Si l'homme est méchant par sa nature, il est clair que les sciences ne feront que le rendre pire, ainsi voilà leur cause perdue par cette seule supposition. Mais il faut bien faire attention que, quoique l'homme soit naturellement bon, comme je le crois & comme j'ai le bonheur de le sentir, il ne s'ensuit pas pour cela que les sciences lui soient salutaires ; car toute position qui met un peuple dans le cas de les cultiver, annonce nécessairement un commencement de corruption, qu'elles accélèrent bien vite. Alors le vice de la constitution fait tout le mal qu'auroit pu faire celui de la nature ; & les mauvais préjugés tiennent lieu des mauvais penchants.

qu'on appelle esclaves ; avant qu'il y eût des hommes assez abominables , pour oser avoir du superflu , pendant que d'autres hommes meurent de faim ; avant qu'une dépendance mutuelle les eût tous forcés à devenir fourbes , jaloux & traîtres ; je voudrois bien qu'on m'expliquât en quoi pouvoient consister ces vices , ces crimes , qu'on leur reproche avec tant d'emphase. On m'assure qu'on est depuis long-temps désabusé de la chimere de l'âge d'or. Que n'ajoutoit-on encore qu'il y a long-temps qu'on est désabusé de la chimere de la vertu ?

J'ai dit que les premiers Grecs furent vertueux avant que la science les eût corrompus ; & je ne veux pas me rétracter sur ce point , quoiqu'en y regardant de plus près , je ne sois pas sans défiance sur la solidité des vertus d'un peuple si babillard , ni sur la justice des éloges qu'il aimoit tant à se prodiguer , & que je ne vois confirmés par aucun autre témoignage. Que m'oppose-t-on à cela ? Que les premiers Grecs , dont j'ai loué la vertu , étoient éclairés & savants , puisque des Philosophes formerent leurs mœurs & leur donnerent des loix. Mais avec cette maniere de raisonner , qui m'empêchera d'en dire autant de toutes les autres nations ? Les Perses n'ont-ils pas eu leurs Mages ; les Assyriens , leurs Chaldéens ; les Indes , leurs Gymnosophistes ; les Celtes , leurs Druides ? Ochus n'a-t-il pas brillé chez les Phéniciens , Atlas chez les Lybiens , Zoroastre chez les

Perfes, Zamolxis chez les Thraces ? Et plusieurs même n'ont-ils pas prétendu que la philosophie étoit née chez les Barbares ? C'étoient donc des favants, à ce compte, que tous ces peuples-là ? *A côté des Miltiades & des Thémistocles*, on trouvoit, me dit-on, *les Aristides & les Socrates*. A côté, si l'on veut ; car que m'importe ? Cependant Miltiades, Aristides, Thémistocles, qui étoient des héros, vivoient dans un temps ; Socrate & Platon, qui étoient des philosophes, vivoient dans un autre ; & quand on commença à ouvrir des écoles publiques de philosophie, la Grece avilie & dégénérée, avoit déjà renoncé à sa vertu & vendu sa liberté.

*La superbe Asie vit briser ses forces innombrables contre une poignée d'hommes que la philosophie conduisoit à la gloire.* Il est vrai, la philosophie de l'ame conduit à la véritable gloire ; mais celle-là ne s'apprend point dans les livres. *Telle est l'infailible effet des connoissances de l'esprit.* Je prie le lecteur d'être attentif à cette conclusion. *Les mœurs & les loix sont la seule source du véritable héroïsme.* Les sciences n'y ont que faire. *En un mot, la Grece dut tout aux sciences, & le reste du monde dut tout à la Grece.* La Grece ni le monde ne dûrent donc rien aux loix ni aux mœurs. J'en demande pardon à mes adversaires ; mais il n'y a pas moyen de leur passer ces sophismes.

Examinons encore un moment cette préférence qu'on prétend donner à la Grece

sur tous les autres peuples, & dont il semble qu'on se soit fait un point capital. *J'admire-rai, si l'on veut, des peuples qui passent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent sur la terre, & vivent de légumes.* Cette admiration est en effet très-digne d'un vrai philosophe : il n'appartient qu'au peuple aveugle & stupide d'admirer des gens qui passent leur vie, non à défendre leur liberté, mais à se voler & se trahir mutuellement, pour satisfaire leur mollesse ou leur ambition, & qui osent nourrir leur oisiveté de la sueur, du sang & des travaux d'un million de malheureux. *Mais est-ce parmi ces gens grossiers qu'on ira chercher le bonheur ? O ! y chercheroit beaucoup plus raisonnablement que la vertu parmi les autres.* Quel spectacle nous présenteroit le genre humain composé uniquement de laboureurs, de soldats, de chasseurs & de bergers ? Un spectacle infiniment plus beau que celui du genre humain composé de cuisiniers, de poètes, d'imprimeurs, d'orfèvres, de peintres & de musiciens. Il n'y a que le mot *soldat* qu'il faut rayer du premier tableau. La guerre est quelquefois un devoir & n'est point faite pour être un métier. Tout homme doit être soldat pour la défense de sa liberté ; nul ne doit l'être pour envahir celle d'autrui ; & mourir, en servant la patrie, est un emploi trop beau pour le confier à des mercenaires. *Faut-il donc pour être dignes du nom d'hommes, vivre comme les lions & les ours ? Si*  
j'ai

J'ai le bonheur de trouver un seul lecteur impartial, & ami de la vérité, je le prie de jeter un coup d'œil sur la société actuelle, & d'y remarquer qui sont ceux qui vivent entr'eux comme les tigres & les crocodiles. *Erigera-t-on en vertus les facultés de l'instinct pour se nourrir, se perpétuer & se défendre ?* Ce sont des vertus, n'en doutons pas, quand elles sont guidées par la raison & sagement ménagées; & ce sont sur-tout des vertus, quand elles sont employées à l'assistance de nos semblables. *Je ne vois là que des vertus animales, peu conformes à la dignité de notre être. Le corps est exercé, mais l'ame esclave ne fait que ramper & languir.* Je dirois volontiers, en parcourant les fastueuses recherches de toutes nos académies : » je » ne vois là que d'ingénieuses subtilités, peu » conformes à la dignité de notre être. L'es- » prit est exercé, mais l'ame esclave ne fait que » ramper & languir. « *Otez les arts du monde, nous dit-on ailleurs, que reste-il ? les exercices du corps, & les passions.* Voyez, je vous prie, comment la raison, la vertu sont toujours oubliées. *Les arts ont donné l'être aux plaisirs de l'ame, les seuls qui soient dignes de nous.* C'est-à-dire, qu'ils en ont substitué d'autres à celui de bien faire, beaucoup plus digne de nous encore. Qu'on suive l'esprit de tout ceci, on y verra, comme dans les raisonnements de la plupart de mes adversaires, un enthousiasme si marqué sur les merveilles de l'entendement, que

cette autre faculté infiniment plus sublime & plus capable d'élever & d'ennoblir, n'y est jamais comptée pour rien. Voilà l'effet toujours assuré de la culture des lettres. Je suis sûr qu'il n'y a pas actuellement un savant qui n'estime beaucoup plus l'éloquence de Cicéron, que son zèle, & qui n'aimât infiniment mieux avoir composé les Catilinaires, que d'avoir sauvé son pays.

L'embarras de mes adversaires est visible toutes les fois qu'il faut parler de Sparte. Que ne donneroient-ils point pour que cette fatale Sparte n'eût jamais existé? Et eux, qui prétendent que les grandes actions ne sont bonnes qu'à être célébrées, à quel prix ne voudroient-ils point que les siennes ne l'eussent jamais été? C'est une terrible chose, qu'au milieu de cette fameuse Grece, qui ne devoit sa vertu qu'à la philosophie, l'état où la vertu a été la plus pure, & a duré le plus long-temps, ait été précisément celui où il n'y avoit point de philosophes. Les mœurs de Sparte ont toujours été proposées en exemple à toute la Grece. Toute la Grece étoit corrompue, & il y avoit de la vertu à Sparte; toute la Grece étoit esclave, Sparte seule étoit encore libre: cela est désolant. Mais enfin la fiere Sparte perdit ses mœurs & sa liberté, comme les avoit perdues la savante Athenes. Sparte a fini. Que puis-je répondre à cela?

Encore deux observations sur Sparte, & je passe à autre chose. Voici la première.  
*Après avoir été plusieurs fois sur le point*



de vaincre, Athenes fut vaincue, il est vrai ; & il est surprenant qu'elle ne l'ait pas été plutôt, puisque l'Attique étoit un pays tout ouvert, & qui ne pouvoit se défendre que par la supériorité de succès. Athenes eût dû vaincre par toutes sortes de raisons. Elle étoit plus grande & beaucoup plus peuplée que Lacédémone ; elle avoit de grands revenus, & plusieurs peuples étoient ses tributaires : Sparte n'avoit rien de tout cela. Athenes sur-tout par sa position, avoit un avantage dont Sparte étoit privée, qui la mit en état de désoler plusieurs fois le Péloponese, & qui devoit seul lui assurer l'empire de la Grece. C'étoit un port vaste & commode ; c'étoit une marine formidable, dont elle étoit redevable à la prévoyance de ce rustre de Thémistocle, qui ne savoit pas jouer de la flûte. On pourroit donc être surpris qu'Athenes, avec tant d'avantages, ait pourtant enfin succombé. Mais quoique la guerre du Péloponese, qui a ruiné la Grece, n'ait fait honneur ni à l'une ni à l'autre République, & qu'elle ait sur-tout été de la part des Lacédémoniens, une infraction des maximes de leur sage législateur, il ne faut pas s'étonner qu'à la longue le vrai courage l'ait emporté sur les ressources, ni même que la réputation de Sparte lui en ait donné plusieurs qui lui facilitèrent la victoire. En vérité, j'ai bien de la honte de savoir ces choses-là, & d'être forcé de les dire.

L'autre observation ne sera pas moins re-

marquable. En voici le texte, que je crois devoir remettre sous les yeux du lecteur.

*Je suppose que tous les états, dont la Grece étoit composée, eussent suivi les mêmes loix que Sparte, que nous resteroit-il de cette contrée si célèbre ? A peine son nom seroit parvenu jusqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des historiens, pour transmettre sa gloire à la postérité. Le spectacle de ses farouches vertus eût été perdu pour nous ; il nous seroit indifférent, par conséquent, qu'elles eussent existé, ou non. Les nombreux systèmes de philosophie qui ont épuisé toutes les combinaisons possibles de nos idées, & qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre esprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées ; ces chefs-d'œuvres d'éloquence & de poésie, qui nous ont enseigné toutes les routes du cœur ; les arts utiles ou agréables, qui conservent ou embellissent la vie ; enfin, l'ineffimable tradition des pensées & des actions de tous les grands hommes, qui ont fait la gloire ou le bonheur de leurs pareils : toutes ces précieuses richesses de l'esprit eussent été perdues pour jamais. Les siècles se seroient accumulés, les générations des hommes se seroient succédées comme celles des animaux, sans aucun fruit pour la postérité, & n'auroient laissé après elles qu'un souvenir confus de leur existence : le monde auroit vieilli, & les hommes seroient demeurés dans une enfance éternelle.*

Supposons à notre tour, qu'un Lacédé-

monien, pénétré de la force de ces raisons, eût voulu les exposer à ses compatriotes; & tâchons d'imaginer le discours qu'il eût pu faire dans la place publique de Sparte.

» Citoyens, ouvrez les yeux sur votre  
» aveuglement. Je vois avec douleur que  
» vous ne travaillez qu'à acquérir de la ver-  
» tu, qu'à exercer votre courage, & main-  
» tenir votre liberté; & cependant vous ou-  
» bliez le devoir plus important d'amuser les  
» oisifs des races futures. Dites-moi : à quoi  
» peut être bonne la vertu, si ce n'est à faire  
» du bruit dans le monde? Que vous aura  
» servi d'être gens de bien quand personne  
» ne parlera de vous? Qu'importera aux fie-  
» cles à venir que vous vous soyez dévoués  
» à la mort aux Thermopiles, pour le salut  
» des Athéniens, si vous ne laissez comme  
» eux, ni systèmes de philosophie, ni vers,  
» ni comédies, ni statues? \* Hâtez-vous

\* Periclès avoit de grands talents, beaucoup d'éloquence, de magnificence & de goût : il embellit Athenes d'excellents ouvrages de sculpture, d'édifices somptueux, & de chefs-d'œuvres dans tous les arts. Aussi Dieu sait comment il a été prôné par la foule des écrivains! Cependant il reste encore à savoir si Periclès a été un bon magistrat : car dans la conduite des états, il ne s'agit pas d'élever des statues, mais de bien gouverner des hommes. Je ne m'amuserai point à développer les motifs secrets de la guerre du Péloponèse qui fut la ruine de la république : je ne chercherai point si le conseil d'Alcibiade étoit bien ou mal

» donc d'abandonner des loix qui ne sont  
 » bonnes qu'à vous rendre heureux ; ne son-  
 » gez qu'à faire beaucoup parler de vous ,  
 » quand vous ne ferez plus ; & n'oubliez ja-  
 » mais que , si l'on ne célébroit les grands  
 » hommes , il seroit inutile de l'être. «

Voilà, je pense , à peu près , ce qu'auroit  
 pu dire cet homme , si les Ephores l'eussent  
 laissé achever.

Ce n'est pas dans cet endroit seulement  
 qu'on nous avertit que la vertu n'est bon-  
 ne qu'à faire parler de soi. Ailleurs on nous  
 vante encore les pensées du philosophe ,  
 parce qu'elles sont immortelles & consacrées  
 à l'admiration de tous les siècles , *tandis*  
*que les autres voient disparaître leurs idées*  
*avec le jour , la circonstance , le moment qui*  
*les a vu naître. Chez les trois quarts des hom-*  
*mes , le lendemain efface la veille , sans qu'il*  
*en reste la moindre trace. Ah ! il en reste au*  
 moins quelqueune dans le témoignage d'une

fondé ; si Periclès fut justement ou injustement  
 accusé de malversation , je demanderai seulement  
 si les Athéniens devinrent meilleurs ou pires sous  
 son gouvernement : je prierai qu'on me nomme  
 quelqu'un parmi les citoyens , parmi les esclaves ,  
 même parmi ses propres enfants , dont les  
 soins aient fait un homme de bien. Voilà pourtant ,  
 ce me semble , la première fonction du magistrat  
 & du souverain. Car le plus sûr moyen de ren-  
 dre les hommes heureux , n'est pas d'orner leurs  
 villes , ni même de les enrichir , mais de les ren-  
 dre bons.

bonne conscience , dans les malheureux qu'on a soulagés , dans les bonnes actions qu'on a faites , & dans la mémoire de ce Dieu bienfaisant , qu'on aura servi en silence. *Mort ou vivant* , disoit le bon Socrate , *l'homme de bien n'est jamais oublié des Dieux*. On me répondra , peut-être , que ce n'est pas de ces sortes de pensées qu'on a voulu parler ; & moi , je dis que toutes les autres ne valent pas la peine qu'on en parle.

Il est aisé de s'imaginer que , faisant peu de cas de Sparte , on ne montre guere plus d'estime pour les anciens Romains. *On consent à croire que c'étoient de grands hommes , quoiqu'ils ne fissent que de petites choses*. Sur ce pied-là j'avoue qu'il y a long-temps qu'on n'en fait plus que de grandes. On reproche à leur tempérance & à leur courage de n'avoir pas été de vraies vertus , mais des qualités forcées. \* Cependant quelques pages après , on avoue que Fabricius méprisoit l'or

\* Je vois la plupart des esprits de mon temps faire les ingénieux à obscurcir la gloire & généreuses actions anciennes , en leur donnant quelque interprétation vile , & leur controuvant des occasions & des causes vaines. Grande subtilité ! Qu'on me donne l'action la plus excellente & pure , je m'en vais y fournir vraisemblablement cinquante vicieuses intentions. Dieu fait , à qui les veut étendre , quelle diversité d'images ne souffre pas notre interne volonté. Ils ne font pas tant malicieusement que lourdement , & grossièrement , les ingénieux avec leur médisance. La même peine qu'on prend à détracter ces grands noms ,

de Pyrrhus , & l'on ne peut ignorer que l'histoire Romaine est pleine d'exemples de la facilité qu'eussent eue à s'enrichir ces magistrats , ces guerriers vénérables , qui faisoient tant de cas de leur pauvreté. \* Quant au courage, ne fait-on pas que la lâcheté ne sauroit entendre raison , & qu'un poltron ne laisse pas de fuir , quoique sûr d'être tué en fuyant ? *C'est , dit-on , vouloir contraindre un homme fort & robuste à bégayer dans un berceau , que de vouloir rappeler les grands états aux petites vertus des petites Républi-*

& la même licence , je la prendrois volontiers à leur donner un tour d'épaule pour les hausser. Ces rares figures , & tirées pour l'exemple du monde , par le consentement des sages , je ne me feindrois pas de les charger d'honneur , autant que mon invention pourroit , en interprétation & favorables circonstances. Et il faut croire que les efforts de notre invention sont bien au-dessous de leur mérite. C'est l'office des gens de bien se peindre la vertu la plus belle qu'il se puisse. Et ne meslieroit pas , quand la passion nous transporterait à la faveur de si saintes formes. Ce n'est pas Rousseau qui dit tout cela , c'est *Montagne*.

\* Curius , refusant les présents des Samnites , disoit qu'il aimoit mieux commander à ceux qui avoient de l'or , que d'en avoir lui-même. Curius avoit raison. Ceux qui aiment les richesses , sont faits pour servir ; & ceux qui les méprisent , pour commander. Ce n'est pas la force de l'or qui asservit les pauvres aux riches , mais c'est qu'ils veulent s'enrichir à leur tour ; sans cela , ils seroient nécessairement les maîtres.

ques. Voilà une phrase qui ne doit pas être nouvelle dans les Cours. Elle eût été très-digne de Tibere ou de Catherine de Médicis, & je ne doute pas que l'un & l'autre n'en aient souvent employé de semblables.

Il seroit difficile d'imaginer qu'il faut mesurer la morale avec un instrument d'arpenteur. Cependant on ne sauroit dire que l'étendue des états fût tout-à-fait indifférente aux mœurs des citoyens. Il y a sûrement quelque proportion entre ces choses ; je ne fais si cette proportion ne seroit point inverse. \* Voilà une importante question à méditer ; & je crois qu'on peut bien la regarder encore comme indécidée, malgré le ton plus méprisant que philosophique, avec lequel elle est ici tranchée en deux mots.

*C'étoit, continue-t-on, la folie de Caton. Avec l'humeur & les préjugés héréditaires dans sa famille, il déclama toute sa vie, combattit & mourut sans avoir rien fait d'utile pour sa patrie.* Je ne fais s'il n'a rien fait pour sa patrie, mais je fais qu'il a beaucoup fait pour le genre humain, en lui donnant le spectacle & le modele de la vertu la plus pure qui ait jamais existé : il a appris à ceux

\* La hauteur de mes adversaires me donneroit à la fin de l'indiscrétion, si je continuois à disputer contr'eux. Ils croient m'en imposer avec leur mépris pour les petits états. Ne craignent-ils point que je ne leur demande une fois, s'il est bon qu'il y en ait de grands.

qui aiment sincèrement le véritable honneur à savoir résister aux vices de leur siècle, & à détester cette horrible maxime des gens à la mode, *qu'il faut faire comme les autres*; maxime avec laquelle ils iroient loin sans doute, s'ils avoient le malheur de tomber dans quelque bande de Cartouchiens. Nos descendants apprendront un jour que, dans ce siècle de sages & de philosophes, le plus vertueux des hommes a été tourné en ridicule, & traité de fou, pour n'avoir pas voulu souiller sa grande ame des crimes de ses contemporains, pour n'avoir pas voulu être un scélérat avec César & les autres brigands de son temps.

On vient de voir comment nos philosophes parlent de Caton. On va voir comment en parloient les anciens philosophes. *Ecce spectaculum dignum ad quod respiciet, intentus operi suo, Deus. Ecce par Deo dignum, vir fortis cum malâ fortunâ compositum. Non video, inquam, quid habeat interris Jupiter pulchrius, si convertere animum velit, quàm ut spectet Catonem, jam partibus non semel fractis, nihilominus inter ruinas publicas erectum.*

Voici ce qu'on nous dit ailleurs des premiers Romains. *J'admire les Brutus, les Décimus, les Lucrece, les Virginius, les Scévola.* C'est quelque chose dans le siècle où nous sommes. Mais j'admirerai encore plus un état puissant & bien gouverné. Un état puissant & bien gouverné! & moi aussi, vrai-



ment. Où les Citoyens ne seront point condamnés à des vertus si cruelles. J'entends. Il est plus commode de vivre dans une constitution de choses où chacun soit dispensé d'être homme de bien. Mais si les Citoyens de cet état qu'on admire, se trouvoient réduits par quelque malheur, ou à renoncer à la vertu, ou à pratiquer ces vertus cruelles, & qu'ils eussent la force de faire leur devoir, seroit-ce donc une raison de les admirer moins ?

Prenons l'exemple qui révolte le plus notre siècle, & examinons la conduite de Brutus, souverain magistrat, faisant mourir ses enfants, qui avoient conspiré contre l'état, dans un moment critique, où il ne falloit presque rien pour le renverser. Il est certain que, s'il leur eût fait grace, son collègue eût infailliblement sauvé tous les autres complices, & que la République étoit perdue. Qu'importe, me dira-t-on ? Puisque cela est si indifférent, supposons donc qu'elle eût subsisté, & que Brutus, ayant condamné à mort quelque malfaieteur, le coupable lui eût parlé ainsi : » Consul, pourquoi me fais-tu mourir ? Ai-je fait pis que de trahir ma patrie ? & ne suis-je pas aussi ton enfant ? « Je voudrois bien qu'on prît la peine de me dire ce que Brutus auroit pu répondre.

Brutus, me dira-t-on encore, devoit abdiquer le Consulat, plutôt que de faire périr ses enfants. Et moi, je dis que tout magistrat, qui dans une circonstance aussi périlleuse,

abandonne le soin de la patrie, & abdique la magistrature, est un traître, qui mérite la mort.

Il n'y a point de milieu; il falloit que Brutus fût un infame, ou que les têtes de Titus & de Tibérinus tombassent par son ordre sous la hache des Licteurs. Je ne dis pas pour cela que beaucoup de gens eussent choisi comme lui.

Quoiqu'on ne se décide pas ouvertement pour les derniers temps de Rome, on laisse pourtant assez entendre qu'on les préfère aux premiers; & l'on a autant de peine à appercevoir de grands hommes à travers la simplicité de ceux-ci, que j'en ai moi-même à appercevoir d'honnêtes gens à travers la pompe des autres. On oppose Titus à Fabricius: mais on a omis cette différence, qu'au temps de Pyrrhus tous les Romains étoient des Fabricius, au lieu que, sous le regne de Tite, il n'y avoit que lui seul homme de bien.\* J'oublierai, si l'on veut, les actions héroïques des premiers Romains, & les crimes

\* Si Titus n'eût été empereur, nous n'aurions jamais entendu parler de lui; car il eût continué de vivre comme les autres: & il ne devint homme de bien, que quand, cessant de recevoir l'exemple de son siècle, il lui fut permis d'en donner un meilleur. *Privatus atque etiam sub patre principe, ne odio quidem, ne dum vituperatione publicâ caruit. At illi ea fama pro bono cessit, conversaque est in maximas laudes.*

des derniers : mais ce que je ne faurois oublier , c'est que la vertu étoit honorée des uns , & méprisée des autres ; & que , quand il y avoit des couronnes pour les vainqueurs des jeux du Cirque , il n'y en avoit plus pour celui qui fauvoit la vie à un citoyen. Qu'on ne croie pas , au reste , que ceci soit particulier à Rome. Il fut un temps où la République d'Athenes étoit assez riche pour dépenser des sommes immenses à ses spectacles , & pour payer très-chèrement les auteurs , les comédiens , & même les spectateurs ; ce même temps fut celui où il ne se trouva point d'argent pour défendre l'état contre les entreprises de Philippe.

On vient enfin aux peuples modernes ; & je n'ai garde de suivre les raisonnemens qu'on juge à propos de faire à ce sujet. Je remarquerai seulement que c'est un avantage peu honorable que celui qu'on se procure , non en réfutant les raisons de son adversaire , mais en l'empêchant de les dire.

Je ne suivrai pas non plus toutes les réflexions qu'on prend la peine de faire sur la politesse , sur l'admirable éducation de nos enfans , \* sur les meilleures méthodes pour

\* Il ne faut pas demander si les peres & les maîtres seront attentifs à écarter mes écrits dangereux des yeux de leurs enfans & de leurs élèves. En effet , quel affreux désordre , quelle indécence ne seroit-ce point , si ces enfans , si bien élevés , venoient à dédaigner tant de jolies choses. & à préférer tous

étendre nos connoissances, sur l'utilité des sciences, & l'agrément des beaux arts, & sur d'autres points dont plusieurs ne me regardent pas, dont quelques-uns se réfutent d'eux-mêmes, & dont les autres ont déjà été réfutés. Je me contenterai de citer encore quelques morceaux pris au hasard, & qui me paroîtront avoir besoin d'éclaircissement. Il faut bien que je me borne à des paraphrases, dans l'impossibilité de suivre des raisonnemens dont je n'ai pu saisir le fil.

On prétend que les nations ignorantes, qui ont eu *des idées de la gloire & de la vertu, sont des exceptions singulieres, qui ne peuvent former aucun préjugé contre les sciences*. Fort bien ; mais toutes les nations savantes, avec leurs belles idées de gloire & de vertu, en ont toujours perdu l'amour & la pratique. Cela est sans exception : passons à la preuve. *Pour nous en convaincre, jettons les yeux sur l'immense continent de l'Afrique, où nul mortel n'est assez hardi pour pénétrer, ou assez heureux pour l'a-*

de bon la vertu au savoir ! Ceci me rappelle la réponse d'un précepteur Lacédémonien, à qui l'on demandoit par moquerie ce qu'il enseigneroit à son esclave. *Je lui apprendrai, dit-il, à aimer les choses honnêtes*. Si je rencontrois un tel homme parmi nous, je lui dirois à l'oreille : gardez-vous bien de parler ainsi ; car jamais vous n'aurez de disciples : mais dites que vous leur apprendrez à babiller agréablement, & je vous réponds de votre fortune.

voir tenté impunément. Ainsi, de ce que nous n'avons pu pénétrer dans le continent de l'Afrique, de ce que nous ignorons ce qui s'y passe, on nous fait conclure que les peuples en sont chargés de vices : c'est, si nous avions trouvé le moyen d'y porter les nôtres, qu'il faudroit tirer cette conclusion. Si j'étois chef de quelqu'un des peuples de la Nigritie, je déclare que je ferois élever, sur la frontiere du pays, une potence, où je ferois pendre, sans remission, le premier Européen qui oseroit y pénétrer, & le premier citoyen qui tenteroit d'en sortir.\* *L'Amérique ne nous offre pas des spectacles moins honteux pour l'espece humaine.* Sur-tout depuis que les Européens y sont. *On comptera cent peuples barbares, ou sauvages, dans l'ignorance, pour un seul vertueux.* Soit : on en comptera du moins un, mais de peuple vertueux, & cultivant les sciences, on n'en a jamais vu. *La terre, abandonnée sans culture, n'est point oisive ; elle produit des poisons, elle nourrit des monstres.* Voilà ce qu'elle commence à faire dans les lieux où le goût des arts frivoles a fait abandonner ce-

\* On me demandera peut-être quel mal peut faire à l'état un citoyen, qui en sort pour n'y plus rentrer ? Il fait du mal aux autres par le mauvais exemple qu'il donne ; il en fait à lui-même par les vices qu'il va chercher. De toutes manieres, c'est à la loi de le prévenir, & il vaut encore mieux qu'il soit pendu que méchant.

lui de l'agriculture. Notre ame, peut-on dire aussi, n'est point oisive, quand la vertu l'abandonne. Elle produit des fictions, des romans, des satyres, des vers ; elle nourrit des vices.

Si des Barbares ont fait des conquêtes, c'est qu'ils étoient très-injustes. Qu'étions-nous donc, je vous prie, quand nous avons fait cette conquête de l'Amérique, qu'on admire si fort ? Mais le moyen que des gens qui ont du canon, des cartes marines & des boussoles, puissent commettre des injustices ? Me dira-t-on que l'événement marque la valeur des conquérans ? il marque seulement leur ruse & leur habileté ; il marque qu'un homme adroit & subtil peut tenir de son industrie le succès qu'un brave homme n'attend que de sa valeur. Parlons sans partialité. Qui jugerons nous le plus courageux, de l'odieux Cortez, subjuguant le Mexique à force de poudre, de perfidie & de trahisons, ou de l'infortuné Guatimozin, étendu, par d'honnêtes Européens, sur des charbons ardents, pour avoir ses trésors, tantant un de ses Officiers, à qui le même traitement arrachoit quelques plaintes, & lui disant fièrement : & moi, suis-je sur des roses ?

Dire que les sciences sont nées de l'oisiveté, c'est abuser visiblement des termes ; elles naissent du loisir, mais elles garantissent de l'oisiveté. Je n'entends point cette distinction de l'oisiveté & du loisir. Mais je fais très-certainement que nul honnête homme ne

peut jamais se vanter d'avoir du loisir, tant qu'il y aura du bien à faire, une patrie à servir, des malheureux à soulager; & je défie qu'on me montre dans mes principes aucun sens honnête, dont ce mot, *loisir*, puisse être susceptible. *Le citoyen, que ses besoins attachent à la charrue, n'est pas plus occupé que le géometre, ou l'anatomiste; pas plus que l'enfant qui élève un château de cartes, mais plus utilement. Sous prétexte que le pain est nécessaire, faut-il que tout le monde se mette à labourer la terre? Pourquoi non? Qu'ils paissent même, s'il le faut. J'aime encore mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs, que de s'entre-dévorer dans les villes. Il est vrai que tels que je les demande, ils ressembleroient beaucoup à des bêtes; & que, tels qu'ils sont, ils ressemblent beaucoup à des hommes.*

*L'état d'ignorance est un état de crainte & de besoin. Tout est danger alors pour notre fragilité. La mort gronde sur nos têtes; elle est cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds. Lorsqu'on craint tout, & qu'on a besoin de tout, quelles dispositions plus raisonnables que celles de vouloir tout connoître? Il ne faut que considérer les inquiétudes continuelles des médecins & des anatomistes, sur leur santé, pour savoir si les connoissances servent à nous rassurer sur nos dangers. Comme elles nous en découvrent toujours beaucoup plus que de moyens de nous en garantir, ce n'est pas une merveille, si*

elles ne font qu'augmenter nos alarmes, & nous rendre pusillanimes. Les animaux vivent sur tout cela dans une sécurité profonde, & ne s'en trouvent pas plus mal. Une genisse n'a pas besoin d'étudier la botanique pour apprendre à tirer son foin, & le loup dévore sa proie, sans songer à l'indigestion. Pour répondre à cela, osera-t-on prendre le parti de l'instinct contre la raison ? C'est précisément ce que je demande.

*Il semble, nous dit-on, qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de philosophes. Je demanderai à mon tour, si l'on craint que les professions lucratives ne manquent de sujets pour les exercer ? C'est bien mal connoître l'empire de la cupidité. Tout nous jette, dès notre enfance, dans les conditions utiles. Et quels préjugés n'a-t-on pas à vaincre ? Quel courage ne faut-il pas pour oser n'être qu'un Descartes, un Newton, un Locke.*

Leibnitz & Newton sont morts, comblés de biens & d'honneurs, & ils en méritoient encore davantage. Disons-nous que c'est par modération qu'ils ne se sont point élevés jusqu'à la charrue ? Je connois assez l'empire de la cupidité, pour savoir que tout nous porte aux professions lucratives ; voilà pourquoi je dis que tout nous éloigne des professions utiles. Un Hebert, un Lafrenaye, un Dulac, un Martin gagnent plus d'argent en un jour, que tous les laboureurs d'une province ne sauroient faire en un mois. Je pourrais



proposer un problème assez singulier sur le passage qui m'occupe actuellement. Ce seroit en ôtant les deux premières lignes, & le lisant isolé, de deviner s'il est tiré de mes écrits, ou de ceux de mes adversaires.

*Les bons livres sont la seule défense des esprits foibles; c'est-à-dire, des trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple.* Premièrement, les savants ne feront jamais autant de bons livres, qu'ils donnent de mauvais exemples. Secondement, il y aura toujours plus de mauvais livres que de bons. En troisième lieu, les meilleurs guides que les honnêtes gens puissent avoir, sont la raison, la conscience : *Paucis est opus literis ad mentem bonam.* Quant à ceux qui ont l'esprit louche, ou la conscience endurcie, la lecture ne peut jamais leur être bonne à rien, enfin, pour quelqu'homme que ce soit, il n'y a de livres nécessaires que ceux de la religion, les seuls que je n'ai jamais condamnés.

*On prétend nous faire regretter l'éducation des Perses.* Remarquez que c'est Platon qui prétend cela. J'avois cru me faire une sauvegarde de l'autorité de ce philosophe : mais je vois que rien ne me peut garantir de l'animosité de mes adversaires. *Tros, Rutulusve fuat :* ils aiment mieux se percer l'un l'autre, que de me donner le moindre quartier, & se font plus de mal qu'à moi. \* *Cette éducation étoit, dit-*

\* Il me passe par la tête un nouveau projet de défense, je ne répons pas que je n'aie encore la foiblesse de l'exécuter quelque jour. Cette défense ne se-

on, fondée sur des principes barbares, parce qu'on donnoit un maître pour l'exercice de chaque vertu, quoique la vertu soit indivisible, parce qu'il s'agit de l'inspirer, & non de l'enseigner; d'en faire aimer la pratique, & non d'en démontrer la théorie. Que de choses n'aurois-je point à répondre? Mais il ne faut pas faire au lecteur l'injure de lui tout dire. Je me contenterai de ces deux remarques. La première, que celui qui veut élever un enfant, ne commence pas par lui dire qu'il faut pratiquer la vertu, car il n'en feroit pas entendu: mais il lui enseigne premièrement à être vrai, & puis à être tempérant, & puis courageux, &c. Et enfin il lui apprend que la collection de toutes ces choses s'appelle vertu. La seconde, que c'est nous qui nous contentons de démontrer la théorie: mais les Perses enseignoient la pratique. V. mon Discours, p. 35 & suiv. Note.

Tous les reproches qu'on fait à la philosophie attaquent l'esprit humain, j'en conviens, ou plutôt l'Auteur de la nature, qui nous a fait tels que nous sommes. S'il nous a fait philosophes, à quoi bon nous donner tant de peine pour le devenir? Les philosophes étoient des hommes; ils se sont trompés; doit-on s'en étonner? C'est quand ils ne se tromperont plus, qu'il faudra s'étonner. Plaignons-les, ra composée que de raisons tirées des philosophes; d'où il s'ensuivra qu'ils ont tous été des bavards, comme je le prétends, si l'on trouve leurs raisons mauvaises; ou que j'ai causé gagnée, si on les trouve bonnes.

*profitons de leurs fautes , & corrigeons-nous. Oui corrigeons - nous , & ne philosophons plus. . . . Mille routes conduisent à l'erreur , une seule mene à la vérité. Voilà précisément ce que je disois. Faut-il être surpris qu'on se soit mépris si souvent sur celle-ci , & qu'elle ait été découverte si tard ? Ah ! nous l'avons trouvée enfin.*

*On nous oppose un jugement de Socrate , qui porta , non sur les savants , mais sur les sophistes , non sur les sciences , mais sur les abus qu'on en peut faire. Que peut demander de plus celui qui soutient que toutes nos sciences ne sont qu'abus , & nos savants , de vrais sophistes ? Socrate étoit chef d'une secte qui enseignoit à douter. Je rabattrois bien de ma vénération pour Socrate , si je croyois qu'il eût eu la fotte vanité de vouloir être chef d'une secte. Et il censuroit avec justice l'orgueil de ceux qui prétendoient tout savoir ; c'est-à-dire , l'orgueil de tous les savants. La vraie science est bien éloignée de cette affectation. Il est vrai : mais c'est de la nôtre que je parle. Socrate est ici témoin contre lui-même. Ceci me paroît difficile à entendre. Le plus savant des Grecs ne rougissoit point de son ignorance. Le plus savant des Grecs ne savoit rien , de son propre aveu. Tirez la conclusion pour les autres. Les sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices. Nos sciences ont donc leurs sources dans nos vices. Elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil humain. J'ai déjà dit mon sentiment là-dessus. Déclamation vai-*

*ne, qui ne peut faire illusion qu'à des esprits prévenus.* Je ne fais point répondre à cela.

En parlant des bornes du luxe, on prétend qu'il ne faut pas raisonner sur cette matière, du passé au présent. *Lorsque les hommes marchaient tout nus, celui qui s'avisa le premier de porter des sabots, passa pour un voluptueux. De siècle en siècle on n'a cessé de crier à la corruption, sans comprendre ce qu'on vouloit dire.*

Il est vrai que, jusqu'à ce temps, le luxe, quoique souvent en regne, avoit du moins été regardé dans tous les âges comme la source funeste d'une infinité de maux. Il étoit réservé à M. Melon de publier le premier cette doctrine empoisonnée, dont la nouveauté lui a acquis plus de sectateurs, que la solidité de ses raisons. Je ne crains point de combattre seul dans mon siècle ces maximes odieuses, qui ne tendent qu'à détruire & avilir la vertu, & à faire des riches & des misérables, c'est-à-dire, toujours des méchants.

On croit m'embarraffer beaucoup, en me demandant à quel point il faut borner le luxe. Mon sentiment est qu'il n'en faut point du tout. Tout est source de mal au-delà du nécessaire physique. La nature ne nous donne que trop de besoins; & c'est au moins une très-haute imprudence de les multiplier sans nécessité, & de mettre ainsi son ame dans une plus grande dépendance. Ce n'est pas sans raison que Socrate, regardant l'étalage d'une boutique, se félicitoit de n'avoir affaire de

rien de tout cela. Il y a cent à parier contre un, que le premier, qui porta des sabots, étoit un homme punissable, à moins qu'il n'eût mal aux pieds. Quant à nous, nous sommes trop obligés d'avoir des fouliers, pour n'être pas dispensés d'avoir de la vertu.

J'ai déjà dit ailleurs que je ne proposois point de bouleverser la société actuelle, de brûler les bibliothèques & tous les livres, de détruire les collèges & les académies. Et je dois ajouter ici que je ne propose point non plus de réduire les hommes à se contenter du simple nécessaire. Je sens bien qu'il ne faut pas former le chimérique projet d'en faire d'honnêtes gens : mais je me suis cru obligé de dire, sans déguisement, la vérité qu'on m'a demandée. J'ai vu le mal & tâché d'en trouver les causes. D'autres, plus hardis, ou plus insensés, pourront chercher le remède.

Je me lève, & je pose la plume, pour ne la plus reprendre dans cette trop longue dispute. J'apprends qu'un très-grand nombre d'auteurs \* se sont exercés à me réfuter. Je suis très-fâché de ne pouvoir répondre à tous : mais je crois avoir montré, par ceux que j'ai

\* Il n'y a pas jusqu'à de petites feuilles critiques, faites pour l'amusement des jeunes gens, où l'on ne m'ait fait l'honneur de se souvenir de moi. Je ne les ai point lues, & ne les lirai point très-assurément, mais rien ne m'empêche d'en faire le cas qu'elles méritent, & je ne doute point que tout cela ne soit fort plaisant.

choisis \* pour cela, que ce n'est pas la crainte qui me retient à l'égard des autres.

J'ai tâché d'élever un monument qui ne dût point à l'art sa force & sa solidité. La vérité seule, à qui je l'ai consacré, a droit de le rendre inébranlable. Et si je repousse encore une fois les coups qu'on lui porte, c'est plus pour m'honorer moi-même, en la défendant, que pour lui prêter un secours dont elle n'a pas besoin.

Qu'il me soit permis de protester, en finissant, que le seul amour de l'humanité & de la vertu, m'a fait rompre le silence ; & que l'amertume de mes invectives contre les vices, dont je suis le témoin, ne naît que de la douleur qu'ils m'inspirent, & du désir ardent que j'aurois de voir les hommes plus heureux, & sur-tout plus dignes de l'être.

\* On m'assure que M. Gautier m'a fait l'honneur de me repliquer, quoique je ne lui eusse point répondu, & que j'eusse même exposé mes raisons, pour n'en rien faire. Apparemment que M. Gautier ne trouve pas ces raisons bonnes, puisqu'il prend la peine de les réfuter. Je vois bien qu'il faut céder à M. Gautier ; & je conviens de très-bon cœur du tort que j'ai eu de ne lui pas répondre ; ainsi nous voilà d'accord. Mon regret est de ne pouvoir réparer ma faute. Car par malheur il n'est plus temps, & personne ne sauroit de quoi je veux parler.

*F I N.*

*NARCISSE,*

# NARCISSE,

O U

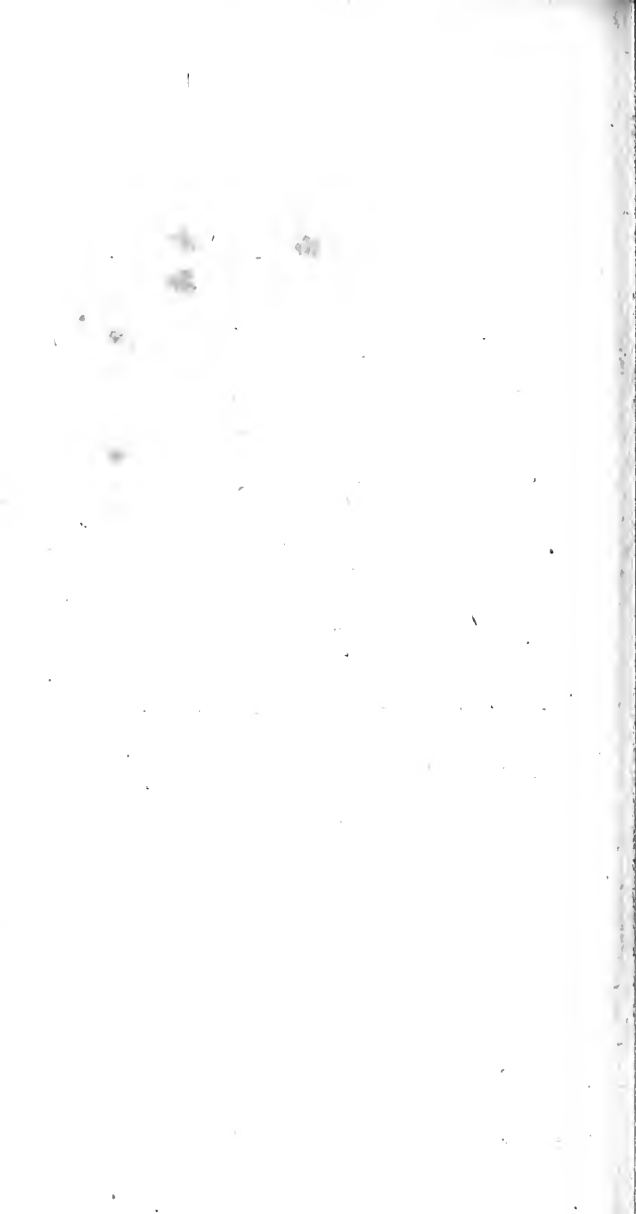
L' A M A N T

D E L U I - M Ê M E ,

C O M É D I E ,

PAR JEAN-JAC. ROUSSEAU,

*Représentée par les Comédiens du Roi, le  
18 Décembre 1752.*





## P R E F A C E.

J'AI écrit cette comédie à l'âge de dix-huit ans , & je me suis gardé de la montrer aussi long-temps que j'ai tenu quelque compte de la réputation d'auteur. Je me suis enfin senti le courage de la publier ; mais je n'aurai jamais celui d'en rien dire. Ce n'est donc pas de ma piece, mais de moi-même , qu'il s'agit ici.

Il faut , malgré ma répugnance , que je parle de moi ; il faut que je convienne des torts que l'on m'attribue , ou que je m'en justifie. Les armes ne seront pas égales , je le sens bien ; car on m'attaquera avec des plaisanteries , & je ne me défendrai qu'avec des raisons : mais pourvu que je convainque mes adversaires , je me soucie très-peu de les persuader. En travaillant à mériter ma propre estime , j'ai appris à me passer de celle des autres , qui , pour la plupart , se passent bien de la mienne. Mais , s'il ne m'importe guere qu'on pense bien ou mal de moi , il m'importe que personne n'ait droit d'en mal penser ; & il importe à la vérité que j'ai soutenue , que son défenseur ne soit point accusé injustement de ne lui avoir prêté son secours que par caprice ou par vanité , sans l'aimer & sans la connoître.

Le parti que j'ai pris dans la question que

j'examinerois il y a quelques années, n'a pas manqué de me susciter une multitude d'adversaires, \* plus attentifs peut-être à l'in-

\* On m'affiure que plusieurs trouvent mauvais que j'appelle mes adversaires mes adversaires, & cela me paroit assez croyable dans un siècle où l'on n'ose plus rien appeller par son nom. J'apprends aussi que chacun de mes adversaires se plaint, quand je réponds à d'autres objections que les siennes, que je perds mon temps à me battre contre des chimeres; ce qui me prouve une chose dont je me doutois déjà bien; savoir, qu'ils ne perdent point le leur à se lire ou à s'écouter les uns les autres. Quant à moi, c'est une peine que j'ai cru devoir prendre, & j'ai lu les nombreux écrits qu'ils ont publiés contre moi, depuis la première réponse dont je fus honoré, jusqu'aux quatre sermons Allemands, dont l'un commence à peu près de cette manière: *Mes freres, si Socrate revenoit parmi nous, & qu'il vit l'état florissant où les sciences sont en Europe; que dis-je en Europe? en Allemagne; que dis-je en Allemagne? en Saxe: que dis-je en Saxe? à Leipzig; que dis-je à Leipzig? dans cette Université: alors saisi d'étonnement, & pénétré de respect, Socrate s'asseroit modestement parmi nos écoliers; & recevant nos leçons avec humilité, il perdrait bientôt avec nous cette ignorance dont il se plaignoit si justement.* J'ai lu tout cela, & n'y ai fait que peu de réponses; peut-être en ai-je encore trop fait; mais je suis fort aisé que ces Messieurs les aient trouvées assez agréables pour être jaloux de la préférence. Pour les gens qui sont choqués du mot d'*adversaires*, je consens de bon cœur à le leur abandonner, pourvu qu'ils veuillent bien m'en indiquer un autre, par lequel je puisse désigner, non-seulement tous ceux qui ont combattu mon

térêt des gens de lettres , qu'à l'honneur de la littérature. Je l'avois prévu , & je m'étois bien douté que leur conduite en cette occasion prouveroit en ma faveur plus que tous mes discours. En effet , ils n'ont déguisé ni leur surprise , ni leur chagrin , de ce qu'une académie s'étoit montrée integre si mal-à-propos. Ils n'ont épargné contr'elle , ni les invectives indiscrettes , ni même les faussetés , \* pour tâcher d'affoiblir le poids de son jugement. Je n'ai pas non plus été oublié dans leurs déclamations. Plusieurs ont entrepris de me réfuter hautement : les sages ont pu voir avec quelle force , & le public , avec quel succès ils l'ont fait. D'autres plus adroits , connoissant le danger de combattre directe-

ment , soit par écrit , soit plus prudemment , & plus à leur aise , dans les cercles de femmes & de beaux esprits , où ils étoient bien sûrs que je n'irois pas me défendre ; mais encore ceux qui , feignant aujourd'hui de croire que je n'ai point d'adversaires , trouvoient d'abord sans réplique les réponses de mes adversaires ; puis , quand j'ai répliqué , m'ont blâmé de l'avoir fait , parce que , selon eux , on ne m'avoit point attaqué. En attendant , ils permettront que je continue d'appeller mes adversaires mes adversaires ; car , malgré la politesse de mon siècle , je suis grossier comme les Macédoniens de Philippe.

\* On peut voir dans le Mercure de 1752 , le désaveu de l'académie de Dijon , au sujet de je ne sais quel écrit , attribué faussement par l'auteur à l'un des membres de cette académie.

ment des vérités démontrées, ont habilement détourné sur ma personne une attention qu'il ne falloit donner qu'à mes raisons, & l'examen des accusations qu'ils m'ont intentées, a fait oublier les accusations plus graves que je leur intentois moi-même. C'est donc à ceux-ci qu'il faut répondre une fois.

Ils prétendent que je ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues, & qu'en démontrant une proposition, je ne laissois pas de croire le contraire : c'est-à-dire que j'ai approuvé des choses si extravagantes, qu'on peut affirmer que je n'ai pu les soutenir que par jeu. Voilà un bel honneur qu'ils font en cela à la science qui sert de fondement à toutes les autres ; & l'on doit croire que l'art de raisonner sert de beaucoup à la découverte de la vérité, quand on le voit employer avec succès à démontrer des folies.

Ils prétendent que je ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues. C'est sans doute de leur part une maniere nouvelle & commode de répondre à des arguments sans réponse, de réfuter les démonstrations mêmes d'Euclide, & tout ce qu'il y a de démontré dans l'univers. Il me semble, à moi, que ceux qui m'accusent si témérairement de parler contre ma pensée, ne se font pas eux-mêmes un grand scrupule de parler contre la leur : car ils n'ont assurément rien trouvé dans mes écrits, ni dans ma conduite, qui ait dû leur inspirer cette idée, comme je le

prouverai bientôt ; & il ne leur est pas permis d'ignorer que , dès qu'un homme parle sérieusement , on doit penser qu'il croit ce qu'il dit , à moins que ses actions ou ses discours ne le démentent : encore cela même ne suffit-il pas toujours pour s'assurer qu'il n'en croit rien.

Ils peuvent donc crier , autant qu'il leur plaira , qu'en me déclarant contre les sciences , j'ai parlé contre mon sentiment. A une assertion aussi téméraire , dénuée également de preuve & de vraisemblance , je ne fais qu'une réponse ; elle est courte & énergique , & je les prie de se la tenir pour faite.

Ils prétendent encore que ma conduite est en contradiction avec mes principes , & il ne faut pas douter qu'ils n'emploient cette seconde instance à établir la première ; car il y a beaucoup de gens qui savent trouver des preuves à ce qui n'est pas. Ils diront donc qu'en faisant de la musique & des vers , on a mauvaise grace à déprimer les beaux arts , & qu'il y a dans les belles-lettres , que j'affecte de mépriser , mille occupations plus louables que d'écrire des comédies. Il faut répondre aussi à cette accusation.

Premièrement , quand même on l'admettroit dans toute sa rigueur , je dis qu'elle prouveroit que je me conduis mal , mais non que je ne parle pas de bonne foi. S'il étoit permis de tirer des actions des hommes , la preuve de leurs sentiments , il faudroit dire

que l'amour de la justice est banni de tous les cœurs, & qu'il n'y a pas un seul chrétien sur la terre. Qu'on me montre des hommes qui agissent toujours conséquemment à leurs maxime, & je passe condamnation sur les miennes. Tel est le sort de l'humanité, la raison nous montre le but, & les passions nous en écartent. Quand il seroit vrai que je n'agis pas selon mes principes, on n'auroit donc pas raison de m'accuser pour cela seul de parler contre mon sentiment, ni d'accuser mes principes de fausseté.

Mais si je voulois passer condamnation sur ce point, il me suffiroit de comparer les temps pour concilier les choses. Je n'ai pas toujours eu le bonheur de penser comme je fais. Long-temps séduit par les préjugés de mon siècle, je prenois l'étude pour la seule occupation digne d'un sage; je ne regardois les sciences qu'avec respect, & les savants qu'avec admiration. \* Je ne comprenois pas que l'on pût s'égarer en démontrant toujours, ni mal faire en parlant toujours de sagesse.

\* Toutes les fois que je songe à mon ancienne simplicité, je ne puis m'empêcher d'en rire. Je ne lisois pas un livre de morale ou de philosophie, que je ne crusse y voir l'ame & les principes de l'auteur. Je regardois tous ces graves écrivains comme des hommes modestes, sages, vertueux, irréprochables. Je me formois de leur commerce des idées angéliques, & je n'aurois approché de la maison de l'un d'eux, que comme d'un sanctuaire. Enfin je les ai vus; ce préjugé puérile s'est dissipé, & c'est la seule erreur dont ils m'aient guéri.

C'en'est qu'après avoir vu les choses de près, que j'ai appris à les estimer ce qu'elles valent : & quoique dans mes recherches, j'aie toujours trouvé *satis eloquentiæ, sapientiæ parum*, il m'a fallu bien des réflexions, bien des observations, & bien du temps, pour détruire en moi l'illusion de toute cette vaine pompe scientifique. Il n'est pas étonnant que, durant ces temps de préjugés & d'erreurs, où j'estimois tant la qualité d'auteur, j'aie quelquefois aspiré à l'obtenir moi-même. C'est alors que furent composés les vers & la plupart des autres écrits qui sont sortis de ma plume, & entr'autres cette petite comédie. Il y auroit peut-être de la dureté à me reprocher aujourd'hui ces amusements de ma jeunesse ; & on auroit tort au moins de m'accuser d'avoir contredit en cela des principes qui n'étoient pas encore les miens. Il y a long-temps que je ne mets plus à toutes ces choses aucune espèce de prétention ; & hasarder de les donner au public dans ces circonstances, après avoir eu la prudence de les garder si long-temps, c'est dire assez que je dédaigne également la louange & le blâme qui peuvent leur être dûs ; car je ne pense plus comme l'auteur dont ils sont l'ouvrage. Ce sont des enfants illégitimes que l'on caresse encore avec plaisir, en rougissant d'en être le pere, à qui l'on fait ses derniers adieux, & qu'on envoie chercher fortune, sans beaucoup s'embarrasser de ce qu'ils deviendront.

Mais c'est trop raisonner d'après des suppositions chimériques. Si l'on m'accuse sans raison de cultiver les lettres que je méprise, je m'en défends sans nécessité ; car, quand le fait seroit vrai, il n'y auroit en cela aucune in conséquence : c'est ce qui me reste à prouver.

Je suivrai pour cela, selon ma coutume, la méthode simple & facile qui convient à la vérité. J'établirai de nouveau l'état de la question ; j'exposerai de nouveau mon sentiment, & j'attendrai que sur cet exposé on veuille me montrer en quoi mes actions démentent mes discours. Mes adversaires, de leur côté, n'auront garde de demeurer sans réponse, eux qui possèdent l'art merveilleux de disputer pour & contre sur toutes sortes de sujets. Ils commenceront, selon leur coutume, par établir une autre question à leur fantaisie ; ils me la feront résoudre comme il leur conviendra. Pour m'attaquer plus commodément, ils me feront raisonner, non à ma manière, mais à la leur ; ils détourneront habilement les yeux du lecteur de l'objet essentiel, pour les fixer à droite & à gauche. Ils combattront un fantôme, & prétendront m'avoir vaincu : mais j'aurai fait ce que je dois faire, & je commence.

» La science n'est bonne à rien, & ne fait  
» jamais que du mal, car elle est mauvaise  
» par sa nature. Elle n'est pas plus insépa-  
» rable du vice que l'ignorance de la vertu.  
» Tous les peuples lettrés ont toujours été



» corrompus; tous les peuples ignorants ont  
» été vertueux: en un mot, il n'y a de vices  
» que parmi les savants, ni d'homme ver-  
» tueux que celui qui ne fait rien. Il y a  
» donc un moyen pour nous de redevenir  
» honnêtes gens: c'est de nous hâter de  
» proscrire la science & les savants, de brû-  
» ler nos bibliothèques, fermer nos acadé-  
» mies, nos collèges, nos universités, &  
» de nous replonger dans toute la barbarie  
» des premiers siècles. «

Voilà ce que mes adversaires ont très-bien réfuté: aussi jamais n'ai-je dit ni pensé un seul mot de tout cela, & l'on ne sauroit rien imaginer de plus opposé à mon système que cette absurde doctrine qu'ils ont la bonté de m'attribuer. Mais voici ce que j'ai dit, & qu'on n'a point réfuté.

Il s'agissoit de savoir si le rétablissement des sciences & des arts, a contribué à épurer nos mœurs.

En montrant, comme je l'ai fait, que nos mœurs ne se sont point épurées, \* la question étoit à peu près résolue.

\* Quand j'ai dit que nos mœurs s'étoient corrompues, je n'ai pas prétendu dire pour cela que celles de nos ayeux fussent bonnes, mais seulement que les nôtres étoient encore pires. Il y a parmi les hommes mille sources de corruption; & quoique les sciences soient peut-être la plus abondante & la plus rapide, il s'en faut bien qu'elle soit la seule. La ruine de l'Empire Romain; les invasions d'une multitude de Barbares, ont

Mais elle en renfermoit implicitement une autre plus générale & plus importante sur l'influence que la culture des sciences doit avoir en toute occasion sur les mœurs des peuples. C'est celle-ci, dont la première n'est qu'une conséquence, que je me proposai d'examiner avec soin.

fait un mélange de tous les peuples, qui a dû nécessairement détruire les mœurs & les coutumes de chacun d'eux. Les croisades, le commerce, la découverte des Indes, la navigation, les voyages de long cours, & d'autres causes encore que je ne veux pas dire, ont entretenu & augmenté le désordre. Tout ce qui facilite la communication entre les diverses nations, porte aux unes, non les vertus des autres, mais leurs crimes, & altère chez toutes les mœurs qui sont propres à leur climat & à la constitution de leur gouvernement. Les sciences n'ont donc pas fait tout le mal ; elles y ont seulement leur bonne part, & celui sur-tout qui leur appartient en propre, c'est d'avoir donné à nos vices une couleur agréable, un certain air honnête qui nous empêche d'en avoir horreur. Quand on joua pour la première fois la comédie du *Méchant*, je me souviens qu'on ne trouvoit pas que le rôle principal répondit au titre. Cléon ne parut qu'un homme ordinaire ; il étoit, disoit-on, comme tout le monde. Ce scélérat abominable, dont le caractère si bien exposé auroit dû faire frémir sur eux-mêmes tous ceux qui ont le malheur de lui ressembler, parut un caractère tout-à-fait manqué ; & ses noirceurs passèrent pour des gentilleses, parce que tel, qui se croyoit un fort honnête homme, s'y reconnoissoit trait pour trait.

Je commençai par les faits, & je montrai que les mœurs ont dégénéré chez tous les peuples du monde, à mesure que le goût de l'étude & des lettres s'est étendu parmi eux.

Ce n'étoit pas assez ; car sans pouvoir nier que ces choses eussent toujours marché ensemble, on pouvoit nier que l'une eût amené l'autre ; je m'appliquai donc à montrer cette liaison nécessaire. Je fis voir que la source de nos erreurs sur ce point vient de ce que nous confondons nos vaines & trompeuses connoissances avec la souveraine Intelligence qui voit d'un coup d'œil la vérité de toutes choses. La science prise d'une manière abstraite, mérite toute notre admiration. La folle science des hommes n'est digne que de risée & de mépris.

Le goût des lettres annonce toujours chez un peuple un commencement de corruption qu'il accélère très-promptement. Car ce goût ne peut naître ainsi dans toute une nation que de deux mauvaises sources, que l'étude entretient & grossit à son tour, savoir l'oisiveté & le délir de se distinguer. Dans un état bien constitué, chaque citoyen a ses devoirs à remplir ; & ces soins importants lui sont trop chers pour lui laisser le loisir de vaquer à de frivoles spéculations. Dans un état bien constitué, tous les citoyens sont si bien égaux, que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus savant, ni même comme le plus habile, mais tout au plus comme le meilleur ; encore cette dernière dis-

inction est-elle souvent dangereuse ; car elle fait des fourbes & des hypocrites.

Le goût des lettres qui naît du désir de se distinguer , produit nécessairement des maux infiniment plus dangereux que tout le bien qu'elles font n'est utile ; c'est de rendre à la fin ceux qui s'y livrent , très-peu scrupuleux sur les moyens de réussir. Les premiers philosophes se firent une grande réputation en enseignant aux hommes la pratique de leurs devoirs & les principes de la vertu. Mais bientôt, ces préceptes étant devenus communs, il fallut se distinguer en frayant des routes contraires. Telle est l'origine des systèmes absurdes des Leucippe, des Diogène, des Pyrrhon, des Protagore, des Lucrèce. Les Hobbe, les Mandeville & mille autres ont affecté de se distinguer de même parmi nous ; & leur dangereuse doctrine a tellement fructifié, que, quoiqu'il nous reste de vrais philosophes ardents à rappeler dans nos cœurs les loix de l'humanité & de la vertu, on est épouventé de voir jusqu'à quel point notre siècle raisonneur a poussé dans ses maximes le mépris des devoirs de l'homme & du citoyen.

Le goût des lettres, de la philosophie & des beaux arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs & de la véritable gloire. Quand une fois les talents ont envahi les honneurs dûs à la vertu, chacun veut être un homme agréable, & nul ne se soucie d'être un homme de bien. De-là naît encore cette autre

inconséquence, qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux : car nos talents naissent avec nous, nos vertus seules nous appartiennent.

Les premiers & presque les uniques soins qu'on donne à notre éducation, sont les fruits & les semences de ces ridicules préjugés. C'est pour nous enseigner les lettres, qu'on tourmente notre misérable jeunesse. Nous savons toutes les règles de la grammaire, avant que d'avoir oui parler des devoirs de l'homme : nous savons tout ce qui s'est fait jusqu'à présent, avant qu'on nous ait dit un mot de ce que nous devons faire ; & pourvu qu'on exerce notre babil, personne ne se soucie que nous sachions agir ni penser. En un mot, il n'est prescrit d'être savant que dans les choses qui ne peuvent nous servir de rien ; & nos enfants sont précisément élevés comme les anciens athlètes des jeux publics, qui destinant leurs membres robustes à un exercice inutile & superflu, se gardoient de les employer jamais à aucun travail profitable.

Le goût des lettres, de la philosophie & des beaux arts amollit les corps & les âmes. Le travail du cabinet rend les hommes délicats, affoiblit leur tempérament, & l'âme garde difficilement sa vigueur, quand le corps a perdu la sienne. L'étude use la machine, épuise les esprits, détruit la force, énerve le courage ; & cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous : c'est ainsi qu'on devient lâche & pusillanime, incapa-

ble de résister également à la peine & aux passions. Chacun fait combien les habitants des villes sont peu propres à soutenir les travaux de la guerre, & l'on n'ignore pas quelle est la réputation des gens de lettres en fait de bravoure. \* Or rien n'est plus justement suspect que l'honneur d'un poltron.

Tant de réflexions sur la foiblesse de notre nature, ne servent souvent qu'à nous détourner des entreprises généreuses. A force de méditer sur les misères de l'humanité, notre imagination nous accable de leur poids, & trop de prévoyance nous ôte le courage, en nous ôtant la sécurité. C'est bien en vain que nous prétendons nous munir contre les accidents imprévus, » si la science, essayant  
» de nous armer de nouvelles défenses con-  
» tre les inconvénients naturels, nous a plus  
» imprimé en la fantaisie leur grandeur &  
» poids, qu'elle n'a ses raisons & vaines  
» subtilités à nous en couvrir. «

Le goût de la philosophie relâche tous les liens d'estime & de bienveillance, qui attachent les hommes à la société; & c'est

\* Voici un exemple moderne pour ceux qui me reprochent de n'en citer que d'anciens. La République de Gènes, cherchant à subjuguier plus aisément les Corfcs, n'a pas éprouvé de moyen plus sûr que d'établir chez eux une Académie. Il ne me seroit pas difficile d'allonger cette note; mais ce seroit faire tort à l'intelligence des seuls lecteurs dont je me soucie.

peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme de l'étude rend bientôt insipide tout autre attachement. De plus, à force de réfléchir sur l'humanité, à force d'observer les hommes, le philosophe apprend à les apprécier selon leur valeur; & il est difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on méprise. Bientôt il réunit en sa personne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs semblables : son mépris pour les autres tourne au profit de son orgueil; son amour propre augmente en même proportion que son indifférence pour le reste de l'univers. La famille, la patrie, deviennent pour lui des mots vuides de sens : il n'est ni parent, ni citoyen, ni homme ; il est philosophe.

En même temps que la culture des sciences retire en quelque sorte de la presse le cœur du philosophe, elle y engage en un autre sens celui de l'homme de lettres, & toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talents agréables, veut plaire, être admiré ; & il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudissements publics appartiennent à lui seul : je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faisoit encore plus pour en priver ses concurrents. De-là naissent, d'un côté, les raffinements du goût & de la politesse, vile & basse flatterie, soins séducteurs, insidieux, puériles, qui, à la longue, rappetissent l'ame, & corrompent le cœur ; & de l'autre, les jalousies, les rivalités, les haines d'artistes si renom-

mées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahison, & tout ce que le vice a de plus lâche & de plus odieux. Si le philosophe méprise les hommes, l'artiste s'en fait bientôt mépriser, & tous deux concourent enfin à les rendre méprisables.

Il y a plus; & de toutes les vérités que j'ai proposées à la considération des sages, voici la plus étonnante & la plus cruelle. Nos écrivains regardent tous comme le chef-d'œuvre de la politique de notre siècle, les sciences, les arts, le luxe, le commerce, les loix & les autres liens, qui, resserrant entre les hommes les nœuds de la société, \* par l'intérêt personnel, les mettent tous dans une dépendance mutuelle, leur donnent des besoins réciproques, & des intérêts communs, & obligent chacun d'eux de concourir au bonheur des autres, pour pouvoir faire le sien. Ces idées sont belles, sans doute, & présentées sous un jour favorable: mais en les examinant avec attention & sans partialité, on trouve beaucoup à rabattre des avantages qu'elles semblent présenter d'abord.

\* Je me plains de ce que la philosophie relâche les liens de la société, qui sont formés par l'estime & la bienveillance mutuelle; & je me plains de ce que les sciences, les arts & tous les autres objets de commerce resserrent les liens de la société par l'intérêt personnel. C'est qu'en effet on ne peut resserer un de ces liens, que l'autre ne se relâche d'autant. Il n'y a donc point en ceci de contradiction.



C'est donc une chose bien merveilleuse que d'avoir mis les hommes dans l'impossibilité de vivre entr'eux, sans se prévenir, se supplanter, se tromper, se trahir, se détruire mutuellement ! Il faut désormais se garder de nous laisser jamais voir tels que nous sommes : car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur sont opposés ; & il n'y a d'autres moyens pour réussir, que de tromper ou perdre tous ces gens-là. Voilà la source funeste des violences, des trahisons, des perfidies, & de toutes les horreurs qu'exige nécessairement un état de choses, où chacun, feignant de travailler à la fortune ou à la réputation des autres, ne cherche qu'à élever la sienne au-dessus d'eux, & à leurs dépens.

Qu'avons-nous gagné à cela ? Beaucoup de babil, des riches & des raisonneurs, c'est-à-dire des ennemis de la vertu & du sens commun. En revanche, nous avons perdu l'innocence & les mœurs. La foule rampe dans la misère ; tous sont les esclaves du vice. Les crimes non commis sont déjà dans le fond des cœurs, & il ne manque à leur exécution que l'assurance de l'impunité.

Etrange & funeste constitution, où les richesses accumulées facilitent toujours les moyens d'en accumuler de plus grandes, & où il est impossible à celui qui n'a rien, d'acquérir quelque chose ; où l'homme de bien n'a nul moyen de sortir de la misère, où les plus frippons sont les plus honorés, &

où il faut nécessairement renoncer à la vertu pour devenir honnête homme. Je fais que les déclamateurs ont dit cent fois tout cela ; mais ils le disoient en déclamant , & moi , je le dis sur des raisons : ils ont apperçu le mal , & moi j'en découvre les causes , & je fais voir sur-tout une chose très-consolante & très-utile , en montrant que tous ces vices n'appartiennent pas tant à l'homme , qu'à l'homme mal gouverné. \*

\* Je remarque qu'il regne actuellement dans le monde une multitude de petites maximes , qui séduisent les simples par un faux air de philosophie , & qui , outre cela , sont très-commodes pour terminer les disputes d'un ton important & décisif , sans avoir besoin d'examiner la question. Telle est celle-ci : » Les hommes ont par-tout les mêmes passions ; par-tout l'amour-propre & l'intérêt les conduisent ; donc ils sont par-tout les mêmes. « Quand les géomètres ont fait une supposition , qui , de raisonnement en raisonnement , les conduit à une absurdité , ils reviennent sur leurs pas , & démontrent ainsi la supposition fautive. La même méthode appliquée à la maxime en question , en montreroit aisément l'absurdité : mais raisonnons autrement. Un Sauvage est un homme , & un Européen est un homme. Le demi philosophe conclut aussi-tôt que l'un ne vaut pas mieux que l'autre ; mais le philosophe dit : En Europe , le gouvernement , les loix , les coutumes , l'intérêt , tout met les particuliers dans la nécessité de se tromper mutuellement & sans cesse ; tout leur fait un devoir du vice ; il faut qu'ils soient méchants pour être sâ-

Telles sont les vérités que j'ai développées, & que j'ai tâché de prouver dans les divers écrits que j'ai publiés sur cette matière. Voici maintenant les conclusions que j'en ai tirées.

La science n'est point faite pour l'homme

ges ; car il n'y a point de plus grande folie que de faire le bonheur des frippons aux dépens du sien. Parmi les Sauvages l'intérêt personnel parle aussi fortement que parmi nous, mais il ne dit pas les mêmes choses : l'amour de la société, & le soin de leur commune défense, sont les seuls liens qui les unissent : ce mot de *propriété*, qui coûte tant de crimes à nos honnêtes gens, n'a presque aucun sens parmi eux : ils n'ont entr'eux nulle discussion, qui les divise ; rien ne les porte à se tromper l'un l'autre ; l'estime publique est le seul bien auquel chacun aspire, & qu'ils méritent tous. Il est très-possible qu'un Sauvage fasse une mauvaise action, mais il n'est pas possible qu'il prenne l'habitude de mal faire ; car cela ne lui seroit bon à rien. Je crois qu'on peut faire une très-juste estimation des mœurs des hommes sur la multitude des affaires qu'ils ont entr'eux : plus ils commercent ensemble, plus ils admirent leurs talents & leur industrie ; plus ils se fripponnent déceimment & adroitement, & plus ils sont dignes de mépris. Je le dis à regret ; l'homme de bien est celui qui n'a besoin de tromper personne, & le Sauvage est cet homme-là :

*Illum non populi fasces, non purpura regum  
Flexit, & infidos agitans discordia fratres ;  
Non res Romanæ, perituraque regna. Neque ille  
Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.*

en général. Il s'égare sans cesse dans sa recherche ; & s'il l'obtient quelquefois , ce n'est presque jamais qu'à son préjudice. Il est né pour agir & penser , & non pour réfléchir. La réflexion ne sert qu'à le rendre malheureux , sans le rendre meilleur ni plus sage : elle lui fait regretter les biens passés , & l'empêche de jouir du présent : elle lui présente l'avenir heureux pour le séduire par l'imagination , & le tourmenter par les désirs ; & l'avenir malheureux , pour le lui faire sentir d'avance. L'étude corrompt ses mœurs , altère sa santé , détruit son tempérament , & gâte souvent sa raison : si elle lui apprenoit quelque chose , je le trouverois encore fort mal dédommagé.

J'avoue qu'il y a quelques génies sublimes qui savent pénétrer à travers des voiles dont la vérité s'enveloppe , quelques ames privilégiées , capables de résister à la bêtise de la vanité , à la basse jalousie & aux autres passions qu'engendre le goût de lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités , est la lumière & l'honneur du genre humain ; c'est à eux seuls qu'il convient , pour le bien de tous , de s'exercer à l'étude ; & cette exception même confirme la règle : car si tous les hommes étoient des Socrate , la science alors ne leur feroit pas nuisible ; mais ils n'auroient aucun besoin d'elle.

Tout peuple qui a des mœurs , & qui par conséquent respecte ses loix , & ne veut

point raffiner sur les anciens usages, doit se garantir avec soin des sciences, & sur-tout des savants, dont les maximes sententieuses & dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriser les usages & les loix ; ce qu'une nation ne peut jamais faire sans se corrompre. Le moindre changement dans les coutumes, fût-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs : car les coutumes sont la morale du peuple ; & dès qu'il cesse de les respecter, il n'a plus de règle que ses passions, ni de frein que les loix, qui peuvent quelquefois contenir les méchants, mais jamais les rendre bons. D'ailleurs, quand la philosophie a une fois appris au peuple à mépriser ses coutumes, il trouve bientôt le secret d'éluder ses loix. Je dis donc qu'il en est des mœurs d'un peuple comme de l'honneur d'un homme ; c'est un trésor qu'il faut conserver, mais qu'on ne recouvre plus quand on l'a perdu. \*

\* Je trouve dans l'histoire un exemple unique, mais frappant, qui semble contredire cette maxime ; c'est celui de la fondation de Rome, faite par une troupe de bandits, dont les descendants devinrent, en peu de générations, le plus vertueux peuple qui ait jamais existé. Je ne serois pas en peine d'expliquer ce fait, si c'en étoit ici le lieu ; mais je me contenterai de remarquer que les fondateurs de Rome étoient moins des hommes, dont les mœurs fussent corrompues, que des hommes dont les mœurs n'étoient point formées : ils ne méprisoient pas la vertu, mais ils ne la con-

Mais quand un peuple est une fois corrompu à un certain point, soit que les sciences y aient contribué, ou non, faut-il les bannir ou l'en préserver, pour le rendre meilleur, ou pour l'empêcher de devenir pire? C'est une autre question dans laquelle je me suis positivement déclaré pour la négative. Car premièrement, puisqu'un peuple vicieux ne revient jamais à la vertu, il ne s'agit pas de rendre bons ceux qui ne le sont plus, mais de conserver tels ceux qui ont le bonheur de l'être. En second lieu, les mêmes causes, qui ont corrompu les peuples, servent quelquefois à prévenir une plus grande corruption; c'est ainsi que celui, qui s'est gâté le tempérament par un usage indiscret de la médecine, est forcé de recourir encore aux médecins pour se conserver en vie; & c'est ainsi que les arts & les sciences, après avoir fait éclore les vices, sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crimes; ils les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poison de s'exhaler

noissoient pas encore; car ces mots *vertus & vices*, sont des notions collectives qui ne naissent que de la fréquentation des hommes. Au surplus, on tireroit un mauvais parti de cette objection en faveur des sciences: car des deux premiers Rois de Rome, qui donnerent une forme à la République, & instituerent les coutumes & les mœurs, l'un ne s'occupoit que de guerre, l'autre que des rites sacrés; les deux choses du monde les plus éloignées de la philosophie.

s'exhaler aussi librement. Elles détruisent la vertu, mais elles en laissent le simulacre public, \* qui est toujours une belle chose. Elles introduisent à sa place la politesse & les bienfaisances ; à la crainte de paroître méchant, elles substituent celle de paroître ridicule.

Mon avis est donc, & je l'ai déjà dit plus d'une fois, de laisser subsister, & même d'entretenir avec soin les académies, les colleges, les universités, les bibliothèques, les spectacles, & tous les autres amusements qui peuvent faire quelque diversion à la méchanceté des hommes, & les empêcher d'occuper leur oisiveté à des choses plus dangereuses. Car dans une contrée où il ne seroit plus question d'honnêtes gens, ni de bonnes mœurs, il vaudroit encore mieux vivre avec des frippons qu'avec des brigands.

Je demande maintenant où est la contradiction de cultiver moi-même des goûts dont j'approuve le progrès ? Il ne s'agit plus de porter les peuples à bien faire, il

\* Ce simulacre est une certaine douceur de mœurs qui supplée quelquefois à leur pureté, une certaine apparence d'ordre, qui prévient l'horrible confusion : une certaine admiration des belles choses, qui empêche les bonnes de tomber tout-à-fait dans l'oubli. C'est le vice qui prend le masque de la vertu, non comme l'hypocrisie, pour tromper & trahir ; mais pour s'ôter, sous cette aimable & sacrée effigie, l'horreur qu'il a de lui-même, quand il se voit à découvert.

faut seulement les distraire de faire le mal ; il faut les occuper à des niaiseries pour les détourner des mauvaises actions ; il faut les amuser au lieu de les prêcher. Si mes écrits ont édifié le petit nombre des bons , je leur ai fait tout le bien qui dépendoit de moi , & c'est peut-être les servir utilement encore que d'offrir aux autres des objets de distraction qui les empêchent de songer à eux. Je m'estimerois trop heureux d'avoir tous les jours une piece à faire siffler , si je pouvois à ce prix contenir pendant deux heures les mauvais dessein d'un seul des spectateurs , & sauver l'honneur de la fille ou de la femme de son ami , le secret de son confident , ou la fortune de son créancier. Lorsqu'il n'y a plus de mœurs , il ne faut songer qu'à la police ; & l'on sait assez que la musique & les spectacles en sont un des plus importants objets.

S'il reste quelque difficulté à ma justification , j'ose le dire hardiment , ce n'est vis-à-vis ni du public ni de mes adversaires , c'est vis-à-vis de moi seul : car ce n'est qu'en m'observant moi-même , que je puis juger si je dois me compter dans le petit nombre , & si mon ame est en état de soutenir le faix des exercices littéraires. J'en ai senti plus d'une fois le danger ; plus d'une fois je les ai abandonnés dans le dessein de ne les plus reprendre ; & renonçant à leur charme séducteur , j'ai sacrifié à la paix de mon cœur les seuls plaisirs qui pouvoient encore le flat-



rer. Si dans les langueurs qui m'accablent, si sur la fin d'une carrière pénible & douloureuse, j'ai osé les reprendre encore quelques moments pour charmer mes maux, je crois au moins n'y avoir mis ni assez d'intérêt ni assez de prétention, pour mériter à cet égard les justes reproches que j'ai faits aux gens de lettres.

Il me falloit une preuve pour achever la connoissance de moi-même, & je l'ai faite sans balancer. Après avoir reconnu la situation de mon ame dans les succès littéraires, il me restoit à l'examiner dans les revers. Je fais maintenant qu'en penser, & je puis mettre le public au pire. Ma piece a eu le sort qu'elle méritoit, & que j'avois prévu; mais à l'ennui près qu'elle m'a causé, je suis sorti de la représentation bien plus content de moi & à plus juste titre, que si elle eût réussi.

Je conseille donc à ceux qui sont si ardents à chercher des reproches à me faire, de vouloir mieux étudier mes principes, & mieux observer ma conduite, avant que de m'y taxer de contradiction & d'inconséquence. S'ils s'appercevoient jamais que je commence à briguer les suffrages du public, ou que je tire vanité d'avoir fait de jolies chansons, ou que je rougisse d'avoir écrit de mauvaises comédies, ou que je cherche à nuire à la gloire de mes concurrents, ou que j'affecte de mal parler des grands hommes de mon siècle, pour tâcher de m'élever à leur niveau,

en les rabaisant au mien, ou que j'aspire à des places d'académie, ou que j'aïlle faire ma cour aux femmes qui donnent le ton, ou que j'encense la sottise des grands, ou que, cessant de vouloir vivre du travail de mes mains, je tienne à ignominie le métier que je me suis choisi, & fasse des pas vers la fortune: s'ils remarquent, en un mot, que l'amour de la réputation me fasse oublier celui de la vertu, je les prie de m'en avertir, & même publiquement, & je leur promets de jeter à l'instant au feu mes écrits & mes livres, & de convenir de toutes les erreurs qu'il leur plaira de me reprocher.

En attendant, j'écrirai des livres, je ferai des vers & de la musique, si j'en ai le talent, le temps, la force & la volonté: je continuerai à dire très-franchement tout le mal que je pense des lettres, & de ceux qui les cultivent, \* & croirai n'en valoir pas moins pour cela. Il est vrai qu'on pourroit dire quelque

\* J'admire combien la plupart des gens de lettres ont pris le change dans cette affaire-ci. Quand ils ont vu les sciences & les arts attaqués, ils ont cru qu'on en vouloit personnellement à eux, tandis que, sans se contredire eux-mêmes, ils pourroient tous penser comme moi, que, quoique ces choses aient fait beaucoup de mal à la société, il est très-essentiel de s'en servir aujourd'hui comme d'une médecine au mal qu'elles ont causé, ou comme de ces animaux malfaisants qu'il faut écraser sur la morsure. En un mot, il n'y a pas un homme de lettres, qui, s'il peut soutenir dans sa conduite l'article précédent, ne puisse dire en sa faveur ce que je dis en la mienne;

jour : cet ennemi si déclaré des sciences & des arts, fit pourtant & publia des pieces de théâtre ; & ce discours fera, je l'avoue, une satire très-amere, non de moi, mais de mon siecle.

& cette maniere de raisonner me paroît leur convenir d'autant mieux, qu'entre nous, ils se soucient fort peu des sciences, pourvu qu'elles continuent de mettre les savants en honneur. C'est comme les prêtres du paganisme, qui ne tenoient à la religion qu'autant qu'elle les faisoit respecter.





## A C T E U R S.

L I S I M O N ,

V A L E R E ,

L U C I N D E ,

} Enfants de Lifimon.

A N G E L I Q U E ,

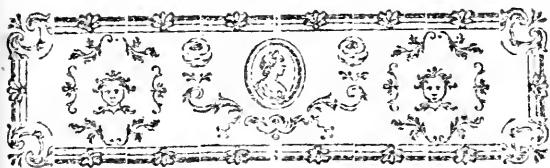
L E A N D R E ,

} Frere & sœur pupil-  
les de Lifimon.

M A R T O N , Suivante.

F R O N T I N , Valet de Valere.

*La Scene est dans l'appartement de Valere.*



*L' A M A N T*  
*D E L U I - M Ê M E ,*  
*C O M É D I E .*

---

S C E N E P R E M I E R E .

L U C I N D E , M A R T O N .

L U C I N D E .



E viens de voir mon frere se promener dans le jardin , hàtons-nous , avant son retour , de placer son portrait sur sa toilette.

M A R T O N .

Le voilà , Mademoiselle , changé dans ses ajustements de maniere à le rendre méprisable. Quoiqu'il soit le plus joli homme du monde , il brille ici en femme encore avec de nouvelles graces.

L U C I N D E .

Valere est , par sa délicatesse & par l'af-

fection de sa parure, une espece de femme cachée sous des habits d'homme, & ce portrait ainsi travesti, semble moins le déguiser que le rendre à son état naturel.

M A R T O N.

Eh bien, où est le mal? puisque les femmes aujourd'hui cherchent à se rapprocher des hommes, n'est-il pas convenable que ceux-ci fassent la moitié du chemin, & qu'ils tâchent de gagner en agréments autant qu'elles en solidité? Grace à la mode, tout s'en mettra plus aisément de niveau.

L U C I N D E.

Je ne puis me faire à des modes aussi ridicules. Peut-être notre sexe aura-t-il le bonheur de n'en plaire pas moins, quoiqu'il devienne plus estimable. Mais pour les hommes, je plains leur aveuglement. Que prétend cette jeunesse étourdie en usurpant tous nos droits? Esperent-ils de mieux plaire aux femmes, en s'efforçant de leur ressembler?

M A R T O N.

Pour celui-là, ils auroient tort, & elles se haïssent trop mutuellement pour aimer ce qui leur ressemble. Mais revenons au portrait. Ne craignez-vous point que cette petite raillerie ne fâche Monsieur le Chevalier?

L U C I N D E.

Non, Marton; mon frere est naturellement bon: il est même raisonnable, à son défaut près. Il sentira qu'en lui faisant, par

ce portrait, un reproche muet & badin, je n'ai songé qu'à le guérir d'un travers qui choque jusqu'à cette tendre Angélique, cette aimable pupille de mon pere, que Valere épouse aujourd'hui. C'est lui rendre service, que de corriger les défauts de son amant, & tu fais combien j'ai besoin des soins de cette chere amie, pour me délivrer de Léandre son frere, que mon pere veut aussi me faire épouser.

MARTON.

Si bien que ce jeune inconnu, ce Cléonte, que vous vîtes l'été dernier à Passy, vous tient toujours au cœur?

LUCINDE.

Je ne m'en défends point : je compte même sur la parole qu'il m'a donnée de reparoître bientôt, & sur la promesse que m'a faite Angélique d'engager son frere à renoncer à moi.

MARTON.

Bon, renoncer ! Songez que vos yeux auront plus de force pour ferret cet engagement, qu'Angélique n'en sauroit avoir pour le rompre.

LUCINDE.

Sans disputer sur tes flatteries, je te dirai que, comme Léandre ne m'a jamais vue, il sera aisé à sa sœur de le prévenir, & de lui faire entendre que, ne pouvant être heureux avec une femme dont le cœur est engagé ailleurs, il ne sauroit mieux

faire que de s'en dégager par un refus honnête.

MARTON,

Un refus honnête! ah! Mademoiselle, refuser une femme faite comme vous, avec quarante mille écus, c'est une honnêteté dont jamais Léandre ne sera capable. *A part.* Si elle savoit que Léandre & Cléonte ne sont que la même personne, un tel refus changeroit bien d'épithète.

LUCINDE.

Ah! Marton, j'entends du bruit; cachons vite ce portrait. C'est sans doute mon frere qui revient, & en nous amusant à jaser, nous nous sommes ôté le loisir d'exécuter notre projet.

MARTON.

Non, c'est Angélique.

## SCENE II.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGÉLIQUE.

**M**A chere Lucinde, vous savez avec quelle répugnance je me prêtai à votre projet, quand vous fites changer la parure du portrait de Valere en des ajustements de femme. A présent que je vous vois prête à l'exécuter, je tremble que le déplaisir de se voir jouer, ne l'indispose contre nous. Renon-



cons, je vous prie, à ce frivole badinage. Je sens que je ne puis trouver de goût à m'égayer au risque du repos de mon cœur.

LUCINDE.

Que vous êtes timide ! Valere vous aime trop pour prendre en mauvaise part tout ce qui lui viendra de la vôtre, tant que vous ne ferez que sa maîtresse. Songez que vous n'avez plus qu'un jour à donner carrière à vos fantaisies, & que le tour des siennes ne viendra que trop tôt. D'ailleurs il est question de le guérir d'une foiblesse qui l'expose à la raillerie, & voilà proprement l'ouvrage d'une maîtresse. Nous pouvons corriger les défauts d'un amant : mais hélas ! il faut supporter ceux d'un mari.

ANGELIQUE.

Que lui trouvez-vous après tout de si ridicule ? Puisqu'il est aimable, a-t-il si grand tort de s'aimer ? & ne lui en donnons-nous pas l'exemple ? Il cherche à plaire. Ah ! si c'est un défaut, quelle vertu plus charmante un homme pourroit-il apporter dans la société ?

MARTON.

Sur-tout dans la société des femmes.

ANGELIQUE.

Enfin, Lucinde, si vous m'en croyez, nous supprimerons, & le portrait & cet air de raillerie, qui peut aussi bien passer pour une insulte que pour une correction.

LUCINDE.

Oh ! non. Je ne perds pas ainsi les frais

de mon industrie. Mais je veux courir seule les risques du succès, & rien ne vous oblige d'être complice dans une affaire dont vous pouvez n'être que témoin.

MARTON.

Belle distinction !

LUCINDE.

Je me réjouis de voir la contenance de Valere. De quelque maniere qu'il prenne la chose, cela fera toujours une scene assez plaisante.

MARTON.

J'entends. Le prétexte est de corriger Valere ; mais le vrai motif est de rire à ses dépens. Voilà le génie & le bonheur des femmes. Elles corrigent souvent les ridicules en ne songeant qu'à s'en amuser.

ANGELIQUE.

Enfin, vous le voulez : mais je vous avertis que vous me répondrez de l'événement.

LUCINDE.

Soit.

ANGELIQUE.

Depuis que nous sommes ensemble, vous m'avez fait cent pieces dont je vous dois la punition. Si cette affaire-ci me cause la moindre tracasserie avec Valere, prenez garde à vous.

LUCINDE.

Oui, oui.

ANGELIQUE.

Songez un peu à Léandre.

L U C I N D E.

Ah ! ma chere Angélique.....

Oh ! si vous me brouillez avec votre frere,  
je vous jure que vous épouserez le mien. *Bas.*  
Marton, vous m'avez promis le secret.

M A R T O N.

*Bas.* Ne craignez rien.

L U C I N D E.

Enfin je .....

M A R T O N.

J'entends la voix du Chevalier. Prenez au  
plutôt votre parti, à moins que vous ne  
vouliez lui donner un cercle de filles à sa  
toilette.

L U C I N D E.

Il faut bien éviter qu'il nous apperçoive.  
*Elle met le portrait sur la toilette.* Voilà le  
piege tendu.

M A R T O N.

Je veux un peu guetter mon homme, pour  
voir .....

L U C I N D E.

Paix. Sauvons-nous.

A N G E L I Q U E.

Que j'ai de mauvais pressentimens de tout  
ceci !



## SCENE III.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

**S**ANGARIDE, ce jour est un grand jour pour vous.

FRONTIN.

Sangaride, c'est-à-dire Angélique. Oui, c'est un grand jour que celui de la noce, & qui même allonge diablement tous ceux qui le suivent.

VALERE.

Que je vais goûter de plaisir à rendre Angélique heureuse !

FRONTIN.

Auriez-vous envie de la rendre veuve ?

VALERE.

Mauvais plaisant. . . . Tu fais à quel point je l'aime. Dis-moi, que connois-tu qui puisse manquer à sa félicité ? Avec beaucoup d'amour, quelque peu d'esprit, & une figure . . . . comme tu vois, on peut, je pense, se tenir toujours assez sûr de plaire.

FRONTIN.

La chose est indubitable, & vous en avez fait sur vous-même la première expérience.

V A L E R E.

Ce que je plains en tout cela, c'est je ne fais combien de petites personnes que mon mariage fera sécher de regret, & qui vont ne savoir plus que faire de leur cœur.

F R O N T I N.

Oh ! que si. Celles qui vous ont aimé, par exemple, s'occuperont à bien détester votre chère moitié. Les autres... Mais où diable les prendre ces autres-là ?

V A L E R E.

La matinée s'avance ; il est temps de m'habiller pour aller voir Angélique. Allons. *Il se met à sa toilette.* Comment me trouves-tu ce matin : je n'ai point de feu dans les yeux ; j'ai le teint battu ; il me semble que je ne suis point à l'ordinaire.

F R O N T I N,

A l'ordinaire ! Non, vous êtes seulement à votre ordinaire.

V A L E R E.

C'est une fort méchante habitude que l'usage du rouge ; à la fin je ne pourrai m'en passer, & je serai du dernier mal sans cela. Où est donc ma boîte à mouches ? Mais que vois-je là ? un portrait !... Ah ! Frontin ; le charmant objet !... Où as-tu pris ce portrait ?

F R O N T I N.

Moi ! je veux être pendu si je fais de quoi vous me parlez.

V A L E R E.

Quoi ! ce n'est pas toi qui as mis ce portrait sur ma toilette ?

FRONTIN.

Non, que je meure.

VALERE.

Qui seroit-ce donc?

FRONTIN.

Ma foi, je n'en fais rien. Ce ne peut être que le diable ou vous.

VALERE.

A d'autres. On t'a payé pour te taire . . . . Sais-tu bien que la comparaison de cet objet nuit à Angélique? . . . . Voilà d'honneur la plus jolie figure que j'aie vue de ma vie. Quels yeux, Frontin! . . . . Je crois qu'ils ressemblent aux miens.

FRONTIN.

C'est tout dire.

VALERE.

Je lui trouve beaucoup de mon air . . . . Elle est ma foi charmante . . . . Ah! si l'esprit soutient tout cela . . . . Mais son goût me répond de son esprit. La friponne est connoisseuse en mérite.

FRONTIN.

Que diable! Voyons donc toutes ces merveilles.

VALERE.

Tiens, tiens. Penses-tu me duper avec ton air niais? Me crois-tu novice en aventures?

FRONTIN.

Ne me trompai-je point? C'est lui . . . . c'est lui-même. Comme le voilà paré! Que de fleurs! Que de pompons! C'est sans dou-

te quelque tour de Lucinde : Marton y fera tout au moins de moitié. Ne troublons point leur badinage. Mes indiscretions précédentes m'ont coûté trop cher.

V A L E R E.

Hé bien ! Monsieur Frontin reconnoîtroit-il l'original de cette peinture ?

F R O N T I N.

Pouh ! si je le connois ! Quelques centaines de coups de pied au cul, & autant de soufflets que j'ai eu l'honneur d'en recevoir en détail, ont bien cimenté la connoissance.

V A L E R E.

Une fille, des coups de pied ! Cela est un peu gaillard.

F R O N T I N.

Ce sont de petites impatiences domestiques qui la prennent à propos de rien.

V A L E R E.

Comment ! l'aurois-tu servie ?

F R O N T I N.

Oui, Monsieur ; & j'ai même l'honneur d'être toujours son très-humble serviteur.

V A L E R E.

Il seroit assez plaisant qu'il y eût dans Paris une jolie femme qui ne fût pas de ma connoissance ! . . . . Parle-moi sincèrement. L'original est-il aussi aimable que le portrait ?

F R O N T I N.

Comment, aimable ! savez-vous, Monsieur, que si quelqu'un pouvoit approcher de vos perfections, je ne trouverois qu'elle seule à vous comparer.

V A L E R E *considérant le portrait.*

Mon cœur n'y résiste pas .... Frontin ,  
dis-moi le nom de cette belle.

F R O N T I N *à part.*

Ah ! ma foi , me voilà pris sans verd.

V A L E R E.

Comment s'appelle-t-elle ? Parle donc.

F R O N T I N.

Elle s'appelle .... elle s'appelle .... elle ne  
s'appelle point. C'est une fille anonyme ,  
comme tant d'autres.

V A L E R E.

Dans quels tristes soupçons me jette ce  
coquin ! Se pourroit-il que des traits aussi  
charmants ne fussent que ceux d'une grifette ?

F R O N T I N.

Pourquoi non ? La beauté se plaît à pa-  
rer des visages qui ne tirent leur fierté que  
d'elle.

V A L E R E.

Quoi ! c'est ....

F R O N T I N.

Une petite personne bien coquette , bien  
minaudière , bien vaine , sans grand sujet de  
l'être : en un mot , un vrai petit-mâitre  
femelle.

V A L E R E.

Voilà comment ces faquins de valets par-  
lent des gens qu'ils ont servis. Il faut voir  
cependant. Dis-moi où elle demeure ?

F R O N T I N.

Bon , demeurer ? est-ce que cela demeure  
jamais ?



V A L E R E.

Si tu m'impaticntes.... Où loge-t-elle ,  
maraud ?

F R O N T I N.

Ma foi, Monsieur, à ne vous point men-  
tir, vous le savez tout aussi bien que moi.

V A L E R E.

Comment ?

F R O N T I N.

Je vous jure que je ne connois pas mieux  
que vous l'original de ce portrait.

V A L E R E.

Ce n'est pas toi qui l'as placé-là ?

F R O N T I N.

Non, la peste m'étouffe.

V A L E R E.

Ces idées que tu m'en as données.....

F R O N T I N.

Ne voyez-vous pas que vous me les four-  
nissez vous-même ? Est-ce qu'il y a quelqu'un  
dans le monde aussi ridicule que cela ?

V A L E R E.

Quoi, je ne pourrai découvrir d'où vient  
ce portrait ! Le mystère & la difficulté irri-  
tent mon empressement. Car, je te l'avoue,  
j'en suis très-réellement épris.

F R O N T I N *à part.*

La chose est impayable ! le voilà amou-  
reux de lui-même.

V A L E R E.

Cependant Angélique, la charmante An-  
gélique.... En vérité, je ne comprends rien  
à mon cœur, & je veux voir cette nouvelle

maîtresse, avant que de rien déterminer sur mon mariage.

F R O N T I N.

Comment, Monsieur ? vous ne..... Ah ! vous vous moquez.

V A L E R E.

Non, je te dis très-sérieusement que je ne saurois offrir ma main à Angélique, tant que l'incertitude de mes sentiments sera un obstacle à notre bonheur mutuel. Je ne puis l'épouser aujourd'hui ; c'est un point résolu.

F R O N T I N

Oui, chez vous. Mais Monsieur votre pere, qui a fait aussi ses petites résolutions à part, est l'homme du monde le moins propre à céder aux vôtres. Vous savez que son foible n'est pas la complaisance.

V A L E R E.

Il faut la trouver à quelque prix que ce soit. Allons, Frontin, courons, cherchons partout.

F R O N T I N.

Allons, courons, volons ; faisons l'inventaire & le signalement de toutes les jolies filles de Paris. Peste, le bon petit livre que nous aurions-là ! Livre rare, dont la lecture n'endormiroit pas.

V A L E R E.

Hâtons-nous. Viens achever de m'habiller.

F R O N T I N.

Attendez, voici tout-à-propos Monsieur votre pere. Proposons-lui d'être de la partie.

Tais-toi , bourreau. Le malheureux contretemps !

---

S C È N E I V.

LISIMON, VALERE, FRONTIN.

LISIMON, *qui doit toujours avoir le ton brusque.*

**H**É bien , mon fils ?

V A L E R E.

Frontin , un siege à Monsieur.

L I S I M O N.

Je veux rester debout. Je n'ai que deux mots à te dire.

V A L E R E.

Je ne saurois, Monsieur, vous écouter que vous ne soyez assis.

L I S I M O N.

Que diable ! il ne me plaît pas, moi. Vous verrez que l'impertinent fera des compliments avec son pere.

V A L E R E.

Le respect ....

L I S I M O N.

Oh , le respect consiste à m'obéir, à ne me point gêner. Mais qu'est-ce ? encore en déshabillé ! un jour de noces ! Voilà qui est joli ! Angélique n'a donc point encore reçu ta visite ?

J'achevois de me coëffer, & j'allois m'habiller pour me présenter décemment devant elle.

L I S I M O N.

Faut-il tant d'appareil pour nouer des cheveux & mettre un habit? Parbleu, dans ma jeunesse, nous usions mieux du temps, & sans perdre les trois quarts de la journée à faire la roue devant un miroir, nous savions à plus juste titre avancer nos affaires auprès des belles.

V A L E R E.

Il semble cependant que, quand on veut être aimé, on ne sauroit prendre trop de soin pour se rendre aimable, & qu'une parure si négligée ne devrait pas annoncer des amants bien occupés du soin de plaire.

L I S I M O N.

Puresottise. Un peu de négligence sied quelquefois bien quand on aime. Les femmes nous tenoient plus de compte des empressements que du temps que nous aurions perdu à notre toilette; & sans affecter tant de délicatesse dans la parure, nous en avions davantage dans le cœur. Mais laissons cela-là. J'avois pensé à différer ton mariage jusqu'à l'arrivée de Léandre, afin qu'il eût le plaisir d'y assister, & que j'eusse, moi, celui de faire tes noces & celles de ta sœur en un même jour.

V A L E R E, *bas*.

Frontin, quel bonheur!

Oui , un mariage reculé ; c'est toujours autant de gagné sur le repentir.

LISIMON.

Qu'en dis-tu , Valere ? Il semble qu'il ne seroit pas séant de marier la sœur sans attendre le frere, puisqu'il est en chemin.

VALERE.

Je dis , mon pere, qu'on ne peut rien de mieux pensé.

LISIMON.

Ce délai ne te seroit donc pas de peine ?

VALERE.

L'empressement de vous obéir surmontera toujours toutes mes répugnances.

LISIMON.

C'étoit pourtant dans la crainte de te mécontenter que je ne te l'avois pas proposé.

VALERE.

Votre volonté n'est pas moins la regle de mes désirs, que celle de mes actions. *Bas.* Frontin , quel bon homme de pere !

LISIMON.

Je suis charmé de te trouver si docile : tu en auras le mérite à bon marché ; car par une lettre que je reçois à l'instant, Léandre m'apprend qu'il arrive aujourd'hui.

VALERE.

Hé bien , mon pere ?

LISIMON.

Hé bien , mon fils , par ce moyen rien ne sera dérangé.

Comment, vous voudriez le marier en arrivant ?

F R O N T I N.

Marier un homme tout botté !

L I S I M O N.

Non pas cela ; puisque d'ailleurs, Lucinde & lui ne s'étant jamais vus, il faut bien leur laisser le loisir de faire connoissance : mais il assistera au mariage de sa sœur, & je n'aurai pas la dureté de faire languir un fils aussi complaisant.

V A L E R E.

- Monsieur....

L I S I M O N.

Ne crains rien ; je connois & j'approuve trop ton empressement, pour te jouer un aussi mauvais tour.

V A L E R E.

Mon pere.....

L I S I M O N.

Laissons cela, te dis-je : je devine tout ce que tu pourrois me dire.

V A L E R E.

Non, mon pere..... j'ai fait.... des réflexions.....

L I S I M O N.

Des réflexions, toi ? Je n'aurois pas deviné celui-là. Sur quoi donc, s'il vous plaît, roulent vos méditations sublimes ?

V A L E R E.

Sur les inconvénients du mariage.

F R O N T I N.

F R O N T I N.

Voilà un texte qui fournit.

L I S I M O N.

Un sot peut réfléchir quelquefois ; mais ce n'est jamais qu'après la sottise. Je reconnois-  
là mon fils.

V A L E R E.

Comment, après la sottise ! Mais je ne  
suis point encore marié.

L I S I M O N.

Apprenez, Monsieur le philosophe, qu'il  
n'y a nulle différence de ma volonté à l'acte.  
Vous pouviez moraliser quand je vous pro-  
posai la chose, & que vous en étiez vous-  
même si empressé. J'aurois de bon cœur  
écouté vos raisons ; car vous savez si je suis  
complaisant.

F R O N T I N.

Oh ! oui, Monsieur, nous sommes là-  
dessus en état de vous rendre justice.

L I S I M O N.

Mais aujourd'hui que tout est arrêté, vous  
pouvez spéculer à votre aise ; ce sera, s'il  
vous plaît, sans préjudice de la noce.

V A L E R E.

La crainte redouble ma répugnance. Son-  
gez, je vous supplie, à l'importance de l'af-  
faire. Daignez m'accorder quelques jours.

L I S I M O N.

Adieu, mon fils, tu seras marié ce soir,  
ou... tu m'entends. Comme j'étois la dupe  
de la déférence du pendard !

## SCENE V.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

CIEL! dans quelle peine me jette son inflexibilité!

FRONTIN.

Oui; marié, ou déshérité; épouser une femme ou la pauvreté! on balanceroit à moins.

VALERE.

Moi, balancer! Non, mon choix étoit encore incertain, l'opiniâtreté de mon pere l'a déterminé.

FRONTIN.

En faveur d'Angélique?

VALERE.

Tout au contraire.

FRONTIN.

Je vous félicite, Monsieur, d'une résolution aussi héroïque. Vous allez mourir de faim en digne martyr de la liberté. Mais s'il étoit question d'épouser le portrait? hem! le mariage ne vous paroîtroit plus si affreux?

VALERE.

Non; mais si mon pere prétendoit m'y forcer, je crois que j'y résisterois avec la même fermeté, & je sens que mon cœur me rameneroit vers Angélique si-tôt qu'on m'en voudroit éloigner.



FRONTIN.

Quelle docilité ! Si vous n'héritez pas des biens de Monsieur votre pere, vous hériteriez au moins de ses vertus, *regardant le portrait.* Ah !

VALERE.

Qu'as-tu ?

FRONTIN.

Depuis notre disgrâce, ce portrait me semble avoir pris une physionomie famélique, un certain air allongé.

VALERE.

C'est trop perdre de temps à des impertinences. Nous devrions déjà avoir couru la moitié de Paris. *Il sort.*

FRONTIN.

Au train dont vous allez, vous courez bientôt les champs. Attendons cependant le dénouement de tout ceci ; & pour feindre de mon côté une recherche imaginaire, allons nous cacher dans un cabaret.

## SCENE VI.

ANGÉLIQUE, MARTON.

MARTON.

AH ! ah ! ah ! ah ! la plaisante scène ! qui l'eût jamais prévue ? Que vous avez perdu, Mademoiselle, à n'être point ici cachée avec

moi, quand il s'est si bien épris de ses propres charmes !

ANGÉLIQUE.

Il s'est vu par mes yeux.

MARTON.

Quoi ! vous auriez la foiblesse de conserver des sentiments pour un homme capable d'un pareil travers ?

ANGÉLIQUE.

Il te paroît donc bien coupable ? Qu'a-t-on cependant à lui reprocher que le vice universel de son âge ? Ne crois pas pourtant qu'insensible à l'outrage du Chevalier, je souffre qu'il me préfère ainsi le premier visage qui le frappe agréablement. J'ai trop d'amour pour n'avoir pas de la délicatesse : & Valere me sacrifiera ses folies dès ce jour ou je sacrifierai mon amour à ma raison.

MARTON.

Je crains bien que l'un ne soit aussi difficile que l'autre.

ANGÉLIQUE.

Voici Lucinde. Mon frere doit arriver aujourd'hui. Prends bien garde qu'elle ne le soupçonne point d'être son inconnu jusqu'à ce qu'il en soit temps.



## S C E N E V I I.

LUCINDE, ANGÉLIQUE, MARTON.

M A R T O N.

**J**E gage, Mademoiselle, que vous ne devineriez jamais quel a été l'effet du portrait. Vous en rirez sûrement.

L U C I N D E.

Eh! Marton, laissons-là le portrait; j'ai bien d'autres choses en tête. Ma chere Angélique, je suis désolée, je suis mourante. Voici l'instant où j'ai besoin de tout votre secours. Mon pere vient de m'annoncer l'arrivée de Léandre. Il veut que je me dispose à le recevoir aujourd'hui, & à lui donner la main dans huit jours.

A N G E L I Q U E.

Que trouvez-vous donc-là de si terrible?

M A R T O N.

Comment, terrible! Vouloir marier une belle personne de dix-huit ans avec un homme de vingt-deux, riche & bien fait! En vérité, cela fait peur, & il n'y a point de fille en âge de raison, à qui l'idée d'un tel mariage ne donnât la fièvre.

L U C I N D E.

Je ne veux rien vous cacher. J'ai reçu en même-temps une lettre de Cléonte, il sera incessamment à Paris; il va faire agir auprès de

mon pere; il me conjure de différer mon mariage: enfin, il m'aime toujours. Ah! ma chere, ferez-vous infensible aux alarmes de mon cœur? & cette amitié que vous m'avez jurée....

ANGÉLIQUE.

Plus cette amitié m'est chere, & plus je dois fouhaiter d'en voir refferrer les nœuds par votre mariage avec mon frere. Cependant, Lucinde, votre repos est le premier de mes désirs, & mes vœux sont encore plus conformes aux vôtres que vous ne pensez..

LUCINDE.

Daignez donc vous rappeler vos promesses. Faites bien comprendre à Léandre que mon cœur ne sauroit être à lui que.....

MARTON.

Mon Dieu! ne jurons de rien. Les hommes ont tant de ressources, & les femmes tant d'inconstance, que si Léandre se mettoit bien dans la tête de vous plaire, je parie qu'il en viendrait à bout malgré vous.

LUCINDE.

Marton!

MARTON.

Je ne lui donne pas deux jours pour supplanter votre inconnu, sans vous en laisser même le moindre regret..

LUCINDE.

Allons, continuez.... Chere Angélique, je compte sur vos soins; & dans le trouble qui m'agite, je cours tout tenter auprès de

mon pere, pour différer, s'il est possible, un hymen que la préoccupation de mon cœur me fait envisager avec effroi. *Elle sort.*

ANGÉLIQUE.

Je voudrois l'arrêter. Mais Lisimon n'est pas homme à céder aux sollicitations de sa fille ; & toutes ses prieres ne feront qu'affermir ce mariage, qu'elle-même souhaite d'autant plus qu'elle paroît le craindre. Si je me plais à jouir pendant quelques instants de ses inquiétudes, c'est pour lui en rendre l'événement plus doux. Quelle autre vengeance pourroit être autorisée par l'amitié ?

MARTON.

Je vais la suivre ; & sans trahir notre secret, l'empêcher, s'il se peut, de faire quelque folie.

## SCENE VIII.

ANGÉLIQUE.

**I**NSENSÉE que je suis ! mon esprit s'occupe à des badineries pendant que j'ai tant d'affaires avec mon cœur. Hélas ! peut-être qu'en ce moment Valere confirme son infidélité. Peut-être qu'instruit de tout & honteux de s'être laissé surprendre, il offre par dépit son cœur à quelqu'autre objet. Car voilà les hommes : ils ne se vengent jamais avec plus d'emportement que quand ils ont le plus tort. Mais le voici, bien occupé de son portrait.

## SCENE IX.

ANGÉLIQUE, VALERE.

VALERE *sans voir Angélique.*

**J**E cours sans savoir où je dois chercher cet objet charmant. L'amour ne guidera-t-il point mes pas?

ANGÉLIQUE *à part.*

Ingrat ! il ne les a conduit que trop bien.

VALERE.

Ainsi l'amour a toujours ses peines. Il faut que je les éprouve à chercher la beauté que j'aime, ne pouvant en trouver à me faire aimer.

ANGÉLIQUE *à part.*

Quelle impertinence ! Hélas ! comment peut-on être si fat & si aimable tout à la fois ?

VALERE.

Il faut attendre Frontin ; il aura peut-être mieux réussi. En tout cas, Angélique m'a-dore ....

ANGÉLIQUE *à part.*

Ah, traître ! tu connois trop mon foible.

VALERE.

Après tout, je sens toujours que je ne perdrai rien auprès d'elle ; le cœur, les appas, tout s'y trouve.

ANGÉLIQUE *à part.*

Il me fera l'honneur de m'agréer pour son pis aller.

V A L E R E.

Que j'éprouve de bizarrerie dans mes sentimens ! Je renonce à la possession d'un objet charmant, & auquel , dans le fond , mon penchant me ramene encore. Je m'expose à la disgrâce de mon pere pour m'entêter d'une belle , peut-être indigne de mes soupirs , peut-être imaginaire , sur la seule foi d'un portrait tombé des nues & flatté à coup sûr. Quel caprice ! quelle folie ! Mais quoi ! la folie & les caprices ne sont-ils pas le relief d'un homme aimable ? *regardant le portrait.* Que de graces ! . . . Quels traits ! . . . . Que cela est enchanté ! . . . . Que cela est divin ! Ah ! qu'Angélique ne se flatte pas de soutenir la comparaison avec tant de charmes.

ANGÉLIQUE *saisissant le portrait.*

Je n'ai garde assurément. Mais qu'il me soit permis de partager votre admiration. La connoissance des charmes de cette heureuse rivale adoucira du moins la honte de ma défaite.

V A L E R E.

O ciel !

A N G É L I Q U E.

Qu'avez-vous donc ? vous paroissez tout interdit. Je n'aurois jamais cru qu'un petit-maître fût si aisé à décontenancer.

V A L E R E.

Ah ! cruelle , vous connoissez tout l'ascendant que vous avez sur moi , & vous m'outragez sans que je puisse répondre.

C'est fort mal fait, en vérité, & régulièrement vous devriez me dire des injures. Allez, Chevalier, j'ai pitié de votre embarras. Voilà votre portrait; & je suis d'autant moins fâchée que vous en aimiez l'original, que vos sentiments sont sur ce point tout-à-fait d'accord avec les miens.

V A L E R E.

Quoi! vous connoissez la personne...

A N G É L I Q U E.

Non-seulement je la connois, mais je puis vous dire qu'elle est ce que j'ai de plus cher au monde.

V A L E R E.

Vraiment, voici du nouveau, & le langage est un peu singulier dans la bouche d'une rivale.

A N G É L I Q U E.

Je ne fais: mais il est sincère. *A part.* S'il se pique, je triomphe.

V A L E R E.

Elle a donc bien du mérite?

A N G É L I Q U E.

Il ne tient qu'à elle d'en avoir infiniment.

V A L E R E.

Point de défaut sans doute?

A N G É L I Q U E.

Oh! beaucoup. C'est une petite personne bizarre, capricieuse, éventée, étourdie, volage, & sur-tout d'une vanité insupportable. Mais quoi! elle est aimable avec tout cela, & je prédis d'avance que vous l'aimerez jusqu'au tombeau.



VALERE.

Vous y consentez donc ?

ANGÉLIQUE.

Oui.

VALERE.

Cela ne vous fâchera point ?

ANGÉLIQUE.

Non.

VALERE *à part.*

Son indifférence me désespère. *Haut.* Oserai-je me flatter qu'en ma faveur vous voudrez bien resserrer encore votre union avec elle ?

ANGÉLIQUE.

C'est tout ce que je demande.

VALERE *outré.*

Vous dites tout cela avec une tranquillité qui me charme.

ANGÉLIQUE.

Comment donc ? vous vous plaigniez tout-à-l'heure de mon enjouement, & à présent vous vous fâchez de mon sang froid. Je ne fais plus quel ton prendre avec vous.

VALERE.

*Bas.* Je crève de dépit. *Haut.* Mademoiselle m'accordera-t-elle la faveur de me faire faire connoissance avec elle ?

ANGÉLIQUE.

Voilà, par exemple, un genre de service que je suis bien sûre que vous n'attendez pas de moi : mais je veux passer votre espérance, & je vous le promets encore.

V A L E R E.

Ce sera bientôt, au moins ?

A N G É L I Q U E.

Peut-être dès aujourd'hui.

V A L E R E.

Je n'y puis plus tenir. *Il veut s'en aller.*A N G É L I Q U E *à part.*Je commence à bien augurer de tout ceci : il a trop de dépit pour n'avoir plus d'amour. *Haut.* Où allez-vous, Valere ?

V A L E R E.

Je vois que ma présence vous gêne, &amp; je vais vous céder la place.

A N G É L I Q U E.

Ah ! point. Je vais me retirer moi-même, il n'est pas juste que je vous chasse de chez vous.

V A L E R E.

Allez, allez ; souvenez-vous que qui n'aime rien, ne mérite pas d'être aimé.

A N G É L I Q U E.

Il vaut encore mieux n'aimer rien que d'être amoureux de soi-même.

## S C E N E X.

V A L E R E.

**A**MOUREUX de soi-même ! Est-ce un crime de sentir un peu ce qu'on vaut ? Je suis cependant bien piqué. Est-il possible qu'on

perde un amant tel que moi sans douleur? On diroit qu'elle me regarde comme un homme ordinaire. Hélas! je me déguise en vain le trouble de mon cœur, & je tremble de l'aimer encore après son inconstance. Mais non; tout mon cœur n'est qu'à ce charmant objet. Courons tenter de nouvelles recherches, & joignons au soin de faire mon bonheur, celui d'exciter la jalousie d'Angélique. Mais voici Frontin.

---

S C E N E X I.

VALERE, FRONTIN *ivre.*

F R O N T I N.

**Q**UE diable! je ne fais pourquoi je ne puis plus me tenir; j'ai pourtant fait de mon mieux pour prendre des forces.

V A L E R E.

Eh bien, Frontin, as-tu trouvé....

F R O N T I N.

Oh! oui, Monsieur.

V A L E R E.

Ah! ciel! seroit-il possible?

F R O N T I N.

Aussi, j'ai bien eu de la peine.

V A L E R E.

Hâte-toi donc de me dire....

F R O N T I N.

Il m'a fallu courir tous les cabarets du quartier.

Des cabarets !

F R O N T I N.

Mais j'ai réussi au-delà de mes espérances.

V A L E R E.

Conte-moi donc....

F R O N T I N.

C'étoit un feu.... une mouffe....

V A L E R E.

Que diable barbouille cet animal ?

F R O N T I N.

Attendez que je reprenne la chose par ordre.

V A L E R E.

Tais-toi , ivrogne , faquin ; ou réponds-moi sur les ordres que je t'ai donnés au sujet de l'original du portrait.

F R O N T I N.

Ah ! oui , l'original. Justement. Réjouissez-vous , réjouissez-vous , vous dis-je.

V A L E R E.

Hé bien !

F R O N T I N.

Il n'est déjà ni à la Croix blanche , ni au Lion d'or , ni à la Pomme de pin , ni...

V A L E R E.

Bourreau , finiras-tu ?

F R O N T I N.

Patience. Puisqu'il n'est pas-là , il faut qu'il soit ailleurs ; &.... oh ! je le trouverai , je le trouverai....

Il me prend des demangeaisons de l'affom-  
mer ; fortions.

---

## S C E N E X I I.

F R O N T I N.

**M**E voilà, en effer, assez joli garçon.....  
Ce plancher est diablement raboteux. Où  
en étois-je ? Ma foi, je n'y suis plus. Ah ! si  
fait.....

---

## S C E N E X I I I.

L U C I N D E , F R O N T I N.

L U C I N D E.

**F**RONTIN, où est ton maître ?

F R O N T I N.

Mais, je crois qu'il se cherche actuelle-  
ment..

L U C I N D E.

Comment, il se cherche !

F R O N T I N.

Oui, il se cherche pour s'épouser.

L U C I N D E.

Qu'est-ce que c'est que ce galimatias ?

Ce galimatias ! vous n'y comprenez donc rien ?

L U C I N D E.

Non , en vérité.

F R O N T I N.

Ma foi , ni moi non plus : je vais pourtant vous l'expliquer , si vous voulez.

L U C I N D E.

Comment m'expliquer ce que tu ne comprends pas ?

F R O N T I N.

Oh ! dame , j'ai fait mes études , moi.

L U C I N D E.

Il est ivre , je crois. Eh ! Frontin , je t'en prie , rappelle un peu ton bon sens ; tâche de te faire entendre.

F R O N T I N.

Pardi , rien n'est plus aisé. Tenez. C'est un portrait.... métamor.... non , métaphor.... oui , métaphorisé. C'est mon maître ; c'est une fille.... vous avez fait un certain mélange.... Car j'ai deviné tout ça , moi. Hé bien , peut-on parler plus clairement ?

L U C I N D E.

Non , cela n'est pas possible.

F R O N T I N.

Il n'y a que mon maître qui n'y comprenne rien. Car il est devenu amoureux de sa ressemblance.

L U C I N D E.

Quoi ! sans se reconnoître ?

F R O N T I N.

Oui, & c'est bien ce qu'il y a d'extraordinaire.

L U C I N D E.

Ah! je comprends tout le reste. Et qui pouvoit prévoir cela? Cours vite, mon pauvre Frontin, vole chercher ton maître, & dis-lui que j'ai les choses les plus pressantes à lui communiquer. Prends garde sur-tout de ne lui point parler de tes divinations. Tiens, voilà pour....

F R O N T I N.

Pour boire, n'est-ce pas?

L U C I N D E.

Oh non, tu n'en as pas besoin.

F R O N T I N.

Ce sera par précaution.

---

## S C E N E X I V.

L U C I N D E.

**N**E balançons pas un instant, avouons tout; & quoi qu'il m'en puisse arriver, ne souffrons pas qu'un frere si cher se donne un ridicule, par les moyens mêmes que j'avois employés pour l'en guérir. Que je suis malheureuse! J'ai désobligé mon frere; mon pere irrité de ma résistance n'en est que plus absolu; mon amant absent n'est point en état de me secourir; je crains les trahisons

d'une amie, les précautions d'un homme que je ne puis souffrir: car je le hais sûrement, & je sens que je préférerois la mort à Léandre.

## S C E N E X V.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGÉLIQUE.

**C**ONSOLEZ-vous, Lucinde, Léandre ne veut pas vous faire mourir. Je vous avoue cependant qu'il a voulu vous voir sans que vous le fussiez.

LUCINDE.

Hélas! tant pis.

ANGÉLIQUE.

Mais savez-vous bien que voilà un tant pis qui n'est pas trop modeste?

MARTON.

C'est une petite veine du sang fraternel.

LUCINDE.

Mon Dieu, que vous êtes méchante! Après cela, qu'a-t-il dit?

ANGÉLIQUE.

Il m'a dit qu'il seroit au désespoir de vous obtenir contre votre gré.

MARTON.

Il a même ajouté que votre résistance lui faisoit plaisir en quelque manière. Mais il a dit cela d'un certain air. . . . Savez-vous qu'à



DE LUI-MÊME. 211

Bien juger de vos sentiments pour lui, je gagerois qu'il n'est guere en reste avec vous. Haïssez-le toujours de même, il ne vous rendra pas mal le change.

LUCINDE.

Voilà une façon de m'obéir qui n'est pas trop polie.

MARTON.

Pour être poli avec nous autres femmes, il ne faut pas toujours être si obéissant.

ANGÉLIQUE.

La seule condition qu'il a mise à sa renonciation, est que vous recevrez sa visite d'adieu.

LUCINDE.

Oh ! pour cela non ; je l'en quitte.

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous ne sauriez lui refuser cela. C'est d'ailleurs un engagement que j'ai pris avec lui. Je vous avertis même confidentiellement qu'il compte beaucoup sur le succès de cette entrevue, & qu'il ose espérer qu'après avoir paru à vos yeux, vous ne résisterez plus à cette alliance.

LUCINDE.

Il a donc bien de la vanité.

MARTON.

Il se flatte de vous apprivoiser.

ANGÉLIQUE.

Et ce n'est que sur cet espoir qu'il a consenti au traité que je lui ai proposé ?

MARTON.

Je vous réponds qu'il n'accepte le marché.

que parce qu'il est bien sûr que vous ne le prendrez pas au mot.

L U C I N D E.

Il faut être d'une fatuité bien insupportable. Hé bien, il n'a qu'à paroître : je serai curieuse de voir comment il s'y prendra pour étaler ses charmes ; & je vous donne ma parole qu'il fera d'un air.... faites-le venir. Il a besoin d'une leçon ; comptez qu'il la recevra .... instructive.

A N G É L I Q U E.

Vous voyez, machere Lucinde ; on ne tient pas tout ce qu'on se propose ; je gage que vous vous radoucirez.

M A R T O N.

Les hommes sont furieusement adroits, vous verrez qu'on vous appaisera.

L U C I N D E.

Soyez en repos là-dessus.

A N G É L I Q U E.

Prenez-y garde au moins ; vous ne direz pas qu'on ne vous a point avertie.

M A R T O N.

Ce ne sera pas notre faute si vous vous laissez surprendre.

L U C I N D E.

En vérité, je crois que vous voulez me faire devenir folle.

A N G É L I Q U E.

*Bas à Marton.* La voilà au point. *Haut.* Puisque vous le voulez donc, Marton va vous l'amener.

Comment?

MARTON.

Nous l'avons laissé dans l'antichambre, il va être ici à l'instant.

LUCINDE.

O cher Cléonte! que ne peux-tu voir la manière dont je reçois tes rivaux!

---

## SCENE XVI.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON,  
LEANDRE.

ANGÉLIQUE.

**A**PPROCHEZ, Léandre, venez apprendre à Lucinde à mieux connoître son propre cœur; elle croit vous haïr, & va faire tous ses efforts pour vous mal recevoir: mais je vous réponds que toutes ces marques apparentes de haine sont en effet autant de preuves réelles de son amour pour vous.

LUCINDE *toujours sans regarder Léandre.*

Sur ce pied-là, il doit s'estimer bien favorisé, je vous assure. Le mauvais petit esprit!

ANGÉLIQUE.

Allons, Lucinde, faut-il que la colère vous empêche de regarder les gens?

Si mon amour excite votre haine , connoissez combien je suis criminel.

*Il se jette aux genoux de Lucinde.*

LUCINDE.

Ah ! Cléonte ! ah ! méchante Angélique !

LÉANDRE.

Léandre vous a trop déplu pour que j'ose me prévaloir sous ce nom des graces que j'ai reçues sous celui de Cléonte. Mais si le motif de mon déguisement en peut justifier l'effet , vous le pardonnerez à la délicatesse d'un cœur , dont le foible est de vouloir être aimé pour lui-même.

LUCINDE.

Levez-vous , Léandre ; un excès de délicatesse n'offense que les cœurs qui en manquent , & le mien est aussi content de l'épreuve ; que le vôtre doit l'être du succès. Mais vous , Angélique ! ma chere Angélique a eu la cruauté de se faire un amusement de mes peines !

ANGÉLIQUE.

Vraiment , il vous fiéroit bien de vous plaindre. Hélas ! vous êtes heureux l'un & l'autre , tandis que je suis en proie aux alarmes.

LÉANDRE.

Quoi ! ma chere sœur , vous avez songé à mon bonheur , pendant même que vous aviez des inquiétudes sur le vôtre ? Ah ! c'est une bonté que je n'oublierai jamais. *Il lui baise la main.*

## SCENE XVII.

LÉANDRE, VALERE, ANGÉLIQUE,  
LUCINDE, MARTON.

VALERE.

**Q**UE ma présence ne vous gêne point. Comment, Mademoiselle ? je ne connoissois pas toutes vos conquêtes, ni l'heureux objet de votre préférence ; & j'aurai soin de me souvenir par humilité, qu'après avoir soupiré le plus constamment, Valere a été le plus maltraité.

ANGÉLIQUE.

Ce seroit mieux fait que vous ne pensez, & vous auriez besoin en effet de quelques leçons de modestie.

VALERE.

Quoi ! vous osez joindre la raillerie à l'outrage ! vous avez le front de vous applaudir, quand vous devriez mourir de honte !

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous vous fâchez ! je vous laisse ; je n'aime pas les injures.

VALERE.

Non, vous demeurerez ; il faut que je jouisse de toute votre honte.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, jouissez.

V A L E R E.

Car j'espere que vous n'aurez pas la hardiesse de tenter votre justification.

A N G É L I Q U E.

N'ayez pas peur.

V A L E R E.

Et que vous ne vous flattez pas que je conserve encore les moindres sentiments en votre faveur.

A N G É L I Q U E.

Mon opinion là-dessus ne changera rien à la chose.

V A L E R E.

Je vous déclare que je ne veux plus avoir pour vous que de la haine.

A N G É L I Q U E.

C'est fort bien fait.

V A L E R E, *tirant le portrait.*

Et voici désormais l'unique objet de tout mon amour.

A N G É L I Q U E.

Vous avez raison. Et moi je vous déclare que j'ai pour Monsieur (*montrant son frere*) un attachement, qui n'est guere inférieur au vôtre pour l'original de ce portrait.

V A L E R E.

L'ingrate ! Hélas, il ne me reste plus qu'à mourir.

A N G É L I Q U E.

Valere, écoutez. J'ai pitié de l'état où je vous vois. Vous devez convenir que vous êtes le plus injuste des hommes, de vous emporter sur une apparence d'infidélité,  
dont

dont vous m'avez vous-même donné l'exemple : mais ma bonté veut bien encore aujourd'hui passer vos travers.

V A L E R E.

Vous verrez qu'on me fera la grace de me pardonner.

A N G É L I Q U E.

En vérité, vous ne le méritez guere. Je vais cependant vous apprendre à quel prix je puis m'y résoudre. Vous m'avez ci-devant témoigné des sentiments, que j'ai payés d'un retour trop tendre pour un ingrat. Malgré cela, vous m'avez indignement outragée par un amour extravagant, conçu sur un simple portrait, avec toute la légèreté, & j'ose dire, toute l'étourderie de votre âge & de votre caractère. Il n'est pas temps d'examiner si j'ai dû vous imiter, & ce n'est pas à vous qui êtes coupable, qu'il conviendrait de blâmer ma conduite.

V A L E R E.

Ce n'est pas à moi, grands Dieux ! Mais voyons où tendent ces beaux discours.

A N G É L I Q U E.

Le voici. Je vous ai dit que je connoissois l'objet de votre nouvel amour, & cela est vrai. J'ai ajouté que je l'aimois tendrement, & cela n'est encore que trop vrai. En vous avouant son mérite, je ne vous ai point déguisé ses défauts. J'ai fait plus, je vous ai promis de vous le faire connoître ; & je vous engage à présent ma parole de le faire aujourd'hui, dès cette heure même : car je

vous avertis qu'il est plus près de vous que vous ne pensez.

VALERE.

Qu'entends-je ? quoi ! là....

ANGÉLIQUE.

Ne m'interrompez point, je vous prie. Enfin la vérité me force encore à vous répéter que cette personne vous aime avec ardeur, & je puis vous répondre de son attachement comme du mien propre. C'est à vous maintenant de choisir, entr'elle & moi, celle à qui vous destinez toute votre tendresse. Choisissez, Chevalier ; mais choisissez dès cet instant, & sans retour.

MARTON.

Le voilà, ma foi, bien embarrassé. L'alternative est plaisante. Croyez-moi, Monsieur, choisissez le portrait ; c'est le moyen d'être à l'abri des rivaux.

LUCINDE.

Ah ! Valere, faut-il balancer si long-temps pour suivre les impressions du cœur ?

VALERE *aux pieds d'Angélique, & jettant le portrait.*

C'en est fait ; vous avez vaincu, belle Angélique, & je sens combien les sentiments qui naissent du caprice sont inférieurs à ceux que vous inspirez. (*Marton ramasse le portrait.*) Mais, hélas ! quand tout mon cœur revient à vous, puis-je me flatter qu'il me ramènera le vôtre ?

ANGÉLIQUE.

Vous pouvez juger de ma reconnoissance



par le sacrifice que vous venez de me faire. Levez-vous, Valere, & considérez bien ces traits.

LÉANDRE *regardant aussi.*

Attendez donc ! Mais je crois reconnoître cet objet-là... C'est... oui, ma foi, c'est lui...

VALERE.

Qui, lui ? Dites donc elle. C'est une femme à qui je renonce comme à toutes les femmes de l'univers, sur qui Angélique l'emportera toujours.

ANGÉLIQUE.

Oui, Valere; c'étoit une femme jusqu'ici : mais j'espère que ce sera désormais un homme supérieur à ces petites foiblesses, qui dégradoient son sexe & son caractère.

VALERE.

Dans quelle étrange surprise vous me jettez !

ANGÉLIQUE.

Vous devriez d'autant moins méconnoître cet objet, que vous avez eu avec lui le commerce le plus intime, & qu'assurément on ne vous accusera pas de l'avoir négligé. Otez cette parure étrange que votre sœur y a fait ajouter....

VALERE.

Ah ! que vois-je ?

MARTON.

Lac hofe n'est-elle pas claire ? vous voyez le portrait, & voilà l'original.

VALERE.

O ciel ! & je ne meurs pas de honte !

L' A M A N T  
M A R T O N.

Eh, Monsieur, vous êtes peut-être le seul de votre ordre qui la connoissez.

A N G É L I Q U E.

Ingrat! avois-je tort de vous dire que j'aimois l'original de ce portrait?

V A L E R E.

Et moi je ne veux plus l'aimer que parce qu'il vous adore.

A N G É L I Q U E.

Vous voulez bien que pour affermir notre réconciliation, je vous présente Léandre mon frere.

L É A N D R E.

Souffrez, Monsieur....

V A L E R E.

Dieux! quel comble de félicité! Quoi! même quand j'étois ingrat, Angélique n'étoit pas infidelle!

L U C I N D E.

Que je prends de part à votre bonheur! & que le mien même en est augmenté!

SCENE DERNIERE.

LISIMON, FRONTIN. *Les Acteurs de la Scene précédente.*

L I S I M O N.

AH! vous voici tous rassemblés fort à propos. Valere & Lucinde ayant tous deux résisté à leurs mariages, j'avois d'abord résolu

de les y contraindre. Mais j'ai réfléchi qu'il faut quelquefois être bon pere, & que la violence ne fait pas toujours des mariages heureux. J'ai donc pris le parti de rompre dès aujourd'hui tout ce qui avoit été arrêté : & voici les nouveaux arrangements que j'y substitue. Angélique m'épousera, Lucinde ira dans un couvent, Valere sera déshérité ; & quant à vous, Léandre, vous prendrez patience, s'il vous plaît.

M A R T O N.

Fort bien, ma foi, voilà qui est toisé, on ne peut mieux.

L I S I M O N.

Qu'est-ce donc ! vous voilà tous interdits ! Est-ce que ce projet ne vous accommode pas ?

F R O N T I N.

Voyez si pas un d'eux defferra les dents ! La peste des fots amants & de la sotte jeunesse !

L I S I M O N.

Allons, vous savez tous mes intentions ; vous n'avez qu'à vous y conformer.

L É A N D R E.

Eh, Monsieur ! daignez suspendre votre courroux. Ne lisez-vous pas le repentir des coupables dans leurs yeux & dans leur embarras ? & voulez-vous confondre les innocents dans la même punition ?

L I S I M O N.

Cà, je veux bien avoir la foiblesse d'éprouver leur obéissance encore une fois. Voyons un peu. Eh bien, Monsieur Valere, faites-vous toujours des réflexions ?

V A L E R E.

Oui, mon pere; mais au lieu des peines du mariage, elles ne m'en offrent plus que les plaisirs.

L I S I M O N.

Oh, oh! vous avez bien changé de langage. Et toi, Lucinde, aime-tu toujours bien ta liberté?

L U C I N D E.

Je sens, mon pere, qu'il peut être doux de la perdre sous les loix du devoir.

L I S I M O N.

Ah! les voilà tous raisonnables. J'en suis charmé. Embrassez-moi, mes enfants, & allons conclure ces heureux hyménées. Ce que c'est qu'un coup d'autorité frappé à propos!

V A L E R E.

Venez, belle Angélique; vous m'avez guéri d'un ridicule qui faisoit la honte de ma jeunesse; & je vais désormais éprouver près de vous, que quand on aime bien on ne songe plus à soi-même.

F I N.

L E T T R E

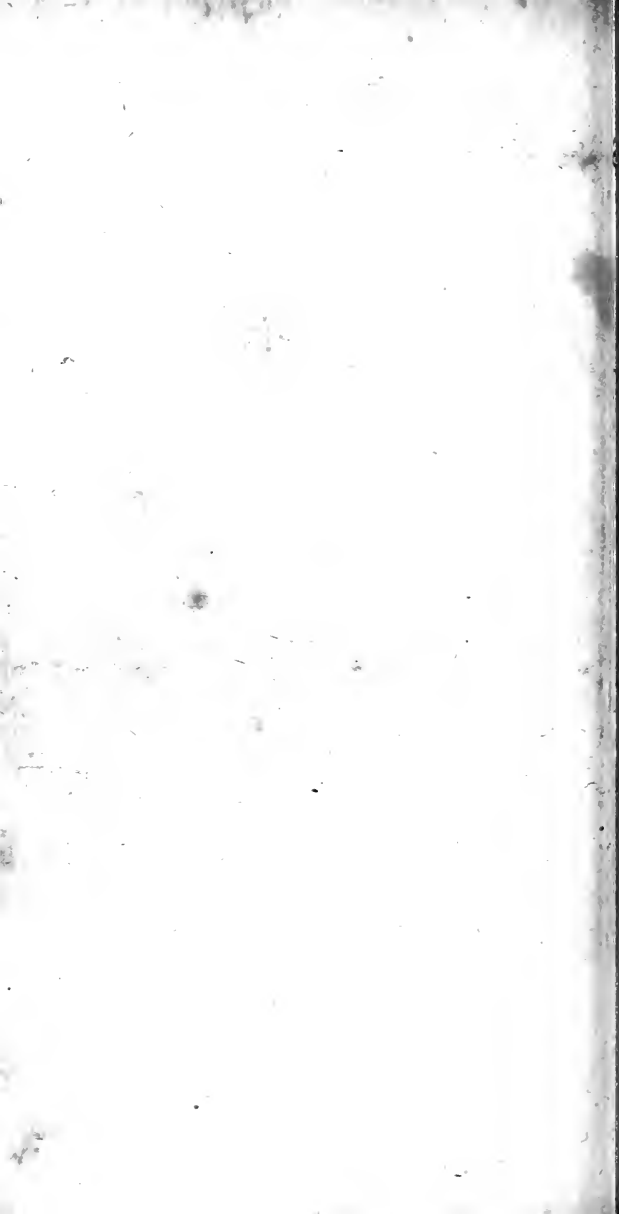
S U R

L A M U S I Q U E  
F R A N Ç A I S E.

---

*Sunt verba & voces præterea quæ nihil.*

---





## AVERTISSEMENT.

**L** A querelle excitée l'année dernière à l'Opéra, n'ayant abouti qu'à des injures, dites d'un côté avec beaucoup d'esprit, & de l'autre avec beaucoup d'animosité, je n'y voulus prendre aucune part ; car cette espece de guerre ne me convenoit en aucun sens, & je sentoís bien que ce n'étoit pas le temps de ne dire que des raisons. Maintenant que les bouffons sont congédiés, ou prêts à l'être, ou qu'il n'est plus question de cabales, je crois pouvoir hasarder mon sentiment ; & je le dirai avec ma franchise ordinaire, sans craindre en cela d'offenser personne. Il me semble même que sur un pareil sujet, toute précaution seroit injurieuse pour les Lecteurs ; car j'avoue que j'aurois fort mauvaise opinion d'un Peuple qui donneroit à des Chançons une importance ridicule ; qui feroit plus de cas de ses Musiciens que de ses Philosophes, & chez lequel il faudroit parler de Musique avec plus de circonspec-

## 226 AVERTISSEMENT.

tion , que des plus graves sujets de morale.

C'est par la raison que je viens d'exposer , que , quoique quelques - uns m'accusent , à ce qu'on dit , d'avoir manqué de respect à la Musique française dans ma première édition , le respect beaucoup plus grand , & l'estime que je dois à la Nation , m'empêchent de rien changer à cet égard dans celle-ci.

Une chose presque incroyable , si elle regardoit tout autre que moi , c'est qu'on ose m'accuser d'avoir parlé de la langue avec mépris dans un Ouvrage , où il n'en peut être question que par rapport à la Musique. Je n'ai pas changé là-dessus un seul mot dans cette édition ; ainsi en la parcourant de sens froid , le Lecteur pourra voir si cette accusation est juste. Il est vrai que , quoique nous ayons eu d'excellents Poètes , & même quelques Musiciens qui n'étoient pas sans génie , je crois notre langue peu propre à la Poésie , & point du tout à la Musique. Je ne crains pas de m'en rapporter sur ce point aux Poètes mêmes ; car quant aux Musiciens , chacun sait qu'on peut se dispenser de les consulter sur toute affaire de raisonnements. En revanche , la langue française me paroît



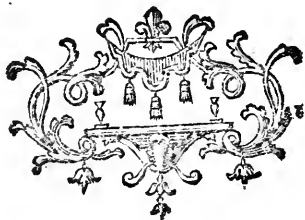
*celle des Philosophes & des Sages \* : elle semble faite pour être l'organe de la vérité & de la raison : malheur à quiconque offense l'une ou l'autre dans des écrits qui la déshonorent. Quant à moi, le plus digne hommage que je crois pouvoir rendre à cette belle & sage langue, dont j'ai le bonheur de faire usage, est de tâcher de ne la point avilir.*

*Quoique je ne veuille & ne doive point changer de ton avec le Public, que je n'attende rien de lui, & que je me soucie tout aussi peu de ses satyres que de ses éloges, je crois le respecter beaucoup plus que cette foule d'Ecrivains mercenaires & dangereux qui le flattent pour leur intérêt. Ce respect, il est vrai, ne consiste pas dans de vains ménagements, qui marquent l'opinion qu'on a de la foiblesse de ses Lecteurs ; mais à rendre hommage à leur jugement ; en appuyant par des raisons solides le sentiment qu'on leur propose, & c'est ce que je me suis toujours efforcé de faire. Ainsi, de quelque sens qu'on veuille envisager les choses, en*

\* C'est le sentiment de l'Auteur de la Lettre sur les sourds & les muets, sentiment qu'il soutient très-bien dans l'addition à cet Ouvrage, & qu'il prouve encore mieux par tous ses Ecrits.

## 228 AVERTISSEMENT.

*appréciant équitablement toutes les clameurs que cette Lettre a excitées , j'ai bien peur qu'à la fin mon plus grand tort ne soit d'avoir raison ; car je sais trop que celui-là ne me sera jamais pardonné.*





# *L E T T R E*

## SUR LA MUSIQUE

*F R A N Ç A I S E.*



Vous souvenez-vous, Monsieur, de l'histoire de cet enfant de Silésie dont parle M. de Fontenelle, & qui étoit né avec une dent d'or ? Tous les Docteurs de l'Allemagne s'épuisèrent en savantes dissertations pour expliquer comment on pouvoit naître avec une dent d'or : la dernière chose dont on s'avisa, fut de vérifier le fait, & il se trouva que la dent n'étoit pas d'or. Pour éviter un semblable inconvénient, avant que de parler de l'excellence de notre Musique, il seroit peut-être bon de s'assurer de son existence, & d'examiner d'abord, non pas si elle est d'or, mais si nous en avons une.

Les Allemands, les Espagnols & les Anglais ont long-temps prétendu posséder une musique propre à leur langue. En effet, ils avoient des Opéra nationaux qu'ils admi-

roient de très-bonne foi ; & ils étoient bien persuadés qu'il y alloit de leur gloire à laisser abolir ces chefs-d'œuvres insupportables à toutes les oreilles , excepté les leurs. Enfin le plaisir l'a emporté chez eux sur la vanité , ou du moins , ils s'en sont fait une mieux entendue , de sacrifier au goût & à la raison des préjugés , qui rendent souvent les nations ridicules , par l'honneur même qu'elles y attachent.

Nous sommes en France dans les sentiments où ils étoient alors ; mais qui nous assurera que pour avoir été plus opiniâtres , notre entêtement en soit mieux fondé ? Ne feroit-il point à propos , pour en bien juger , de mettre une fois la musique française à la coupelle de la raison , & de voir si elle soutiendra l'épreuve.

Je n'ai pas dessein d'approfondir ici cet examen ; ce n'est pas l'affaire d'une lettre , ni peut-être la mienne. Je voudrois seulement tâcher d'établir quelques principes , sur lesquels , en attendant qu'on en trouve de meilleurs , les Maîtres de l'Art , ou plutôt les Philosophes , pussent diriger leurs recherches : car , disoit autrefois un sage , c'est au Poëte à faire de la poésie , & au Musicien à faire de la musique ; mais il n'appartient qu'au Philosophe de bien parler de l'une & de l'autre.

Toute musique ne peut être composée que de ces trois choses ; mélodie ou chant ,

harmonie ou accompagnement, mouvement ou mesure. \*

Quoique le chant tire son principal caractère de la mesure ; comme il naît immédiatement de l'harmonie, & qu'il assujettit toujours l'accompagnement à sa marche, j'unirai ces deux parties dans un même article ; puis je parlerai de la mesure séparément.

L'harmonie ayant son principe dans la nature, est la même pour toutes les nations, ou si elle a quelques différences, elles sont introduites par celle de la mélodie ; ainsi, c'est de la mélodie seulement qu'il faut tirer le caractère particulier d'une musique nationale ; d'autant plus que, ce caractère étant principalement donné par la langue, le chant proprement dit doit ressentir sa plus grande influence.

On peut concevoir des langues plus propres à la musique les unes que les autres ; on en peut concevoir qui ne le feroient point du tout. Telle en pourroit être une qui ne seroit composée que de sons mixtes, de syllabes muettes, sourdes ou nazales, peu de voyelles sonores, beaucoup de consonnes & d'articulations, & qui manqueroit encore d'autres conditions essentielles, dont je par-

Quoiqu'on entende par *mesure* la détermination du nombre & du rapport des temps, & par *mouvement*, celle du degré de vitesse, j'ai cru pouvoir ici confondre ces choses sous l'idée générale de modification de la durée ou du temps.

lerai dans l'article de la mesure. Cherchons, par curiosité, ce qui résulteroit de la musique appliquée à une telle langue.

Premièrement, le défaut d'éclat dans le son des voyelles obligeroit d'en donner beaucoup à celui des notes; & parce que la langue seroit sourde, la musique seroit criarde. En second lieu, la dureté & la fréquence des consonnes forceroient à exclure beaucoup de mots, à ne procéder sur les autres que par des intonations élémentaires, & la musique seroit insipide & monotone; sa marche seroit encore lente & ennuyeuse par la même raison: & quand on voudroit prescrire un peu le mouvement, sa vitesse ressembleroit à celle d'un corps dur & anguleux qui roule sur le pavé.

Comme une telle musique seroit dénuée de toute mélodie agréable, on tâcheroit d'y suppléer par des beautés factices & peu naturelles; on la chargeroit de modulations fréquentes & régulières, mais froides, sans graces, & sans expression. On inventeroit des fredons, des cadences, des ports de voix, & d'autres agréments postiches qu'on prodigueroit dans le chant, & qui ne feroient que le rendre ridicule sans le rendre moins plat. La musique avec toute cette maussade parure resteroit languissante & sans expression; & ses images, dénuées de force & d'énergie, peindroient peu d'objets en beaucoup de notes, comme ces écritures gothiques, dont les lignes remplies de traits &

de lettres figurées, ne contiennent que deux ou trois mots, & qui renferment très-peu de sens en un grand espace.

L'impossibilité d'inventer des chants agréables obligeroit les compositeurs à tourner tous leurs soins du côté de l'harmonie; & faute de beautés réelles, ils y introduiroient des beautés de convention, qui n'auroient presque d'autre mérite que la difficulté vaincue : au lieu d'une bonne musique, ils s'imagineroient une musique savante; pour suppléer au chant, ils multiplieroient les accompagnements: il leur en coûteroit moins de placer beaucoup de mauvaises parties les unes au-dessus des autres, que d'en faire une qui fût bonne. Pour ôter l'insipidité, ils augmenteroient la confusion; ils croiroient faire de la musique, & ils ne feroient que du bruit.

Un autre effet qui résulteroit du défaut de mélodie, seroit que les Musiciens n'en ayant qu'une fausse idée, trouveroient partout une mélodie à leur maniere : n'ayant pas de véritable chant, les parties de chant ne leur coûteroient rien à multiplier, parce qu'ils donneroient hardiment ce nom à ce qui n'en seroit pas; même jusqu'à la basse-continue, à l'unisson de laquelle ils feroient sans façon réciter les basses-tailles, fauf à couvrir le tout d'une sorte d'accompagnement, dont la prétendue mélodie n'auroit aucun rapport à celle de la partie vocale. Par-tout où ils verroient des notes, ils trouveroient

dû chant, attendu qu'en effet leur chant ne seroit que des notes. *Voces , prætereaque nihil.*

Passons maintenant à la mesure, dans le sentiment de laquelle consistent en grande partie la beauté & l'expression du chant. La mesure est à peu près à la mélodie ce que la syntaxe est au discours : c'est elle qui fait l'enchaînement des mots, qui distingue les phrases, & qui donne un sens, une liaison au tout. Toute musique dont on ne sent point la mesure, ressemble, si la faute vient de celui qui l'exécute, à une écriture en chiffres, dont il faut nécessairement trouver la clef pour en démêler le sens ; mais si en effet cette musique n'a pas de mesure sensible, ce n'est alors qu'une collection confuse de mots pris au hazard & écrits sans suite, auxquels le lecteur ne trouve aucun sens, parce que l'auteur n'y en a point mis.

J'ai dit que toute musique nationale tire son principal caractère de la langue qui lui est propre ; & je dois ajouter que c'est principalement la prosodie de la langue qui constitue ce caractère. Comme la musique vocale a précédé de beaucoup l'instrumentale, celle-ci a toujours reçu de l'autre ses tours de chant & sa mesure ; & les diverses mesures de la musique vocale n'ont pu naître que des diverses manières dont on pouvoit scander les discours, & placer les breves & les longues les unes à l'égard des autres : ce qui est très-évident dans la mu-



sique grecque, dont toutes les mesures n'étoient que les formules d'autant de rythmes fournis par tous les arrangements de syllabes longues ou breves, & des pieds dont la langue & la poésie étoient susceptibles. De sorte que, quoiqu'on puisse très-bien distinguer dans le rythme musical la mesure de la prosodie, la mesure du vers & la mesure du chant, il ne faut pas douter que la musique la plus agréable, ou du moins la mieux cadencée, ne soit celle où ces trois mesures concourent ensemble le plus parfaitement qu'il est possible.

Après ces éclaircissements, je reviens à mon hypothèse; & je suppose que la même langue, dont je viens de parler, eût une mauvaise prosodie, peu marquée, sans exactitude & sans précision; que les longues & breves n'eussent pas entr'elles une durée, & en nombres des rapports simples, & propres à rendre le rythme agréable, exact, régulier; qu'elle eût des longues plus ou moins longues les unes que les autres; des breves plus ou moins breves, des syllabes ni breves ni longues, & que les différences des unes & des autres fussent indéterminées & presque incommensurables, il est clair que la musique nationale étant contrainte de recevoir dans sa mesure les irrégularités de la prosodie, n'en auroit qu'une fort vague, inégale & très-peu sensible; que le récitatif se sentiroit sur-tout de cette irrégularité; qu'on ne sauroit presque comment

y faire accorder les valeurs des notes, & celles des syllabes; qu'on seroit contraint d'y changer des mesures à tous moments, qu'on ne pourroit jamais y rendre les vers dans un rythme exact & cadencé; que, même dans les airs mesurés, tous les mouvements seroient peu naturels sans précision; que pour peu de lenteur qu'on joignît à ce défaut, l'idée de l'égalité des temps se perdrait entièrement dans l'esprit du chanteur & de l'auditeur, & qu'enfin la mesure n'étant plus sensible, ni ses retour égaux, elle ne seroit assujettie qu'au caprice du Musicien, qui pourroit à chaque instant la presser ou ralentir à son gré: de sorte qu'il ne seroit pas possible dans un concert de se passer de quelqu'un qui la marquât à tous, selon la fantaisie ou la commodité d'un seul.

C'est ainsi que les acteurs contracteroient tellement l'habitude de s'asservir la mesure, qu'on les entendroit même l'aitérer à dessein dans les morceaux où le compositeur seroit venu à bout de la rendre sensible. Marquer la mesure seroit une faüte contre la composition, & la suivre en seroit encore une contre le goût du chant: les défauts passeroient pour des beautés, & les beautés pour des défauts: les vices seroient établis en regles; & pour faire de la musique au goût de la nation, il ne faudroit que s'attacher avec soin à ce qui déplaît à toutes les autres.

Aussi, avec quelque art qu'on cherchât à couvrir les défauts d'une pareille musique,

il seroit impossible qu'elle plût jamais à d'autres oreilles qu'à celles des naturels du pays où elle seroit en usage. A force d'effluer des reproches sur leur mauvais goût ; à force d'entendre dans une langue plus favorable de la véritable musique, ils chercheroient à en rapprocher la leur, & ne feroient que lui ôter son caractère & la convenance qu'elle avoit avec la langue pour laquelle elle avoit été faite. S'ils vouloient dénaturer leur chant, ils le rendroient dur, baroque & presque inchantable : s'ils se contentoient de l'orner par d'autres accompagnements que ceux qui lui sont propres, ils ne feroient que marquer mieux sa platitute par un contraste inévitable : ils ôteroient à leur musique la seule beauté dont elle étoit susceptible, en ôtant à toutes ses parties l'uniformité du caractère, qui la faisoit être une, & en accoutumant les oreilles à dédaigner le chant pour n'écouter que la symphonie, ils parviendroient enfin à ne faire servir les voix que d'accompagnement à l'accompagnement.

Voilà par quel moyen la musique d'une telle nation se diviserait en musique vocale & instrumentale ; voilà comment, en donnant des caractères différents à ces deux espèces, on feroit un tout monstrueux. La symphonie voudroit aller en mesure, & le chant ne pouvant souffrir aucune gêne, on entendroit souvent dans les mêmes morceaux les acteurs & l'orchestre se contrarier & se faire obstacle mutuellement. Cette in-

certitude & le mélange des deux caractères introduiroient dans la maniere d'accompagner, une froideur & une lacheté qui se tourneroit tellement en habitude, que les symphonistes ne pourroient pas, même en exécutant de bonne musique, lui laisser de la force & de l'énergie. En la jouant comme la leur, ils l'énerveroient entièrement; ils feroient fort les *doux*, doux les *fort*, & ne connoîtroient pas une des nuances de ces deux mots. Ces autres mots, *rinforzando*, *dolce*, \* *risoluto*, *con gusto*, *spiritoso*, *sostenuto*, *con brio*, n'auroient pas même de synonymes dans leur langue, & celui d'*expression* n'y auroit aucun sens. Ils substitueront je ne sais combien de petits ornements froids & maussades à la vigueur du coup d'archet. Quelque nombreux que fût l'orchestre, il ne feroit aucun effet, ou n'en feroit qu'un très-désagréable. Comme l'exécution seroit toujours lâche, & que les Symphonistes aimeroient mieux jouer proprement que d'aller en mesure, ils ne seroient jamais ensemble: ils ne pourroient venir à bout de tirer un son net & juste, ni de rien exécuter dans son caractère: les étrangers seroient tous surpris que, à quelques-uns près, un orchestre vanté comme

\* Il n'y a peut-être pas quatre Symphonistes français qui sachent la différence de *piano* & *dolce*. Et c'est fort inutilement qu'ils la sauroient; car qui d'entr'eux seroit en état de la rendre?

le premier du monde, seroit à peine digne des tretaux d'une guinguette. \* Il devroit naturellement arriver que de tels Musiciens prissent en haine la musique qui auroit mis leur honte en évidence : & bientôt joignant la mauvaise volonté au mauvais goût, ils mettroient encore du dessein prémédité dans la ridicule exécution dont ils auroient bien pu se fier à leur mal-adresse.

D'après une autre supposition contraire à celle que je viens de faire, je pourrois déduire aisément toutes les qualités d'une véritable musique, faite pour émouvoir, pour imiter, pour plaire, & pour porter au cœur les plus douces impressions de l'harmonie & du chant ; mais comme ceci nous écarteroit trop de notre sujet, & sur-tout des idées qui nous sont connues, j'aime mieux me borner à quelques observations sur la musique italienne, qui puissent nous aider à mieux juger de la nôtre.

Si l'on demandoit laquelle de toutes les langues doit avoir une meilleure Grammaire, je répondrois que c'est celle du peuple qui

\* Comme on m'a assuré qu'il y avoit parmi les Symphonistes de l'opéra, non-seulement de très-bons violons ; ce que je confesse qu'ils sont presque tous, pris séparément ; mais de véritablement honnêtes gens, qui ne se prétent point aux cabales de leurs confreres pour mal servir le public ; je me hâte d'ajouter ici cette distinction, pour réparer, autant qu'il est en moi, le tort que je puis avoir vis-à-vis de ceux qui la méritent.

raisonne le mieux ; & si l'on demandoit lequel de tous les peuples doit avoir une meilleure musique , je dirois que c'est celui dont la langue y est la plus propre. C'est ce que j'ai déjà établi ci-devant , & que j'aurai occasion de confirmer dans la suite de cette lettre. Or , s'il y a en Europe une langue propre à la musique , c'est certainement l'italienne ; car cette langue est douce , sonore , harmonieuse , & accentuée plus qu'aucune autre ; & ces quatre qualités sont précisément les plus convenables au chant.

Elle est douce , parce que les articulations y sont peu composées , que la rencontre des consonnes y est rare & sans rudesse , & qu'un très-grand nombre de syllabes n'y étant formées que de voyelles , les fréquentes élisions en rendent la prononciation plus coulante. Elle est sonore , parce que la plupart des voyelles y sont éclatantes , qu'elle n'a pas de diphthongues composées , qu'elle a peu ou point de voyelles nazales , & que les articulations rares & faciles distinguent mieux le son des syllabes , qui en devient plus net & plus plein. A l'égard de l'harmonie , qui dépend du nombre & de la prosodie autant que des sons , l'avantage de la langue italienne est manifeste sur ce point : car il faut remarquer que ce qui rend une langue harmonieuse & véritablement pittoresque , dépend moins de la force réelle de ses termes , que de la distance qu'il y a du doux au fort entre les sons qu'elle emploie , & du choix qu'on  
en

en peut faire pour les tableaux qu'on a à peindre. Ce supposé, que ceux qui pensent que l'Italien n'est que le langage de la douceur & de la tendresse, prennent la peine de comparer entr'elles ces deux strophes du Tasse.

Teneri sdegni , e placide e tranquille  
Repulse , e cari vezzi , e liete paci ,  
Sorrissi , parolette , e dolci stille.  
Di pianto e sospir , tronchi e molli bacci :  
Fusè tai cosé tutte , e poscia unille ,  
Et al foce tempro di lente faci ;  
E ne formo quel si mirabil cinto  
Di ch'ella aveva il bel fianco succinto ,

Chiama gl' abitator de l'ombre eterne  
Il rauco suon de la tartarea tromba ;  
Treman le spaziose atre caverne ,  
E l'aer cieco a quel romor rimbomba ;  
Ne si stridendo mai da le superne  
Regioni del Cielo il folgor piomba ,  
Ne si scossa giammai tremma la terra  
Quando i vapori in sen gravida ferra.

Et s'ils désespèrent de rendre en français la douce harmonie de l'une, qu'ils essaient d'exprimer la rauque dureté de l'autre : il n'est pas besoin pour juger de ceci d'entendre la langue, il ne faut qu'avoir des oreilles & de la bonne foi. Au reste, vous observerez que cette dureté de la dernière strophe n'est point sourde, mais très-sonore, & qu'elle n'est que pour l'oreille & non pour

la prononciation : car la langue n'articule pas moins facilement les *r* multipliées qui font la rudesse de cette strophe , que les *l* qui rendent la première si coulante. Au contraire, toutes les fois que nous voulons donner de la dureté à l'harmonie de notre langue , nous sommes forcés d'entasser des consonnes de toute espèce qui forment des articulations difficiles & rudes , ce qui retarde la marche du chant , & contraint souvent la Musique d'aller plus lentement , précisément quand le sens des paroles exigeroit le plus de vitesse.

Si je voulois m'étendre sur cet article , je pourrois peut-être vous faire voir encore que les inversions de la langue italienne sont beaucoup plus favorables à la bonne mélodie que l'ordre didactique de la nôtre ; & qu'une phrase musicale se développe d'une manière plus agréable & plus intéressante , quand le sens du discours , long-temps suspendu , se résout sur le verbe avec la cadence , que quand il se développe à mesure , & laisse affoiblir ou satisfaire ainsi par degrés le désir de l'esprit , tandis que celui de l'oreille augmente en raison contraire jusqu'à la fin de la phrase. Je vous prouverois encore que l'art des suspensions & des mots entrecoupés , que l'heureuse constitution de la langue rend si familiers à la Musique italienne , est entièrement inconnu dans la nôtre , & que nous n'avons d'autres moyens pour y suppléer , que des silences , qui ne sont



jamais du chant, & qui, dans ces occasions, montrent plutôt la pauvreté de la Musique que les ressources du Musicien.

Il me resteroit à parler de l'accent, mais ce point important demande une si profonde discussion, qu'il vaut mieux la réserver à une meilleure main : je vais donc passer aux choses plus essentielles à mon objet, & tâcher d'examiner notre Musique en elle-même.

Les Italiens prétendent que notre mélodie est plate & sans aucun chant, & toutes les nations \* neutres confirment unanimement leur jugement sur ce point. De notre côté nous accusons la leur d'être bizarre & baroque. \*\* J'aime mieux croire que les uns ou les autres se trompent, que d'être réduit à dire que dans des contrées où les sciences & tous les arts sont parvenus à un si haut degré, la musique seule est encore à naître.

\* Il a été un temps, dit Milord Shaftesbury, où l'usage de parler français avoit mis parmi nous la musique française à la mode. Mais bientôt la musique italienne nous montrant la nature de plus près, nous dégoûta de l'autre, & nous la fit appercevoir aussi lourde, aussi plate, & aussi maussade qu'elle l'est en effet.

\*\* Il me semble qu'on n'ose plus tant faire ce reproche à la mélodie italienne, depuis qu'elle s'est fait entendre parmi nous : c'est ainsi que cette musique admirable n'a qu'à se montrer telle qu'elle est pour se justifier de tous les torts dont on l'accuse.

Les moins prévenus d'entre nous \* se contentent de dire que la musique italienne & la française sont toutes deux bonnes, chacune dans son genre, chacune pour la langue qui lui est propre; mais outre que les autres nations ne conviennent pas de cette parité, il resteroit toujours à savoir laquelle des deux langues peut comporter le meilleur genre de musique en soi : question fort agitée en France, mais qui ne le sera jamais ailleurs; question qui ne peut être décidée que par une oreille parfaitement neutre, & qui par conséquent devient tous les jours plus difficile à résoudre dans le seul pays où elle soit en problème. Voici sur ce sujet quelques expériences que chacun est maître de vérifier, & qui me paroissent pouvoir servir à cette solution, du moins quant à la mélodie, à laquelle seule se réduit presque toute la dispute.

J'ai pris dans les deux musiques des airs également estimés chacun dans son genre, & les dépouillant les uns de leurs ports de voix & de leurs cadences éternelles, les autres de notes sous-entendues que le compositeur ne se donne point la peine d'écri-

\* Plusieurs condamnent l'exclusion totale que les amateurs de musique donnent sans balancer à la musique française; ces modérés conciliateurs ne voudroient pas de goûts exclusifs, comme si l'amour des bonnes choses devoit faire aimer les mauvaises.

re, & dont il se remet à l'intelligence du chanteur ; \* je les ai solfiés exactement sur la note, sans aucun ornement, & sans rien fournir de moi-même au sens ni à la liaison de la phrase. Je ne vous dirai point quel a été dans mon esprit le résultat de cette comparaison, parce que j'ai le droit de vous proposer mes raisons & non pas mon autorité : je vous rends compte seulement des moyens que j'ai pris pour me déterminer, afin que, si vous les trouvez bons, vous puissiez les employer à votre tour. Je dois vous avertir seulement, que cette expérience demande bien plus de précautions qu'il ne semble. La première, & la plus difficile de toutes, est d'être de bonne foi, & de se rendre également équitable dans le choix & dans le jugement. La seconde est que pour tenter cet examen, il faut nécessairement être éga-

\* C'est donner toute la faveur à la musique française, que de s'y prendre ainsi : car ces notes sous-entendues dans l'italienne, ne sont pas moins de l'essence de la mélodie que celles qui sont sur le papier. Il s'agit moins de ce qui est écrit que de ce qui doit se chanter, & cette manière de noter doit seulement passer pour une sorte d'abréviation, au lieu que les cadences & les ports de voix du chant français sont bien, si l'on veut, exigés par le goût, mais ne constituent point la mélodie, & ne sont pas de son essence ; c'est pour elle une sorte de fard qui couvre sa laideur sans la détruire, & qui ne la rend que plus ridicule aux oreilles sensibles.

lement versé dans les deux styles ; autrement celui qui seroit le plus familier présenteroit à chaque instant à l'esprit au préjudice de l'autre ; & cette deuxième condition n'est guere plus facile que la première : car de tous ceux qui connoissent bien l'une & l'autre musique , nul ne balance sur le choix ; & l'on a pu voir par les plaisants barbouillages de ceux qui se sont mêlés d'attaquer l'italienne , quelle connoissance ils avoient d'elle & de l'art en général.

Je dois ajouter qu'il est essentiel d'aller bien exactement en mesure , mais je prévois que cet avertissement , superflu dans tout autre pays , sera fort inutile dans celui-ci , & cette seule omission entraîne nécessairement l'incompétence du jugement.

Avec toutes ces précautions , le caractère de chaque genre ne tarde pas à se déclarer , & alors il est bien difficile de ne pas revêtir les phrases des idées qui leur conviennent , & de n'y pas ajouter , du moins par l'esprit , les tours & les ornements qu'on a la force de leur refuser par le chant. Il ne faut pas non plus s'en tenir à une seule épreuve ; car un air peut plaire plus qu'un autre , sans que cela décide de la préférence du genre ; & ce n'est qu'après un grand nombre d'essais qu'on peut établir un jugement raisonnable. D'ailleurs , en s'ôtant la connoissance des paroles , on s'ôte celle de la partie la plus importante de la mélodie , qui est l'expression ; & tout ce qu'on peut décider par cette voie ,

c'est si la modulation est bonne, & si le chant a du naturel & de la beauté. Tout cela nous montre combien il est difficile de prendre assez de précautions contre les préjugés, & combien le raisonnement nous est nécessaire pour nous mettre en état de juger sagement des choses de goût.

J'ai fait une autre épreuve qui demande moins de précautions, & qui vous paroîtra peut-être plus décisive. J'ai donné à chanter à des Italiens les plus beaux airs de Lulli, & à des Musiciens français des airs de Leo & du Pergolèse, & j'ai remarqué que, quoique ceux-ci fussent fort éloignés de saisir le vrai goût de ces morceaux, ils en sentoient pourtant la mélodie, & en tiroient à leur manière des phrases de musique chantantes, agréables & bien cadencées. Mais les Italiens solfiant très-exactement nos airs les plus pathétiques, n'ont jamais pu y reconnoître ni phrases, ni chant; ce n'étoit pas pour eux de la musique qui eût du sens, mais seulement des suites de notes placées sans choix & comme au hazard; ils les chantoient précisément comme vous liriez des mots arabes écrits en caractères français. \*

\* Nos Musiciens prétendent tirer un grand avantage de cette différence : nous exécutons la musique italienne, disent-ils avec leur fierté accoutumée, & les Italiens ne peuvent exécuter la nôtre; donc notre musique vaut mieux que la leur. Ils ne voient pas qu'ils devroient tirer une consé-

Troisième expérience. J'ai vu à Venise un Arménien, homme d'esprit, qui n'avoit jamais entendu de musique, & devant lequel on exécuta dans un même concert un monologue français qui commence par ce vers :

Temple sacré, séjour tranquille ;

Et un air de Galuppi, qui commence par celui-ci :

Voi che languite senza speranza :

L'un & l'autre furent chantés, médiocrement pour le français, & mal pour l'Italien, par un homme accoutumé seulement à la musique française, & alors très-enthousiaste de celle de M. Rameau. Je remarquai dans l'Arménien, durant tout le chant français, plus de surprise que de plaisir ; mais tout le monde observa dès les premières mesures de l'air italien, que son visage & ses yeux s'adouciſſoient. Il étoit enchanté : il prêtoit son ame aux impressions de la musique ; & quoiqu'il entendît peu la langue, les simples sons lui cauſoient un ravissement sensible. Dès ce moment on ne put plus lui faire écouter aucun air français.

Mais ſans chercher ailleurs des exemples, n'avons-nous pas même parmi nous plusieurs perſonnes qui ne connoiſſant que notre Opéra,

quence toute contraire , & dire donc les Italiens, ont une mélodie, & nous n'en avons point.

croient de bonne foi n'avoir aucun goût pour le chant, & n'ont été désabusées que par les intermedes italiens. C'est précisément parce qu'ils n'aimoient que la véritable musique, qu'ils croyoient ne pas aimer la musique.

J'avoue que tant de faits m'ont rendu douteuse l'existence de notre mélodie, & m'ont fait soupçonner qu'elle pourroit bien n'être qu'une sorte de plein-chant modulé, qui n'a rien d'agréable en lui-même, qui ne plaît qu'à l'aide de quelques ornemens arbitraires, & seulement à ceux qui sont convenus de les trouver beaux. Aussi à peine notre musique est-elle supportable à nos propres oreilles, lorsqu'elle est exécutée par des voix médiocres qui manquent d'art pour la faire valoir. Il faut des Fel & des Jeliotte pour chanter la musique française : mais toute voix est bonne pour l'italienne, parce que les beautés du chant italien sont dans la musique même, au lieu que celles du chant français, s'il en a, ne sont que dans l'art du Chanteur. \*

\* Au reste, c'est une erreur de croire qu'en général les Chanteurs italiens aient moins de voix que les français. Il faut au contraire qu'ils aient le timbre plus fort & plus harmonieux pour pouvoir se faire entendre sur les théâtres immenses de l'Italie, sans cesser de ménager les sons, comme le veut la musique italienne. Le chant français exige tout l'effort des poulmons, toute l'étendue de la voix : plus fort, nous disent nos Maîtres ;

Trois choses me paroissent concourir à la perfection de la mélodie italienne. La première est la douceur de la langue, qui rend toutes les inflexions faciles, laisse au goût du Musicien la liberté d'en faire un choix plus exquis, de varier davantage les combinaisons, & de donner à chaque Acteur un tour de chant particulier, de même que chaque homme a son geste & son ton qui lui sont propres, & qui le distinguent d'un autre homme.

La deuxième est la hardiesse des modulations, qui, quoique moins servilement préparées que les nôtres, se rendent plus agréables, en se rendant plus sensibles, & sans donner de la dureté au chant, ajoutent une vive énergie à l'expression. C'est par elle que le Musicien, passant brusquement d'un ton ou d'un mode à un autre, & supprimant quand il le faut les transitions intermédiaires & scholastiques, fait exprimer les réticences, les interruptions, les discours entre-coupés qui sont le langage des passions impétueuses, que le bouillant Métastase a

enfilez les sons ; ouvrez la bouche ; donnez toute votre voix. Plus doux, disent les Maîtres italiens ; ne forcez point ; chantez sans gêne ; rendez vos sons doux, flexibles & coulants ; réservez les éclats pour ces moments rares & passagers où il faut surprendre & déchirer. Or il me paroît que dans la nécessité de se faire entendre, celui-là doit avoir plus de voix, qui peut se passer de crier.



employé si souvent, que les Porpora, les Galuppi, les Cocchi, les Jumella, les Terradeglias ont su rendre avec succès, & que nos Poètes lyriques connoissent aussi peu que nos Musiciens.

Le troisieme avantage, & celui qui prête à la mélodie son plus grand effet, est l'extrême précision de mesure qui s'y fait sentir dans les mouvements les plus lents, ainsi que dans les plus gais: précision qui rend le chant animé & intéressant, les accompagnements vifs & cadencés, qui multiplie réellement les chants, en faisant d'une même combinaison de sons autant de différentes mélodies qu'il y a de manieres de les scander; qui porte au cœur tous les sentimens, & à l'esprit tous les tableaux; qui donne au Musicien le moyen de mettre en air tous les caracteres de paroles imaginables, plusieurs dont nous n'avons pas même l'idée, \* & qui rend les mouvements propres à exprimer tous les caracte-

\* Pour ne pas sortir du genre comique, le seul connu à Paris, voyez les airs, *Quando sciolto avrò il contratto*, &c. *Io ò un vespajo*, &c. *O questo o quello t'ai a risolvere*, &c. *A un gusto da stordite*, &c. *Stizzoso mio, 'stizzoso*, &c. *Io sono una Donzella*, &c. *Quanti maestri, quanti dottori*, &c. *I Sbirri già lo aspetano*, &c. *Ma dunque il testamento*, &c. *Senti me, se brami stare. O che risa, che piacere*, &c; tous caracteres d'airs dont la musique française n'a pas les premiers éléments, & dont elle n'est pas en état d'exprimer un seul mot.

res, \* ou un seul mouvement propre à constater & changer de caractère au gré du compositeur.

Voilà, ce me semble, les sources d'où le chant italien tire ses charmes & son énergie; à quoi l'on peut ajouter une nouvelle & très-forte preuve de l'avantage de sa mélodie, en ce qu'elle n'exige pas autant que la nôtre de ces fréquents renversements d'harmonie, qui donnent à la basse-continue le véritable chant d'un dessus. Ceux qui trouvent de si grandes beautés dans la mélodie française, devraient bien nous dire à laquelle de ces choses elle en est redevable, ou nous montrer les avantages qu'elle a pour y suppléer.

Quand on commence à connoître la mélodie italienne, on ne lui trouve d'abord que des graces, & on ne la croit propre qu'à exprimer des sentimens agréables; mais pour peu qu'on étudie son caractère pathétique & tragique, on est bientôt surpris de la force qu'elle prête l'art des compositeurs dans les grands morceaux de musique. C'est à l'aide de ces modulations savantes,

\* Je me contenterai d'en citer un seul exemple, mais très-frappant; c'est l'air *Se pur d'un infelice*, &c. de la fausse suivante; &c. Air très-pathétique sur un mouvement très-gai, auquel il n'a manqué qu'une voix pour le chanter, un Orchestre pour l'accompagner, des oreilles pour l'entendre, & la seconde partie qu'il ne falloit pas supprimer.

de cette harmonie simple & pure, de ces accompagnements vifs & brillants, que ces chants divins déchirent ou ravissent l'ame, mettent le spectateur hors de lui-même, & lui arrachent, dans ses transports, des cris, dont jamais nos tranquilles Opéra ne furent honorés.

Comment le Musicien vient-il à bout de produire ces grands effets ? Est-ce à force de contraster les mouvements, de multiplier les accords, les notes, les parties ? Est-ce à force d'entasser desseins sur desseins, instruments sur instruments ? Tout ce fatras, qui n'est qu'un mauvais supplément où le génie manque, étoufferoit le chant, loin de l'animer, & détruiroit l'intérêt en partageant l'attention. Quelque harmonie que puissent faire ensemble plusieurs parties toutes bien chantantes, l'effet de ces beaux chants s'évanouit aussi-tôt qu'ils se font entendre à la fois, & il ne reste que celui d'une suite d'accords, qui, quoi qu'on puisse dire, est toujours froide quand la mélodie ne l'anime pas ; de sorte que plus on entasse des chants mal à propos, & moins la musique est agréable & chantante : parce qu'il est impossible à l'oreille de se prêter au même instant à plusieurs mélodies, & que l'une effaçant l'impression de l'autre, il ne résulte du tout que de la confusion & du bruit. Pour qu'une musique devienne intéressante, pour qu'elle porte à l'ame les sentiments qu'on y veut exciter, il faut que toutes les parties concourent à

fortifier l'expression du sujet ; que l'harmonie ne serve qu'à le rendre plus énergique ; que l'accompagnement l'embellisse , sans le couvrir ni le défigurer ; que la basse , par une marche uniforme & simple , guide en quelque sorte celui qui chante , & celui qui écoute , sans que ni l'un ni l'autre s'en apperçoive ; il faut , en un mot , que le tout ensemble ne porte à la fois qu'une mélodie à l'oreille , & qu'une idée à l'esprit.

Cette unité de mélodie me paroît une règle indispensable & non moins importante en musique , que l'unité d'action dans une tragédie ; car elle est fondée sur le même principe , & dirigée vers le même objet. Aussi tous les bons Compositeurs italiens s'y conforment-ils avec un soin qui dégénere quelque fois en affectation ; & pour peu qu'on y réfléchisse , on sent bientôt que c'est d'elle que leur musique tire son principal effet. C'est dans cette grande règle qu'il faut chercher la cause des fréquents accompagnements à l'unisson qu'on remarque dans la musique italienne , & qui fortifiant l'idée du chant , en rendent en même-temps les sons plus moëlleux , plus doux & moins fatigants pour la voix. Ces unissons ne sont point praticables dans notre musique , si ce n'est sur quelques caracteres d'airs choisis & tournés exprès pour cela. Jamais un air pathétique français ne seroit supportable accompagné de cette manière , parce que la musique vocale & l'instrumentale ayant parmi

nous des caractères différents, on ne peut, sans pécher contre la mélodie & le goût, appliquer à l'une les mêmes tours qui conviennent à l'autre, sans compter que la mesure étant toujours vague & indéterminée, sur-tout dans les airs lents, les instruments & la voix ne pourroient jamais s'accorder, & ne marcheroient point assez de concert pour produire ensemble un effet agréable. Une beauté qui résulte encore de ces unisons, c'est de donner une expression plus sensible à la mélodie, tantôt en renforçant tout d'un coup les instruments sur un passage, tantôt en les radoucissant, tantôt en leur donnant un trait de chant énergique & saillant que la voix n'auroit pu faire, & que l'auditeur adroitement trompé ne laisse pas de lui attribuer, quand l'orchestre fait le faire sortir à propos. Delà naît encore cette parfaite correspondance de la symphonie & du chant, qui fait que tous les traits qu'on admire dans l'une, ne sont que des développements de l'autre, de sorte que c'est toujours dans la partie vocale qu'il faut chercher la source de toutes les beautés de l'accompagnement. Cet accompagnement est si bien uni avec le chant, & si exactement relatif aux paroles, qu'il semble souvent déterminer le jeu, & dicter à l'acteur le geste qu'il doit faire ; \*

\* On en trouve des exemples fréquents dans les intermedes qui nous ont été donnés cette année ; entr'autres dans l'air à *un gusto da sfordire*, du maî-

& tel qui n'auroit pu jouer le rôle sur les paroles seules, le jouera très-juste sur la musique, parce qu'elle fait bien sa fonction d'interprète.

Au reste, il s'en faut beaucoup que les accompagnements italiens soient toujours à l'unisson de la voix. Il y a deux cas assez fréquents où le Musicien les en sépare : l'un, quand la voix roulant avec légèreté sur des cordes d'harmonie, fixe assez l'attention pour que l'accompagnement ne puisse la partager ; encore alors donne-t-on tant de simplicité à cet accompagnement, que l'oreille affectée seulement d'accords agréables, n'y sent aucun chant qui puisse la distraire.

L'autre cas demande un peu plus de soin pour le faire entendre.

*Quand le Musicien saura son art, dit l'auteur de la lettre sur les sourds & les muets, les parties d'accompagnement concourront ou à fortifier l'expression de la partie chantante, ou à ajouter de nouvelles idées que le sujet demandoit, & que la partie chantante n'aura pu rendre.* Ce passage me paroît renfermer un précepte très-utile ; & voici comment je pense qu'on doit l'entendre.

Si le chant est de nature à exiger quelques additions, ou, comme disoient nos anciens

tre de musique ; dans celui *son Padrone*, de la femme orgueilleuse ; dans celui *vi sto ben*, du Tracollo ; dans celui *tu non pensi no signora*, de la Bohémienne, & dans presque tous ceux qui demandent du jeu.

Musiciens, quelques *diminutions*, \* qui ajoutent à l'expression ou à l'agrément sans détruire en cela l'unité de mélodie; de sorte que l'oreille, qui blâmeroit peut-être ces additions faites par la voix, les approuve dans l'accompagnement, & s'en laisse doucement affecter, sans cesser pour cela d'être attentive au chant; alors l'habile Musicien, les ménageant à propos & les employant avec goût, embellira son sujet, & le rendra plus expressif, sans le rendre moins un; & quoique l'accompagnement n'y soit pas exactement semblable à la partie chantante, l'un & l'autre ne feront pourtant qu'un chant & qu'une mélodie. Que si le sens des paroles comporte une idée accessoire que le chant n'aura pas pu rendre, le Musicien l'enchaînera dans des silences ou dans des tenues, de manière qu'il puisse la présenter à l'auditeur, sans le détourner de celle du chant. L'avantage seroit encore plus grand, si cette idée accessoire pouvoit être rendue par un accompagnement contraint & continu, qui fît plutôt un léger murmure qu'un véritable chant, comme seroit le bruit d'une rivière ou le gazouillement des oiseaux: car alors le compositeur pourroit séparer tout-à-fait le chant de l'accompagnement; destinant uniquement ce dernier à rendre l'idée accessoire, il disposera son chant de

\* On trouvera le mot *diminution* dans le quatrième volume de l'Encyclopédie.

maniere à donner des jours fréquents à l'orchestre, en observant avec soin que la symphonie soit toujours dominée par la partie chantante; ce qui dépend encore plus de l'art du compositeur, que de l'exécution des instruments : mais ceci demande une expérience consommée pour éviter la duplicité de mélodie.

Voilà tout ce que la regle de l'unité peut accorder au goût du Musicien, pour parer le chant, ou le rendre plus expressif, soit en embellissant le sujet principal, soit en y ajoutant un autre qui lui reste assujetti. Mais de faire chanter à part, des violons d'un côté, de l'autre des flûtes, de l'autre des bassons, chacun sur un dessein particulier, & presque sans rapport entr'eux; & d'appeller tout ce chaos de la musique, c'est insulter également l'oreille & le jugement des auditeurs.

Une autre chose, qui n'est pas moins contraire que la multiplication des parties, à la regle que je viens d'établir, c'est l'abus ou plutot l'usage des fugues, imitations, doubles desseins, & autres beautés arbitraires, & de pure convention, qui n'ont presque de mérite que la difficulté vaincue, & qui toutes ont été inventées dans la naissance de l'art pour faire briller le savoir en attendant qu'il fût question du génie. Je ne dis pas qu'il soit tout-à-fait impossible de conserver l'unité de mélodie dans une fugue, en conduisant habilement l'attention de l'auditeur d'une



partie à l'autre, à mesure que le sujet y passe; mais ce travail est si pénible, que presque personne n'y réussit; & si ingrat, qu'à peine le succès peut-il dédommager de la fatigue d'un tel ouvrage. Tout cela n'aboutissant qu'à faire du bruit, ainsi que la plupart de nos cœurs si admirés \*, est également indigne d'occuper la plume d'un homme de génie, & l'attention d'un homme de goût. A l'égard des contre-fugues, doubles-fugues, fugues renversées, basses, contraintes, & autres sottises difficiles, que l'oreille ne peut souffrir, & que la raison ne peut justifier, ce sont évidemment des restes de barbarie & de mauvais goût, qui ne subsistent, comme les portails de nos églises gothiques, que pour la honte de ceux qui ont eu la patience de les faire.

Il a été un temps où l'Italie étoit barbare; & même après la renaissance des autres arts,

\* Les Italiens ne sont pas eux-mêmes tout-à-fait revenus de ce préjugé barbare. Ils se piquent encore d'avoir dans leurs Eglises de la musique bruyante; ils ont souvent des Messes & des motets à quatre chœurs, chacun sur un dessein différent; mais les grands maîtres ne font que rire de tout ce fatras. Je me souviens que Terradellas me parlant de plusieurs motets de sa composition, où il avoit mis des chœurs travaillés avec un grand soin, étoit honteux d'en avoir fait de si beaux, & s'en excusoit sur sa jeunesse. Autrefois, disoit-il, j'aimois à faire du bruit; à présent je tâche de faire de la musique.

que l'Europe lui doit tous, la musique plus tardive n'y a point pris aisément cette pureté de goût qu'on y voit briller aujourd'hui; & l'on ne peut guere donner une plus mauvaise idée de ce qu'elle étoit alors, qu'en remarquant qu'il n'y a eu pendant long-temps qu'une même musique en France & en Italie, & \* que les Musiciens des deux contrées communiquoient familièrement entr'eux, non pourtant sans qu'on pût remarquer déjà dans les nôtres le germe de cette jalousie, qui est inséparable de l'infériorité. Lulli même, alarmé de l'arrivée de Corelli, se hâta de le faire chasser de France: ce qui lui fut d'autant plus aisé que Corelli étoit plus grand homme, & par conséquent moins courtisan que lui. Dans ce temps où la musique naissoit à peine, elle avoit en Italie cette

\* L'Abbé du Bos se tourmente beaucoup pour faire honneur aux Pays-Bas du renouvellement de la musique, & cela pourroit s'admettre, si l'on donnoit le nom de musique à un continuel remplissage d'accords; mais si l'harmonie n'est que la basse commune, & que la mélodie seule constitue le caractère, non-seulement la musique moderne est née en Italie, mais il y a quelque apparence que dans toutes nos langues vivantes, la musique italienne est la seule qui puisse réellement exister. Du temps d'Orlande & de Goudimel, on faisoit de l'harmonie & des sons; Lully a joint un peu de cadence; Corelli, Buononcini, Vinci & Pergolèse, sont les premiers qui aient fait de la musique.

ridicule emphase de science harmonique , ces pédantesques prétentions de doctrine qu'elle a chèrement conservées parmi nous , & par lesquelles on distingue aujourd'hui cette musique méthodique , compassée , mais sans génie , sans invention & sans goût , qu'on appelle à Paris *musique écrite* par excellence , & qui , tout au plus , n'est bonne en effet qu'à écrire , & jamais à exécuter.

Depuis même que les Italiens ont rendu l'harmonie plus pure , plus simple , & donné tous leurs soins à la perfection de la mélodie , je ne nie pas qu'il ne soit encore demeuré parmi eux quelques légères traces de fugues & de desseins gothiques , & quelquefois de doubles & triples mélodies. C'est de quoi je pourrois citer plusieurs exemples dans les intermedes qui nous sont connus , & entr'autres le mauvais quatuor qui est à la fin de *la femme orgueilleuse*. Mais outre que ces choses sortent du caractère établi ; outre qu'on ne trouve jamais rien de semblable dans les tragédies , & qu'il n'est pas plus juste de juger l'Opéra italien sur ces farces , que de juger notre Théâtre français sur l'*In-romptu de Campagne* , ou le *Baron de la Crasse* ; il faut aussi rendre justice à l'art avec lequel les compositeurs ont souvent évité dans ces intermedes les pieges qui leur étoient tendus par les Poètes , & ont fait tourner au profit de la regle des situations qui sembloient les forcer à l'enfreindre.

De toutes les parties de la musique , la

plus difficile à traiter sans sortir de l'unité de mélodie, est le Duo, & cet article mérite de nous arrêter un moment. L'auteur de la Lettre sur Omphale a déjà remarqué que les Duo sont hors de la nature ; car rien n'est moins naturel que de voir deux personnes se parler à la fois durant un certain temps, soit pour dire la même chose, soit pour se contredire, sans jamais s'écouter ni se répondre. Et quand cette supposition pourroit s'admettre en certain cas, il est bien certain que ce ne seroit jamais dans la tragédie, où cette indécence n'est convenable ni à la dignité des personnages qu'on y fait parler, ni à l'éducation qu'on leur suppose. Or, le meilleur moyen de sauver cette absurdité, c'est de traiter le plus qu'il est possible le Duo en Dialogue, & ce premier soin regarde le Poète ; ce qui regarde le Musicien, c'est de trouver un chant convenable au sujet, & distribué de telle sorte, que chacun des Interlocuteurs parlant alternativement, toute la suite du dialogue ne forme qu'une mélodie, qui sans changer de sujet, ou du moins sans altérer le mouvement, passe dans son progrès d'une partie à l'autre, sans cesser d'être une, & sans enjamber. Quand on joint ensemble les deux parties, ce qui doit se faire rarement & durer peu, il faut trouver un chant susceptible d'une marche par tierces, ou par sixtes, dans lequel la seconde partie fasse son effet sans distraire l'oreille de la première. Il faut

garder la dureté des dissonances, les sons perçants & renforcés, le fortissimo de l'orchestre pour des instants de désordre & de transport, où les acteurs semblant s'oublier eux-mêmes, portent leurs égarements dans l'ame de tout spectateur sensible, & lui font éprouver le pouvoir de l'harmonie sobrement ménagée. Mais ces instants doivent être rares & amenés avec art. Il faut, par une musique douce & affectueuse, avoir déjà disposé l'oreille & le cœur à l'émotion, pour que l'un & l'autre se prêtent à ces ébranlements violents, & il faut qu'ils passent avec la rapidité qui convient à notre foiblesse; car, quand l'agitation est trop forte, elle ne sauroit durer, & tout ce qui est au-delà de la nature ne touche plus.

En disant ce que les Duo doivent être, j'ai dit précisément ce qu'ils sont dans les opéra italiens. Si quelqu'un a pu entendre sur un théâtre d'Italie un Duo tragique chanté par deux bons acteurs, & accompagné par un véritable orchestre, sans en être attendri; s'il a pu d'un œil sec assister aux adieux de Mandane & d'Aïbace, je le tiens digne de pleurer à ceux de Lybie & d'Epaphus.

Mais, sans insister sur les Duo tragiques, genre de musique dont on n'a pas même l'idée à Paris, je puis vous citer un Duo comique qui y est connu de tout le monde, & je le citerai hardiment comme un modele de chant, d'unité de mélodie, de

dialogue & de goût, auquel, selon moi, rien ne manquera, quand il sera bien exécuté, que des auditeurs qui sachent l'entendre : c'est celui du premier acte de la Serva Padrona, *Lo coosco a quegl' occhietti*, &c. J'avoue que peu de Musiciens français sont en état d'en sentir les beautés, & je dirois volontiers du Pergolèse, comme Cicéron disoit d'Homère, que c'est déjà avoir fait beaucoup de progrès dans l'art, que de se plaire à sa lecture.

J'espère, Monsieur, que vous me pardonnerez la longueur de cet article, en faveur de sa nouveauté, & de l'importance de son objet. J'ai cru devoir m'étendre un peu sur une règle aussi essentielle que celle de l'unité de mélodie ; règle dont aucun rhéoricien, que je sache, n'a parlé jusqu'à ce jour ; que les Compositeurs italiens ont seuls sentie & pratiquée, sans se douter, peut-être, de son existence, & de laquelle dépendent la douceur du chant, la force de l'expression, & presque tout le charme de la bonne musique. Avant que de quitter ce sujet, il me reste à vous montrer qu'il en résulte de nouveaux avantages pour l'harmonie même, aux dépens de laquelle je semblois accorder tout l'avantage à la mélodie ; & que l'expression du chant donne lieu à celle des accords, en forçant le compositeur à les ménager.

Vous ressouvenez-vous, Monsieur, d'avoir entendu quelquefois dans les interme-  
des

dès qu'on nous a donnés cette année, le fils de l'Entrepreneur italien, jeune enfant de dix ans au plus, accompagner quelque-fois à l'Opéra. Nous fûmes frappés, dès le premier jour, de l'effet que produisoit sous les petits doigts l'accompagnement du clavier ; & tout le spectacle s'aperçut à son jeu précis & brillant, que ce n'étoit pas l'accompagnateur ordinaire. Je cherchai aussitôt les raisons de cette différence ; car je ne doutois pas que le sieur Noblet fût bon harmoniste, & n'accompagnât très-exactement ; mais quelle fut ma surprise en observant les mains du petit bon-homme, de voir qu'il ne remplissoit presque jamais les accords, qu'il supprimoit beaucoup de sons, & n'employoit très-souvent que deux doigts, dont l'un sonnoit presque toujours l'octave de la basse ! Quoi ! disois-je en moi-même, l'harmonie complete fait moins d'effet que l'harmonie mutilée, & nos accompagnateurs en rendant tous les accords pleins, ne font qu'un bruit confus, tandis que celui-ci avec moins de sons fait plus d'harmonie, ou du moins, rend son accompagnement plus sensible & plus agréable ! Ceci fut pour moi un problème inquiétant ; & j'en compris encore mieux toute l'importance, quand après d'autres observations, je vis que les Italiens accompagnoient tous de la même manière que le petit Bambin, & que, par conséquent, cette épargne dans leur accompagnement devoit tenir au même principe

que celle qu'ils affectent dans leurs partitions.

Je comprenois bien que la basse étant le fondement de toute l'harmonie, doit toujours dominer sur le reste, & que quand les autres parties l'étouffent ou la couvrent, il en résulte une confusion qui peut rendre l'harmonie plus sourde ; je m'expliquois ainsi pourquoi les Italiens si économes de leur main droite dans l'accompagnement, redoublent ordinairement à la gauche l'octave de la basse ; pourquoi ils mettent tant de contre-basses dans leurs orchestres, & pourquoi ils font si souvent marcher leurs quintes \* avec la basse, au lieu de leur donner une autre partie, comme les Français ne manquent jamais de faire. Mais ceci, qui pouvoit rendre raison de la netteté des accords, n'en rendoit pas de leur énergie, & je vis bientôt qu'il devoit y avoir quelque principe plus caché & plus fin de l'expression que je remarquois dans la simplicité de l'harmonie italienne, tandis que je trouvois la nôtre si composée, si froide & si languissante.

\* On peut remarquer à l'orchestre de notre Opéra, que dans la musique italienne les quintes ne jouent presque jamais leur partie quand elle est à l'octave de la basse ; peut-être ne daigne-t-on pas même la copier en pareil cas. Ceux qui conduisent l'orchestre ignoreroient-ils que ce défaut de liaison entre la basse & le dessus, rend l'harmonie trop sèche ?



Je me souvins alors d'avoir lu dans quelque ouvrage de M. Rameau , que chaque consonance a son caractere particulier, c'est-à-dire , une maniere d'affecter l'ame qui lui est propre ; que l'effet de la tierce n'est point le même que celui de la quinte, ni l'effet de la quarte le même que celui de la sixte. De même les tierces & les sixtes mineures doivent produire des affectations différentes de celles que produisent les tierces & les sixtes majeures ; & ces faits une fois accordés , il s'ensuit assez évidemment que les dissonances & tous les intervalles possibles seront aussi dans le même cas. Expérience que la raison confirme , puisque toutes les fois que les rapports sont différents, l'impression ne sauroit être la même.

Or, me disois-je à moi-même, en raisonnant d'après cette supposition , je vois clairement que deux consonances ajoutées l'une à l'autre mal-à-propos , quoique selon les regles des accords, pourront , même en augmentant l'harmonie, affoiblir mutuellement leur effet, le combattre ou le partager. Si tout l'effet d'une quinte m'est nécessaire pour l'expression dont j'ai besoin, je peux risquer d'affoiblir cette expression par un troisième son, qui divisant cette quinte en deux autres intervalles, en modifiera nécessairement l'effet par celui des deux tierces dans lesquelles je la résous ; & ces tierces mêmes, quoique le tout ensemble fasse une fort bonne harmonie, étant de différentes especes, peuvent en-

core nuire mutuellement à l'impression l'une de l'autre. De même, si l'impression simultanée de la quinte & des deux tierces m'étoit nécessaire, j'affoiblirois & j'altérerois mal-à-propos cette impression, en retranchant un des trois sons qui en forment l'accord. Ce raisonnement devient encore plus sensible, appliqué à la dissonance. Supposons que j'aie besoin de toute la dureté du triton, ou de toute la fadeur de la fausse quinte; opposition, pour le dire en passant, qui prouve combien les divers renversements des accords en peuvent changer l'effet; si dans une telle circonstance, au lieu de porter à l'oreille les deux uniques sons qui forment la dissonance, je m'avise de remplir l'accord de tous ceux qui lui conviennent, alors j'ajoute au triton la seconde & la sixte, & à la fausse quinte la sixte & la tierce, c'est-à-dire, qu'introduisant dans chacun de ces accords une nouvelle dissonance, j'y introduis en même-temps trois consonances, qui doivent nécessairement tempérer & affoiblir l'effet, en rendant un de ces accords moins fade, & l'autre moins dur. C'est donc un principe certain & fondé dans la nature, que toute musique où l'harmonie est scrupuleusement remplie, tout accompagnement où tous les accords sont complets, doit faire beaucoup de bruit, mais avoir très-peu d'expression: ce qui est précisément le caractère de la musique française. Il est vrai qu'en ménageant les accords & les parties, le choix devient

difficile, & demande beaucoup d'expérience & de goût pour le faire toujours à propos; mais s'il y a une regle pour aider au compositeur à se bien conduire en pareille occasion, c'est certainement celle de l'unité de mélodie que j'ai tâché d'établir; ce qui se rapporte au caractère de la musique Italienne, & rend raison de la douceur du chant, jointe à la force d'expression qui y regne.

Il suit de tout ceci, qu'après avoir bien étudié les regles élémentaires de l'harmonie, le Musicien ne doit point se hâter de la prodiguer inconsidérément, ni se croire en état de composer, parce qu'il sait remplir des accords, mais qu'il doit, avant que de mettre la main à l'œuvre, s'appliquer à l'étude beaucoup plus longue & plus difficile des impressions diverses que les consonances, les dissonances & tous les accords font sur les oreilles sensibles, & se dire souvent à lui-même, que le grand art du compositeur ne consiste pas moins à savoir discerner dans l'occasion les sons qu'on doit supprimer, que ceux dont il faut faire usage. C'est en étudiant & feuilletant sans cesse les chefs-d'œuvres de l'Italie qu'il apprendra à faire ce choix exquis, si la nature lui a donné assez de génie & de goût pour en sentir la nécessité; car les difficultés de l'art ne se laissent appercevoir qu'à ceux qui sont faits pour les vaincre, & ceux-là ne s'aviseront pas de compter avec mépris les portées vuides d'une partition; mais voyant la facilité qu'un éco-

lier auroit eue à les remplir, ils soupçonneront & chercheront les raisons de cette simplicité trompeuse, d'autant plus admirable, qu'elle cache des prodiges sous une feinte négligence, & que *l'arte che tutto fà, nulla si scuopre*.

Voilà, à ce qu'il me semble, la cause des effets surprenants que produit l'harmonie de la musique italienne, quoique beaucoup moins chargée que la nôtre, qui en produit si peu. Ce qui ne signifie pas qu'il ne faille jamais remplir l'harmonie; mais qu'il ne faut la remplir qu'avec choix & discernement; ce n'est pas non plus à dire que pour ce choix le Musicien soit obligé de faire tous ces raisonnements; mais qu'il en doit sentir le résultat. C'est à lui d'avoir du génie & du goût pour trouver les choses d'effet; c'est au théoricien à en chercher les causes, & à dire pourquoi ce sont des choses d'effet.

Si vous jetez les yeux sur nos compositions modernes, sur-tout si vous les écoutez, vous reconnoîtrez bientôt que nos Musiciens ont si mal compris tout ceci, que, s'efforçant d'arriver au même but, ils ont directement suivi la route opposée; & s'il m'est permis de vous dire naturellement ma pensée, je trouve que plus notre musique se perfectionne en apparence, & plus elle se gâte en effet. Il étoit peut-être nécessaire qu'elle vînt au point où elle est, pour accoutumer insensiblement nos oreilles à rejeter les préjugés de l'habitude, & à goûter d'autres

airs que ceux dont nos nourrices nous ont endormis ; mais je prévois que pour la porter au très-médiocre degré de bonté dont elle est susceptible, il faudra tôt ou tard commencer par redescendre ou remonter au point où Lully l'avoit mise. Convenons que l'harmonie de ce célèbre Musicien est plus pure & moins renversée, que ses basses sont plus naturelles & marchent plus rondement, que son chant est mieux suivi, que ses accompagnements moins chargés naissent mieux du sujet & en sortent moins, que son récitatif est beaucoup moins maniéré, & par conséquent beaucoup meilleur que le nôtre ; ce qui se confirme par le goût de l'exécution : car l'ancien récitatif étoit rendu par les acteurs de ce temps-là tout autrement que nous ne faisons aujourd'hui ; il étoit plus vif & moins traînant : on le chantoit moins, & on le déclamoit davantage. \* Les cadences, les ports de voix se sont multipliés dans le nôtre ; il est devenu encore plus languissant, & l'on n'y trouve presque plus rien qui le distingue de ce qu'il nous plaît d'appeller *air*.

Puisqu'il est question d'airs & de récitatifs, vous voulez bien, Monsieur, que je termine cette lettre par quelques observa-

\* Cela se prouve par la durée des Opéra de Lully, beaucoup plus grande aujourd'hui que de son temps, selon le rapport unanime de tous ceux qui les ont vus anciennement. Aussi toutes les fois qu'on redonne ces Opéra, est-on obligé d'y faire des retranchemens considérables.

tions sur l'un & sur l'autre, qui deviendront peut-être des éclaircissements utiles à la solution du problème dont il s'agit.

On peut juger de l'idée de nos Musiciens sur la constitution d'un Opéra, par la singularité de leur nomenclature. Ces grands morceaux de la musique italienne qui ravissent ; ces chefs-d'œuvres de génie qui arrachent des larmes, qui offrent les tableaux les plus frappants, qui peignent les situations les plus vives, & portent dans l'ame toutes les passions qu'ils expriment, les Français les appellent des *ariettes*. Ils donnent le nom d'*airs* à ces insipides chansonnettes, dont ils entremêlent les scènes de leurs Opéra, & réservent celui des monologues par excellence à ces traînantes & ennuyeuses lamentations, à qui il ne manque, pour assoupir tout le monde, que d'être chantées juste & sans cris.

Dans les Opéra italiens tous les airs sont en situation & font partie des scènes. Tantôt c'est un pere désespéré, qui croit voir l'ombre d'un fils qu'il a fait mourir injustement, lui reprocher sa cruauté : tantôt c'est un Prince débonnaire, qui, forcé de donner un exemple de sévérité, demande aux Dieux de lui ôter l'empire, ou de lui donner un cœur moins sensible. Ici, c'est une mere tendre qui verse des larmes en retrouvant son fils qu'elle croyoit mort. Là, c'est le langage de l'amour, non rempli de ce fade & puérile galimatias de flammes & de chaînes, mais tragique, vif, bouillant, entrecoupé,

& tel qu'il convient aux passions impétueuses. C'est sur de telles paroles qu'il sied bien de déployer toutes les richesses d'une musique pleine de force & d'expression, & de renchérir sur l'énergie de la poésie par celle de l'harmonie & du chant. Au contraire, les paroles de nos ariettes, toujours détachées du sujet, ne sont qu'un misérable jargon emmiellé, qu'on est trop heureux de ne pas entendre : c'est une collection faite au hazard du très-petit nombre de mots sonores que notre langue peut fournir, tournés & retournés de toutes les manières, excepté de celle qui pourroit leur donner du sens. C'est sur ces impertinents amphigouris que nos Musiciens épuisent leur goût & leur savoir, & nos auteurs leurs gestes & leurs poumons ; c'est à ces morceaux extravagants que nos femmes se pâment d'admiration ; & la preuve la plus marquée que la musique française ne fait ni peindre ni parler, c'est qu'elle ne peut développer le peu de beautés dont elle est susceptible, que sur des paroles qui ne signifient rien. Cependant, à entendre les Français parler de musique, on croiroit que c'est dans leurs Opéra qu'elle peint de grands tableaux & de grandes passions, & qu'on ne trouve que des ariettes dans les Opéra italiens, où le nom même d'ariette, & la ridicule chose qu'il exprime, sont également inconnus. Il ne faut pas être surpris de la grossièreté de ces préjugés : la musique italienne n'a d'ennemis, même

parmi nous, que ceux qui n'y connoissent rien ; & tous Français qui ont tenté de l'étudier, dans le seul dessein de la critiquer en connoissance de cause, ont bientôt été les plus zélés admirateurs. \*

Après les ariettes, qui font à Paris le triomphe du goût moderne, viennent les fameux monologues qu'on admire dans nos anciens Opéra : sur quoi l'on doit remarquer que nos plus beaux airs sont toujours dans les monologues, & jamais dans les scènes, parce que nos acteurs n'ayant aucun jeu muet, & la musique n'indiquant aucun geste, & ne peignant aucune situation, celui qui garde le silence ne fait que faire de sa personne pendant que l'autre chante.

Le caractère traînant de la langue, le peu de flexibilité de nos voix, & le ton lamentable qui regne perpétuellement dans notre Opéra, mettent presque tous les monologues français sur un mouvement lent, & comme la mesure ne s'y fait sentir ni dans le chant, ni dans la basse, ni dans l'accompagnement, rien n'est si traînant, si lâche, si languissant que ces beaux monologues que tout le monde admire en bâillant. Ils voudroient être tristes, & ne sont qu'ennuyeux ; ils vou-

\* C'est un préjugé peu favorable à la musique française, que ceux qui la méprisent le plus soient précisément ceux qui la connoissent le mieux ; car elle est aussi ridicule quand on l'examine, qu'insupportable quand on l'écoute.



droient toucher le cœur, & ne font qu'affliger les oreilles.

Les Italiens sont plus adroits dans leurs Adagio; car, lorsque le chant est si lent, qu'il seroit à craindre qu'il ne laissât affoiblir l'idée de la mesure, ils font marcher la basse par notes égales qui marquent le mouvement, & l'accompagnement le marque aussi par des subdivisions de notes, qui soutenant la voix & l'oreille en mesure, ne rendent le chant que plus agréable, & sur-tout plus énergique par cette précision. Mais la nature du chant français interdit cette ressource à nos compositeurs; car, dès que l'acteur seroit forcé d'aller en mesure, il ne pourroit plus développer sa voix ni son jeu, traîner son chant, renfler, prolonger ses sons, ni crier à pleine tête, & par conséquent il ne seroit plus applaudi.

Mais ce qui prévient encore plus efficacement la monotonie & l'ennui dans les tragédies italiennes, c'est l'avantage de pouvoir exprimer tous les sentiments, & peindre tous les caractères avec telle mesure & tel mouvement qu'il plaît au compositeur. Notre mélodie, qui ne dit rien par elle-même, tire toute son expression du mouvement qu'on lui donne; elle est forcément triste sur une mesure lente, furieuse ou gaie sur un mouvement vif, grave sur un mouvement modéré: le chant n'y fait presque rien, la mesure seule, ou pour parler plus juste, le seul degré de vitesse détermine le caractère.

Mais la mélodie italienne trouve dans chaque mouvement des expressions pour tous les caractères, des tableaux pour tous les objets. Elle est, quand il plaît au Musicien, triste sur un mouvement vif, gaie sur un mouvement lent, & comme je l'ai déjà dit, elle change sur le même mouvement de caractère au gré du compositeur ; ce qui lui donne la facilité des contrastes, sans dépendre en cela du Poète, & sans s'exposer à des contre-sens.

Voilà la source de cette prodigieuse variété, que les grands Maîtres d'Italie savent répandre dans leur Opéra, sans jamais sortir de la nature : variété qui prévient la monotonie, la langueur & l'ennui, & que les Musiciens français ne peuvent imiter, parce que leurs mouvements sont donnés par le sens des paroles, & qu'ils sont forcés de s'y tenir, s'ils ne veulent tomber dans des contre-sens ridicules.

A l'égard du récitatif, dont il me reste à parler, il semble que pour en bien juger, il faudroit une fois savoir précisément ce que c'est ; car jusqu'ici je ne sache pas que de tous ceux qui en ont disputé, personne se soit avisé de le définir. Je ne fais, Monsieur, quelle idée vous pouvez avoir de ce mot ; quant à moi, j'appelle récitatif une déclamation harmonieuse, c'est-à-dire une déclamation dont toutes les inflexions se font par intervalles harmoniques. D'où il suit que, comme chaque langue a une déclama-

tion qui lui est propre, chaque langue doit aussi avoir son récitatif particulier; ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse très-bien comparer un récitatif à un autre, pour savoir lequel des deux est le meilleur, ou ce qui se rapporte le mieux à son objet.

Le récitatif est nécessaire dans les drames lyriques. 1. Pour lier l'action & rendre le spectacle un. 2. Pour faire valoir les airs, dont la continuité deviendrait insupportable. 3. Pour exprimer une multitude de choses qui ne peuvent ou ne doivent point être exprimées par la musique chantante & cadencée. La simple déclamation ne pouvoit convenir à tout cela dans un ouvrage lyrique, parce que la transition de la parole au chant, & sur-tout du chant à la parole, a une dureté à laquelle l'oreille se prête difficilement, & forme un contraste choquant qui détruit toute l'illusion, & par conséquent l'intérêt; car il y a une sorte de vraisemblance qu'il faut conserver, même à l'Opéra, en rendant le discours tellement uniforme, que le tout puisse être pris au moins pour une langue hypothétique. Joignez à cela que le secours des accords augmente l'énergie de la déclamation harmonieuse, & dédommage avantageusement de ce qu'elle a de moins naturel dans les intonations.

Il est évident, d'après ces idées, que le meilleur récitatif, dans quelque langue que ce soit, si elle a d'ailleurs les conditions nécessaires, est celui qui approche le plus de la

parole; s'il en avoit un qui en approchât tellement, en conservant l'harmonie qui lui convient, que l'oreille ou l'esprit pût s'y tromper, on devroit prononcer hardiment que celui-là auroit atteint toute la perfection dont aucun récitatif puisse être susceptible.

Examinons maintenant sur cette regle ce qu'on appelle en France récitatif; & dites-moi, je vous prie, quel rapport vous pouvez trouver entre ce récitatif & notre déclamation? Comment concevrez-vous jamais que la langue française, dont l'accent est si uni, si simple, si modeste, si peu chantant, soit bien rendue par les bruyantes & criardes intonations de ce récitatif, & qu'il y ait quelque rapport entre les douces inflexions de la parole, & ces sons soutenus & renflés, ou plutôt ces cris éternels qui font le tissu de cette partie de notre musique, encore plus même que des airs? Faites, par exemple, réciter à quelqu'un qui sache lire, les quatre premiers vers de la fameuse reconnaissance d'Iphigénie. A peine reconnoîtrez-vous quelques légères inégalités, quelques foibles inflexions de voix dans un récit tranquille, qui n'a rien de vif, ni de passionné, rien qui doive engager celle qui le fait à élever ou à baisser la voix. Faites ensuite réciter par une de nos actrices ces mêmes vers sur la note du Musicien, & tâchez, si vous le pouvez, de supporter cette extravagante criailerie, qui passe à chaque instant

de bas en haut , & de haut en bas , parcourt sans sujet toute l'étendue de la voix , & suspend le récit hors de propos pour *filer de beaux sons* sur des syllabes qui ne signifient rien , & qui ne forment aucun repos dans le sens.

Qu'on joigne à cela les fredons, les cadences, les ports de voix qui reviennent à chaque instant , & qu'on me dise quelle analogie il peut y avoir entre la parole & toute cette maussade prétintaille, entre la déclamation & ce prétendu récitatif ? Qu'on me montre au moins quelque côté par lequel on puisse raisonnablement vanter ce merveilleux récitatif français , dont l'invention fait la gloire de Lully ?

C'est une chose assez plaisante que d'entendre les partisans de la musique française se retrancher dans le caractère de la langue , & rejeter sur elle des défauts dont ils n'osent accuser leur idole , tandis qu'il est de toute évidence que le meilleur récitatif qui peut convenir à la langue française doit être opposé presque en tout à celui qui y est en usage ; qu'il doit rouler entre de fort petits intervalles , n'élever , ni abaisser beaucoup la voix , peu de sons soutenus , jamais d'éclats , encore moins de cris , rien sur-tout qui ressemble au chant , peu d'inégalité dans la durée ou valeur des notes , ainsi que dans leurs degrés. En un mot , le vrai récitatif français , s'il peut y en avoir un , ne se trouvera que dans une route directement con-

traire à celle de Lully & de ses successeurs ; dans quelque route nouvelle , qu'assurément les Compositeurs Français , si fiers de leur faux savoir , & par conséquent si éloignés de sentir & d'aimer le véritable , ne s'aviseront pas de chercher si-tôt , & que probablement ils ne trouveront jamais.

Ce seroit ici le lieu de vous montrer par l'exemple du récitatif italien , que toutes les conditions que j'ai supposées dans un bon récitatif , peuvent en effet s'y trouver ; qu'il peut avoir à la fois toute la vivacité de la déclamation , & toute l'énergie de l'harmonie ; qu'il peut marcher aussi rapidement que la parole , & être aussi mélodieux qu'un véritable chant ; qu'il peut marquer toutes les inflexions dont les passions les plus véhémentes animent le discours , sans forcer la voix du chanteur , ni étourdir les oreilles de ceux qui écoutent. Je pourrois vous montrer comment , à l'aide d'une marche fondamentale particulière , on peut multiplier les modulations du récitatif d'une manière qui lui soit propre , & qui contribue à le distinguer des airs , où , pour conserver les graces de la mélodie , il faut changer de ton moins fréquemment ; comment , sur-tout , quand on veut donner à la passion le temps de déployer tous ses mouvements , on peut , à l'aide d'une symphonie habilement ménagée , faire exprimer à l'orchestre , par des chants pathétiques & variés , ce que l'acteur ne doit que réciter : chef-d'œuvre de l'art

du musicien, par lequel il fait, dans un récitatif obligé, \* joindre la mélodie la plus touchante à toute la véhémence de la déclamation, sans jamais confondre l'une avec l'autre: je pourrois vous déployer les beautés sans nombre de cet admirable récitatif, dont on fait en France tant de contes aussi absurdes que les jugemens qu'on s'y mêle d'en porter; comme si quelqu'un pouvoit prononcer un récitatif, sans connoître à fond la langue à laquelle il est propre. Mais pour entrer dans ces détails, il faudroit, pour ainsi dire, créer un nouveau Dictionnaire, inventer à chaque instant des termes pour offrir aux lecteurs français des idées inconnues parmi eux, & leur tenir des discours qui leur paroîtroient du galimatias. En un mot, pour en être compris, il faudroit leur parler un langage qu'ils entendissent, & par conséquent de science & d'arts de tout genre, excepté la seule musique. Je n'entrerais donc point sur cette matière dans un détail affecté qui ne serviroit de rien pour l'instruction des lecteurs, & sur lequel ils pourroient présumer que je ne dois qu'à leur

\* J'avois espéré que le sieur Caffarelli nous donneroit, au concert spirituel, quelque morceau de grand récitatif & de chant pathétique, pour faire entendre une fois aux prétendus connoisseurs ce qu'ils jugent depuis si long-temps; mais sur ses raisons pour n'en rien faire, j'ai trouvé qu'il connoissoit encore mieux que moi la portée des ses auditeurs.

ignorance en cette partie la force apparente de mes preuves.

Par la même raison , je ne tenterai pas non plus le parallele qui a été proposé cet hiver dans un écrit adressé au petit Prophete & à ses adversaires , de deux morceaux de musique , l'un italien & l'autre français , qui y sont indiqués. La scene italienne confondue en Italie avec mille autres chefs-d'œuvres égaux , ou supérieurs , étant peu connue à Paris , peu de gens pourroient suivre la comparaison ; & il se trouveroit que je n'aurois parlé que pour le petit nombre de ceux qui savoient déjà ce que j'avois à leur dire. Mais , quant à la scene française , j'en crayonnerai volontiers l'analyse avec d'autant plus de plaisir , qu'étant le morceau consacré dans la nation par les plus unanimes suffrages , je n'aurai pas à craindre qu'on m'accuse d'avoir mis de la partialité dans le choix , ni d'avoir voulu soustraire mon jugement à celui des lecteurs par un sujet peu connu.

Au reste , comme je ne puis examiner ce morceau sans en adopter le genre , au moins par hypothese , c'est rendre à la musique française tout l'avantage que la raison m'a forcé de lui ôter dans le cours de cette lettre ; c'est la juger sur ses propres regles ; de sorte que quand cette scene seroit aussi parfaite qu'on le prétend , on n'en pourroit conclure autre chose , sinon que c'est de la musique française bien faite ; ce qui n'empêcheroit pas



que le genre étant démontré mauvais, ce ne fût absolument de mauvaise musique. Il ne s'agit donc ici que de voir si l'on peut l'admettre pour bonne, au moins dans son genre.

Je vais pour cela tâcher d'analyser en peu de mots ce célèbre monologue d'Armide: *enfin il est en ma puissance*, qui passe pour un chef-d'œuvre de déclamation, & que les maîtres donnent eux-mêmes pour le modele le plus parfait du vrai récitatif français.

Je remarque d'abord que M. Rameau l'a cité avec raison en exemple d'une modulation exacte & très-bien liée: mais cet éloge appliqué au morceau dont il s'agit, devient une véritable satire; & M. Rameau lui-même se seroit bien gardé de mériter une semblable louange en pareil cas: car que peut-on penser de plus mal conçu que cette régularité scholastique dans une scène où l'emportement, la tendresse & le contraste des passions opposées mettent l'actrice & les spectateurs dans la plus vive agitation? Armide furieuse vient poignarder son ennemi. A son aspect elle hésite, elle se laisse attendrir, le poignard lui tombe des mains; elle oublie tous ses projets de vengeance, & n'oublie pas un seul instant sa modulation. Les réticences, les interruptions, les transitions intellectuelles que le Poëte offroit au Musicien n'ont pas été une seule fois saisies par celui-ci. L'Héroïne finit par adorer celui qu'elle vouloit égorger au commencement; le Mu-

ficien finit en *E si mi*, comme il avoit commencé, sans avoir jamais quitté les cordes les plus analogues au ton principal, sans avoir mis une seule fois dans la déclamation de l'actrice la moindre inflexion extraordinaire qui fît foi de l'agitation de son ame, sans avoir donné la moindre expression à l'harmonie : & je défie qui que ce soit d'assigner par la musique seule, soit dans le ton, soit dans la mélodie, soit dans la déclamation, soit dans l'accompagnement, aucune différence sensible entre le commencement & la fin de cette scène, par où le spectateur puisse juger du changement prodigieux qui se fait dans le cœur d'Armide.

Observez cette basse-continue : que de croches ! que de petites notes passageres, pour courir après la succession harmonique ! Est-ce ainsi que marche la basse d'un bon récitatif, où l'on ne doit entendre que de grosses notes, de loin en loin, le plus rarement qu'il est possible, & seulement pour empêcher la voix du récitant, & l'oreille du spectateur de s'égarer.

Mais voyons comment sont rendus les beaux vers de ce monologue, qui peut passer en effet pour un chef-d'œuvre de Poésie.

*Enfin il est en ma puissance.*

Voilà un *trille*, \* & qui pis est, un repos

\* Je suis contraint de franciser ce mot pour exprimer le battement de gosier que les Italiens

absolu dès le premier vers , tandis que le sens n'est achevé qu'au second. J'avoue que le Poëte eût peut-être mieux fait d'omettre ce second vers , & de laisser aux spectateurs le plaisir d'en lire le sens dans l'ame de l'actrice ; mais puisqu'il l'a employé , c'étoit au Musicien de le rendre.

*Ce fatal ennemi , ce superbe vainqueur.*

Je pardonnerois peut-être au Musicien d'avoir mis ce second vers dans un autre ton que le premier , s'il se permettoit un peu plus d'en changer dans les occasions nécessaires.

*Le charme du sommeil le livre à ma vengeance :*

Les mots de *charme* & de *sommeil* ont été pour le Musicien un piege inévitable ; il a oublié la fureur d'Armide , pour faire ici un petit somme , dont il se réveillera au mot *percer*. Si vous croyez que c'est par hazard qu'il a employé des sons doux sur le premier hémistiché , vous n'avez qu'à écouter la basse : Lulli n'étoit pas homme à employer de ces dieux pour rien.

*Je vais percer son invincible cœur.*

Que cette cadence finale est ridicule dans un mouvement aussi impétueux ! Que ce

appellent ainsi , parce que me trouvant à chaque instant dans la nécessité de me servir du mot de *cadence* dans une autre acception , il ne m'étoit pas possible d'éviter autrement des équivoques continuelles.

trille est froid & de mauvaise grace ! Qu'il est mal placé sur une syllabe breve, dans un récitatif qui devroit voler, & au milieu d'un transport violent !

*Par lui tous mes Captifs sont sortis d'esclavage :  
Qu'il éprouve toute ma rage.*

On voit qu'il y a ici une adroite réticence du Poëte. Armide, après avoir dit qu'elle va percer l'invincible cœur de Renaut, sent dans le sien les premiers mouvements de la pitié, ou plutôt de l'amour ; elle cherche des raisons pour se raffermir : & cette transition intellectuelle amène fort bien ces deux vers, qui, sans cela, se lieroient mal avec les précédents & deviendroient une répétition tout-à-fait superflue de ce qui n'est ignoré ni de l'actrice, ni des spectateurs.

Voyons maintenant comment le Musicien a exprimé cette marche secrète du cœur d'Armide. Il a bien vu qu'il falloit mettre un intervalle entre ces deux vers & les précédents, il a fait un silence qu'il n'a rempli de rien, dans un moment où Armide avoit tant de choses à sentir, & par conséquent l'orchestre à exprimer. Après cette pause, il recommence exactement dans le même ton, sur le même accord, sur la même note par où il vient de finir, passe successivement par tous les sons de l'accord durant une mesure entière, & quitte enfin avec peine, & dans un moment où cela n'est plus nécessaire, le ton autour duquel il vient de tourner si mal-à-propos.

*Quel trouble me saisit ? Qui me fait hésiter ?*

Autre silence, & puis c'est tout. Ce vers est dans le même ton, presque dans le même accord que le précédent. Pas une altération qui puisse indiquer le changement prodigieux qui se fait dans l'ame & dans les discours d'Armide. La tonique, il est vrai, devient dominante par un mouvement de basse. Eh Dieux ! il est bien question de tonique & de dominante dans un instant où toute liaison harmonique doit être interrompue, où tout doit peindre le désordre & l'agitation ! D'ailleurs, une légère altération qui n'est que dans la basse, peut donner plus d'énergie aux inflexions de la voix, mais jamais y suppléer. Dans ce vers, le cœur, les yeux, le visage, le geste d'Armide, tout est changé, hormis sa voix : elle parle plus bas, mais elle garde le même ton.

*Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?*  
*Frappons.*

Comme ce vers peut être pris en deux sens différents, je ne veux pas chicaner Lulli pour n'avoir pas préféré celui que j'aurois choisi. Cependant il est incomparablement plus vif, plus animé, & fait mieux valoir ce qui suit. Armide, comme Lulli la fait parler, continue à s'attendrir en s'en demandant la cause à elle-même :

*Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?*  
Puis tout d'un coup elle revient à sa fureur par ce seul mot :

*Frappons.*

Armide , indignée , comme je la conçois , après avoir hésité , rejette avec précipitation sa vaine pitié , & prononce vivement , & tout d'une haleine , en levant le poignard :

*Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?  
Frappons.*

Peut-être Lulli même a-t-il entendu ainsi ce vers , quoiqu'il l'ait rendu autrement : car sa note décide si peu la déclamation , qu'on lui peut donner sans risque le sens que l'on aime mieux.

*.... Ciel ! qui peut m'arrêter ?  
Achevons . . . . je frémis ! vengeons-nous . . . . je  
souponner.*

Voilà certainement le moment le plus violent de toute la scène. C'est ici que se fait le plus grand combat dans le cœur d'Armide. Qui croiroit que le Musicien a laissé toute cette agitation dans le même ton , sans la moindre transition intellectuelle , sans le moindre écart harmonique , d'une manière si insipide , avec une mélodie si peu caractérisée , & une si inconcevable mal-adresse , qu'au lieu du dernier vers que dit le Poëte , *Achevons ; je frémis. Vengeons-nous ; je soupire :* le Musicien dit exactement celui-ci :

*Achevons ; achevons. Vengeons - nous ; vengeons-nous.*

Les *trilles* font sur-tout un bel effet sur de telles paroles ; & c'est une chose bien trouvée :

vée que la cadence parfaite sur le mot sou-  
pire!

*Est-ce ainsi que je dois me venger aujourd'hui?*

*Ma colere s'éteint quand j'approche de lui.*

Ces deux vers seroient bien déclamés, s'il y avoit plus d'intervalle entr'eux, & que le second ne finît pas par une cadence parfaite. Ces cadences parfaites sont toujours la mort de l'expression, sur-tout dans le récitatif français, où elles tombent si lourdement.

*Plus je le vois, plus ma vengeance est vaine.*

Toute personne qui sentira la véritable déclamation de ce vers, jugera que le second hémistiche est à contre-sens; la voix doit s'élever sur *ma vengeance*, & retomber doucement sur *vaine*.

*Mon bras tremblant se refuse à ma haine.*

Mauvaise cadence parfaite, d'autant plus qu'elle est accompagnée d'un trille.

*Ah! quelle cruauté de lui ravir le jour!*

Faites déclamer ce vers à Mademoiselle Dumefnil, & vous trouverez que le mot *cruauté* sera le plus élevé, & que la voix ira toujours en baissant jusqu'à la fin du vers: mais le moyen de ne pas faire poindre le jour? Je reconnois-là le Musicien.

Je passe pour abrégé le reste de cette scene, qui n'a plus rien d'intéressant, ni de remarquable, que les contre-sens ordinaires, & des trilles continuels: & je finis par le vers qui la termine.

*Que, s'il se peut, je le laisse.*

Cette parenthèse, *s'il se peut*, me semble une épreuve suffisante du talent du Musicien ; quand on la trouve sur le même ton, sur les mêmes notes que *je le laisse*, il est bien difficile de ne pas sentir combien Lulli étoit peu capable de mettre de la musique sur les paroles du grand homme qu'il tenoit à ses gages.

À l'égard du petit air de guinguette qui est à la fin de ce monologue, je veux bien consentir à n'en rien dire ; & s'il y a quelques amateurs de la musique française qui connoissent la scène italienne qu'on a mise en parallèle avec celle-ci, & sur-tout l'air impétueux, pathétique & tragique qui la termine, ils me sauront gré, sans doute, de ce silence.

Pour résumer en peu de mots mon sentiment sur ce célèbre monologue, je dis que, si en l'envisage comme du chant, on n'y trouve ni mesure, ni caractère, ni mélodie ; si l'on veut que ce soit du récitatif, on n'y trouve ni naturel, ni expression ; quelque nom qu'on veuille lui donner, on le trouve rempli de sons filés, de trilles, & autres ornements du chant, bien plus ridicules encore dans une pareille situation, qu'ils ne le sont communément dans la musique française. La modulation en est régulière, mais puérile par cela même, scholastique, sans énergie, sans affection sensible. L'accompagne-



ment s'y borne à la basse-continue , dans une situation où toutes les puissances de la musique doivent être déployées ; & cette basse est plutôt celle qu'on feroit mettre à un écolier sous la leçon de musique , que l'accompagnement d'une vive scene d'Opéra , dont l'harmonie doit être choisie & appliquée avec un discernement exquis , pour rendre la déclamation plus sensible & l'expression plus vive. En un mot , si l'on s'avisoit d'exécuter la musique de cette scene , sans y joindre les paroles , sans crier , ni gesticuler , il ne seroit pas possible d'y rien démêler d'analogue à la situation qu'elle veut peindre , & aux sentiments qu'elle veut exprimer , & tout cela ne paroîtroit qu'une ennuyeuse suite de sons modulés au hazard , & seulement pour la faire durer.

Cependant ce monologue a toujours fait , & je ne doute pas qu'il ne fit encore un grand effet au théâtre , parce que les vers en sont admirables , & la situation vive & intéressante. Mais sans les bras & le jeu de l'actrice , je suis persuadé que personne n'en pourroit souffrir le récitatif , & qu'une pareille musique a grand besoin du secours des yeux pour être supportable aux oreilles.

Je crois avoir fait voir qu'il n'y a ni mesure , ni mélodie dans la musique française , parce que la langue n'en est pas susceptible ; que le chant français n'est qu'un aboiement continuel , insupportable à toute oreille non prévenue ; que l'harmonie en est brute , sans

expression, & sentant uniquement son remplissage d'écolier; que les airs français ne sont point des airs; que le récitatif français n'est point du récitatif. D'où je conclus que les Français n'ont point de musique, & n'en peuvent avoir; \* ou que si jamais ils en ont une, ce sera tant pis pour eux.

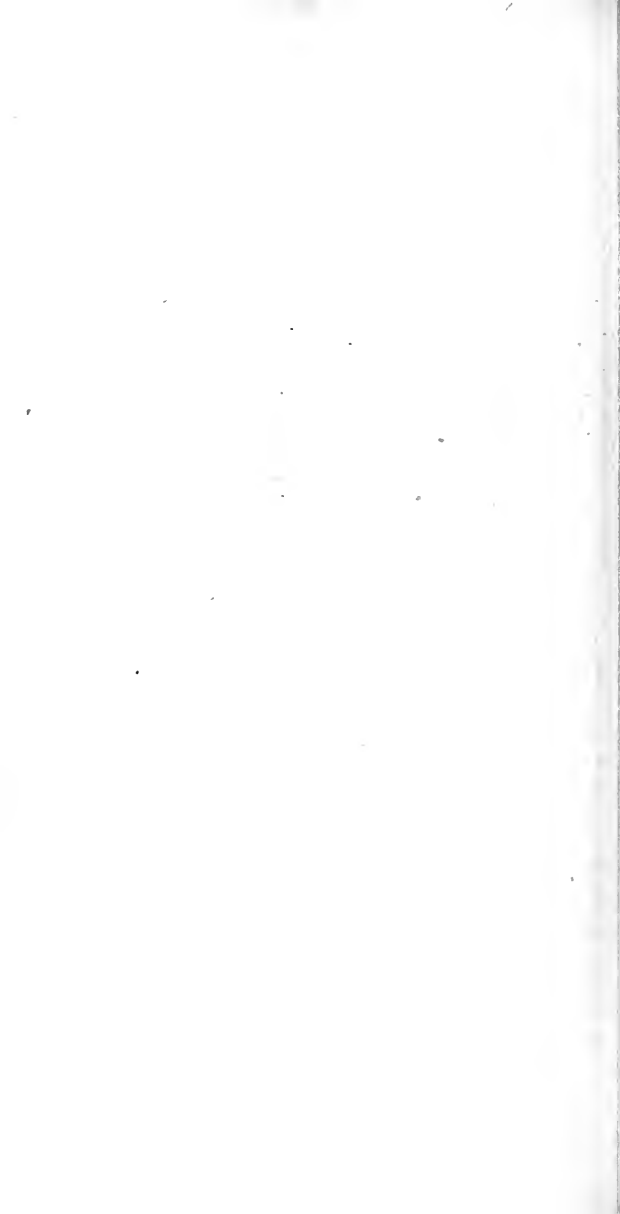
Je suis, &c.

\* Je n'appelle pas avoir une musique, que d'emprunter celle d'une autre langue pour tâcher de l'appliquer à la sienne; & j'aimerois mieux que nous gardassions notre maussade & ridicule chant, que d'associer encore plus ridiculement la mélodie italienne à la française. Ce dégoûtant assemblage, qui peut-être sera désormais l'étude de nos Musiciens, est trop monstrueux pour être admis, & le caractère de notre langue ne s'y prêtera jamais. Tout au plus quelques pièces comiques pourront-elles passer en faveur de la symphonie; mais je prédis hardiment que le genre tragique ne sera pas même tenté. On a applaudi cet été à l'Opéra comique l'ouvrage d'un homme de talent, qui paroît avoir écouté la bonne musique avec de bonnes oreilles, & qui en a traduit le genre en français d'aussi près qu'il étoit possible; les accompagnements sont bien imités, sans être copiés; & s'il n'a point fait de chant, c'est qu'il n'est pas possible d'en faire. Jeunes Musiciens, qui vous sentez du talent, continuez de mépriser en public la musique italienne; je sens bien que votre intérêt présent l'exige; mais hâtez vous d'étudier en particulier cette langue & cette musique, si vous voulez pouvoir tourner un jour contre vos camarades le dédain que vous affectez aujourd'hui contre vos maîtres.

*LE DEVIN*  
*DU VILLAGE,*  
*INTERMEDE,*

Représenté à Fontaine-Bleau devant le Roi  
les 18 & 24 Octobre 1752.

*Et à Paris , par l'Académie royale de  
Musique, le Jeudi premier Mars 1753.*





A M O N S I E U R.  
D U C L O S ,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,  
l'un des quarante de l'Académie fran-  
çaise, & de celle des Belles-Lettres.

*S*Ouffrez, MONSIEUR, que votre nom  
soit à la tête de cet Ouvrage, qui sans  
vous n'eût point vu le jour. Ce sera ma pre-  
miere & unique Dédicace: puisse-t-elle vous  
faire autant d'honneur qu'à moi!

*Je suis de tout mon cœur,*

M O N S I E U R ,

Votre très-humble & très-  
obéissant serviteur,  
J. J. ROUSSEAU.

---

# A C T E U R S.

COLIN.

M. Jelyote.

COLETTE.

M<sup>lle</sup> Fel.

LE DEVIN.

M. Cuvillier.

*Troupe de jeunes gens du Village.*



# LE DEVIN DU VILLAGE, INTERMEDE.

---

*Le Théâtre représente d'un côté la maison du Devin, de l'autre des arbres & des fontaines, dans le fond un hameau.*

## SCENE PREMIERE.

COLETTE *soupirant, & s'essuyant les yeux de son tablier.*



'A I perdu tout mon bonheur,  
J'ai perdu mon serviteur ;  
Colin me délaisse.

Hélas ! il a paru changer !  
Je voudrois n'y plus songer :  
J'y songe sans cesse.

J'ai perdu mon serviteur,  
J'ai perdu tout mon bonheur ;  
Colin me délaisse.

Il m'aimoit autrefois, & ce fut mon malheur.  
Mais quelle est donc celle qu'il me préfère ?  
Elle est donc bien charmante ? Imprudente  
Bergere,  
Ne crains-tu point les maux que j'éprouve  
en ce jour ?  
Colin m'a pu changer, tu peux avoir ton  
tour.

Que me sert d'y rêver sans cesse ?  
Rien ne peut guérir mon amour ,  
Et tout augmente ma tristesse.

J'ai perdu mon serviteur,  
J'ai perdu tout mon bonheur ;  
Colin me délaisse.

Je veux le haïr . . . . je le dois . . . .  
Peut-être il m'aime encor . . . . Pourquoi  
me fuir sans cesse ?  
Il me cherchoit tant autrefois .

Le Devin du canton fait ici sa demeure ;  
Il fait tout ; il saura le sort de mon amour :  
Je le vois , & je veux m'éclaircir en ce jour.





## SCENE II.

LE DEVIN, COLETTE.

*Tandis que le Devin s'avance gravement,  
Colette compte dans sa main de la monnoie;  
puis elle la plie dans un papier, & la pré-  
sente au Devin, après avoir un peu hésité  
à l'aborder.*

COLETTE *d'un air timide.*

**P**ERDRAI-JE Colin sans retour?  
Dites-moi s'il faut que je meure?

LE DEVIN *gravement.*

Je lis dans votre cœur, &amp; j'ai lu dans le sien.

COLETTE.

O Dieux !

LE DEVIN.

Modérez-vous.

COLETTE.

Eh bien ?

Colin.....

LE DEVIN.

Vous est infidèle.

COLETTE.

Je me meurs.

LE DEVIN.

Et pourtant il vous aime toujours.

COLETTE *vivement.*

Que dites-vous ?

N. 6.

L E D E V I N

L E D E V I N.

Plus adroite & moins belle,  
La Dame de ces lieux.....

C O L E T T E.

Il me quitte pour elle!

L E D E V I N.

Je vous l'ai déjà dit, il vous aime toujours.

C O L E T T E *tristement.*

Et toujours il me fuit.

L E D E V I N.

Comptez sur mon secours..

Je prétends à vos pieds ramener le volage.

Colin veut être brave, il aime à se parer:

Sa vanité vous a fait un outrage

Que son amour doit réparer.

C O L E T T E.

Si des galants de la ville  
J'eusse écouté les discours,  
Ah! qu'il m'eût été facile  
De former d'autres amours?

Mise en riche Demoiselle;  
Je brillerois tous les jours;  
De rubans & de dentelle  
Je chargerois mes atours.

Pour l'amour de l'infidèle  
J'ai refusé mon bonheur;  
J'aimois mieux être moins belle,  
Et lui conserver mon cœur.

L E D E V I N.

Je vous rendrai le sien; ce sera mon ouvrage.  
Vous, à le mieux garder appliquez tous vos  
soins.

Pour vous faire aimer davantage,  
Feignez d'aimer un peu moins.  
L'amour croît, s'il s'inquiète;  
Il s'endort, s'il est content :  
La bergere un peu coquette  
Rend le berger plus constant.

C O L E T T E.

A vos sages leçons Colette s'abandonne.

L E D E V I N.

Avec Colin prenez un autre ton.

C O L E T T E.

Je feindrai d'imiter l'exemple qu'il me donne.

L E D E V I N.

Ne l'imitiez pas tout de bon ;  
Mais qu'il ne puisse le connoître.

Mon art m'apprend qu'il va paroître ;  
Je vous appellerai quand il en sera temps.

## S C E N E I I I.

L E D E V I N.

**J'**AI tout su de Colin ; & ces pauvres en-  
fants

Admirent tous les deux la science profonde  
Qui me fait deviner tout ce qu'ils m'ont appris.  
Leur amour à propos en ce jour me seconde ;  
En les rendant heureux , il faut que je con-  
fonde

De la Dame du lieu les airs & les mépris.

## S C E N E I V.

L E D E V I N, C O L I N.

C O L I N.

**L'**AMOUR & vos leçons m'ont enfin rendu sage :

Je préfère Colette à des biens superflus :

Je fus lui plaire en habit de village ;

Sous un habit doré qu'obtiendrois-je de plus ?

L E D E V I N.

Colin, il n'est plus temps, & Colette t'oublie.

C O L I N.

Elle m'oublie ! ô ciel ! Colette a pu changer !

L E D E V I N.

Elle est femme, jeune & jolie ;

Manqueroit-elle à se venger ?

C O L I N.

Non, Colette n'est point trompeuse,

Elle m'a promis sa foi :

Peut-elle être l'amoureuse

D'un autre berger que moi ?

L E D E V I N.

Ce n'est point un Berger qu'elle préfère à toi,

C'est un beau Monsieur de la ville.

C O L I N.

Qui vous l'a dit ?

L E D E V I N, *avec emphase.*

Mon art.

COLIN.

Je n'en saurois douter.  
Hélas ! qu'il m'en va coûter  
Pour avoir été trop facile !

Aurois-je donc perdu Colette sans retour ?

LE DEVIN.

On sert mal à la fois la fortune & l'amour.  
D'être si beau garçon quelquefois il en coûte.

COLIN.

De grace, apprenez-moi le moyen d'éviter  
Le coup affreux que je redoute.

LE DEVIN

Laisse-moi seul un moment consulter.  
*Le Devin tire de sa poche un livre de grimoire  
& un petit bâton de jacob , avec lesquels il  
fait un charme. De jeunes Paysannes qui  
venoient le consulter , laissent tomber leurs  
présents , & se sauvent toutes effrayées en  
voyant ses conjurations.*

LE DEVIN.

Le charme est fait. Colette en ce lieu va se  
rendre ;

Il faut ici l'attendre.

COLIN.

A l'appaiser pourrai-je parvenir ?

Hélas ! voudra-t-elle m'entendre ?

LE DEVIN.

Avec un cœur fidèle & tendre  
On a droit de tout obtenir.

*à part.*

Sur ce qu'elle doit dire allons la prévenir.

## S C E N E V.

C O L I N.

**J**E vais revoir ma charmante maîtresse.  
Adieu, châteaux, grandeurs, richesse,  
Votre éclat ne me tente plus.  
Si mes pleurs, mes soins assidus  
Peuvent toucher ce que j'adore,  
Je vous verrai renaître encore,  
Doux moments que j'ai perdus.

Quand on fait aimer & plaire,  
A-t-on besoin d'autre bien ?  
Rends-moi ton cœur, ma bergère,  
Colin t'a rendu le sien.

Mon chalumeau, ma houlette,  
Soyez mes seules grandeurs ;  
Ma parure est ma Colette,  
Mes trésors sont ses faveurs.

Que de Seigneurs d'importance  
Voudroient bien avoir sa foi !  
Malgré toute leur puissance,  
Ils sont moins heureux que moi.

SCENE VI.

COLIN, COLETTE parée.

COLIN à part.

**J**E l'apperois ... Je tremble en m'offrant  
à sa vue ...

.... Sauvons-nous .... Je la perds  
si je suis ....

COLETTE à part.

Il me voit..... Que je suis émue !  
Le cœur me bat.....

COLIN.

Je ne fais où j'en suis.

COLETTE.

Trop près, sans y songer, je me suis approchée.

COLIN.

Je ne puis m'en dédire, il la faut aborder.

*A Colette, d'un ton radouci, & d'un air  
moitié riant, moitié embarrassé.*

Ma Colette..... êtes-vous fâchée ?  
Je suis Colin : daignez me regarder.

COLETTE.

Colin m'aimoit, Colin m'étoit fidele :  
Je vous regarde, & ne vois plus Colin.

COLIN.

Mon cœur n'a point changé : mon erreur trop  
cruelle

Venoit d'un sort jetté par quelqu'esprit malin :  
Le Devin l'a détruit. Je suis, malgré l'envie,  
Toujours Colin, toujours plus amoureux.

C O L E T T E.

Par un sort, à mon tour, je me sens poursuivie.  
Le Devin n'y peut rien.

C O L I N.

Que je suis malheureux !

C O L E T T E.

D'un amant plus constant ....

C O L I N.

Ah ! de ma mort suivie,  
Votre infidélité ....

C O L E T T E.

Vos soins sont superflus ;  
Non, Colin, je ne t'aime plus.

C O L I N.

Ta foi ne m'est point ravie ;  
Non, consulte mieux ton cœur :  
Toi-même, en m'ôtant la vie,  
Tu perdrais tout ton bonheur.

C O L E T T E.

*à part. A Colin.*

Hélas ! non, vous m'avez trahie,

Vos soins sont superflus :

Non, Colin, je ne t'aime plus.

C O L I N.

C'en est donc fait ! Vous voulez que je  
meure ;

Et je vais pour jamais m'éloigner du hameau.

COLETTE *rappelant Colin qui s'éloigne  
lentement.*

Colin ?



Quoi?

COLETTE.  
Tu me fuis?

COLIN.

Faut-il que je demeure,  
Pour vous voir un amant nouveau?

COLETTE.  
Tant qu'à mon Colin j'ai su plaire.  
Mon sort combloit mes desirs.

COLIN.  
Quand je plaisois à ma bergere,  
Je vivois dans les plaisirs.

COLETTE.  
Depuis que son cœur me méprise,  
Un autre a gagné le mien.

COLIN.  
Après les doux nœuds qu'elle brise,  
Seroit-il un autre bien?

*D'un ton pénétré.*  
Ma Colette se dégage!

COLETTE.  
Je crains un amant volage.

*Ensemble.*  
Je me dégage à mon tour.  
Mon cœur, devenu paisible,  
Oubliera, s'il est possible,

Que tu lui fus } cher  
un jour.  
chère

COLIN.  
Quelque bonheur qu'on me promette  
Dans les nœuds qui me sont offerts.

## LE DEVIN

J'eusse encor préféré Colette  
A tous les biens de l'univers.

C O L E T T E.

Quoiqu'un Seigneur jeune, aimable,  
Me parlé aujourd'hui d'amour,  
Colin m'eût semblé préférable  
A tout l'éclat de la Cour.

C O L I N *tendrement.*

Ah, Colette!

C O L E T T E *avec un soupir.*

Ah, berger volage!

Faut-il t'aimer malgré moi?

*Colin se jette aux pieds de Colette ; elle lui fait remarquer à son chapeau un ruban fort riche qu'il a reçu de la Dame : Colin le jette avec dédain. Colette lui en donne un plus simple , dont elle étoit parée , & qu'il reçoit avec transport.*

*Ensemble.*

A jamais, Colin { je t'engage  
                                  { t'engage  
                                  { Mon cœur & { ma foi.  
                                  { Son            { sa  
Qu'un doux mariage  
M'unisse avec toi.

Aimons-nous toujours sans partage:  
Que l'amour soit notre loi.

A jamais, &c.

## SCENE VII.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE.

LE DEVIN.

**J**E vous ai délivrés d'un cruel maléfice ;  
Vous vous aimez encor, malgré les envieux.

COLIN.

*Ils offrent chacun un présent au Devin.*

Quel don pourroit jamais payer un tel service ?

*LE DEVIN recevant des deux mains.*

Je suis assez payé, si vous êtes heureux.

Venez, jeunes garçons ; venez, aimables filles,  
Rassemblez-vous, venez les imiter.

Venez, galants bergers ; venez, beautés gentilles,

En chantant leur bonheur, apprendre à le goûter.

## SCENE DERNIERE.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE.  
GARÇONS & FILLES DU VILLAGE.

LE CHŒUR.

**C**OLIN revient à sa bergere ;  
Célébrons un retour si beau.

Que leur amitié sincère  
Soit un charme toujours nouveau.

Du Devin de notre village  
Chantons le pouvoir éclatant :  
Il ramène un amant volage,  
Et le rend heureux & constant.

C O L I N.

R O M A N C E.

Dans ma cabanne obscure,  
Toujours soucis nouveaux ;  
Vent, soleil, ou froidure,  
Toujours peine & travaux.  
Colette, ma bergère,  
Si tu viens l'habiter,  
Colin dans sa chaumière  
N'a rien à regretter.

Des champs, de la prairie  
Retournant chaque soir,  
Chaque soir plus chérie  
Je viendrai te revoir :  
Du soleil dans nos plaines  
Devançant le retour,  
Je charmerai mes peines  
En chantant notre amour.

*Pantomime.*

L E D E V I N.

Il faut tous à l'envi  
Nous signaler ici ;

Si je ne puis sauter ainfi,

Je dirai pour ma part une chanson nouvelle.

*Il tire une chanson de sa poche.*

I.

L'art à l'amour est favorable,  
Et fans art l'amour fait charmer;  
A la ville on est plus aimable,  
Au village on fait mieux aimer.

Ah ! pour l'ordinaire

L'amour ne fait guere

Ce qu'il permet, ce qu'il défend;

C'est un enfant, c'est un enfant.

C O L I N *répète le refrain.*

Ah ! pour l'ordinaire

L'amour ne fait guere

Ce qu'il permet, ce qu'il défend;

C'est un enfant, c'est un enfant.

*Regardant la chanson.*

Elle a d'autres couplets ; je la trouve assez  
belle.

C O L E T T E *avec empressement.*

Voyons, voyons, nous chanterons aussi.

*(Elle prend la chanson.)*

I I.

Ici de la simple nature

L'amour fuit la naïveté ;

En d'autres lieux, de la parure

Il cherche l'éclat emprunté.

Ah ! pour l'ordinaire

L'amour ne fait guere

Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;

C'est un enfant, c'est un enfant.

## L E D E V I N

C H Œ U R.

C'est un enfant, c'est un enfant.

C O L I N.

I I I.

Souvent une flamme chérie  
 Est celle d'un cœur ingénu :  
 Souvent par la coquetterie  
 Un cœur volage est retenu.

Ah! pour l'ordinaire, &amp;c.

*(A la fin de chaque couplet le chœur  
 répète ce vers)*

C'est un enfant, c'est un enfant.

L E D E V I N.

I V.

L'amour, selon sa fantaisie,  
 Ordonne & dispose de nous :  
 Ce Dieu permet la jalousie,  
 Et ce Dieu punit les jaloux.

Ah! pour l'ordinaire, &amp;c.

C O L I N.

V.

A voltiger de belle en belle  
 On perd souvent l'heureux instant ;  
 Souvent un berger trop fidele  
 Est moins aimé qu'un inconstant.

Ah! pour l'ordinaire, &amp;c.

C O L E T T E.

V I.

A son caprice on est en bute,  
 Il veut les ris, il veut les pleurs ;  
 Par les.... par les....

C O L I N *lui aidant à lire.*

Par les rigueurs on le rebute.

COLETTE.

## COLETTE.

On l'affoiblit par les faveurs :

*Ensemble.*

Ah ! pour l'ordinaire,

L'Amour ne fait guere

Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;

C'est un enfant, c'est un enfant.

CHŒUR.

C'est un enfant, c'est un enfant.

*On danse.*

## COLETTE.

Avec l'objet de mes amours,

Rien ne m'afflige, tout m'enchanté ;

Sans cesse il rit, toujours je chante :

C'est une chaîne d'heureux jours.

Quand on fait bien aimer, que la vie est  
charmante !

Tel, au milieu des fleurs qui brillent sur son  
cours,

Un doux ruisseau coule & serpente.

Quand on fait bien aimer que la vie est  
charmante !

*On danse.*

## COLETTE.

Allons danser sous les ormeaux :

Animez-vous, jeunes fillettes.

Allons danser sous les ormeaux :

Galants, prenez vos chalumeaux.

LES VILLAGEOISES répètent ces quatre vers.

## COLETTE.

Répétons mille chansonnettes :

Et pour avoir le cœur joyeux,

314 LE DEVIN DU VILLAGE.

— Dançons avec nos amoureux ;  
Mais n'y restons jamais feulettes.

Allons danser sous les ormeaux, &c.  
L E S V I L L A G E O I S E S.

Allons danser sous les ormeaux, &c.

C O L E T T E.

A la ville on fait bien plus de fracas ;  
Mais sont-ils aussi gais dans leurs ébats ?

Toujours contents,  
Toujours chantants ;  
Beauté sans fard,  
Plaisir sans art ;

Tous leurs concerts valent-ils nos musettes ?

Allons danser sous les ormeaux, &c.  
L E S V I L L A G E O I S E S.

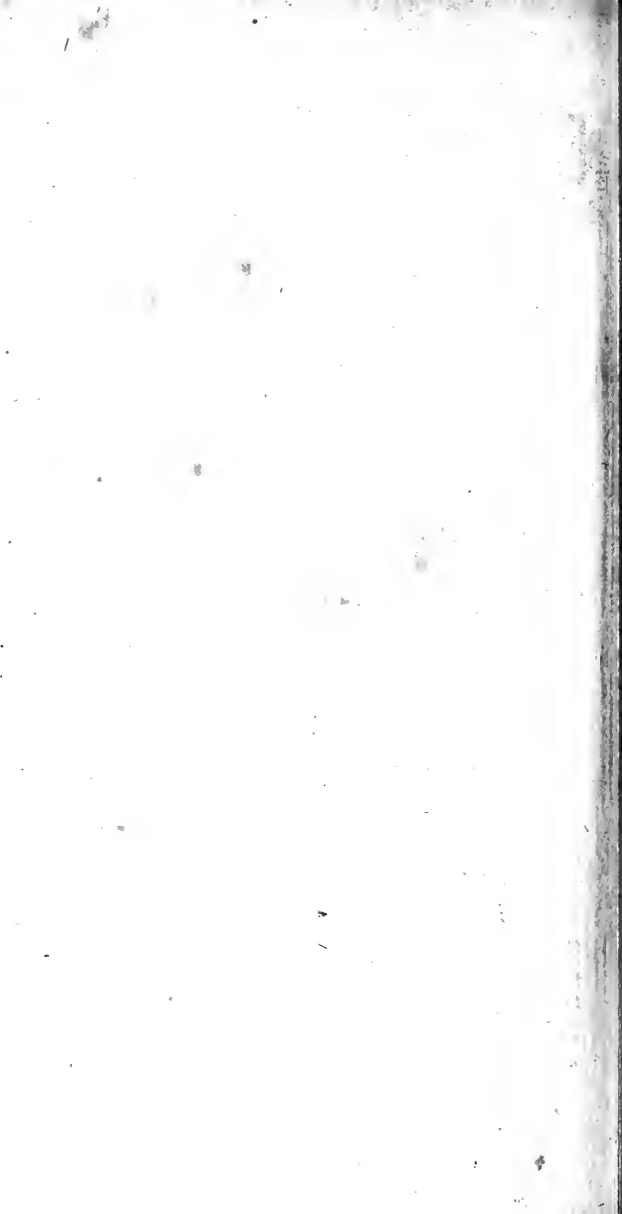
Allons danser sous les ormeaux, &c.

F I N.



*D I S C O U R S*  
*S U R L' O R I G I N E*  
*E T L E S F O N D E M E N T S*  
DE L'INÉGALITÉ PARMI LES HOMMES,  
PAR JEAN - JAC. ROUSSEAU,  
*C I T O Y E N D E G E N E V E.*

Non in depravatis, sed in his quæ benè secundùm  
naturam se habent, considerandum est quid sit  
naturale. ARISTOT. Politic. L. 2.





A

# LA RÉPUBLIQUE DE GENEVE.

MAGNIFIQUES, TRÈS-HONORÉS  
ET SOUVERAINS SEIGNEURS,

C ONVAINCU qu'il n'appartient qu'au citoyen vertueux de rendre à sa patrie des honneurs qu'elle puisse avouer, il y a trente ans que je travaille à mériter de vous offrir un hommage public ; & cette heureuse occasion suppléant en partie à ce que mes efforts n'ont pu faire, j'ai cru qu'il me seroit permis de consulter ici le zèle qui m'anime, plus que le droit qui devoit m'autoriser. Ayant eu le bonheur de naître parmi vous, comment pourrois-je méditer sur l'égalité que la nature a mise entre les hommes, & sur l'inégalité qu'ils ont instituée, sans penser à la profonde sagesse avec laquelle l'une & l'autre, heureusement combinées dans cet Etat, concourent de la manière la plus approchante de la loi naturelle, & la plus favorable à la société, au maintien de l'ordre public, & au bonheur des particuliers ? En recherchant

les meilleures maximes que le bon sens puisse dicter sur la constitution d'un gouvernement, j'ai été si frappé de les voir toutes en exécution dans le votre, que même, sans être né dans vos murs, j'aurois cru ne pouvoir me dispenser d'offrir ce tableau de la société humaine à celui de tous les peuples qui me paroît en posséder les plus grands avantages, & en avoir le mieux prévenu les abus.

Si j'avois eu à choisir le lieu de ma naissance, j'aurois choisi une société d'une grandeur bornée par l'étendue des facultés humaines, c'est-à-dire, par la possibilité d'être bien gouvernée, & où chacun fût à son emploi, nul n'eût été contraint de commettre à d'autres les fonctions dont il étoit chargé : un Etat où tous les particuliers se connoissant entr'eux, les manœuvres obscures du vice, ni la modestie de la vertu, n'eussent pu se dérober aux regards & au jugement du public ; & où cette douce habitude de se voir & de se connoître, fût de l'amour de la patrie, l'amour des citoyens, plutôt que celui de la terre.

J'aurois voulu naître dans un pays où le Souverain & le peuple ne pussent avoir qu'un seul & même intérêt, afin que tous les mouvements de la machine ne tendissent jamais qu'au bonheur commun ; ce qui ne pouvant se faire, à moins que le peuple & le Souverain ne soient une même personne, il s'ensuit que j'aurois voulu naître sous un gouvernement démocratique, sagement tempéré.

J'aurois voulu vivre & mourir libre, c'est-à-dire, tellement soumis aux loix, que ni moi, ni personne n'en pût secouer l'honorable joug, salutaire & doux, que les têtes les plus fieres portent d'autant plus docilement, qu'elles sont faites pour n'en porter aucun autre.

J'aurois donc voulu que personne dans l'Etat n'eût pu se dire au-dessus de la loi, & que personne au dehors n'en pût imposer que l'Etat fût obligé de reconnoître. Car, quelle que puisse être la constitution d'un gouvernement, s'il s'y trouve un seul homme qui ne soit pas soumis à la loi, tous les autres sont nécessairement à la discrétion de celui-là, (\*) & s'il y a un chef national, & un autre chef étranger, quelque partage d'autorité qu'ils puissent faire, il est impossible que l'un & l'autre soient bien obéis, & que l'Etat soit bien gouverné.

Je n'aurois point voulu habiter une république de nouvelle institution, quelques bonnes loix qu'elle pût avoir; de peur que le gouvernement autrement constitué peut-être qu'il ne faudroit pour le moment, ne convenant pas aux nouveaux citoyens, ou les citoyens au nouveau gouvernement, l'Etat ne fût sujet à être ébranlé & détruit presque dès sa naissance. Car il en est de la liberté comme de ces aliments solides & succulents, ou de ces vins généreux, propres à nourrir & fortifier les tempéraments robustes qui en ont l'habitude; mais qui accablent, ruinent

& enivrent les foibles & délicats qui n'y sont point faits. Les peuples une fois accoutumés à des maîtres, ne sont plus en état de s'en passer. S'ils tentent de secouer le joug, ils s'éloignent d'autant plus de la liberté, que, prenant pour elle une licence effrénée qui lui est opposée, leurs révolutions les livrent presque toujours à des séducteurs qui ne font qu'aggraver leurs chaînes. Le peuple romain lui-même, ce modèle de tous les peuples libres, ne fut point en état de se gouverner en sortant de l'oppression des Tarquins. Avili par l'esclavage & les travaux ignominieux qu'ils lui avoient imposés, ce n'étoit d'abord qu'une stupide populace qu'il fallut ménager, & gouverner avec la plus grande sagesse, afin que s'accoutumant peu à peu à respirer l'air salutaire de la liberté, ces ames énervées, ou plutôt abruties sous la tyrannie, acquissent par degrés cette sévérité de mœurs, & cette fierté de courage qui en firent enfin le plus respectable de tous les peuples. J'aurois donc cherché pour ma patrie une heureuse & tranquille république, dont l'ancienneté se perdît en quelque sorte dans la nuit des temps; qui n'eût éprouvé que des atteintes propres à manifester & affermir dans ses habitants le courage & l'amour de la patrie, & où les citoyens, accoutumés de longue main à une sage indépendance, fussent non-seulement libres, mais dignes de l'être.

J'aurois voulu me choisir une patrie dé-

ournée, par une heureuse impuissance, du féroce amour des conquêtes, & garantie par une position encore plus heureuse, de la crainte de devenir elle-même la conquête d'un autre Etat : une ville libre placée entre plusieurs peuples, dont aucun n'eût intérêt à l'envahir, & dont chacun eût intérêt d'empêcher les autres de l'envahir eux-mêmes : une république, en un mot, qui ne tentât point l'ambition de ses voisins, & qui pût raisonnablement compter sur leur secours au besoin. Il s'ensuit que dans une position si heureuse, elle n'auroit eu rien à craindre que d'elle-même ; & que si ses citoyens s'étoient exercés aux armes, c'eût été plutôt pour entretenir chez eux cette ardeur guerrière, & cette fierté de courage qui sied si bien à la liberté, & qui en nourrit le goût, que par la nécessité de pourvoir à leur propre défense.

J'aurois cherché un pays où le droit de législation fût commun à tous les citoyens ; car qui peut mieux savoir qu'eux sous quelles conditions il leur convient de vivre ensemble dans une même société ? Mais je n'aurois pas approuvé des plébiscites semblables à ceux des Romains, où les chefs de l'Etat & les plus intéressés à sa conservation, étoient exclus des délibérations dont souvent dépendoit son salut ; & où par une absurde inconséquence les Magistrats étoient privés des droits dont jouissoient les simples citoyens.

Au contraire, j'aurois désiré que pour arrêter les projets intéressés & mal conçus, & les innovations dangereuses qui perdirent enfin les Athéniens, chacun n'eût pas le pouvoir de proposer de nouvelles loix à sa fantaisie; que ce droit appartînt aux seuls Magistrats; qu'ils en usassent même avec tant de circonspection; que le peuple de son côté fût si réservé à donner son consentement à ces loix, & que la promulgation ne pût s'en faire qu'avec tant de solennité, qu'avant que la constitution fût ébranlée, on eût le temps de se convaincre que c'est surtout la grande antiquité des loix qui les rend saintes & vénérables, que le peuple méprise bientôt celles qu'il voit changer tous les jours, & qu'en s'accoutumant à négliger les anciens usages, sous prétexte de faire mieux, on introduit souvent de grands maux pour en corriger de moindres.

J'aurois fui sur-tout, comme nécessairement mal gouvernée, une république où le peuple croyant pouvoir se passer de ses Magistrats, ou ne leur laisser qu'une autorité précaire, auroit imprudemment gardé l'administration des affaires civiles, & l'exécution de ses propres loix. Telle dut être la grossière constitution des premiers gouvernements sortant immédiatement de l'état de nature; & tel fut encore un des vices qui perdirent la république d'Athènes.

Mais j'aurois choisi celle où les particuliers se contentant de donner la sanction aux



loix, & de décider en corps, & sur le rapport des chefs, les plus importantes affaires publiques, établiroient des tribunaux respectés; en distingueroient avec soin les divers départements; éliroient d'année en année les plus capables & les plus intègres de leurs concitoyens, pour administrer la Justice & gouverner l'Etat; & où la vertu des Magistrats portant ainsi témoignage de la sagesse du peuple, les uns & les autres s'honoreroient mutuellement. De sorte que, si jamais de funestes mal-entendus venoient à troubler la concorde publique, ces temps mêmes d'aveuglement & d'erreurs fussent marqués par des témoignages de modération, d'estime réciproque, & d'un commun respect pour les loix; présages & garants d'une réconciliation sincère & perpétuelle.

Tels sont, MAGNIFIQUES, TRÈS-HONORÉS ET SOUVERAINS SEIGNEURS, les avantages que j'aurois recherché dans la patrie que je me ferois choisie. Que si la Providence y avoit ajouté de plus une situation charmante, un climat tempéré, un pays fertile, & l'aspect le plus délicieux qui soit sous le ciel, je n'aurois désiré pour combler mon bonheur, que de jouir de tous ces biens dans le sein de cette heureuse patrie, vivant paisiblement dans une douce société avec mes concitoyens, exerçant envers eux, & à leur exemple, l'humanité, l'amitié & toutes les vertus, & laissant après moi l'honorable mémoire d'un homme de bien,

& d'un honnête & vertueux patriote.

Si, moins heureux, ou trop tard sage, je m'étois vu réduit à finir en d'autres climats une infirme & languissante carrière, regrettant inutilement le repos & la paix dont une jeunesse imprudente m'auroit privé, j'aurois du moins nourri dans mon âme ces mêmes sentimens dont je n'aurois pu faire usage dans mon pays; & pénétré d'une affection tendre & déintéressée pour mes concitoyens éloignés, je leur aurois adressé du fond de mon cœur à peu près le discours suivant :

Mes chers concitoyens, ou plutôt mes frères, puisque les liens du sang, ainsi que les loix, nous unissent presque tous, il m'est doux de ne pouvoir penser à vous, sans penser en même-temps à tous les biens dont nul de vous peut-être ne sent mieux le prix que moi, qui les ai perdus. Plus je réfléchis sur votre situation politique & civile, & moins je puis imaginer que la nature des choses humaines puisse en comporter une meilleure. Dans tous les autres gouvernemens, quand il est question d'assurer le plus grand bien de l'état, tout se borne toujours à des projets en idées, & tout au plus à de simples possibilités. Pour vous, votre bonheur est tout fait, il ne faut qu'en jouir, & vous n'avez plus besoin, pour devenir parfaitement heureux, que de savoir vous contenter de l'être. Votre souveraineté acquise ou recouvrée à la pointe de l'épée, & con-

servée durant deux siècles à force de valeur & de sagesse, est enfin pleinement & universellement reconnue. Des traités honorables fixent vos limites, assurent vos droits, & affermissent votre repos. Votre constitution est excellente, dictée par la plus sublime raison, & garantie par des Puissances amies & respectables ; votre Etat est tranquille, vous n'avez ni guerre, ni conquérants à craindre ; vous n'avez point d'autres maîtres que de sages loix que vous avez faites, administrées par des Magistrats intègres qui sont de votre choix ; vous n'êtes ni assez riches pour vous énerver par la mollesse, & perdre dans de vaines délices le goût du vrai bonheur & des solides vertus, ni assez pauvres pour avoir besoin de plus de secours étrangers que ne vous en procure votre industrie ; & cette liberté précieuse qu'on ne maintient chez les grandes nations qu'avec des impôts exorbitants, ne vous coûte presque rien à conserver.

Puisse durer toujours, pour le bonheur de ses citoyens, & l'exemple des peuples, une république si sagement & si heureusement constituée ! Voilà le seul vœu qui vous reste à faire, & le seul soin qui vous reste à prendre. C'est à vous seuls désormais, non à faire votre bonheur (vos ancêtres vous en ont évité la peine), mais à le rendre durable par la sagesse d'en bien user. C'est de votre union perpétuelle, de votre obéissance aux loix, de votre respect pour leurs ministres,

que dépend votre conservation. S'il reste parmi vous le moindre germe d'aigreur ou de défiance, hâtez-vous de le détruire comme un levain funeste, d'où résulteroit tôt ou tard vos malheurs & la ruine de l'Etat. Je vous conjure de rentrer tous au fond de votre cœur, & de consulter la voix secrète de votre conscience. Quelqu'un parmi vous connoît-il dans l'univers un corps plus integre, plus éclairé, plus respectable que celui de votre magistrature ? Tous ses membres ne vous donnent-ils pas l'exemple de la modération, de la simplicité de mœurs, du respect pour les loix, & de la plus sincère réconciliation ? Rendez donc sans réserve à de si sages chefs, cette salutaire confiance que la raison doit à la vertu ; songez qu'ils sont de votre choix, qu'ils le justifient ; & que les honneurs dûs à ceux que vous avez constitués en dignité, retombent nécessairement sur vous-mêmes. Nul de vous n'est assez peu éclairé pour ignorer qu'où cesse la vigueur des loix, & l'autorité de leurs défenseurs, il ne peut y avoir ni sûreté, ni liberté pour personne. De quoi s'agit-il donc entre vous, que de faire de bon cœur & avec une juste confiance, ce que vous seriez toujours obligés de faire par un véritable intérêt, par devoir, & pour la raison ? Qu'une coupable & funeste indifférence pour le maintien de la constitution ne vous fasse jamais négliger au besoin les sages avis des plus éclairés, & des plus zélés d'entre vous : mais que l'équité,

la modération, la plus respectueuse fermeté, continuent de régler toutes vos démarches, & de montrer en vous à tout l'univers l'exemple d'un peuple fier & modeste, aussi jaloux de sa gloire que de sa liberté. Gardez-vous sur-tout, & ce sera mon dernier conseil, d'écouter jamais des interprétations sinistres, & des discours envenimés; dont les motifs secrets sont souvent plus dangereux que les actions qui en font l'objet. Toute une maison s'éveille, & se tient en alarmes aux premiers cris d'un bon & fidele gardien, qui n'aboie jamais qu'à l'approche des voleurs; mais on hait l'importunité de ces animaux bruyants, qui troublent sans cesse le repos public, & dont les avertissements continuels & déplacés ne se font pas même écouter au moment qu'ils sont nécessaires.

Et vous, MAGNIFIQUES ET TRÈS-HONORÉS SEIGNEURS; vous, dignes & respectables Magistrats d'un peuple libre, permettez-moi de vous offrir en particulier mes hommages & mes devoirs. S'il y a dans le monde un rang propre à illustrer ceux qui l'occupent, c'est, sans doute, celui que donnent les talents & la vertu; celui dont vous vous êtes rendus dignes, & auquel vos concitoyens vous ont élevés. Leur propre mérite ajoute encore au vôtre un nouvel éclat; & choisis par des hommes capables d'en gouverner d'autres, pour les gouverner eux-mêmes, je vous trouve autant au-dessus des autres Magistrats, qu'un peuple libre, & sur-

tout celui que vous avez l'honneur de conduire, est par ses lumieres & par sa raison au-dessus de la populace des autres Etats.

Qu'il me soit permis de citer un exemple dont il devroit rester de meilleures traces, & qui sera toujours présent à mon cœur. Je ne me rappelle point sans la plus douce émotion la mémoire du vertueux citoyen de qui j'ai reglé jour, & qui souvent entretint mon enfance du respect qui vous étoit dû. Je le vois encore vivant du travail de ses mains, & nourrissant son ame des vérités les plus sublimes. Je vois Tacite, Plutarque, & Grotius, mêlés devant lui avec les instruments de son métier. Je vois à ses côtés un fils chéri recevant avec trop peu de fruit les tendres instructions du meilleur des peres. Mais si les égarements d'une folle jeunesse me firent oublier durant un temps de si sages leçons, j'ai le bonheur d'éprouver enfin que, quelque penchant qu'on ait vers le vice, il est difficile qu'une éducation dont le cœur se mêle, reste perdue pour toujours.

Tels sont, MAGNIFIQUES ET TRÈS-HONORÉS SEIGNEURS, les citoyens, & même les simples habitants nés dans l'Etat que vous gouvernez; tels sont ces hommes instruits & sensés, dont, sous le nom d'ouvriers & de peuple, on a chez les autres Nations des idées si basses & si fausses. Mon pere, je l'avoue avec joie, n'étoit point distingué parmi ses concitoyens; il n'étoit que ce qu'ils sont tous; & tel qu'il étoit, il n'y

a point de pays où sa société n'eût été recherchée, cultivée, & même avec fruit, par les plus honnêtes gens. Il ne m'appartient pas, & grace au ciel, il n'est pas nécessaire de vous parler des égards que peuvent attendre de vous des hommes de cette trempe, vos égaux par l'éducation, ainsi que par les droits de la nature & de la naissance; vos inférieurs par leur volonté, par la préférence qu'ils devoient à votre mérite, qu'ils lui ont accordée, & pour laquelle vous leur devez à votre tour une sorte de reconnoissance. J'apprends avec une vive satisfaction de combien de douceur & de condescendance vous tempérez avec eux la gravité convenable aux ministres des loix; combien vous leur rendez en estime & en attentions ce qu'ils vous doivent d'obéissance & de respects; conduite pleine de justice & de sagesse, propre à éloigner de plus en plus la mémoire des événements malheureux qu'il faut oublier pour ne les revoir jamais : conduite d'autant plus judicieuse, que ce peuple équitable & généreux se fait un plaisir de son devoir, qu'il aime naturellement à vous honorer, & que les plus ardents à soutenir leurs droits, sont les plus portés à respecter les vôtres.

Il ne doit pas être étonnant que les chefs d'une société civile en aiment la gloire & le bonheur : mais il l'est trop pour le repos des hommes, que ceux qui se regardent comme les Magistrats, ou plutôt comme les maîtres d'une patrie plus sainte & plus sublime, té-

moignent quelque amour pour la patrie terrestre qui les nourrit. Qu'il m'est doux de pouvoir faire en notre faveur une exception si rare, & placer au rang de nos meilleurs citoyens, ces zélés dépositaires des dogmes sacrés, autorisés par les loix, ces vénérables pasteurs des âmes, dont la vive & douce éloquence porte d'autant mieux dans les cœurs les maximes de l'Evangile, qu'ils commentent toujours par les pratiquer eux-mêmes! Tout le monde fait avec quel succès le grand art de la chaire est cultivé à Geneve; mais trop accoutumés à voir dire d'une manière, & faire d'une autre, peu de gens savent jusqu'à quel point l'esprit du Christianisme, la sainteté des mœurs, la sévérité pour soi-même, & la douceur pour autrui, regnent dans le corps de nos ministres. Peut-être appartient-il à la seule ville de Geneve de montrer l'exemple édifiant d'une aussi parfaite union entre une société de théologiens & de gens de lettres. C'est en grande partie sur leur sagesse & leur modération reconnues, c'est sur leur zèle pour la prospérité de l'état que je fonde l'espoir de son éternelle tranquillité: & je remarque avec un plaisir mêlé d'étonnement & de respect, combien ils ont d'horreur pour les affreuses maximes de ces hommes sacrés & barbares, dont l'histoire fournit plus d'un exemple, & qui, pour soutenir les prétendus droits de Dieu, c'est-à-dire, leurs intérêts, étoient d'autant moins avares du sang humain, qu'ils se flattoient



que le leur seroit toujours respecté.

Pourrois-je oublier cette précieuse moitié de la République qui fait le bonheur de l'autre, & dont la douceur & la sagesse y maintiennent la paix & les bonnes mœurs? Aimables & vertueuses citoyennes, le sort de votre sexe sera toujours de gouverner le nôtre. Heureux quand votre chaste pouvoir, exercé seulement dans l'union conjugale, ne se fait sentir que pour la gloire de l'Etat & le bonheur public! C'est ainsi que les femmes commandoient à Sparte, & c'est ainsi que vous méritez de commander à Geneve. Quel homme barbare pourroit résister à la voix de l'honneur & de la raison dans la bouche d'une femme épouse? Et qui ne mépriseroit un vain luxe, en voyant votre simple & modeste parure, qui par l'éclat qu'elle tient de vous, semble être la plus favorable à la beauté? C'est à vous de maintenir toujours par votre aimable & innocent empire, & par votre esprit insinuant, l'amour des loix dans l'Etat & la concorde parmi les citoyens; de réunir par d'heureux mariages les familles divisées, & sur-tout de corriger par la persuasive douceur de vos leçons, & par les graces modestes de votre entretien, les travers que nos jeunes gens vont prendre en d'autres pays, d'où, au lieu de tant de choses utiles dont ils pourroient profiter, ils ne rapportent, avec un ton puérile & des airs ridicules, pris parmi des femmes perdues, que l'admiration de je ne fais quelles prétendues

grandeurs, frivoles dédommagements de la servitude, qui ne vaudront jamais l'auguste liberté. Soyez donc toujours ce que vous êtes, les chastes gardiennes des mœurs, & les doux liens de la paix; & continuez de faire valoir en toute occasion les droits du cœur & de la nature au profit du devoir & de la vertu.

Je me flatte de n'être point démenti par l'événement, en fondant sur de tels garants l'espoir du bonheur commun des citoyens, & de la gloire de la République. J'avoue qu'avec tous ces avantages, elle ne brillera pas de cet éclat dont la plupart des yeux sont éblouis, & dont le puérile & funeste goût est le plus mortel ennemi du bonheur & de la liberté. Qu'une jeunesse dissolue aille chercher ailleurs des plaisirs faciles, & de longs repentirs : que les prétendus gens de goût admirent en d'autres lieux la grandeur des palais, la beauté des équipages, les superbes ameublements, la pompe des spectacles, & tous les raffinements de la mollesse & du luxe. A Geneve, on ne trouvera que des hommes, mais pourtant un tel spectacle a bien son prix, & ceux qui le rechercheront, vaudront bien les admirateurs du reste.

Daignez, MAGNIFIQUES, TRÈS-HONORÉS ET SOUVERAINS SEIGNEURS, recevoir tous avec la même bonté les respectueux témoignages de l'intérêt que je prends à votre prospérité commune. Si j'étois assez

DEDICACE. 353

malheureux pour être coupable de quelque transport indiscret dans cette vive effusion de mon cœur, je vous supplie de le pardonner à la tendre affection d'un vrai patriote, & au zèle ardent & légitime d'un homme qui n'envisage point de plus grand bonheur pour lui-même que celui de vous voir tous heureux.

Je suis avec le plus profond respect,

MAGNIFIQUES, TRÈS-HONORÉS  
ET SOUVERAINS SEIGNEURS,

Votre très-humble & très-obéissant  
serviteur & concitoyen,

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

*A Chamberri le 12 Juin 1754.*



## P R É F A C E.

**L**A plus utile & la moins avancée de toutes les connoissances humaines, me paroît être celle de l'homme; (\*2) & j'ose dire que la seule inscription du temple de Delphes contenoit un précepte plus important & plus difficile que tous les gros livres des Moralistes. Aussi je regarde le sujet de ce Discours, comme une des questions les plus intéressantes que la Philosophie puisse proposer, & malheureusement pour nous, comme une des plus épineuses que les Philosophes puissent résoudre. Car comment connoître la source de l'inégalité parmi les hommes, si l'on ne commence par les connoître eux-mêmes? Et comment l'homme viendra-t-il à bout de se voir tel que l'a formé la nature, à travers tous les changements que la succession des temps & des choses a dû produire dans sa constitution originelle, & de démêler ce qui tient de son propre fond, d'avec ce que les circonstances & ses progrès ont ajouté ou changé à son état primitif? Semblable à la statue de Glaucus, que le temps, la mer & les orages avoient tellement défigurée, qu'elle ressembloit moins à un Dieu qu'à une bête féroce, l'ame humaine altérée au sein de la

société par mille causes sans cesse renaissantes, par l'acquisition d'une multitude de connoissances & d'erreurs, par les changements arrivés à la constitution des corps, & par le choc continuel des passions, a pour ainsi dire changé d'apparence, au point d'être presque méconnoissable; & l'on n'y retrouve plus, au lieu d'un être agissant toujours par des principes certains & invariables, au lieu de cette céleste & majestueuse simplicité dont son auteur l'avoit empreinte, que le difforme contraste de la passion qui croit raisonner, & de l'entendement en délire.

Ce qu'il y a de plus cruel encore, c'est que tous les progrès de l'espece humaine l'éloignant sans cesse de son état primitif, plus nous accumulons de nouvelles connoissances, & plus nous nous ôtons les moyens d'acquérir la plus importante de toutes, & que c'est en un sens à force d'étudier l'homme, que nous nous sommes mis hors d'état de le connoître.

Il est aisé de voir que c'est dans ces changements successifs de la constitution humaine, qu'il faut chercher la premiere origine des différences qui distinguent les hommes, lesquels, d'un commun aveu, sont naturellement aussi égaux entr'eux, que l'étoient les animaux de chaque espece, avant que diverses causes physiques eussent introduit dans quelques-unes les variétés que nous y remarquons. En effet il n'est pas concevable que ces premiers changements, par quelque moyen qu'ils

soient arrivés, aient altéré tout à la fois & de la même manière tous les individus de l'espèce; mais les uns s'étant perfectionnés ou détériorés, & ayant acquis diverses qualités bonnes ou mauvaises, qui n'étoient point inhérentes à leur nature, les autres restèrent plus long-temps dans leur état originel; & telle fut parmi les hommes la première source de l'inégalité, qu'il est plus aisé de démontrer ainsi en général, que d'en assigner avec précision les véritables causes.

Que mes lecteurs ne s'imaginent donc pas que j'ose me flatter d'avoir vu ce qui me paroît si difficile à voir. J'ai commencé quelques raisonnements; j'ai hasardé quelques conjectures, moins dans l'espérance de résoudre la question, que dans l'intention de l'éclaircir & de la réduire à son véritable état. D'autres pourront aisément aller plus loin dans la même route, sans qu'il soit facile à personne d'arriver au terme. Car ce n'est pas une légère entreprise de démêler ce qu'il y a d'originale & d'artificiel dans la nature actuelle de l'homme, & de bien connoître un état qui n'existe plus, qui n'a peut-être point existé, qui probablement n'existera jamais, & dont il est pourtant nécessaire d'avoir des notions justes pour bien juger de notre état présent. Il faudroit même plus de philosophie qu'on ne pense, à celui qui entreprendroit de déterminer exactement les précautions à prendre pour faire sur ce sujet de solides observations;

ventions ; & une bonne solution du problème suivant ne me paroîtroit pas indigne des Aristote & des Plin de notre siècle : *quelles expériences, seroient nécessaires pour parvenir à connoître l'homme naturel ; & quels sont les moyens de faire ces expériences au sein de la société ?* Loin d'entreprendre de résoudre ce problème, je crois en avoir assez médité le sujet, pour oser répondre d'avance, que les plus grands Philosophes ne feront pas trop bons pour diriger ces expériences, ni les plus puissants Souverains pour les faire ; concours auquel il n'est guère raisonnable de s'attendre, sur-tout avec la persévérance, ou plutôt la succession de lumières & de bonne volonté, nécessaire de part & d'autre pour arriver au succès.

Ces recherches si difficiles à faire, & auxquelles on a si peu songé jusqu'ici, sont pourtant les seuls moyens qui nous restent de lever une multitude de difficultés qui nous dérobent la connoissance des fondemens réels de la société humaine. C'est cette ignorance de la nature de l'homme, qui jette tant d'incertitude & d'obscurité sur la véritable définition du droit naturel : car l'idée du droit, dit M. Burlamaqui, & plus encore celle du droit naturel, sont manifestement des idées relatives à la nature de l'homme. C'est donc de cette nature même de l'homme, continue-t-il, de sa constitution & de son état, qu'il faut déduire les principes de cette science.

Ce n'est point sans surprise & sans scandale, qu'on remarque le peu d'accord qui regne sur cette importante matiere entre les divers Auteurs qui en ont traité. Parmi les plus graves écrivains, à peine en trouve-t-on deux qui soient du même avis sur ce point. Sans parler des anciens Philosophes, qui semblent avoir pris à tâche de se contredire entr'eux sur les principes les plus fondamentaux: les Jurisconsultes romains assujettissent indifféremment l'homme, & tous les autres animaux, à la même loi naturelle, parce qu'ils considerent plutôt sous ce nom la loi que la nature s'impose à elle-même, que celle qu'elle prescrit, ou plutôt, à cause de l'acception particuliere selon laquelle ces Jurisconsultes entendent le mot de loi, qu'ils semblent n'avoir pris en cette occasion, que pour l'expression des rapports généraux, établis par la nature entre tous les êtres animés, pour leur commune conservation. Les modernes, ne reconnoissant sous le nom de loi, qu'une regle prescrite à un être moral; c'est-à-dire, intelligent, libre & considéré dans ses rapports avec d'autres êtres, bornent conséquemment au seul animal doué de raison, c'est-à-dire à l'homme, la compétence de la loi naturelle; mais définissant cette loi chacun à sa mode, ils l'établissent tous sur des principes si métaphysiques, qu'il y a même parmi nous bien peu de gens en état de comprendre ces principes, loin de pouvoir les trouver d'eux-mêmes. De sorte que



toutes les définitions de ces savants hommes, d'ailleurs en perpétuelle contradiction entre elles, s'accordent seulement en ceci, qu'il est impossible d'entendre la loi de nature, & par conséquent d'y obéir, sans être un très-grand raisonneur & un profond Métaphysicien. Ce qui signifie précisément que les hommes ont dû employer pour l'établissement de la société, des lumières qui ne se développent qu'avec beaucoup de peine, & pour fort peu de gens, dans le sein de la société même.

Connoissant si peu la nature, & s'accordant si mal sur le sens du mot *loi*, il seroit bien difficile de convenir d'une bonne définition de la loi naturelle. Aussi toutes celles qu'on trouve dans les livres, outre le défaut de n'être point uniformes, ont-elles encore celui d'être tirées de plusieurs connoissances que les hommes n'ont point naturellement, & des avantages dont ils ne peuvent concevoir l'idée, qu'après être sortis de l'état de nature. On commence par rechercher les regles, dont, pour l'utilité commune, il seroit à propos que les hommes convinssent entr'eux; & puis on donne le nom de loi naturelle à la collection de ces regles, sans autre preuve que le bien qu'on trouve, qui résulteroit de leur pratique universelle. Voilà assurément une manière très-commode de composer des définitions, & d'expliquer la nature des choses par des convenances presque arbitraires.

Mais tant que nous ne connoîtons point l'homme naturel, c'est en vain que nous voudrions déterminer la loi qu'il a reçue, ou celle qui convient le mieux à sa constitution. Tout ce que nous pouvons voir très-clairement au sujet de cette loi, c'est que non-seulement, pour qu'elle soit loi, il faut que la volonté de celui qu'elle oblige, puisse s'y soumettre avec connoissance, mais qu'il faut encore, pour qu'elle soit naturelle, qu'elle parle immédiatement par la voix de la nature.

Laiçons donc tous les livres scientifiques qui ne nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils se sont faits; & méditant sur les premières & plus simples opérations de l'ame humaine, j'y crois appercevoir deux principes antérieurs à la raison, dont l'un nous intéresse ardemment à notre bien-être & à la conservation de nous-mêmes, & l'autre nous inspire une répugnance naturelle à voir périr ou souffrir tout être sensible, & principalement nos semblables. C'est du concours & de la combinaison que notre esprit est en état de faire de ces deux principes, sans qu'il soit nécessaire d'y faire entrer celui de la sociabilité, que me paroissent découler toutes les règles du droit naturel; règles que la raison est ensuite forcée de rétablir sur d'autres fondemens, quand, par ses développemens successifs, elle est venue à bout d'étouffer la nature.

De cette manière, on n'est point obligé

de faire de l'homme un Philosophe, avant que d'en faire un homme. Ses devoirs envers autrui ne lui sont pas uniquement dictés par les tardives leçons de la sagesse ; & tant qu'il ne résistera point à l'impulsion intérieure de la commisération, il ne fera jamais du mal à un autre homme, ni même à aucun être sensible, excepté dans le cas légitime où, sa conversation se trouvant intéressée, il est obligé de se donner la préférence à lui-même. Par ce moyen, on termine aussi les anciennes disputes sur la participation des animaux à la loi naturelle : car il est clair que, dépourvus de lumières & de liberté, ils ne peuvent reconnoître cette loi ; mais tenant en quelque chose à notre nature par la sensibilité dont ils sont doués, on jugera qu'ils doivent aussi participer au droit naturel, & que l'homme est assujetti envers eux à quelque espèce de devoirs. Il semble en effet que si je suis obligé de ne faire aucun mal à mon semblable, c'est moins parce qu'il est un être raisonnable, que parce qu'il est un être sensible ; qualité qui, étant commune à la bête & à l'homme, doit au moins donner à l'une le droit de n'être point maltraitée inutilement par l'autre.

Cette même étude de l'homme originel, de ses vrais besoins, & des principes fondamentaux de ses devoirs, est encore le seul bon moyen qu'on puisse employer, pour lever ces foules de difficultés qui se présentent sur l'origine de l'inégalité morale, sur

les vrais fondemens du corps politique, sur les droits réciproques de ses membres, & sur mille autres questions semblables, aussi importantes que mal éclaircies.

En considérant la société humaine d'un regard tranquille & désintéressé, elle ne semble montrer d'abord que la violence des hommes puissans, & l'oppression des foibles; l'esprit se révolte contre la dureté des uns; on est porté à déplorer l'aveuglement des autres: & comme rien n'est moins stable parmi les hommes que ces relations extérieures, que le hazard produit plus souvent que la sagesse, & qu'on appelle foiblesse ou puissance, richesse ou pauvreté, les établissemens humains paroissent au premier coup d'œil fondés sur des monceaux de fable mouvante: ce n'est qu'en les examinant de près; ce n'est qu'après avoir écarté la poussière & le fable qui environnent l'édifice, qu'on aperçoit la base inébranlable sur laquelle il est élevé, & qu'on apprend à en respecter les fondemens. Or, sans l'étude sérieuse de l'homme, de ses facultés naturelles, & de leurs développemens successifs, on ne viendra jamais à bout de faire ces distinctions, & de séparer dans l'actuelle constitution des choses, ce qu'a fait la volonté divine, d'avec ce que l'art humain a prétendu faire. Les recherches politiques & morales, auxquelles donne lieu l'importante question que j'examine, sont donc utiles de toutes manières; & l'histoire hypothétique des gouverne-

ments est pour l'homme une leçon instructive à tous égards. En considérant ce que nous serions devenus, abandonnés à nous-mêmes, nous devons apprendre à bénir celui dont la main bienfaisante, corrigeant nos institutions, & leur donnant un assiette inébranlable, a prévenu les désordres qui devroient en résulter, & fait naître notre bonheur des moyens qui sembloient devoir combler notre misère.

*Quem te Deus esse  
Jussit, & humanâ quâ parte locatus es, in re  
Disce.*



---

## AVERTISSEMENT

### SUR LES NOTES.

*J'*Ai ajouté quelques notes à cet ouvrage, selon ma coutume paresseuse de travailler à bâton rompu. Ces notes s'écartent quelquefois assez du sujet, pour n'être pas bonnes à lire avec le texte. Je les ai donc rejetées à la fin du Discours, dans lequel j'ai tâché de suivre de mon mieux le plus droit chemin. Ceux qui auront le courage de recommencer, pourront s'amuser la seconde fois à battre les buissons, & tenter de parcourir les notes. Il y aura peu de mal que les autres ne les lisent point du tout.

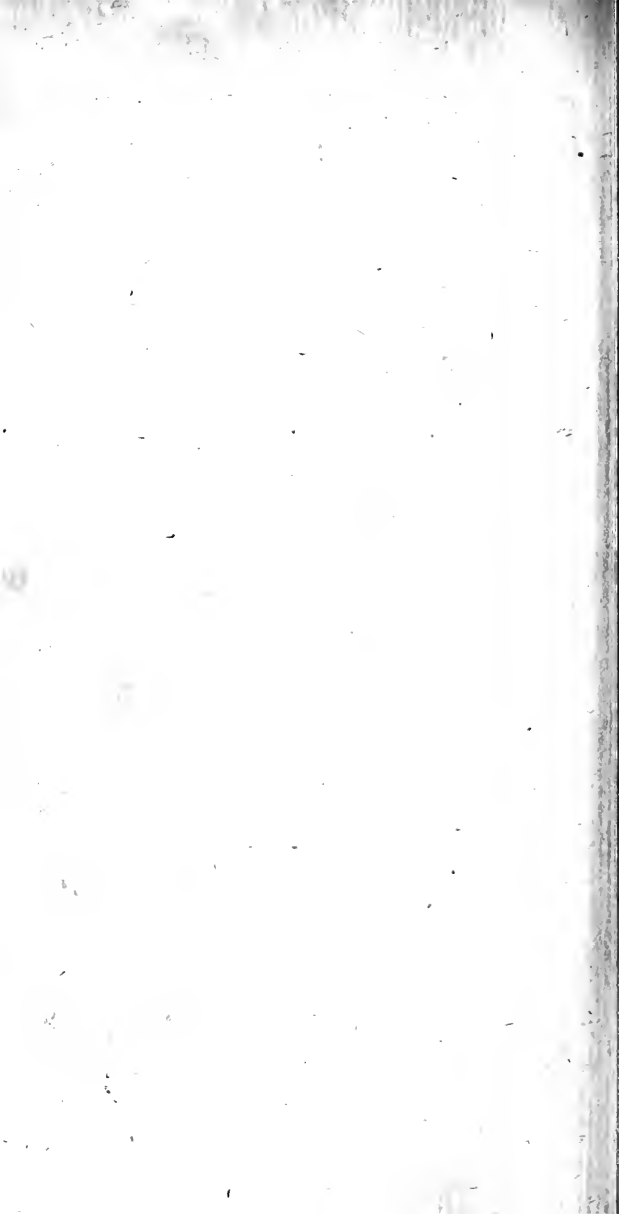
# Q U E S T I O N

P R O P O S É E

P A R L' A C A D É M I E

D E D I J O N.

Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes ; & si elle est autorisée par la loi naturelle ?







DISCOURS  
SUR L'ORIGINE  
ET LES FONDEMENTS  
DE L'INÉGALITÉ  
PARMI LES HOMMES.



'E S T de l'homme que j'ai à parler ; & la question que j'examine m'apprend que je vais parler à des hommes ; car on n'en propose point de semblables quand on craint d'honorer la vérité. Je défendrai donc avec confiance la cause de l'humanité devant les sages qui m'y invitent ; & je ne serai pas mécontent de moi-même, si je me rends digne de mon sujet & de mes juges.

Je conçois, dans l'espèce humaine, deux fortes d'inégalités ; l'une que j'appelle naturelle ou physique, parce qu'elle est établie par la nature, & qui consiste dans la différence des âges, de la santé, des forces du corps, & des qualités de l'esprit, ou de l'âme : l'autre

qu'on peut appeller inégalité morale, ou politique, parce qu'elle dépend d'une sorte de convention, & qu'elle est établie, ou du moins autorisée par le consentement des hommes. Celle-ci consiste dans les différents privilèges dont quelques-uns jouissent, au préjudice des autres, comme d'être plus riches plus honorés, plus puissants qu'eux, ou même de s'en faire obéir.

On ne peut pas demander quelle est la source de l'inégalité naturelle, parce que la réponse se trouveroit énoncée dans la simple définition du mot: on peut encore moins chercher s'il n'y auroit point quelque liaison essentielle entre les deux inégalités; car ce seroit demander en d'autres termes, si ceux qui commandent valent nécessairement mieux que ceux qui obéissent; & si la force du corps ou de l'esprit, la sagesse ou la vertu, se trouvent toujours dans les mêmes individus, en proportion de la puissance, ou de la richesse: question bonne peut-être à agiter entre des esclaves entendus de leurs maîtres, mais qui ne convient pas à des hommes raisonnables & libres, qui cherchent la vérité.

De quoi s'agit-il donc précisément dans ce Discours? De marquer dans le progrès des choses, le moment où le droit succédant à la violence, la nature fut soumise à la loi; d'expliquer par quel enchaînement de prodiges le fort put se résoudre à servir le foible, & le peuple à acheter un repos en idée, au prix d'une félicité réelle.

Les Philosophes qui ont examiné les fondements de la société, ont tous senti la nécessité de remonter jusqu'à l'état de la nature; mais aucun d'eux n'y est arrivé. Les uns n'ont point balancé à supposer à l'homme dans cet état, la notion du juste & de l'injuste, sans se soucier de montrer qu'il dût avoir cette notion; ni même qu'elle lui fût utile: d'autres ont parlé du droit naturel que chacun a de conserver ce qui lui appartient, sans expliquer ce qu'ils entendoient par appartenir; d'autres, donnant d'abord au plus fort l'autorité sur le plus foible, ont aussitôt fait naître le gouvernement, sans songer au temps qui dut s'écouler avant que le sens des mots d'autorité & de gouvernement pût exister parmi les hommes: enfin tous, parlant sans cesse de besoin, d'avidité, d'oppression, de desirs & d'orgueil, ont transporté à l'état de nature des idées qu'ils avoient prises dans la société; ils parloient de l'homme sauvage, & ils peignoient l'homme civil. Il n'est pas même venu dans l'esprit de la plupart des nôtres de douter que l'état de nature eût existé, tandis qu'il est évident, par la lecture des livres sacrés, que le premier homme, ayant reçu immédiatement de Dieu des lumières & des préceptes, n'étoit point lui-même dans cet état; & qu'en ajoutant aux écrits de Moïse la foi que leur doit tout Philosophe chrétien, il faut nier que, même avant le déluge, les hommes se soient jamais trouvés dans le pur état de nature, à

moins qu'ils n'y soient retombés par quelque événement extraordinaire : paradoxe fort embarrassant à défendre, & tout-à-fait impossible à prouver.

Commençons donc par écarter tous les faits, car ils ne touchent point à la question. Il ne faut pas prendre les recherches dans lesquelles on peut entrer sur ce sujet pour des vérités historiques, mais seulement pour des raisonnements hypothétiques & conditionnels, plus propres à éclaircir la nature des choses, qu'à montrer la véritable origine, & semblables à ceux que font tous les jours nos Physiciens sur la formation du monde. La religion nous ordonne de croire que Dieu lui-même, ayant tiré les hommes de l'état de la nature, ils sont inégaux parce qu'il a voulu qu'ils le fussent; mais elle ne nous défend pas de former des conjectures, tirées de la seule nature de l'homme & des êtres qui l'environnent, sur ce qu'auroit pu devenir le genre humain, s'il fût resté abandonné à lui-même. Voilà ce qu'on me demande, & ce que je me propose d'examiner dans ce Discours. Mon sujet intéressant l'homme en général, je tâcherai de prendre un langage qui convienne à toutes les nations; ou plutôt, oubliant les temps & les lieux, pour ne songer qu'aux hommes à qui je parle, je me supposerai dans le Lycée d'Athènes, répétant les leçons de mes maîtres, ayant les Platon & les Xenocrate pour juges, & le genre humain pour auditeur.

O homme ! de quelque contrée que tu sois ,  
quelles que soient tes opinions , écoute : voi-  
ci ton histoire telle que j'ai cru la lire , non  
dans les livres de tes semblables , qui sont  
menteurs , mais dans la nature qui ne ment  
jamais. Tout ce qui sera d'elle sera vrai : il  
n'y aura de faux que ce que j'y aurai mêlé  
du mien , sans le vouloir. Les temps dont je  
vais parler sont bien éloignés. Combien tu  
as changé de ce que tu étois ! C'est , pour ainsi  
dire , la vie de ton espece que je te vais dé-  
crire d'après les qualités que tu as reçues , que  
ton éducation & tes habitudes ont pu dé-  
praver , mais qu'elles n'ont pu détruire. Il y  
a , je le sens , un âge auquel l'homme indivi-  
dual voudroit s'arrêter ; tu chercheras l'âge  
auquel tu désirerois que ton espece se fût  
arrêtée. Mécontent de ton état présent , par  
des raisons qui annoncent à ta postérité mal-  
heureuse de plus grands mécontentements  
encore , peut-être voudrois-tu pouvoir ré-  
trograder ; & ce sentiment doit faire l'éloge  
de tes premiers ayeux , la critique de tes con-  
temporains , & l'effroi de ceux qui auront le  
malheur de vivre après toi.



## PREMIERE PARTIE.

**Q**UELQUE important qu'il soit, pour bien juger de l'état naturel de l'homme, de le considérer dès son origine, & de l'examiner, pour ainsi dire, dans le premier embryon de l'espèce, je ne suivrai point son organisation à travers ses développements successifs : je ne m'arrêterai pas à chercher dans le système animal ce qu'il put être au commencement, pour devenir enfin ce qu'il est : je n'examinerai pas si, comme le pense Aristote, ses ongles allongés ne furent point d'abord des griffes crochues, s'il n'étoit point velu comme un ours, & si marchant à quatre pieds, (\*3) ses regards vers la terre, & bornés à un horizon de quelques pas, ne marquoient point à la fois le caractère & les limites de ses idées. Je ne pourrois former sur ce sujet que des conjectures vagues & presque imaginaires. L'anatomie comparée a fait encore trop peu de progrès ; les observations des Naturalistes sont encore trop incertaines, pour qu'on puisse établir sur de pareils fondements la base d'un raisonnement solide. Ainsi sans avoir recours aux connoissances surnaturelles que nous avons sur ce point, & sans avoir égard aux changements qui ont dû survenir dans la conformation, tant intérieure qu'extérieure de l'homme, à mesure qu'il appli-

quoit ses membres à de nouveaux usages, & qu'il se nourriroit de nouveaux aliments, je le supposerai conformé de tout temps, comme je le vois aujourd'hui, marchant à deux pieds, se servant de ses mains, comme nous faisons des nôtres, portant ses regards sur toute la nature, & mesurant des yeux la vaste étendue du Ciel.

En dépouillant cet être, ainsi constitué, de tous les dons surnaturels qu'il a pu recevoir, & de toutes les facultés artificielles, qu'il n'a pu acquérir que par de longs progrès; en le considérant, en un mot, tel qu'il a dû sortir des mains de la nature, je vois un animal moins fort que les uns, moins agile que les autres; mais, à tout prendre, organisé le plus avantageusement de tous. Je le vois se rassasiant sous un chêne, se désaltérant au premier ruisseau, trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni son repas; & voilà ses besoins satisfaits.

La terre abandonnée à sa fertilité naturelle, (\*a) & couverte de forêts immenses que la coignée ne mutila jamais, offre chaque pas des magasins & des retraites aux animaux de toute espèce. Les hommes dispersés parmi eux, observent, imitent leur industrie, & s'élèvent ainsi jusqu'à l'instinct des bêtes; avec cet avantage que chaque espèce n'a que le sien propre, & que l'homme n'en ayant peut-être aucun qui lui appartienne, se les approprie tous, se nourrit également de la plupart des aliments di-

vers (\*4) que les autres animaux se partagent, & trouve par conséquent sa subsistance plus aisément que ne peut faire aucun d'eux.

Accoutumés dès l'enfance aux intempéries de l'air, & à la rigueur des saisons, exercés à la fatigue, & forcés de défendre nuds & sans armes leur vie & leur proie contre les autres bêtes féroces, ou de leur échapper à la course, les hommes se forment un tempérament robuste & presque inaltérable : les enfants, apportant au monde l'excellente constitution de leurs peres, & la fortifiant par les mêmes exercices qui l'ont produite, acquièrent ainsi toute la vigueur dont l'espece humaine est capable. La nature en use précisément avec eux, comme la loi de Sparte avec les enfants des citoyens; elle rend forts & robustes ceux qui sont bien constitués, & fait périr tous les autres; différente en cela de nos sociétés, où l'état, en rendant les enfants onéreux aux peres, les tue indistinctement avant leur naissance.

Le corps de l'homme sauvage étant le seul instrument qu'il connoisse, il l'emploie à divers usages, dont, par le défaut d'exercice, les nôtres sont incapables; & c'est notre industrie qui nous ôte la force & l'agilité que la nécessité l'oblige d'acquérir. S'il avoit eu une hache, son poignet romproit-il des fortes branches? S'il avoit eu une fronde, lanceroit-il de la main une pierre avec tant de roideur? S'il avoit eu une échelle, grimperoit-il si légé-



rement sur un arbre ? S'il avoit eu un cheval, seroit-il si vite à la course ? Laissez à l'homme civilisé le temps de rassembler toutes ses machines autour de lui ; on ne peut douter qu'il ne surmonte facilement l'homme sauvage : mais si vous voulez voir un combat plus inégal encore, mettez-les nus & désarmés vis-à-vis l'un de l'autre ; & vous reconnoîtrez bientôt quel est l'avantage d'avoir sans cesse toutes ses forces à sa disposition, d'être toujours prêt à tout événement, & de se porter, pour ainsi dire, toujours tout entier avec soi (\*5).

Hobbes prétend que l'homme est naturellement intrépide, & ne cherche qu'à attaquer & combattre. Un Philosophe illustre pense au contraire, & Cumberland & Puffendorff assurent aussi que rien n'est si timide que l'homme dans l'état de nature, & qu'il est toujours tremblant, & prêt à fuir au moindre bruit qui le frappe, au moindre mouvement qu'il apperçoit. Cela peut être ainsi pour les objets qu'il ne connoît pas ; & je ne doute point qu'il ne soit effrayé par tous les nouveaux spectacles qui s'offrent à lui, toutes les fois qu'il ne peut distinguer le bien & le mal physiques qu'il en doit attendre, ni comparer ses forces avec les dangers qu'il a à courir ; circonstances rares dans l'état de nature, où toutes choses marchent d'une manière si uniforme, & où la face de la terre n'est point sujette à ces changements brusques & continuels, qu'y

causent les passions & l'inconstance des peuples réunis. Mais l'homme sauvage, vivant dispersé parmi les animaux, & se trouvant de bonne heure dans le cas de se mesurer avec eux, en fait bientôt la comparaison; & sentant qu'il les surpasse plus en adresse, qu'ils ne le surpassent en force, il apprend à ne plus craindre. Mettez un ours ou un loup aux prises avec un sauvage robuste, agile, courageux, comme ils sont tous, armé de pierres & d'un bon bâton, & vous verrez que le péril sera tout au moins réciproque; & qu'après plusieurs expériences pareilles, les bêtes féroces qui n'aiment point à s'attaquer l'une à l'autre, s'attaqueront peu volontiers à l'homme, qu'elles auront trouvé tout aussi féroce qu'elles. A l'égard des animaux qui ont réellement plus de force qu'il n'a d'adresse, il est vis-à-vis d'eux dans le cas des autres espèces plus foibles, qui ne laissent pas de subsister; avec cet avantage pour l'homme, que non moins dispos qu'eux à la course, & trouvant sur les arbres un refuge presque assuré, il a partout le prendre & le laisser dans la rencontre, & le choix de la fuite ou du combat. Ajoutons qu'il ne paroît pas qu'aucun animal fasse naturellement la guerre à l'homme, hors le cas de sa propre défense, ou d'une extrême faim, ni témoigne contre lui de ces violentes antipathies qui semblent annoncer qu'une espèce est destinée par la nature à servir de pâture à l'autre.

D'autres ennemis plus redoutables, & dont l'homme n'a pas les mêmes moyens de se défendre, sont les infirmités naturelles, l'enfance, la vieillesse, & les maladies de toute espece; tristes signes de notre foiblesse, dont les deux premiers sont communs à tous les animaux, & dont le dernier appartient principalement à l'homme vivant en société. J'observe même, au sujet de l'enfance, que la mere, portant par-tout son enfant avec elle, a beaucoup plus de facilité à le nourrir, que n'ont les femelles de plusieurs animaux, qui sont forcées d'aller & venir sans cesse avec beaucoup de fatigue, d'un côté, pour chercher leur pâture, & de l'autre, pour alaiter ou nourrir leurs petits. Il est vrai que si la femme vient à périr, l'enfant risque fort de périr avec elle; mais ce danger est commun à cent autres especes, dont les petits ne sont de long-temps en état d'aller chercher eux-mêmes leur nourriture; & si l'enfance est plus longue parmi nous, la vie étant plus longue aussi, tout est encore à peu près égal en ce point, (\*d) quoiqu'il y ait sur la durée du premier âge, & sur le nombre des petits, (\*6) d'autres regles qui ne sont pas de mon sujet. Chez les vieillards, qui agissent & transpirent peu, le besoin d'aliments diminue avec la faculté d'y pourvoir; & comme la vie sauvage éloigne d'eux la goutte & les rhumatismes, & que la vieillesse est de tous les maux celui que les se-

cours humains peuvent le moins soulager, ils s'éteignent enfin, sans qu'on s'apperçoive qu'ils cessent d'être, & presque sans s'en apercevoir eux-mêmes.

A l'égard des maladies ; je ne répéterai point les vaines & fausses déclamations que font contre la médecine la plupart des gens en santé ; mais je demanderai s'il y a quelque observation solide de laquelle on puisse conclure que dans les pays où cet art est le plus négligé, la vie moyenne de l'homme soit plus courte que dans ceux où il est cultivé avec le plus de soin ? Et comment cela pourroit-il être, si nous nous donnons plus de maux que la médecine ne peut nous fournir de remèdes ? L'extrême inégalité dans la manière de vivre ; l'excès d'oïiveté dans les uns, l'excès de travail dans les autres ; la facilité d'irriter & de satisfaire nos appétits & notre sensibilité ; les aliments trop recherchés des riches, qui les nourrissent de sucs échauffants, & les accablent d'indigestions ; la mauvaise nourriture des pauvres, dont ils manquent même le plus souvent, & dont le défaut les porte à surcharger avidement leur estomac dans l'occasion ; les veilles, les excès de toute espèce ; les transports immodérés de toutes les passions, les fatigues, & l'épuisement d'esprit, les chagrins, & les peines sans nombre qu'on éprouve dans tous les états, & dont les âmes sont perpétuellement rongées ; voilà les funestes garants que la plupart de nos

maux sont notre propre ouvrage, & que nous les aurions presque tous évités, en conservant la maniere de vivre simple, uniforme & solitaire, qui nous étoit prescrite par la nature. Si elle nous a destiné à être sains, j'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre nature, & que l'homme qui médite est un animal dépravé. Quand on songe à la bonne constitution des sauvages, au moins de ceux que nous n'avons pas perdus avec nos liqueurs fortes; quand on sait qu'ils ne connoissent presque d'autres maladies que les blessures & la vieillesse, on est très-porté à croire qu'on feroit aisément l'histoire des maladies humaines, en suivant celles des sociétés civiles. C'est au moins l'avis de Platon, qui juge, sur certains remedes employés ou approuvés par Podalvre & Macaon au siege de Troye, que diverses maladies que ces remedes devoient exciter, n'étoient point encore alors connues parmi les hommes.

Avec si peu de sources de maux, l'homme dans l'état de nature n'a donc guere besoin de remedes, moins encore de medecins; l'espece humaine n'est point non plus à cet égard de pire condition que toutes les autres; & il est aisé de savoir des chasseurs, si dans leurs courses ils trouvent beaucoup d'animaux infirmes. Plusieurs en trouvent-ils qui ont reçu des blessures considérables, très-bien cicatrisées, qui ont eu des os, & même des membres rompus, & re-

pris sans autre chirurgien que le temps, sans autre régime que leur vie ordinaire, & qui n'en sont pas moins parfaitement guéris, pour n'avoir point été tourmentés d'incisions, empoisonnés de drogues, ni exténués de jeûne. Enfin, quelque utile que puisse être parmi nous la médecine bien administrée, il est toujours certain que si le sauvage malade, abandonné à lui-même, n'a rien à espérer que de la nature, en revanche il n'a rien à craindre que de son mal; ce qui rend souvent sa situation préférable à la nôtre.

Gardons-nous donc de confondre l'homme sauvage avec les hommes que nous avons sous les yeux. La nature traite tous les animaux abandonnés à ses soins, avec une prédilection qui semble montrer combien elle est jalouse de ce droit. Le cheval, le chat, le taureau, l'âne même, ont la plupart une taille plus haute, tous une constitution plus robuste, plus de vigueur, de force & de courage dans les forêts que dans nos maisons; ils perdent la moitié de ces avantages en devenant domestiques; & l'on diroit que tous nos soins à bien traiter & nourrir ces animaux, n'aboutissent qu'à les abâtardir. Il en est ainsi de l'homme même: en devenant sociable & esclave, il devient foible, craintif, rampant; & sa manière de vivre molle & efféminée achève d'énervier à la fois sa force & son courage. Ajoutons qu'entre les conditions sauvages & domestiques, la différence  
d'homme

d'homme à homme doit être plus grande encore que celle de bête à bête; car l'animal & l'homme ayant été traités également par la nature, toutes les commodités que l'homme se donne de plus qu'aux animaux qu'il apprivoise, sont autant de causes particulieres qui le font dégénérer plus sensiblement.

Ce n'est donc pas un si grand malheur à ces premiers hommes, ni sur-tout un si grand obstacle à leur conservation, que la nudité, le défaut d'habitation, & la privation de toutes ces inutilités, que nous croyons si nécessaires. S'ils n'ont pas la peau velue, ils n'en ont aucun besoin dans les pays chauds; & ils savent bientôt, dans les pays froids, s'approprier celles des bêtes qu'ils ont vaincues: s'ils n'ont que deux pieds pour courir, ils ont deux bras pour pourvoir à leur défense & à leurs besoins: leurs enfants marchent peut-être tard, & avec peine, mais les meres les portent avec facilité: avantage qui manque aux autres especes, où la mere, étant poursuivie, se voit contrainte d'abandonner ses petits, ou de régler son pas sur le leur. Enfin, à moins de supposer ces concours singuliers & fortuits de circonstances, dont je parlerai dans la suite, & qui pouvoient fort bien ne jamais arriver, il est clair en tout état de cause, que le premier qui se fit des habits ou un logement, se donna en cela des choses peu nécessaires, puisqu'il s'en étoit passé jusqu'alors, & qu'on ne voit pas pourquoi il n'eût pu

supporter, homme fait, un genre de vie qu'il supportoit depuis son enfance.

Seul, oisif, & toujours voisin du danger, l'homme sauvage doit aimer à dormir, & avoir le sommeil léger comme les animaux, qui pensant peu, dorment, pour ainsi dire, tout le temps qu'ils ne pensent point. Sa propre conservation faisant presque son unique soin, ses facultés les plus exercées doivent être celles qui ont pour objet principal l'attaque & la défense, soit pour subjuguier sa proie, soit pour se garantir d'être celle d'un autre animal: au contraire, les organes qui ne se perfectionnent que par la mollesse & la sensualité, doivent rester dans un état de grossièreté, qui exclut en lui toute espèce de délicatesse; & ses sens se trouvant partagés sur ce point, il aura le toucher & le goût d'une rudesse extrême, la vue, l'ouïe & l'odorat de la plus grande subtilité. Tel est l'état animal en général, & c'est aussi, selon le rapport des voyageurs, celui de la plupart des peuples sauvages. Ainsi il ne faut pas s'étonner que les Hottentots du cap de Bonne-Espérance découvrent, à la simple vue, des vaisseaux en haute mer, d'aussi loin que les Hollandois avec des lunettes, ni que les sauvages de l'Amérique sentissent les Espagnols à la piste, comme auroient pu faire les meilleurs chiens, ni que toutes ces nations barbares supportent sans peine leur nudité, aiguissent leur goût à force de piment, & boivent les liqueurs européennes comme de l'eau.



Je n'ai considéré jusqu'ici que l'homme physique; tâchons de le regarder maintenant par le côté métaphysique & moral.

Je ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse, à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle-même, & pour se garantir jusqu'à un certain point de tout ce qui tend à la détruire, ou à la déranger. J'apperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence, que la nature seule fait tout dans les opérations de la bête, au lieu que l'homme concourt aux siennes en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct, & l'autre par un acte de liberté; ce qui fait que la bête ne peut s'écarter de la règle qui lui est prescrite, même quand il lui seroit avantageux de le faire, & que l'homme s'en écarte souvent à son préjudice. C'est ainsi qu'un pigeon mourroit de faim près d'un bassin rempli des meilleures viandes, & un chat sur des tas de fruits ou de grain, quoique l'un & l'autre pût très-bien se nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il s'étoit avisé d'en essayer. C'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès qui leur causent la fièvre & la mort, parce que l'esprit déprave les sens, & que la volonté parle encore, quand la nature se tait.

Tout animal a des idées, puisqu'il a des sens; il combine même ses idées jusqu'à un certain point; & l'homme ne diffère à cet égard de la bête, que du plus au moins. Quel-

ques philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme, que de tel homme à telle bête ; c'en est donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la distinction spécifique de l'homme, que sa qualité d'agent libre. La nature commande à tout animal, & la bête obéit. L'homme éprouve la même impression, mais il se reconnoît libre d'acquiescer, ou de résister ; & c'est sur-tout dans la conscience de cette liberté que se montre la spiritualité de son ame : car la physique explique en quelque manière le mécanisme des sens, & la formation des idées : mais dans la puissance de vouloir, ou plutôt de choisir, & dans le sentiment de cette puissance, on ne trouve que des actes purement spirituels, dont on n'explique rien par les loix de la mécanique.

Mais quand les difficultés qui environnent toutes ces questions, laisseroient quelque lieu de dispute sur cette différence de l'homme & de l'animal, il y a une autre qualité très-spécifique qui les distingue, & sur laquelle il ne peut y avoir de contestation : c'est la faculté de se perfectionner ; faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, & réside parmi nous, tant dans l'espèce que dans l'individu ; au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois ce qu'il sera toute sa vie, & son espèce au bout de mille ans. Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécille ? N'est-ce point qu'il retourne ainsi

dans son état primitif, & que, tandis que la bête qui n'a rien acquis & qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme, reperdant par la vieillesse, ou d'autres accidents, tout ce que sa *perfectibilité* lui avoit fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la bête même? Il seroit triste pour nous d'être forcés de convenir que cette faculté distinctive, & presque illimitée, est la source de tous les malheurs de l'homme; que c'est elle qui le tire, à force de temps, de cette condition originaire, dans laquelle il couleroit des jours tranquilles & innocents; que c'est elle qui, faisant éclore avec les siècles ses lumières & ses erreurs, ses vices & ses vertus, le rend à la longue le tyran de lui-même & de la nature. (\*7) Il seroit affreux d'être obligé de louer comme un être bienfaisant celui qui le premier suggéra à l'habitant des rives de l'Orenoque l'usage de ces aïeux qu'il applique sur les tempes de ses enfants, & qui leur assurent du moins une partie de leur imbécillité & de leur bonheur originel.

L'homme sauvage, livré par la nature au seul instinct, ou plutôt dédommagé de celui qui lui manque peut-être, par des facultés capables d'y suppléer d'abord, & de l'élever ensuite fort au-dessus de celle-là, commencera donc par les fonctions purement animales. (\*8) Appercevoir & sentir sera son premier état, qui lui sera commun avec tous les animaux. Vouloir & ne pas vouloir, désirer & craindre, seront les premières &

presque les seules opérations de son ame, jusqu'à ce que de nouvelles circonstances y causent de nouveaux développements.

Quoi qu'en disent les moralistes, l'entendement humain doit beaucoup aux passions, qui, d'un commun aveu, lui doivent beaucoup aussi. C'est par leur activité que notre raison se perfectionne; nous ne cherchons à connoître que parce que nous désirons de jouir: & il n'est pas possible de concevoir pourquoi celui qui n'auroit ni désirs, ni craintes, se donneroit la peine de raisonner. Les passions, à leur tour, tirent leur origine de nos besoins, & leur progrès de nos connoissances; car on ne peut désirer ou craindre les choses, que sur les idées qu'on en peut avoir, ou par la simple impulsion de la nature: & l'homme sauvage, privé de toutes sortes de lumieres, n'éprouve que les passions de cette dernière espece; ses désirs ne passent pas ses besoins physiques: (\* 9) les seuls biens qu'il connoisse dans l'univers, sont la nourriture, une femme & le repos; les seuls maux qu'il craigne, sont la douleur & non la mort; car jamais l'animal ne saura ce que c'est que mourir; & la connoissance de la mort & de ses terreurs, est une des premières acquisitions que l'homme ait faites, en s'éloignant de la condition animale.

Il me seroit aisé, si cela m'étoit nécessaire, d'appuyer ce sentiment par les faits, & de faire voir que, chez toutes les nations du monde, les progrès de l'esprit se sont préci-

sement proportionnés aux besoins que les peuples avoient reçus de la nature, ou auxquels les circonstances les avoient assujettis, & par conséquent aux passions qui les porteroient à pourvoir à ces besoins. Je montrerois en Egypte les arts naissans & s'étendant avec les débordements du Nil ; je suivrois leurs progrès chez les Grecs, où l'on les vit germer, croître & s'élever jusqu'aux cieux parmi les sables & les rochers de l'Attique, sans pouvoir prendre racine sur les bords fertiles de l'Eurotas ; je marquerois qu'en général les peuples du nord sont plus industrieux que ceux du midi, parce qu'ils peuvent moins se passer de l'être ; comme si la nature vouloit ainsi égaliser les choses, en donnant aux esprits la fertilité qu'elle refuse à la terre.

Mais sans recourir aux témoignages incertains de l'histoire, qui ne voit que tout semble éloigner de l'homme sauvage la tentation & les moyens de cesser de l'être ? Son imagination ne lui peint rien ; son cœur ne lui demande rien. Ses modiques besoins se trouvent si aisément sous sa main ; il est si loin du degré de connoissances nécessaires pour désirer d'en acquérir de plus grandes, qu'il ne peut avoir ni prévoyance, ni curiosité. Le spectacle de la nature lui devient indifférent, à force de lui devenir familier ; c'est toujours le même ordre, ce sont toujours les mêmes révolutions : il n'a pas l'esprit de s'étonner des plus grandes

merveilles : & ce n'est pas chez lui qu'il faut chercher la philosophie dont l'homme a besoin , pour savoir observer une fois ce qu'il a vu tous les jours. Son ame , que rien n'agite , se livre au seul sentiment de son existence actuelle, sans aucune idée de l'avenir, quelque prochain qu'il puisse être ; & ses projets bornés , comme ses vues , s'étendent à peine jusqu'à la fin de la journée. Tel est encore aujourd'hui le degré de prévoyance du Caraïbe : il vend le matin son lit de coton , & vient pleurer le soir pour le racheter , faute d'avoir prévu qu'il en auroit besoin pour la nuit prochaine.

Plus on médite sur ce sujet , plus la distance des pures sensations aux plus simples connoissances s'agrandit à nos regards ; & il est impossible de concevoir comment un homme auroit pu par ses seules forces , sans le secours de la communication , & sans l'aiguillon de la nécessité , franchir un si grand intervalle. Combien de siècles se sont peut-être écoulés , avant que les hommes aient été à portée de voir d'autre feu que celui du ciel ? Combien ne leur a-t-il pas fallu de différens hazards pour apprendre les usages les plus communs de cet élément ? Combien de fois ne l'ont-ils pas laissé éteindre , avant que d'avoir acquis l'art de le reproduire ? Et combien de fois peut-être chacun de ces secrets n'est-il pas mort avec celui qui l'avoit découvert ? Que dirons-nous de l'agriculture , art qui demande tant de travail & de

prévoyance ; qui tient à d'autres arts ; qui , très-évidemment , n'est praticable que dans une société au moins commencée , & qui ne nous sert pas tant à tirer de la terre des aliments qu'elle fourniroit bien sans cela , qu'à la forcer aux préférences qui sont le plus de notre goût ? Mais supposons que les hommes eussent tellement multiplié que les productions naturelles n'eussent plus suffi pour les nourrir ; supposition qui , pour le dire en passant , montreroit un grand avantage pour l'espèce humaine dans cette manière de vivre ; supposons que , sans forges & sans atelier , les instruments du labourage fussent tombés du ciel entre les mains des sauvages ; que ces hommes eussent vaincu la haine mortelle qu'ils ont tous pour un travail continu ; qu'ils eussent appris à prévoir de si loin leurs besoins ; qu'ils eussent deviné comment il faut cultiver la terre , semer les grains , & planter des arbres ; qu'ils eussent trouvé l'art de moudre le bled , & de mettre le raisin en fermentation ; toutes choses qu'il leur a fallu faire enseigner par les Dieux , faute de concevoir comment ils les auroient apprises d'eux-mêmes : quel seroit après cela l'homme assez insensé pour se tourmenter à la culture d'un champ qui sera dépouillé par le premier venu , homme ou bête indifféremment , à qui cette moisson conviendra ? Et comment chacun pourra-t-il se résoudre à passer sa vie à un travail pénible , dont il est d'autant plus sûr de ne pas recueillir le prix , qu'il lui sera

plus nécessaire ? En un mot , comment cette situation pourra-t-elle porter les hommes à cultiver la terre , tant qu'elle ne fera point partagée entr'eux , c'est-à-dire , tant que l'état de nature ne fera point anéanti ?

Quand nous voudrions supposer un homme sauvage aussi habile dans l'art de penser que nous le font nos Philosophes ; quand nous en ferions , à leur exemple , un Philosophe lui-même , découvrant seul les plus sublimes vérités , se faisant , par des suites de raisonnements très-abstraits , des maximes de justice & de raison , tirées de l'amour de l'ordre en général , ou de la volonté connue de son Créateur ; en un mot , quand nous lui supposerions dans l'esprit autant d'intelligence & de lumière qu'il doit avoir , & qu'on lui trouve en effet de pesanteur & de stupidité ; quelle utilité retireroit l'espèce de toute cette métaphysique , qui ne pourroit se communiquer , & qui périroit avec l'individu qui l'auroit inventée ? Quel progrès pourroit faire le genre humain épars dans les bois parmi les animaux ? Et jusqu'à quel point pourroient se perfectionner , & s'éclairer mutuellement des hommes qui , n'ayant ni domicile fixe , ni aucun besoin l'un de l'autre , se rencontreroient peut-être à peine deux fois en leur vie , sans se connoître , & sans se parler ?

Qu'on songe de combien d'idées nous sommes redevables à l'usage de la parole ;



combien la grammaire s'exerce & facilite les opérations de l'esprit; & qu'on pense aux peines inconcevables, & au temps infini qu'a dû coûter la premiere invention des langues: qu'on joigne ces réflexions aux précédentes, & l'on jugera combien il eût fallu de milliers de siècles, pour développer successivement dans l'esprit humain les opérations dont il étoit capable.

Qu'il me soit permis de considérer un instant les embarras de l'origine des langues. Je pourrois me contenter de citer ou de répéter ici les recherches que M. l'Abbé de Condillac a faites sur cette matiere, qui toutes confirment pleinement mon sentiment, & qui peut-être m'en ont donné la premiere idée. Mais la maniere dont ce Philosophe résout les difficultés qu'il se fait à lui-même sur l'origine des signes institués, montrant qu'il a supposé ce que je mets en question; savoir, une sorte de société déjà établie entre les inventeurs du langage; je crois, en renvoyant à ses réflexions, devoir y joindre les miennes, pour exposer les mêmes difficultés dans le jour qui convient à mon sujet. La premiere qui se présente, est d'imaginer comment elles purent devenir nécessaires; car les hommes n'ayant nulle correspondance entr'eux, ni aucun besoin d'en avoir, on ne conçoit ni la nécessité de cette invention, ni sa possibilité, si elle ne fut pas indispensable. Je dirois bien, comme beaucoup d'autres, que les langues sont nées.

dans le commerce domestique des peres, des meres & des enfans : mais outre que cela ne résoudroit point les objections, ce seroit commettre la faute de ceux qui, raisonnant sur l'état de nature, y transportent les idées prises dans la société, voient toujours la famille rassemblée dans une même habitation, & ses membres gardant entr'eux une union aussi intime & aussi permanente que parmi nous, où tant d'intérêts communs les réunissent ; au lieu que dans cet état primitif, n'ayant ni maison, ni cabanes, ni propriété d'aucune espece, chacun se logeoit au hazard, & souvent pour une seule nuit ; les mâles & les femelles s'unissoient fortuitement, selon la rencontre, l'occasion & le désir, sans que la parole fût un interprete fort nécessaire des choses qu'ils avoient à se dire. ils se quittoient avec la même facilité. (\* 10 ) La mere alaitoit d'abord ses enfans pour son propre besoin ; puis l'habitude les lui ayant rendus chers, elles les nourrissoit ensuite pour le leur ; si-tôt qu'ils avoient la force de chercher leur pâture, ils ne tarديوient pas à quitter la mere elle-même ; & comme il n'y avoit presque point d'autre moyen de se retrouver, que de ne pas se perdre de vue, ils en étoient bientôt au point de ne pas même se reconnoître les uns les autres. Remarquez encore que l'enfant ayant tous ses besoins à expliquer, & par conséquent plus de choses à dire à la mere, que la mere à l'enfant, c'est lui qui doit faire les plus grands.

frais de l'invention, & que la langue qu'il emploie doit être en grande partie son propre ouvrage ; ce qui multiplie autant les langues qu'il y a d'individus pour les parler, à quoi contribue encore la vie errante & vagabonde, qui ne laisse à aucun idiôme le temps de prendre de la consistance. Car de dire que la mere dicte à l'enfant les mots dont il devra se servir pour lui demander telle ou telle chose, cela montre bien comment on enseigne des langues déjà formées ; mais cela n'apprend point comment elles se forment.

Supposons cette premiere difficulté vaincue : franchissons pour un moment l'espace immense qui dut se trouver entre le pur état de nature & le besoin des langues ; & cherchons, en les supposant nécessaires, ( \* b ) comment elles purent commencer à s'établir. Nouvelle difficulté pire encore que la précédente ; car si les hommes ont eu besoin de la parole pour apprendre à penser, ils ont eu besoin encore de savoir penser pour trouver l'art de la parole : & quand on comprendroit comment les sons de la voix ont été pris pour interpretes conventionnels de nos idées, il resteroit toujours à savoir quels ont pu être les interpretes mêmes de cette convention pour les idées, qui, n'ayant point un objet sensible, ne pouvoient s'indiquer ni par le geste, ni par la voix, de sorte qu'à peine peut-on former des conjectures supportables sur la naissance de cet art de communiquer ses pensées, & d'établir un commu-

ce entre les esprits : art sublime, qui est déjà si loin de son origine ; mais que le Philosophe voit encore à une si prodigieuse distance de sa perfection , qu'il n'y a point d'homme assez hardi pour assurer qu'il y arriveroit jamais, quand les révolutions que le temps amène nécessairement seroient suspendues en sa faveur, que les préjugés sortiroient des Académies, ou se tairoient devant elles, & qu'elles pourroient s'occuper de cet objet épineux durant des siècles entiers sans interruption.

Le premier langage de l'homme, le langage le plus universel, le plus énergique, & le seul dont il eut besoin, avant qu'il fallut persuader des hommes assemblés, est le cri de la nature. Comme ce cri n'étoit arraché que par une sorte d'instinct dans les occasions pressantes, pour implorer du secours : dans les grands dangers, ou du soulagement dans les maux violents, il n'étoit pas d'un grand usage dans le cours ordinaire de la vie, où regnent des sentimens plus modérés. Quand les idées des hommes commencerent à s'étendre & à se multiplier, & qu'il s'établit entr'eux une communication plus étroite, ils chercherent des signes plus nombreux & un langage plus étendu : ils multiplièrent les inflexions de la voix, & y joignirent les gestes, qui, par leur nature, sont plus expressifs, & dont le sens dépend moins d'une détermination antérieure. Ils exprimoient donc les objets visibles & mobiles par des gestes ; & ceux qui frappent l'ouïe, par des

sons imitatifs : mais comme le geste n'indique guere que les objets présents ou faciles à décrire, & les actions visibles ; qu'il n'est pas d'un usage universel, puisque l'obscurité, ou l'interposition d'un corps le rendent inutile, & qu'il exige l'attention plutôt qu'il ne l'excite ; on s'avisa enfin de lui substituer les articulations de la voix, qui sans avoir le même rapport avec certaines idées, sont plus propres à les représenter toutes, comme signes institués ; substitution qui ne put se faire que d'un commun consentement, & d'une maniere assez difficile à pratiquer pour des hommes dont les organes grossiers n'avoient encore aucun exercice ; & plus difficile encore à concevoir en elle-même, puisque cet accord unanime dut être motivé, & que la parole paroît avoir été fort nécessaire pour établir l'usage de la parole.

On doit juger que les premiers mots, dont les hommes firent usage, eurent dans leurs esprits une signification beaucoup plus étendue que n'ont ceux qu'on emploie dans les langues déjà formées, & qu'ignorant la division du discours en ses parties constitutives, ils donnerent d'abord à chaque mot le sens d'une proposition entiere. Quand ils commencerent à distinguer le sujet d'avec l'attribut, & le verbe d'avec le nom, ce qui ne fut pas un médiocre effort de génie, les substantifs ne furent d'abord qu'autant de noms propres, l'infinitif fut le seul temps des verbes ; & à l'égard des adjectifs, la notion

ne s'en dut développer que fort difficilement, parce que tout adjectif est un mot abstrait, & que les abstractions sont des opérations pénibles & peu naturelles.

Chaque objet reçut d'abord un nom particulier, sans égard aux genres & aux espèces, que ces premiers instituteurs n'étoient pas en état de distinguer ; & tous les individus se présenterent isolés à leur esprit, comme ils le sont dans le tableau de la nature. Si un chêne s'appelloit A, un autre chêne s'appelloit B : de sorte que plus les connoissances étoient bornées, & plus le dictionnaire devint étendu. L'embarras de toute cette nomenclature ne put être levé facilement : car, pour ranger les êtres sous des dénominations communes & génériques, il en falloit connoître les propriétés & les différences ; il falloit des observations, & des définitions, c'est-à-dire de l'Histoire naturelle & de la Métaphysique, beaucoup plus que les hommes de ce temps-là n'en pouvoient avoir.

D'ailleurs les idées générales ne peuvent s'introduire dans l'esprit qu'à l'aide des mots, & l'entendement ne les saisit que par des propositions. C'est une des raisons pourquoi les animaux ne sauroient se former de telles idées, ni jamais acquérir la perfectibilité qui en dépend. Quand un singe va sans hésiter d'une noix à l'autre, pense-t-on qu'il ait l'idée générale de cette sorte de fruit, & qu'il compare son archétype à ces deux individus ? Non sans doute ; mais la vue de l'une de ces

noix rappelle à sa mémoire les sensations qu'il a reçues de l'autre ; & ses yeux modifiés d'une certaine maniere, annoncent à son goût la modification qu'il va recevoir. Toute idée générale est purement intellectuelle ; pour peu que l'imagination s'en mêle, l'idée devient aussi-tôt particulière. Essayez de vous tracer l'image d'un arbre en général, jamais vous n'en viendrez à bout ; malgré vous il faudra le voir petit ou grand, rare ou touffu, clair ou foncé ; & s'il dépendoit de vous de n'y voir que ce qui se trouve en tout arbre, cette image ne ressembleroit plus à un arbre. Les êtres purement abstraits se voient de même, ou ne se conçoivent que par le discours. La définition seule du triangle vous en donne la véritable idée : si-tôt que vous en figurez un dans votre esprit, c'est un tel triangle, & non pas un autre, & vous ne pouvez éviter d'en rendre les lignes sensibles, ou le plan coloré. Il faut donc énoncer des propositions ; il faut donc parler pour avoir des idées générales ; car si-tôt que l'imagination s'arrête, l'esprit ne marche plus qu'à l'aide du discours. Si donc les premiers inventeurs n'ont pu donner des noms qu'aux idées qu'ils avoient déjà, il s'ensuit que les premiers substantifs n'ont pu jamais être que des noms propres.

Mais lorsque, par des moyens que je ne conçois pas, nos nouveaux grammairiens commencèrent à étendre leurs idées, & à généraliser leurs mots, l'ignorance des inventeurs dut

assujettir cette méthode à des bornes fort étroites; & comme ils avoient d'abord trop multiplié les noms des individus, faute de connoître les genres & les especes, ils firent ensuite trop peu d'especes & de genres, faute d'avoir considéré les êtres par toutes leurs différences. Pour pousser les divisions assez loin, il eût fallu plus d'expérience & de lumière qu'ils n'en pouvoient avoir, & plus de recherches & de travail qu'ils n'y en vouloient employer. Or, si même aujourd'hui l'on découvre chaque jour de nouvelles especes qui avoient échappé jusqu'ici à toutes nos observations, qu'on pense combien il dut s'en dérober à des hommes qui ne jugeoient des choses que sur le premier aspect? Quant aux classes primitives & aux notions les plus générales, il est superflu d'ajouter qu'elles durent leur échapper encore. Comment, par exemple, auroient-ils imaginé ou entendu les mots de matiere, d'esprit, de substance, de mode, de figure, de mouvement, puisque nos Philosophes qui s'en servent depuis si long-temps, ont bien de la peine à les entendre eux-mêmes, & que les idées qu'on attache à ces mots étant purement métaphysiques, ils n'en trouvoient aucun modele dans la nature?

Je m'arrête à ces premiers pas, & je supplie mes Juges de suspendre ici leur lecture, pour considérer, sur l'invention des seuls substantifs physiques, c'est-à-dire, sur la partie de la langue la plus facile à trouver, le



chemin qui lui reste à faire , pour exprimer toutes les pensées des hommes , pour prendre une forme constante pour pouvoir être parlée en public , & influencer sur la société. Je les supplie de réfléchir à ce qu'il a fallu de temps & de connoissances pour trouver les nombres, (\*II) les mots abstraits, les aoristes , & tous les temps des verbes , les particules , la syntaxe , lier les propositions, les raisonnements , & former toute la logique du discours. Quant à moi , effrayé des difficultés qui se multiplient , & convaincu de l'impossibilité presque démontrée que les langues aient pu naître & s'établir par des moyens purement humains , je laisse à qui voudra l'entreprendre , la discussion de ce difficile problème , lequel a été le plus nécessaire de la société déjà liée , à l'institution des langues , ou des langues déjà inventées , à l'établissement de la société.

Quoi qu'il en soit de ces origines , on voit du moins , au peu de soin qu'a pris la nature de rapprocher les hommes par des besoins mutuels , & de leur faciliter l'usage de la parole , combien elle a peu préparé leur sociabilité , combien elle a peu mis du sien dans tout ce qu'ils ont fait pour en établir les liens. En effet , il est impossible d'imaginer pourquoi dans cet état primitif , un homme auroit plutôt besoin d'un autre homme , qu'un singe ou un loup de son semblable , ni , ce besoin supposé , quel motif pourroit

engager l'autre à y pourvoir ; ni même ; en ce dernier cas , comme ils pourroient convenir entr'eux des conditions. Je fais qu'on nous répète sans cesse que rien n'eût été si misérable que l'homme dans cet état ; & s'il est vrai , comme je crois l'avoir prouvé , qu'il n'eût pu , qu'après bien des siècles , avoir le désir & l'occasion d'en sortir , ce seroit un procès à faire à la nature , & non à celui qu'elle auroit ainsi constitué ; mais si j'entends bien ce terme de *misérable* , c'est un mot qui n'a aucun sens , ou qui ne signifie qu'une privation douloureuse , & la souffrance du corps ou de l'ame. Or , je voudrois bien qu'on m'expliquât quel peut être le genre de misère d'un être libre , dont le cœur est en paix , & le corps en santé ? Je demande laquelle , de la vie civile ou naturelle , est la plus sujette à devenir insupportable à ceux qui en jouissent ? Nous ne voyons presque autour de nous que des gens qui se plaignent de leur existence ; plusieurs même qui s'en privent autant qu'il est en eux , & la réunion des loix divines & humaines suffit à peine pour arrêter ce désordre. Je demande si jamais on a oui dire qu'un sauvage en liberté ait seulement songé à se plaindre de la vie , & à se donner la mort ? Qu'on juge donc avec moins d'orgueil de quel côté est la véritable misère. Rien au contraire n'eût été si misérable que l'homme sauvage , ébloui par des lumières , tourmenté par des passions ,

& raisonnant sur un état différent du sien. Ce fut par une providence très-sage, que les facultés qu'il avoit en puissance, ne devoient se développer qu'avec les occasions de les exercer, afin qu'elles ne lui fussent ni superflues & à charge avant le temps, ni tardives & inutiles au besoin. Il avoit dans le seul instinct tout ce qu'il lui falloit pour vivre dans l'état de nature; il n'a dans une raison cultivée que ce qu'il lui faut pour vivre en société.

Il paroît d'abord que les hommes dans cet état, n'ayant entr'eux aucune sorte de relation morale, ni de devoirs connus, ne pouvoient être ni bons, ni méchants, & n'avoient ni vices, ni vertus; à moins que, prenant ces mots dans un sens physique, on n'appelle vices dans l'individu, les qualités qui peuvent nuire à sa propre conservation, & vertus celles qui peuvent y contribuer; auquel cas il faudroit appeller le plus vertueux, celui qui résisteroit le moins aux simples impulsions de la nature: mais sans nous écarter du sens ordinaire, il est à propos de suspendre le jugement que nous pourrions porter sur une telle situation, & de nous défier de nos préjugés, jusqu'à ce que, la balance à la main, on ait examiné s'il y a plus de vertus que de vices parmi les hommes civilisés; ou si leurs vertus sont plus avantageuses que leurs vices ne sont funestes; ou si le progrès de leurs connoissances est un dédommagement suffisant des maux qu'ils se font mutuellement, à mesure qu'ils s'inf-

truissent du bien qu'ils devroient se faire ; ou s'ils ne feroient pas , à tout prendre , dans une situation plus heureuse de n'avoir ni mal à craindre , ni bien à espérer de personne , que de s'être soumis à une dépendance universelle , & de s'obliger à tout recevoir de ceux qui ne s'obligent à leur rien donner.

N'allons pas sur-tout conclure avec Hobbes , que , pour n'avoir aucune idée de la bonté , l'homme soit naturellement méchant ; qu'il soit vicieux , parce qu'il ne connoît pas la vertu ; qu'il refuse toujours à ses semblables des services qu'ils ne croient pas leur devoir ; ni qu'en vertu du droit qu'il s'attribue , avec raison , aux choses dont il a besoin , il s'imagine follement être le seul propriétaire de tout l'univers. Hobbes a très-bien vu le défaut de toutes les définitions modernes du droit naturel , mais les conséquences qu'il tire de la sienne , montrent qu'il la prend dans un sens qui n'est pas moins faux. En raisonnant sur les principes qu'il établit , cet auteur devoit dire que l'état de nature étant celui où le soin de notre conservation est le moins préjudiciable à celle d'autrui , cet état étoit par conséquent le plus propre à la paix , & le plus convenable au genre humain. Il dit précisément le contraire , pour avoir fait entrer mal-à-propos dans le soin de la conservation de l'homme sauvage , le besoin de satisfaire une multitude de passions qui sont l'ouvrage de la société , &

qui ont rendu les loix nécessaires. Le méchant, dit-il, est un enfant robuste. Il reste à savoir si l'homme sauvage est un enfant robuste. Quand on le lui accorderoit, qu'en concluroit-il ? Que si, quand il est robuste, cet homme étoit aussi dépendant des autres, que quand il est foible, il n'y a sorte d'excès auxquels il ne se portât ; qu'il ne battît sa mere, lorsqu'elle tarderoit trop à lui donner la mammelle ; qu'il n'étranglât un de ses jeunes freres, lorsqu'il en seroit incommodé ; qu'il ne mordît la jambe à l'autre, lorsqu'il en seroit heurté ou troublé : mais ce sont deux suppositions contradictoires dans l'état de nature, qu'être robuste & dépendant : l'homme est foible quand il est dépendant, & il est émancipé avant que d'être robuste. Hobbes n'a pas vu que la même cause qui empêche les sauvages d'user de leur raison, comme le prétendent nos Jurisconsultes, les empêche en même-temps d'abuser de leurs facultés, comme il le prétend lui-même ; de sorte qu'on pourroit dire que les sauvages ne sont pas méchants précisément parce qu'ils ne savent pas ce que c'est qu'être bons ; car ce n'est ni le développement des lumieres, ni le frein de la loi ; mais le calme des passions, & l'ignorance du vice, qui les empêchent de mal faire ; *tantò plus in illis proficit vitiorum ignoratio quàm in his cognitio virtutis*. Il y a d'ailleurs un autre principe que Hobbes n'a point apperçu, & qui, ayant été donné à l'homme pour adoucir,

en certaines circonstances, la férocité de son amour-propre, ou le désir de se conserver avant la naissance de cet amour, (\* 12) tempère l'ardeur qu'il a pour son bien-être, par une répugnance innée à voir souffrir son semblable. Je ne crois pas avoir aucune contradiction à craindre, en accordant à l'homme la seule vertu naturelle qu'ait été forcé de reconnoître le détracteur le plus outré des vertus humaines. Je parle de la pitié, disposition convenable à des êtres aussi foibles, & sujets à autant de maux que nous le sommes; vertu d'autant plus universelle, & d'autant plus utile à l'homme, qu'elle précède en lui l'usage de toute réflexion; & si naturelle, que les bêtes mêmes en donnent quelquefois des signes sensibles. Sans parler de la tendresse des meres pour leurs petits, & des périls qu'elles bravent pour les en garantir, on observe tous les jours la répugnance qu'ont les chevaux à fouler aux pieds un corps vivant: un animal ne passe point sans inquiétude auprès d'un animal mort de son espece: il y en a même qui leur donnent une sorte de sépulture: & les tristes mugissements du bétail entrant dans un eboucherie, annoncent l'impression qu'il reçoit de l'horrible spectacle qui le frappe. On voit avec plaisir l'auteur de la fable des abeilles, forcé de reconnoître l'homme pour un être compatissant & sensible, sortir, dans l'exemple qu'il en donne, de son style froid & subtil, pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé,  
qui

qui apperçoit au dehors une bête féroce, arrachant un enfant du sein de sa mere, brisant sous sa dent meurtriere les foibles membres, & déchirant de ses ongles les entrailles palpitantes de cet enfant. Quelle affreuse agitation n'éprouve point ce témoin d'un événement auquel il ne prend aucun intérêt personnel? Quelles angoisses ne souffre-t-il pas, à cette vue, de ne pouvoir porter aucun secours à la mere évanouie, ni à l'enfant expirant.

Tel est le pur mouvement de la nature, antérieur à toute réflexion : telle est la force de la pitié naturelle, que les mœurs les plus dépravées ont encore peine à détruire, puisqu'on voit tous les jours dans nos spectacles s'attendrir & pleurer aux malheurs d'une infortunée, tel qui, s'il étoit à la place du tyran, aggraverait encore les tourments de son ennemi. Mandeville a bien senti qu'avec toute leur morale, les hommes n'eussent jamais été que des monstres, si la nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raison : mais il n'a pas vu que de cette seule qualité découlent toutes les vertus sociales qu'il veut disputer aux hommes. En effet, qu'est-ce que la générosité, la clémence, l'humanité, sinon la pitié appliquée aux foibles, aux coupables, ou à l'espece humaine en général? La bienveillance & l'amitié même sont, à le bien prendre, des productions d'une pitié constante, fixée sur un objet particulier : car désirer que quelqu'un ne souffre point, qu'est-ce autre chose, que désirer qu'il soit

heureux ? Quand il seroit vrai que la commisération ne seroit qu'un sentiment qui nous met à la place de celui qui souffre, sentiment obscur & vif dans l'homme sauvage, développé, mais foible dans l'homme civil ; qu'importerait cette idée à la vérité de ce que je dis, sinon de lui donner plus de force ? En effet, la commisération sera d'autant plus énergique que l'animal spectateur s'identifiera plus intimement avec l'animal souffrant : or, il est évident que cette identification a dû être infiniment plus étroite dans l'état de nature, que dans l'état de raisonnement. C'est la raison qui engendre l'amour-propre, & c'est la réflexion qui le fortifie ; c'est elle qui le sépare de tout ce qui le gêne & l'afflige : c'est la philosophie qui l'isole : c'est par elle qu'il dit en secret, à l'aspect d'un homme souffrant ; péris si tu veux, je suis en sûreté. Il n'y a plus que les dangers de la société entière qui troublent le sommeil du Philosophe, & qui l'arrachent de son lit. On peut impunément égorger son semblable sous sa fenêtre ; il n'a qu'à mettre ses mains sur ses oreilles, & s'argumenter un peu, pour empêcher la nature qui se révolte en lui, de l'identifier avec celui qu'on assassine. L'homme sauvage n'a point cet admirable talent ; & faute de sagesse & de raison, on le voit toujours se livrer étourdiement au premier sentiment de l'humanité. Dans les émeutes, dans les querelles des



rues, la populace s'assemble, l'homme prudent s'éloigne : c'est la canaille, ce sont les femmes des halles, qui séparent les combattants, & qui empêchent les honnêtes gens de s'entr'égorger.

Il est donc bien certain que la pitié est un sentiment naturel, qui, modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de soi-même, concourt à la conservation mutuelle de toute l'espèce. C'est elle qui nous porte sans réflexion au secours de ceux que nous voyons souffrir : c'est elle qui, dans l'état de nature, tient lieu de loix, de mœurs, & de vertu, avec cet avantage que nul n'est tenté de défobéir à sa douce voix : c'est elle qui détournera tout sauvage robuste d'enlever à un foible enfant, ou à un vieillard infirme sa subsistance acquise avec peine, si lui-même espere pouvoir trouver la sienne ailleurs : c'est elle qui, au lieu de cette maxime sublime de justice raisonnée, *fais à autrui comme tu veux qu'on te fasse*, inspire à tous les hommes cette autre maxime de bonté naturelle bien moins parfaite, mais plus utile peut-être que la précédente : *fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible*. C'est, en un mot, dans ce sentiment naturel, plutôt que dans des arguments subtils, qu'il faut chercher la cause de la répugnance que tout homme éprouveroit à mal faire, même indépendamment des maximes de l'éducation. Quoiqu'il puisse appartenir à Socrate & aux esprits de sa trempe, d'ac-

quérir de la vertu par raison, il y a long-temps que le genre humain ne seroit plus, si sa conservation n'eût dépendu que des raisonnemens de ceux qui le composent.

Avec des passions si peu actives, & un frein si salutaire, les hommes, plutôt farouches que méchants, & plus attentifs à se garantir du mal qu'ils pouvoient recevoir, que tentés d'en faire à autrui, n'étoient pas sujets à des démêlés fort dangereux : comme ils n'avoient entr'eux aucune espece de commerce ; qu'ils ne connoissoient, par conséquent, ni la vanité, ni la considération, ni l'estime, ni le mépris ; qu'ils n'avoient pas la moindre notion du tien & du mien, ni aucune véritable idée de la justice ; qu'ils regardoient les violences qu'ils pouvoient essuyer, comme un mal facile à réparer, & non comme une injure qu'il faut punir, & qu'ils ne songeoient pas même à la vengeance, si ce n'est peut-être machinalement & sur le champ, comme le chien qui mord la pierre qu'on lui jette ; leurs disputes eussent eu rarement des suites sanglantes, si elles n'eussent point eu de sujet plus sensible que la pâture : mais j'en vois un plus dangereux, dont il me reste à parler.

Parmi les passions qui agitent le cœur de l'homme, il en est une ardente, impétueuse, qui rend un sexe nécessaire à l'autre ; passion terrible qui brave tous les dangers, renverse tous les obstacles, & qui dans ses fureurs semble propre à détruire le genre humain,

qu'elle est destinée à conserver. Que deviendront les hommes en proie à cette rage effrénée & brutale, sans pudeur, sans retenue, & se disputant chaque jour leurs amours au prix de leur sang ?

Il faut convenir d'abord que plus les passions sont violentes, plus les loix sont nécessaires pour les contenir : mais, outre que les désordres & les crimes que celles-ci causent tous les jours parmi nous, montrent assez l'insuffisance des loix à cet égard ; il seroit encore bon d'examiner si ces désordres ne sont point nés avec les loix mêmes ; car alors, quand elles seroient capables de les réprimer, ce seroit bien le moins qu'on en dût exiger, que d'arrêter un mal qui n'existeroit point sans elles.

Commençons par distinguer le moral du physique dans le sentiment de l'amour. Le physique est ce désir général qui porte un sexe à s'unir à l'autre : le moral est ce qui détermine ce désir & le fixe sur un seul objet exclusivement, ou qui, du moins, lui donne pour cet objet préféré un plus grand degré d'énergie. Or il est facile de voir que le moral de l'amour est un sentiment factice, né de l'usage de la société, & célébré par les femmes avec beaucoup d'habileté & de soin pour établir leur empire, & rendre dominant le sexe qui devoit obéir. Ce sentiment étant fondé sur certaines notions du mérite ou de la beauté, qu'un fauvage n'est point en état d'avoir, & sur des

comparaisons qu'il n'est point en état de faire, doit être presque nul pour lui : car, comme son esprit n'a pu se former des idées abstraites de régularité & de proportion, son cœur n'est point non plus susceptible des sentimens d'admiration & d'amour, qui, même sans qu'on s'en apperçoive, naissent de l'application de ces idées ; il écoute uniquement le tempérament qu'il a reçu de la nature, & non le goût qu'il n'a pu acquérir, & toute femme est bonne pour lui.

Bornés au seul physique de l'amour, & assez heureux pour ignorer ces préférences, qui en irritent le sentiment, & en augmentent les difficultés, les hommes doivent sentir moins fréquemment, & moins vivement les ardeurs du tempérament, & par conséquent avoir entr'eux des disputes plus rares, & moins cruelles. L'imagination qui fait tant de ravage parmi nous, ne parle point à des cœurs sauvages ; chacun attend paisiblement l'impulsion de la nature, s'y livre sans choix avec plus de plaisir que de fureur ; & le besoin satisfait, tout le désir est éteint.

C'est donc une chose incontestable que l'amour même, ainsi que toutes les autres passions, n'a acquis que dans la société cette ardeur impétueuse qui le rend si souvent funeste aux hommes : & il est d'autant plus ridicule de représenter les sauvages comme s'entr'égorgeant sans cesse pour assouvir leur brutalité, que cette opinion est directement contraire à l'expérience, & que les Caraïbes,

celui de tous les peuples existants, qui jusqu'ici s'est écarté le moins de l'état de nature, sont précisément les plus paisibles dans leurs amours, & les moins sujets à la jalousie, quoique vivants sous un climat brûlant, qui semble toujours donner à ces passions une plus grande activité.

A l'égard des inductions qu'on pourroit tirer dans plusieurs especes d'animaux, des combats des mâles, qui ensanglantent en tous tems nos basses-cours, ou qui font retentir au printemps nos forêts de leurs cris, en se disputant la femelle, il faut commencer par exclure toutes les especes où la nature a manifestement établi dans la puissance relative des sexes, d'autres rapports que parmi nous : ainsi les combats de coqs ne forment point une induction pour l'espece humaine. Dans les especes où la proportion est mieux observée, ces combats ne peuvent avoir pour cause que la rareté des femelles, eu égard au nombre des mâles, ou les intervalles exclusifs durant lesquels la femelle refuse constamment l'approche du mâle, ce qui revient à la premiere cause ; car, si chaque femelle ne souffre le mâle que durant deux mois de l'année, c'est à cet égard, comme si le nombre des femelles étoit moindre des cinq sixiemes : or, aucun de ces deux cas n'est applicable à l'espece humaine, où le nombre des femelles surpasse généralement celui des mâles, & où l'on n'a jamais observé que, même parmi

les sauvages, les femelles aient, comme celles des autres especes, des temps de chaleur & d'exclusion. De plus parmi plusieurs de ces animaux, toute l'espece entrant à la fois en effervescence, il vient un moment terrible d'ardeur commune, de tumulte, de désordre & de combat: moment qui n'a point lieu parmi l'espece humaine, où l'amour n'est jamais périodique. On ne peut donc pas conclure des combats de certains animaux pour la possession des femelles, que la même chose arriveroit à l'homme dans l'état de nature; & quand même on pourroit tirer cette conclusion, comme ces dissensions ne détruisent point les autres especes, on doit penser au moins qu'elles ne seroient pas plus funestes à la nôtre; & il est très-apparent qu'elles y causeroient encore moins de ravage, qu'elles ne font dans la société; sur-tout dans les pays où les mœurs étant encore comptées pour quelque chose, la jalousie des amants & la vengeance des époux, causent chaque jour des duels, des meurtres, & pis encore; où le devoir d'une éternelle fidélité ne sert qu'à faire des adultères; & où les loix même de la continence & de l'honneur étendent nécessairement la débauche, & multiplient les avortements.

Concluons qu'errant dans les forêts, sans industrie, sans parole, sans domicile, sans guerre & sans liaison, sans nul besoin de ses semblables, comme sans nul désir de leur nuire, peut-être même sans jamais en

reconnoître aucun individuellement, l'homme sauvage, sujet à peu de passions, & se suffisant à lui-même, n'avoit que les sentimens & les lumieres propres à cet état; qu'il ne sentoît que ses vrais besoins, ne regardoit que ce qu'il croyoit avoir intérêt de voir, & que son intelligence ne faisoit pas plus de progrès que sa vanité. Si par hazard il faisoit quelque découverte, il pouvoit d'autant moins la communiquer, qu'il ne connoissoit pas même ses enfans. L'art péroissoit avec l'inventeur: il n'y avoit ni éducation, ni progrès; les générations se multiplioient inutilement; & chacune partant toujours du même point, les siècles s'écouloient dans toute la grossièreté des premiers âges; l'espece étoit déjà vieille, & l'homme restoit toujours enfant.

Si je me suis étendu si long-temps sur la supposition de cette condition primitive, c'est qu'ayant d'anciennes erreurs, & des préjugés invétérés à détruire, j'ai cru devoir creuser jusqu'à la racine, & montrer dans le tableau du véritable état de nature, combien l'inégalité, même naturelle, est loin d'avoir dans cet état autant de réalité & d'influence, que le prétendent nos écrivains.

En effet, il est aisé de voir qu'entre les différences qui distinguent les hommes, plusieurs passent pour naturelles, qui sont uniquement l'ouvrage de l'habitude, & des divers genres de vie que les hommes adoptent dans la société. Ainsi, un tempérament

robuste ou délicat, la force ou la foiblesse qui en dépendent, viennent souvent plus de la manière dure ou efféminée dont on a été élevé, que de la constitution primitive des corps. Il en est de même des forces de l'esprit; & non-seulement l'éducation met de la différence entre les esprits cultivés & ceux qui ne le sont pas, mais elle augmente celle qui se trouve entre les premiers, à proportion de la culture; car qu'un géant & un nain marchent sur la même route, chaque pas qu'ils feront l'un & l'autre donnera un nouvel avantage au géant. Or, si l'on compare la diversité prodigieuse d'éducatons & de genres de vie qui regne dans les différents ordres de l'état civil, avec la simplicité & l'uniformité de la vie animale & sauvage, où tous se nourrissent des mêmes aliments, vivent de la même manière, & sont exactement les mêmes choses, on comprendra combien la différence d'homme à homme doit être moindre dans l'état de nature, que dans celui de société, & combien l'inégalité naturelle doit augmenter dans l'espece humaine, par l'inégalité d'institution.

Mais quand la nature affecteroit dans la distribution de ses dons autant de préférence qu'on le prétend, quel avantage les plus favorisés en tireroient-ils, au préjudice des autres, dans un état de choses qui n'admettroit presque aucune sorte de relation entr'eux? Là où il n'y a point d'amour, de quoi servira la beauté? Que fera l'esprit à



des gens qui ne parlent point, & la ruse à ceux qui n'ont point d'affaires ? J'entends toujours répéter, les plus forts opprimeront les foibles ; mais qu'on m'explique ce qu'on veut dire par ce mot d'oppression. Les uns domineront avec violence ; les autres gémiront, asservis à tous les caprices : voilà précisément ce que j'observe parmi nous ; mais je ne vois pas comment cela pourroit se dire des hommes sauvages, à qui l'on auroit même bien de la peine à faire entendre ce que c'est que servitude & domination. Un homme pourra bien s'emparer des fruits qu'un autre a cueillis, du gibier qu'il a tué, de l'autre qui lui servoit d'asyle ; mais comment viendra-t-il jamais à bout de s'en faire obéir, & quelles pourront être les chaînes de la dépendance parmi des hommes qui ne possèdent rien ? Si l'on me chasse d'un arbre, j'en suis quitte pour aller à un autre ; si l'on me tourmente dans un lieu, qui m'empêchera de passer ailleurs ? Se trouve-t-il un homme d'une force assez supérieure à la mienne, & de plus, assez dépravé, assez paresseux & assez féroce pour me contraindre à pourvoir à sa subsistance, pendant qu'il demeure oisif ? Il faut qu'il se résolve à ne pas me perdre de vue un seul instant, à me tenir lié avec un très-grand soin durant son sommeil, de peur que je ne m'échappe, ou que je ne le tue : c'est-à-dire, qu'il est obligé de s'exposer volontairement à une peine beaucoup plus grande, que celle

qu'il veut éviter, & que celle qu'il me donne à moi-même. Après tout cela, sa vigilance se relâche-t-elle un moment ? Un bruit imprévu lui fait-il détourner la tête ? Je fais vingt pas dans la forêt, mes fers sont brisés, & il ne me revoit de sa vie.

Sans prolonger inutilement ces détails, chacun doit voir que les liens de la servitude n'étant formés que de la dépendance mutuelle des hommes, & des besoins réciproques qui les unissent, il est impossible d'asservir un homme, sans l'avoir mis auparavant dans le cas de ne pouvoir se passer d'un autre ; situation qui, n'existant pas dans l'état de nature, y laisse chacun libre du joug, & rend vaine la loi du plus fort.

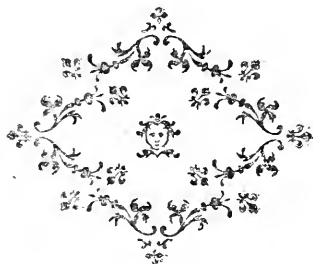
Après avoir prouvé que l'inégalité est à peine sensible dans l'état de nature, & que son influence y est presque nulle, il me reste à montrer son origine & ses progrès, dans les développemens successifs de l'esprit humain. Après avoir montré que la *perfectibilité*, les vertus sociales, & les autres facultés que l'homme naturel avoit reçues en puissance, ne pouvoient jamais se développer d'elles-mêmes, qu'elles avoient besoin pour cela du concours fortuit de plusieurs causes étrangères, qui pouvoient ne jamais naître, & sans lesquelles il fût demeuré éternellement dans sa condition primitive ; il me reste à considérer & à rapprocher les différens hazards qui ont pu perfectionner la raison humaine, en détériorant l'espèce, rendre

un être méchant, en le rendant sociable, & d'un terme si éloigné, amener enfin l'homme & le monde au point où nous le voyons.

J'avoue que les événements que j'ai à décrire, ayant pu arriver de plusieurs manieres, je ne puis me déterminer sur le choix que par des conjectures ; mais, outre que ces conjectures deviennent des raisons, quand elles sont les plus probables qu'on puisse tirer de la nature des choses, & les seuls moyens qu'on puisse avoir de découvrir la vérité, les conséquences que je veux déduire des miennes, ne seront point conjecturales, puisque, sur les principes que je viens d'établir, on ne sauroit former aucun autre système qui ne me fournisse les mêmes résultats, & dont je ne puisse tirer les mêmes conclusions.

Ceci me dispensera d'étendre mes réflexions sur la maniere dont le laps de temps compense le peu de vraisemblance des événements ; sur la puissance surprenante des causes très-légères, lorsqu'elles agissent sans relâche ; sur l'impossibilité où l'on est, d'un côté, de détruire certaines hypothèses, si de l'autre, on se trouve hors d'état de leur donner le degré de certitude des faits ; sur ce que deux faits étant donnés comme réels, à lier par une suite de faits intermédiaires, inconnus ou regardés comme tels, c'est à l'histoire, quand on l'a, de donner les faits qui les lient ; c'est à la philosophie, à son défaut, de déterminer les faits semblables qui peu-

vent les lier ; enfin , sur ce qu'en matiere d'événements, la similitude réduit les faits à un beaucoup plus petit nombre de classes différentes qu'on ne se l'imagine. Il me suffit d'offrir ces objets à la considération de mes juges : il me suffit d'avoir fait en sorte que les lecteurs vulgaires n'eussent pas besoin de les considérer.



## S E C O N D E P A R T I E.

**L**E premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire, *ceci est à moi*, & trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres ; que de miseres & d'horreurs n'eût point épargné au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, & que la terre n'est à personne ! Mais il y a grande apparence qu'alors les choses en étoient déjà venues au point de ne pouvoir plus durer comme elles étoient ; car cette idée de propriété dépend de beaucoup d'idées antérieures, qui n'ont pu naître que successivement, ne se forma pas tout d'un coup dans l'esprit humain : il fallut faire bien des progrès, acquérir bien de l'industrie & des lumières ; les transmettre & les augmenter d'âge en âge, avant que d'arriver à ce dernier terme de l'état de nature. Reprenons donc les choses de plus haut, & tâchons de rassembler sous un seul point de vue cette lente succession d'événements & de connoissances, dans leur ordre le plus naturel.

Le premier sentiment de l'homme fut celui de son existence, son premier soin, celui

de sa conservation. Les productions de la terre lui fournissoient tous les secours nécessaires ; l'instinct le porta à en faire usage. La faim , d'autres appétits lui faisant éprouver tour à tour diverses manieres d'exister , il y en eut une qui l'invita à perpétuer son espece ; & ce penchant aveugle , dépourvu de tout sentiment du cœur , ne produisoit qu'un acte purement animal. Le besoin satisfait , les deux sexes ne se reconnoissoient plus ; & l'enfant même n'étoit plus rien à la mere , si-tôt qu'il pouvoit se passer d'elle.

Telle fut la condition de l'homme naissant ; telle fut la vie d'un animal borné d'abord aux pures sensations , & profitant à peine des dons que lui offroit la nature , loin de songer à lui rien arracher. Mais il se présenta bientôt des difficultés , il fallut apprendre à les vaincre : la hauteur des arbres , qui l'empêchoit d'atteindre à leurs fruits , la concurrence des animaux qui cherchoient à s'en nourrir , la férocité de ceux qui en vouloient à sa propre vie , tout l'obligea de s'appliquer aux exercices du corps ; il fallut se rendre agile , vite à la course , vigoureux au combat. Les armes naturelles , qui sont les branches d'arbres & les pierres , se trouverent bientôt sous sa main. Il apprit à surmonter les obstacles de la nature , à combattre au besoin les autres animaux , à disputer sa subsistance aux hommes mêmes , ou à se dédommager de ce qu'il falloit céder au plus fort.

A mesure que le genre humain s'étendit ,

les peines se multiplierent avec les hommes ; la différence des terrains , des climats , des saisons , put les forcer à en mettre dans leurs manieres de vivre. Des années stériles , des hivers longs & rudes , des étés brûlants qui consument tout , exigèrent d'eux une nouvelle industrie. Le long de la mer & des rivières , ils inventerent la ligne & l'hameçon , & devinrent pêcheurs & ichtiophages. Dans les forêts ils se firent des arcs & des flèches , & devinrent chasseurs & guerriers : dans les pays froids ils se couvrirent de peaux des bêtes qu'ils avoient tuées ; le tonnerre , un volcan , ou quelque heureux hazard leur fit connoître le feu ; nouvelle ressource contre la rigueur de l'hiver : ils apprirent à conserver cet élément , à le reproduire , & enfin à en préparer les viandes qu'auparavant ils dévorioient crues.

Cette application réitérée des êtres divers à lui-même , & les uns aux autres , dut naturellement engendrer dans l'esprit de l'homme les perceptions de certains rapports. Ces relations que nous exprimons par les mots de grand , de petit , de fort , de foible , de vite , de lent , de peureux , de hardi , & d'autres idées pareilles , comparées au besoin , & presque sans y songer , produisirent enfin chez lui quelque sorte de réflexion , ou plutôt une prudence machinale qui lui indiquoit les précautions les plus nécessaires à sa sûreté.

Les nouvelles lumieres qui résulterent de ce développement , augmentèrent sa supériorité.

rité sur les autres animaux, en la lui faisant connoître. Il s'exerça à leur dresser des pièges; il leur donna le change en mille manieres; & quoique plusieurs le surpassent en force au combat, ou en vitesse à la course; de ceux qui pouvoient lui servir ou lui nuire, il devint avec le temps le maître des uns, & le fléau des autres. C'est ainsi que le premier regard qu'il porta sur lui-même, y produisit le premier mouvement d'orgueil; c'est ainsi que sachant à peine distinguer les rangs, & se contemplant au premier par son espece, il se préparoit de loin à y prétendre par son individu.

Quoique ses semblables ne fussent pas pour lui ce qu'ils sont pour nous, & qu'il n'eût guere plus de commerce avec eux qu'avec les autres animaux, ils ne furent pas oubliés dans ses observations. Les conformités que le temps put lui faire appercevoir entr'eux, la femelle & lui-même, le firent juger de celles qu'il n'appercevoit pas; & voyant qu'ils se conduisoient tous comme il auroit fait en de pareilles circonstances, il conclut que leur maniere de penser & de sentir étoit entièrement conforme à la sienne; & cette importante vérité, bien établie dans son esprit, lui fit suivre par un pressentiment aussi sûr & plus prompt que la dialectique, les meilleures regles de conduite que, pour son avantage & sa sûreté, il lui convînt de garder avec eux.

Instruit par l'expérience que l'amour du bien-être est le seul mobile des actions hu-



maines, il se trouva en état de distinguer les occasions rares où l'intérêt commun devoit le faire compter sur l'assistance de ses semblables, & celles plus rares encore, où la concurrence devoit le faire défier d'eux. Dans le premier cas, il s'unissoit avec eux en troupeau, ou tout au plus par quelque sorte d'association libre qui n'obligeoit personne, & qui ne duroit qu'autant que le besoin passager qui l'avoit formée. Dans le second, chacun cherchoit à prendre ses avantages, soit à force ouverte, s'il croyoit le pouvoir, soit par adresse & subtilité, s'il se sentoit le plus foible.

Voilà comment les hommes purent insensiblement acquérir quelque idée grossière des engagements mutuels & de l'avantage de les remplir, mais seulement autant que pouvoit l'exiger l'intérêt présent & sensible; car la prévoyance n'étoit rien pour eux, & loin de s'occuper d'un avenir éloigné, ils ne songeoient pas même au lendemain. S'agissoit-il de prendre un cerf, chacun sentoit bien qu'il devoit pour cela garder fidelement son poste; mais si un lievre venoit à passer à la portée de l'un d'eux, il ne faut pas douter qu'il ne le poursuivît sans scrupule, & qu'ayant atteint sa proie, il ne se souciât fort peu de faire manquer la leur à ses compagnons.

Il est aisé de comprendre qu'un pareil commerce n'exigeoit pas un langage beaucoup plus raffiné que celui des corneilles ou des singes, qui s'attroupent à peu près de mé-

me. Des cris inarticulés, beaucoup de gestes, & quelques bruits imitatifs, durent composer pendant long-temps la langue universelle; à quoi joignant dans chaque contrée quelques sons articulés, & conventionnels, dont, comme je l'ai déjà dit, il n'est pas trop facile d'expliquer l'institution, on eut des langues particulières, mais grossières, imparfaites, & telles à peu près qu'en ont encore aujourd'hui diverses nations sauvages. Je parcours comme un trait des multitudes de siècles, forcé par le temps qui s'écoule, pour l'abondance des choses que j'ai à dire, & par le progrès presque insensible des commencements; car plus les événements étoient lents à se succéder, plus ils sont prompts à décrire.

Ces premiers progrès mirent enfin l'homme à portée d'en faire de plus rapides. Plus l'esprit s'éclaircit, & plus l'industrie se perfectionna. Bientôt cessant de s'endormir sous le premier arbre, ou de se retirer dans des cavernes, on trouva quelques sortes de haches de pierres dures & tranchantes, qui servirent à couper du bois, creuser la terre, & faire des huttes de branchages, qu'on s'avisa ensuite d'enduire d'argile & de boue. Ce fut-là l'époque d'une première révolution qui forma l'établissement & la distinction des familles, & qui introduisit une sorte de propriété; d'où, peut-être, naquirent déjà bien des querelles & des combats. Cependant, comme les plus forts furent vraisemblablement les premiers à se faire des lo-

gements, qu'ils se sentoient capables de défendre, il est à croire que les foibles trouverent plus court & plus sûr de les imiter, que de tenter de les déloger : & quant à ceux qui avoient déjà des cabanes, chacun dut peu chercher à s'approprier celle de son voisin, moins parce qu'elle ne lui appartenoit pas, que parce qu'elle lui étoit inutile, & qu'il ne pouvoit s'en emparer, sans s'exposer à un combat très-vif avec la famille qui l'occupoit.

Les premiers développemens du cœur furent l'effet d'une situation nouvelle qui réunissoit dans une habitation commune les maris & les femmes, les peres & les enfans ; l'habitude de vivre ensemble fit naître les plus doux sentimens qui soient connus des hommes, l'amour conjugal, & l'amour paternel. Chaque famille devint une petite société d'autant mieux unie, que l'attachement réciproque & la liberté en étoient les seuls liens ; & ce fut alors que s'établit la première différence dans la maniere de vivre des deux sexes, qui jusqu'ici n'en avoient eu qu'une. Les femmes devinrent plus sédentaires, & s'accoutumerent à garder la cabane & les enfans, tandis que l'homme alloit chercher la subsistance commune. Les deux sexes commencerent aussi, par une vie un peu plus molle, à perdre quelque chose de leur férocité & de leur vigueur : mais si chacun séparément devint moins propre à combattre les bêtes sauvages, en revanche il fut

plus aisé de s'assembler pour leur résister en commun.

Dans ce nouvel état, avec une vie simple & solitaire, des besoins très-bornés, & les instruments qu'ils avoient inventés pour y pourvoir ; les hommes jouissant d'un fort grand loisir, l'employèrent à se procurer plusieurs sortes de commodités inconnues à leurs peres ; & ce fut-là le premier joug qu'ils s'imposèrent, sans y songer, & la première source des maux qu'ils préparèrent à leurs descendants ; car, outre qu'ils continuerent ainsi à s'amollir le corps & l'esprit, ces commodités ayant par l'habitude perdu presque tout leur agrément, & étant en même-temps dégénérées en de vrais besoins, la privation en devint beaucoup plus cruelle, que la possession n'en étoit douce ; & l'on étoit malheureux de les perdre, sans être heureux de les posséder.

On entrevoit un peu mieux ici comment l'usage de la parole s'établit ou se perfectionna insensiblement dans le sein de chaque famille ; & l'on peut conjecturer encore comment diverses causes particulières purent étendre le langage, & en accélérer le progrès, en le rendant plus nécessaire. De grandes inondations, ou des tremblements de terre environnerent d'eaux ou de précipices des cantons habités ; des révolutions du globe détachèrent & couperent en isles des portions du continent. On conçoit qu'entre des hommes ainsi rapprochés, & forcés de vivre ensemble, il dut se former un idiome commun, plutôt

qu'entre ceux qui erroient librement dans les forêts de la terre ferme. Ainsi il est très-possible qu'après leurs premiers essais de navigation, des insulaires aient porté parmi nous l'usage de la parole ; & il est au moins très-vraisemblable que la société & les langues ont pris naissance dans les isles, & s'y sont perfectionnées avant que d'être connues dans le continent.

Tout commence à changer de face. Les hommes errants jusqu'ici dans les bois, ayant pris une assiette plus fixe, se rapprochent lentement, se réunissent en diverses troupes, & forment enfin dans chaque contrée une nation particuliere, unie de mœurs & de caracteres, non par des réglemens & des loix, mais par le même genre de vie & d'aliments, & par l'influence commune du climat. Un voisinage permanent ne peut manquer d'engendrer enfin quelque liaison entre diverses familles. De jeunes gens de différent sexe, habitent des cabanes voisines ; le commerce passager que demande la nature, en amène bientôt un autre, non moins doux, & plus permanent par la fréquentation mutuelle. On s'accoutume à considérer différents objets, & à faire des comparaisons ; on acquiert insensiblement des idées de mérites & de beauté, qui produisent des sentimens de préférence. À force de se voir, on ne peut se passer de se voir encore. Un sentiment tendre & doux s'insinue dans l'ame, & à la moindre opposition devient une fureur impétueuse ; la

jalousie s'éveille avec l'amour ; la discorde triomphe , & la plus douce des passions reçoit des sacrifices de sang humain.

A mesure que les idées & les sentiments se succèdent, que l'esprit & le cœur s'exercent, le genre humain continue à s'appriivoiser, les liaisons s'étendent, & les liens se resserrent. On s'accoutuma à s'assembler devant les cabanes, ou autour d'un grand arbre : le chant & la danse, vrais enfants de l'amour & du loisir, devinrent l'amusement, ou plutôt l'occupation des hommes & des femmes oisifs & attroupés. Chacun commença à regarder les autres, & à vouloir être regardé soi-même ; & l'estime publique eut un prix. Celui qui chantoit ou dançoit le mieux ; le plus beau, le plus fort, le plus adroit ou le plus éloquent, devint le plus considéré ; & ce fut-là le premier pas vers l'inégalité, & vers le vice en même-temps. De ces premières préférences naquirent d'un côté la vanité & le mépris ; de l'autre, la honte & l'envie ; & la fermentation causée par ces nouveaux levains, produisit enfin des composés funestes au bonheur & à l'innocence.

Si-tôt que les hommes eurent commencé à s'apprécier mutuellement, & que l'idée de la considération fut formée dans leur esprit, chacun prétendit y avoir droit, & il ne fut plus possible d'en manquer impunément pour personne. De-là sortirent les premiers devoirs de la civilité, même parmi les sauvages ; de-là tout tort volontaire devint un outrage,

outrage , parce qu'avec le mal qui résultoit de l'injure , l'offensé y voyoit le mépris de sa personne , souvent plus insupportable que le mal même. C'est ainsi que chacun punissant le mépris qu'on lui avoit témoigné , d'une maniere proportionnée au cas qu'il faisoit de lui-même , les vengeances devinrent terribles , & les hommes sanguinaires & cruels. Voilà précisément le degré où étoient parvenus la plupart des peuples sauvages qui nous sont connus. Et c'est faute d'avoir suffisamment distingué les idées , & remarqué combien ces peuples étoient déjà loin du premier état de nature , que plusieurs se sont hâtés de conclure que l'homme est naturellement cruel , & qu'il a besoin de police pour s'adoucir ; tandis que rien n'est si doux que lui dans son état primitif , lorsque , placé par la nature à des distances égales de la stupidité des brutes , & des lumières funestes de l'homme civil , & borné également par l'instinct & par la raison à se garantir du mal qui le menace , il est retenu , par la pitié naturelle , de faire lui-même du mal à personne , sans y être porté par rien , même après en avoir reçu. Car , selon l'axiome du sage Locke , *il ne sauroit y avoir d'injure , où il n'y a point de propriété.*

Mais il faut remarquer que la société commencée , & les relations déjà établies entre les hommes , exigeoient en eux des qualités différentes de celles qu'ils tenoient de leur constitution primitive ; que la moralité commençant à s'introduire dans les actions hu-

maines, & chacun, avant les loix, étant seul juge & vengeur des offenses qu'il avoit reçues, la bonté convenable au pur état de nature n'étoit plus celle qui convenoit à la société naissante; qu'il falloit que les punitions devinssent plus sévères, à mesure que les occasions d'offenser devenoient plus fréquentes, & que c'étoit à la terreur des vengeances de tenir lieu du frein des loix. Ainsi, quoique les hommes fussent devenus moins endurants, & que la pitié naturelle eût déjà souffert quelque altération, ce période du développement des facultés humaines, tenant un juste milieu entre l'indolence, l'état primitif, & la pétulante activité de notre amour-propre, dut être l'époque la plus heureuse & la plus durable. Plus on y réfléchit, plus on trouve que cet état étoit le moins sujet aux révolutions, le meilleur à l'homme, (\* 13) & qu'il n'en a dû sortir que par quelque funeste hazard, qui, pour l'utilité commune, eût dû ne jamais arriver. L'exemple des sauvages, qu'on a presque tous trouvés à ce point, semble confirmer que le genre humain étoit fait pour y rester toujours; que cet état est la véritable jeunesse du monde, & que tous les progrès ultérieurs ont été en apparence autant de pas vers la perfection de l'individu, & en effet vers la décrépitude de l'espèce.

Tant que les hommes se contenterent de leurs cabanes rustiques; tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec



des épines ou des arrêtes, à se parer de plumes & de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs & leurs fleches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs, ou quelques grossiers instruments de musique; en un mot, tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvoit faire, & qu'à des arts qui n'avoient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons & heureux, autant qu'ils pouvoient l'être par leur nature, & continuèrent à jouir entr'eux des douceurs d'un commerce indépendant: mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre; dès qu'on s'aperçut qu'il étoit utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire; & les vastes forêts se changerent en des campagnes santes, qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, & dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage & la misère germer & croître avec les moissons.

La métallurgie & l'agriculture furent les deux arts dont l'invention produisit cette grande révolution. Pour le Poète, c'est l'or & l'argent; mais pour le Philosophe, ce sont le fer & le bled qui ont civilisé les hommes, & perdu le genre humain. Aussi l'un & l'autre étoient-ils inconnus aux sauvages de l'Amérique, qui, pour cela, sont toujours demeurés tels; les autres peuples semblent même être restés barbares, tant qu'ils ont pra-

tiqué l'un de ces arts sans l'autre : & l'une des meilleures raisons peut-être pourquoi l'Europe a été, sinon plutôt, du moins plus constamment & mieux policée que les autres parties du monde, c'est qu'elle est à la fois la plus abondante en fer, & la plus fertile en bled.

Il est très-difficile de conjecturer comment les hommes sont parvenus à connoître & à employer le fer : car il n'est pas croyable qu'ils aient imaginé d'eux-mêmes de tirer la matière de la mine, & de lui donner les préparations nécessaires pour la mettre en fusion, avant que de savoir ce qui en résulteroit. D'un autre côté, on peut d'autant moins attribuer cette découverte à quelque incendie accidentel, que les mines ne se forment que dans les lieux arides, & dénués d'arbres & de plantes ; de sorte qu'on diroit que la nature avoit pris des précautions pour nous dérober ce fatal secret. Il ne reste donc que la circonstance extraordinaire de quelque volcan, qui, vomissant des matières métalliques en fusion, aura donné aux observateurs l'idée d'imiter cette opération de nature ; encore faut-il leur supposer bien du courage & de la prévoyance pour entreprendre un travail aussi pénible, & envisager d'aussi loin les avantages qu'ils en pouvoient retirer ; ce qui ne convient guère qu'à des esprits déjà plus exercés que ceux-ci ne le devoient être.

Quant à l'agriculture, le principe en fut

connu long-temps avant que la pratique en fut établie ; & il n'est guere possible que les hommes , sans cesse occupés à tirer leur subsistance des arbres & des plantes , n'eussent assez promptement l'idée des voies que la nature emploie pour la génération des végétaux ; mais leur industrie ne se tourna probablement que fort tard de ce côté-là, soit parce que les arbres , qui , avec la chasse & la pêche , fournissoient à leur nourriture , n'avoient pas besoin de leurs soins , soit faute de connoître l'usage du bled , soit faute d'instruments pour le cultiver , soit faute de prévoyance pour le besoin à venir , soit enfin faute de moyens pour empêcher les autres de s'approprier le fruit de leur travail. Devenus plus industrieux , on peut croire qu'avec des pierres aigues & des bâtons pointus ils commencèrent par cultiver quelques légumes ou racines autour de leurs cabanes , long - temps avant de savoir préparer le bled & d'avoir les instruments nécessaires pour la culture en grand ; sans compter que , pour se livrer à cette occupation & ensemencer des terres , il faut se résoudre à perdre d'abord quelque chose pour gagner beaucoup dans la suite ; précaution fort éloignée du tour d'esprit de l'homme sauvage , qui , comme je l'ai dit , a bien de la peine à songer le matin à ses besoins du soir.

L'invention des autres arts fut donc nécessaire pour forcer le genre humain de s'appliquer à celui de l'agriculture. Dès qu'il fal-

lut des hommes pour fondre & forger le fer, il fallut d'autres hommes pour nourrir ceux-là. Plus le nombre des ouvriers vint à se multiplier, moins il y eut de mains employées à fournir à la subsistance commune, sans qu'il y eût moins de bouches pour la consumer; & comme il fallut aux uns des denrées en échange de leur fer, les autres trouvèrent enfin le secret d'employer le fer à la multiplication des denrées. De là naquirent d'un côté le labourage & l'agriculture; & de l'autre, l'art de travailler les métaux, & d'en multiplier les usages.

De la culture des terres s'ensuivit nécessairement leur partage, & de la propriété une fois reconnue, les premières règles de justice; car pour rendre à chacun le sien, il faut que chacun puisse avoir quelque chose. De plus, les hommes commençant à porter leurs vues dans l'avenir, & se voyant tous quelques biens à perdre, il n'y en avoit aucun qui n'eût à craindre pour soi la représaille des torts qu'il pouvoit faire à autrui. Cette origine est d'autant plus naturelle, qu'il est impossible de concevoir l'idée de la propriété naissante d'ailleurs que de la main d'œuvre; car on ne voit pas ce que, pour s'approprier les choses qu'il n'a point faites, l'homme y peut mettre de plus que son travail. C'est le seul travail qui donnant droit au cultivateur sur le produit de la terre qu'il a labourée, lui en donne par conséquent sur le fonds, au moins jusqu'à la

récolte, ainsi d'année en année ; ce qui faisant une possession continue, se transforme aisément en propriété. Lorsque les anciens, dit Grotius, ont donné à Cérès l'épithète de législatrice, & à une fête célébrée en son honneur, le nom de Thesmophories, ils ont fait entendre par-là que le partage des terres a produit une nouvelle sorte de droit ; c'est-à-dire, le droit de propriété, différent de celui qui résulte de la loi naturelle.

Les choses en cet état eussent pu demeurer égales, si les talents eussent été égaux, & que, par exemple, l'emploi du fer & la consommation des denrées eussent toujours fait une balance exacte ; mais la proportion, que rien ne maintenoit, fut bientôt rompue ; le plus fort faisoit plus d'ouvrage ; le plus adroit tiroit meilleur parti du sien ; le plus ingénieux trouvoit des moyens d'abréger le travail ; le laboureur avoit plus besoin de fer, ou le forgeron plus besoin de bled ; & en travaillant également, l'un gagnoit beaucoup, tandis que l'autre avoit peine à vivre. C'est ainsi que l'inégalité naturelle se déploie insensiblement avec celle de combinaison ; & que les différences des hommes développées par celles des circonstances, se rendent plus sensibles, plus permanentes dans leurs effets, & commencent à influencer dans la même proportion sur le sort des particuliers.

Les choses étant parvenues à ce point, il est facile d'imaginer le reste. Je ne m'ar-

rêterai pas à décrire l'invention successive des autres arts, le progrès des langues, l'épreuve & l'emploi des talents, l'inégalité des fortunes, l'usage ou l'abus des richesses, ni tous les détails qui suivent ceux-ci, & que chacun peut aisément suppléer. Je me bornerai seulement à jeter un coup d'œil sur le genre humain placé dans ce nouvel ordre de choses.

Voilà donc toutes nos facultés développées, la mémoire & l'imagination en jeu, l'amour-propre intéressé, la raison rendue active, & l'esprit arrivé presque au terme de la perfection, dont il est susceptible. Voilà toutes les qualités naturelles mises en action, le rang & le sort de chaque homme établis, non-seulement sur la quantité des biens, & le pouvoir de servir ou de nuire, mais sur l'esprit, la beauté, la force ou l'adresse, sur le mérite ou les talents; & ces qualités étant les seules qui pouvoient attirer de la considération, il fallut bientôt les avoir ou les affecter : il fallut pour son avantage se montrer autre que ce qu'on étoit en effet. Etre & paroître devinrent deux choses tout-à-fait différentes; & de cette distinction sortirent le faste imposant, la ruse trompeuse, & tous les vices qui en font le cortège. D'un autre côté, de libre & indépendant qu'étoit auparavant l'homme, le voilà, par une multitude de nouveaux besoins, assujetti, pour ainsi dire, à toute la nature, & sur-tout à ses semblables, dont il devient l'esclave en

un sens , même en devenant leur maître ; riche , il a besoin de leurs services ; pauvre , il a besoin de leur secours , & la médiocrité ne le met point en état de se passer d'eux. Il faut donc qu'il cherche sans cesse à les intéresser à son sort , & à leur faire trouver en effet ou en apparence leur profit à travailler pour le sien : ce qui le rend fourbe & artificieux avec les uns , impérieux & dur avec les autres , & le met dans la nécessité d'abuser tous ceux dont il a besoin , quand il ne peut s'en faire craindre , & qu'il ne trouve pas son intérêt à les servir utilement. Enfin , l'ambition dévorante , l'ardeur d'élever sa fortune relative , moins par un véritable besoin , que pour se mettre au-dessus des autres , inspire à tous les hommes un noir penchant à se nuire mutuellement , une jalousie secrète , d'autant plus dangereuse , que , pour faire son coup en sûreté , elle prend souvent le masque de la bienveillance. En un mot , concurrence & rivalité d'une part , de l'autre opposition d'intérêt , & toujours le désir caché de faire son profit aux dépens d'autrui ; tous ces maux sont le premier effet de la propriété , & le cortège inséparable de l'inégalité naissante.

Avant qu'on eût inventé les signes représentatifs des richesses , elles ne pouvoient guere consister qu'en terre & en bestiaux , les seuls biens réels que les hommes pussent posséder. Or , quand les héritages se furent accrus en nombre & en étendue au point de

couvrir le sol entier, & de se toucher tous, les uns ne purent plus s'agrandir qu'aux dépens des autres : & les surnuméraires, que la foiblesse ou l'indolence avoient empêché d'en acquérir à leur tour, devenus pauvres sans avoir rien perdu, parce que, tout changeant autour d'eux, eux seuls n'avoient point changé, furent obligés de recevoir ou de ravir leur subsistance de la main des riches. Et de là commencerent à naître, selon les divers caracteres des uns & des autres, la domination, & la servitude, ou la violence & les rapines. Les riches de leur côté connurent à peine le plaisir de dominer, qu'ils dédaignèrent bientôt les autres ; & se servant de leurs anciens esclaves pour en soumettre de nouveaux, ils ne songerent qu'à subjuguier & asservir leurs voisins, semblables à ces loups affamés qui, ayant une fois goûté de la chair humaine, rebutent toute autre nourriture, & ne veulent plus que dévorer des hommes.

C'est ainsi que les plus puissants ou les plus misérables, se faisant de leur force ou de leurs besoins une sorte de droit au bien d'autrui, équivalent, selon eux, à celui de propriété, l'égalité rompue fut suivie du plus affreux désordre : c'est ainsi que les usurpations des riches, les brigandages des pauvres, les passions effrénées de tous, étouffant la pitié naturelle, & la voix encore foible de la justice, rendirent les hommes avarés, ambitieux & méchants. Ils élevoient entre le droit du plus fort &



le droit du premier occupant un conflit perpétuel, qui ne se terminoit que par des combats & des meurtres. (\* c) La société naissante fit place au plus horrible état de guerre : le genre humain, avili & désolé, ne pouvant plus retourner sur ses pas, ni renoncer aux acquisitions malheureuses qu'il avoit faites, & ne travaillant qu'à sa honte, par l'abus des facultés qui l'honorent, se mit lui-même à la veille de sa ruine.

*Attonitus novitate mali, divæque miserie,  
Effugere optat opes; & quæ modò voverat, odit.*

Il n'est pas possible que les hommes n'aient fait enfin des réflexions sur une situation aussi misérable, & sur les calamités dont ils étoient accablés. Les riches sur-tout durent bientôt sentir combien leur étoit défavantageuse une guerre perpétuelle dont ils faisoient seuls tous les frais, & dans laquelle le risque de la vie étoit commun, & celui des biens particuliers. D'ailleurs, quelque couleur qu'ils pussent donner à leurs usurpations, ils sentoient assez qu'elles n'étoient établies que sur un droit précaire & abusif, & que n'ayant été acquises que par la force, la force pouvoit les leur ôter, sans qu'ils eussent raison de s'en plaindre. Ceux même que la seule industrie avoit enrichis, ne pouvoient guere fonder leur propriété sur de meilleurs titres. Ils avoient beau dire: c'est moi qui ai bâti ce mur; j'ai gagné ce terrain par mon travail: qui vous a donné les alignements,

leur pouvoit-on répondre ? Et en vertu de quoi prétendez-vous être payé à nos dépens d'un travail que nous ne vous avons point imposé ? Ignorez-vous qu'une multitude de vos freres périt, ou souffre du besoin de ce que vous avez de trop, & qu'il vous falloit un consentement exprès & unanime du genre humain pour vous approprier sur sa subsistance commune tout ce qui alloit au-delà de la vôtre ? Destitué de raisons valables pour se justifier, & de forces suffisantes pour se défendre ; écrasant facilement un particulier, mais écrasé lui-même par des troupes de bandits ; seul contre tous, & ne pouvant, à cause des jalousies mutuelles, s'unir avec ses égaux contre des ennemis unis par l'espoir commun du pillage ; le riche, pressé par la nécessité, conçut enfin le projet le plus réfléchi qui soit jamais entré dans l'esprit humain : ce fut d'employer en sa faveur les forces mêmes de ceux qui l'attaquoient, de faire ses défenseurs de ses adversaires, de leur inspirer d'autres maximes, & de leur donner d'autres institutions, qui lui fussent aussi favorables que le droit naturel lui étoit contraire.

Dans cette vue, après avoir exposé à ses voisins l'horreur d'une situation qui les armoit tous les uns contre les autres, qui leur rendoit leurs possessions aussi onéreuses que leurs besoins, & où nul ne trouvoit sa sûreté ni dans la pauvreté, ni dans la richesse, il inventa aisément des raisons spécieuses pour les amener :

à son but. » Unissons-nous, leur dit-il, pour  
» garantir de l'oppression les foibles, conte-  
» nir les ambitieux, & assurer à chacun la  
» possession de ce qui lui appartient: insti-  
» tuons des réglemens de justice & de paix,  
» auxquels tous soient obligés de se confor-  
» mer, qui ne fassent acception de personne,  
» & qui réparent en quelque sorte les capri-  
» ces de la fortune, en soumettant égale-  
» ment le puissant & le foible à des devoirs  
» mutuels. En un mot, au lieu de tourner  
» nos forces contre nous-mêmes, rassem-  
» blons-les en un pouvoir suprême qui nous  
» gouverne selon de sages loix, qui prote-  
» ge & défende tous les membres de l'asso-  
» ciation, repousse les ennemis communs,  
» & nous maintienne dans une concorde  
» éternelle.«

Il en fallut beaucoup moins que l'équiva-  
lent de ce discours, pour entraîner des hom-  
mes grossiers, faciles à séduire, qui d'ailleurs  
avoient trop d'affaires à démêler entr'eux pour  
pouvoir se passer d'arbitres, & trop d'avarice  
& d'ambition, pour pouvoir long-temps se  
passer de maîtres. Tous coururent au-devant  
de leurs fers, croyant assurer leur liberté;  
car avec assez de raison pour sentir les avan-  
tages d'un établissement politique, ils n'a-  
voient pas assez d'expérience pour en prévoir  
les dangers; les plus capables de pressentir les  
abus étoient précisément ceux qui comp-  
toient d'en profiter, & les sages même virent  
qu'il falloit se résoudre à sacrifier une partie

de leur liberté à la conservation de l'autre, comme un blessé se fait couper le bras pour sauver le reste du corps.

Telle fut ou dut être l'origine de la société & des loix, qui donnerent de nouvelles entraves aux foibles, & de nouvelles forces aux riches, (\* 14) détruisirent sans retour la liberté naturelle, fixerent pour jamais la loi de la propriété, & de l'inégalité d'une adroite usurpation, firent un droit irrévocable; & pour le profit de quelques ambitieux assujettirent désormais tout le genre humain au travail, à la servitude & à la misere. On voit aisément comment l'établissement d'une seule société rendit indispensable celui de toutes les autres, & comment, pour faire tête à des forces unies, il fallut s'unir à son tour. Les sociétés, se multipliant ou s'étendant rapidement, couvrirent bientôt toute la surface de la terre, & il ne fut plus possible de trouver un seul coin dans l'univers où l'on pût s'affranchir du joug, & soustraire sa tête au glaive, souvent mal conduit, que chaque homme vit perpétuellement suspendu sur la sienne. Le droit civil étant ainsi devenu la regle commune des citoyens, la loi de nature n'eut plus lieu qu'entre les diverses sociétés, où, sous le droit des gens, elle fut tempérée par quelques conventions tacites pour rendre le commerce possible, & suppléer à la commisération naturelle, qui, perdant de société à société presque toute la force qu'elle

avoit d'homme à homme , ne réside plus que dans quelques grandes ames cosmopolites, qui franchissent les barrières imaginaires qui séparent les peuples , & qui , à l'exemple de l'Etre souverain qui les a créées, embrassent tout le genre humain dans leur bienveillance.

Les corps politiques restant ainsi entr'eux dans l'état de nature , se ressentirent bientôt des inconvénients qui avoient forcé les particuliers d'en sortir , & cet état devint encore plus funeste entre ces grands corps , qu'il ne l'avoit été auparavant entre les individus dont ils étoient composés. De là sortirent les guerres nationales, les batailles , les meurtres, les représailles, qui font frémir la nature , & choquent la raison ; & tous ces préjugés horribles qui placent au rang des vertus l'honneur de répandre le sang humain. Les plus honnêtes gens apprirent à compter parmi leurs devoirs celui d'égorger leurs semblables ; on vit enfin les hommes se massacrer par milliers , sans savoir pourquoi ; & il se commit plus de meurtres en un seul jour de combat , & plus d'horreurs à la prise d'une seule ville , qu'il ne s'en étoit commis dans l'état de nature durant des siècles entiers sur toute la face de la terre. Tels sont les premiers effets qu'on entrevoit de la division du genre humain en différentes sociétés. Revenons à leur institution.

Je fais que plusieurs ont donné d'autres origines aux sociétés politiques , comme les

conquêtes du plus puissant, ou l'union des foibles ; & le choix entre ces causes est indifférent à ce que je veux établir : cependant celle que je viens d'exposer me paroît la plus naturelle par les raisons suivantes.

1. Que dans le premier cas, le droit de conquête, n'étant point un droit, n'en a pu fonder aucun autre ; le conquérant & les peuples conquis restant toujours entr'eux dans l'état de guerre, à moins que la nation remise en pleine liberté ne choisisse volontairement son vainqueur pour son chef. Jusques-là, quelques capitulations qu'on ait faites, comme elles n'ont été fondées que sur la violence, & que par conséquent elles sont nulles par le fait même, il ne peut y avoir dans cette hypothèse, ni véritable société, ni corps politique, ni d'autre loi que celle du plus fort. 2. Que ces mots de *fort* & de *foible* sont équivoques dans le second cas ; que dans l'intervalle qui se trouve entre l'établissement du droit de propriété, ou de premier occupant, & celui des gouvernements politiques, le sens de ces termes est mieux rendu par ceux de *pauvre* & de *riche*, parce qu'en effet un homme n'avoit point avant les loix d'autres moyens d'assujettir ses égaux qu'en attaquant leur bien, ou leur faisant quelque part du sien. 3. Que les pauvres n'ayant rien à perdre que leur liberté, c'eût été une grande folie à eux de s'ôter volontairement le seul bien qui leur restoit pour ne rien ga-

gnier en échange ; qu'au contraire les riches étant , pour ainsi dire , sensibles dans toutes les parties de leurs biens , il étoit beaucoup plus aisé de leur faire du mal ; qu'ils avoient par conséquent plus de précautions à prendre pour s'en garantir ; & qu'enfin il est raisonnable de croire qu'une chose a été inventée par ceux à qui elle est utile , plutôt que par ceux à qui elle fait du tort.

Le gouvernement naissant n'eut point une forme constante & régulière. Le défaut de philosophie & d'expérience ne laissoit appercevoir que les inconvénients présents , & l'on ne songeoit à remédier aux autres qu'à mesure qu'ils se présentoient. Malgré tous les travaux des plus sages législateurs , l'état politique demeura toujours imparfait , parce qu'il étoit presque l'ouvrage du hazard , & que mal commencé , le temps en découvrant les défauts , & suggérant des remèdes , ne peut jamais réparer les vices de la constitution : on raccommodoit sans cesse , au lieu qu'il eût fallu commencer par nettoyer l'aire , & écarter tous les vieux matériaux , comme fit Lycurgue à Sparte , pour élever ensuite un bon édifice. La société ne consista d'abord qu'en quelques conventions générales , que tous les particuliers s'engageoient à observer , & dont la communauté se rendoit garante envers chacun d'eux. Il fallut que l'expérience montrât combien une pareille constitution étoit foible , & combien il étoit facile aux infracteurs d'éviter la conviction

ou le châtement des fautes dont le public seul devoit être le témoin & le juge : il fallut que la loi fût éludée de mille manières ; il fallut que les inconvénients & les défordres se multipliaissent continuellement, pour qu'on songeât enfin à confier à des particuliers le dangereux dépôt de l'autorité publique, & qu'on commît à des Magistrats le soin de faire observer les délibérations du peuple ; car de dire que les chefs furent choisis avant que la confédération fût faite, & que les ministres des loix existèrent avant les loix mêmes, c'est une supposition qu'il n'est pas permis de combattre sérieusement.

Il ne seroit pas plus raisonnable de croire que les peuples se sont d'abord jettés entre les bras d'un maître absolu, sans conditions & sans retour, & que le premier moyen de pourvoir à la sûreté commune qu'aient imaginé des hommes fiers & indomptés, a été de se précipiter dans l'esclavage. En effet, pourquoi se sont-ils donné des supérieurs, si ce n'est pour les défendre contre l'oppression, & protéger leurs biens, leurs libertés, & leurs vies, qui sont, pour ainsi dire, les éléments constitutifs de leur être ? Or dans les relations d'homme à homme, le pis qui puisse arriver à l'un étant de se voir à la discrétion de l'autre, n'eût-il pas été contre le bon sens de commencer par se dépouiller entre les mains d'un chef, des seules choses pour la conservation desquelles ils avoient besoin de son secours ?



Quel équivalent eût-il pu leur offrir pour la concession d'un si beau droit ? Et, s'il eût osé l'exiger, sous le prétexte de les défendre, n'eût-il pas aussi-tôt reçu la réponse de l'apologue : que nous fera de plus l'ennemi ? Il est donc incontestable, & c'est la maxime fondamentale de tout le droit politique, que les peuples se sont donnés des chefs pour défendre leur liberté, & non pour les asservir. *Si nous avons un prince*, disoit Plin à Trajan, c'est afin qu'il nous préserve d'avoir un maître.

Les politiques font sur l'amour de la liberté les mêmes sophismes que les philosophes ont fait sur l'état de nature ; par les choses qu'ils voient, ils jugent des choses très-différentes qu'ils n'ont pas vues, & ils attribuent aux hommes un penchant naturel à la servitude, par la patience avec laquelle ceux qu'ils ont sous les yeux supportent la leur, sans songer qu'il en est de la liberté comme de l'innocence & de la vertu, dont on ne sent le prix qu'autant qu'on en jouit soi-même, & dont le goût se perd si-tôt qu'on les a perdues. Je connois les délices de ton pays, disoit Brasidas à un Satrape qui comparoit la vie de Sparte à celle de Persépolis ; mais tu ne peux connoître les plaisirs du mien.

Comme un coursier indompté hérissé ses crins, frappe la terre du pied, & se débat impétueusement à la seule approche du mors, tandis qu'un cheval dressé souffre

patiemment la verge & l'éperon, l'homme barbare ne plie point sa tête au joug que l'homme civilisé porte sans murmure, & il préfère la plus orageuse liberté à un assujettissement tranquille. Ce n'est donc pas par l'avilissement des peuples asservis qu'il faut juger des dispositions naturelles de l'homme pour ou contre la servitude, mais par les prodiges qu'ont fait tous les peuples libres pour se garantir de l'oppression. Je fais que les premiers ne font que vanter sans cesse la paix & le repos dont ils jouissent dans leurs fers, & que *miserrimam servitutem pacem appellant* : mais quand je vois les autres sacrifier les plaisirs, le repos, la richesse, la puissance, & la vie même à la conservation de ce seul bien si dédaigné de ceux qui l'ont perdu ; quand je vois des animaux nés libres & abhorrant la captivité, se briser la tête contre les barreaux de leur prison ; quand je vois des multitudes de sauvages tout nus mépriser les voluptés européennes, & braver la faim, le feu, le fer & la mort pour ne conserver que leur indépendance, je sens que ce n'est pas à des esclaves qu'il appartient de raisonner de liberté.

Quant à l'autorité paternelle dont plusieurs ont fait dériver le gouvernement absolu, & toute la société, sans recourir aux preuves contraires de Locke & de Sidney, il suffit de remarquer que rien au monde n'est plus éloigné de l'esprit féroce du despotisme que la douceur de cette autorité qui regarde

plus à l'avantage de celui qui obéit qu'à l'utilité de celui qui commande ; que par la loi de nature le pere n'est le maître de l'enfant, qu'aussi long-temps que son secours lui est nécessaire ; qu'au-delà de ce terme ils deviennent égaux, & qu'alors le fils, parfaitement indépendant du pere, ne lui doit que du respect, & non de l'obéissance ; car la reconnaissance est bien un devoir qu'il faut rendre, mais non pas un droit qu'on puisse exiger. Au lieu de dire que la société civile dérive du pouvoir paternel, il falloit dire au contraire que c'est d'elle que ce pouvoir tire sa principale force : un individu ne fut reconnu pour le pere de plusieurs que quand ils restèrent assemblés autour de lui ; les biens du pere dont il est véritablement le maître, sont les liens qui retiennent ses enfants dans sa dépendance, & il peut ne leur donner part à sa succession, qu'à proportion qu'ils auront bien mérité de lui par une continuelle déférence à ses volontés. Or, loin que les sujets aient quelque faveur semblable à attendre de leur despote, comme ils lui appartiennent en propre, eux & tout ce qu'ils possèdent, ou du moins qu'il le prétend ainsi, ils sont réduits à recevoir comme une faveur ce qu'il leur laisse de leur propre bien ; il fait justice quand il les dépouille ; il fait grace quand il les laisse vivre.

En continuant d'examiner ainsi les faits par le droit, on ne trouveroit pas plus de solidité que de vérité dans l'établissement vo-

lontaire de la tyrannie, & il feroit difficile de montrer la validité d'un contrat qui n'obligeroit qu'une des parties, où l'on mettroit tout d'un côté & rien de l'autre, & qui ne tourneroit qu'au préjudice de celui qui s'engage. Ce système odieux est bien éloigné d'être même aujourd'hui celui des sages & bons Monarques, & sur-tout des Rois de France, comme on peut le voir en divers endroits de leurs édits, & en particulier dans le passage suivant d'un écrit célèbre, publié en 1667, au nom & par les ordres de Louis XIV. *Qu'on ne dise donc point que le Souverain ne soit pas sujet aux loix de son Etat, puisque la proposition contraire est une vérité du droit des gens, que la fiaticrie a quelquefois attaquée, mais que les bons Princes ont toujours défendue, comme une divinité tutélaire de leurs Etats. Combien est-il plus légitime de dire avec le sage Platon, que la parfaite félicité d'un royaume est qu'un Prince soit obéi de ses sujets, que le Prince obéisse à la loi, & que la loi soit droite, & toujours dirigée au bien public ?* Je ne m'arrêterai point à rechercher si la liberté étant la plus noble des facultés de l'homme, ce n'est pas dégrader sa nature, se mettre au niveau des bêtes esclaves de l'instinct, offenser même l'Auteur de son être, que de renoncer sans réserve au plus précieux de tous ses dons, que de se soumettre à commettre tous les crimes qu'il nous défend, pour complaire à un maître féroce ou insen-

se ; & si cet ouvrier sublime doit être plus irrité de voir détruire que déshonorer son plus bel ouvrage. Je demanderai seulement de quel droit ceux qui n'ont pas craint de s'avilir eux-mêmes jusqu'à ce point, ont pu soumettre leur postérité à la même ignominie, & renoncer pour elle à des biens qu'elle ne tient point de leur libéralité, & sans lesquels la vie même est onéreuse à tous ceux qui en sont dignes ?

Puffendorff dit que tout de même qu'on transfere son bien à autrui par des conventions & des contrats, on peut aussi se dépouiller de sa liberté en faveur de quelqu'un. C'est-là, ce me semble, un fort mauvais raisonnement ; car, premièrement, le bien que j'aliène me devient une chose tout-à-fait étrangère, & dont l'abus m'est indifférent ; mais il m'importe qu'on n'abuse point de ma liberté ; & je ne puis, sans me rendre coupable du mal qu'on me forcera de faire, m'exposer à devenir l'instrument du crime : de plus, le droit de propriété n'étant que de convention & d'institution humaine, tout homme peut à son gré disposer de ce qu'il possède ; mais il n'en est pas de même des dons essentiels de la nature, tels que la vie & la liberté, dont il est permis à chacun de jouir, & dont il est au moins douteux qu'on ait droit de se dépouiller : en s'otant l'une, on dégrade son être ; en s'otant l'autre, on l'anéantit autant qu'il est en soi ; & comme nul bien temporel ne peut dédommager de

l'une & de l'autre , ce feroit offenser à la fois la nature & la raison , que d'y renoncer à quelque prix que ce fût. Mais quand on pourroit aliéner sa liberté comme ses biens, la différence feroit très-grande pour les enfants, qui ne jouissent des biens du pere que par transmission de son droit ; au lieu que la liberté étant un don qu'ils tiennent de la nature en qualité d'hommes , leurs parents n'ont eu aucun droit de les en dépouiller ; de sorte que , comme pour établir l'esclavage , il a fallu faire violence à la nature , il a fallu la changer pour perpétuer ce droit ; & les Jurisconsultes qui ont gravement prononcé que l'enfant d'un esclave naîtroit esclave , ont décidé en d'autres termes , qu'un homme ne naîtroit pas homme.

Il me paroît donc certain que non-seulement les gouvernements n'ont point commencé par le pouvoir arbitraire, qui n'en est que la corruption, le terme extrême, & qui les ramene enfin à la seule loi du plus fort, dont ils furent d'abord le remède ; mais encore que, quand même ils auroient ainsi commencé, ce pouvoir étant par sa nature illégitime, n'a pu servir de fondement aux droits de la société, ni par conséquent à l'inégalité d'institution.

Sans entrer aujourd'hui dans les recherches qui sont encore à faire sur la nature du pacte fondamental de tout gouvernement, je me borne, en suivant l'opinion commune, à considérer ici l'établissement du corps politique

litique comme un vrai contrat entre le peuple & les chefs qu'il se choisit ; contrat par lequel les deux parties s'obligent à l'observation des loix qui y sont stipulées, & qui forment les liens de leur union. Le peuple ayant, au sujet des relations sociales, réuni toutes ses volontés en une seule, tous les articles sur lesquels cette volonté s'explique, deviennent autant de loix fondamentales qui obligent tous les membres de l'état sans exception, & l'une desquelles regle le choix & le pouvoir des Magistrats chargés de veiller à l'exécution des autres. Ce pouvoir s'étend à tout ce qui peut maintenir la constitution, sans aller jusqu'à la changer. On y joint des honneurs qui rendent respectables les loix & leurs Ministres, & pour ceux-ci personnellement des prérogatives qui les dédommagent des pénibles travaux que coûte une bonne administration. Le Magistrat, de son côté, s'oblige à n'user du pouvoir qui lui est confié, que selon l'intention des commettants, à maintenir chacun dans la paisible jouissance de ce qui lui appartient, & à préférer en toute occasion l'utilité publique à son propre intérêt.

Avant que l'expérience eût montré, ou que la connoissance du cœur humain eût fait prévoir les abus inévitables d'une telle constitution, elle dut paroître d'autant meilleure, que ceux qui étoient chargés de veiller à sa conservation, y étoient eux-mêmes les plus intéressés ; car la magistrature & ses

droits n'étant établis que sur les loix fondamentales, aussi-tôt qu'elles seroient détruites, les Magistrats cesseroient d'être légitimes, le peuple ne seroit plus tenu de leur obéir; & comme ce n'auroit pas été le Magistrat, mais la loi qui auroit constitué l'essence de l'état, chacun rentreroit de droit dans sa liberté naturelle.

Pour peu qu'on y réfléchît attentivement, ceci se confirmeroit par de nouvelles raisons, & par la nature du contrat on verroit qu'il ne sauroit être irrévocable; car s'il n'y avoit point de pouvoir supérieur qui pût être garant de la fidélité des contractants, ni les forcer à remplir leurs engagements réciproques, les parties demeureroient seules juges dans leur propre cause, & chacune d'elles auroit toujours le droit de renoncer au contrat, si-tôt qu'elle trouveroit que l'autre en enfreint les conditions, ou qu'elles cesseroient de lui convenir. C'est sur ce principe qu'il semble que le droit d'abdiquer peut être fondé. Or, à ne considérer, comme nous faisons, que l'institution humaine, si le Magistrat qui a tout le pouvoir en main, & qui s'approprie tous les avantages du contrat, avoit pourtant le droit de renoncer à l'autorité, à plus forte raison le peuple, qui paie toutes les fautes des chefs, devroit avoir le droit de renoncer à la dépendance. Mais les dissensions affreuses, les désordres infinis qu'entraîneroit nécessairement ce dangereux pouvoir, montrent plus que toute au-



tre chose, combien les gouvernements humains avoient besoin d'une base plus solide que la seule raison, & combien il étoit nécessaire au repos public que la volonté divine intervînt pour donner à l'autorité souveraine un caractère sacré & inviolable, qui ôtât aux sujets le funeste droit d'en disposer. Quand la religion n'auroit fait que ce bien aux hommes, c'en seroit assez pour qu'ils dussent tous la chérir & l'adopter, même avec ses abus, puisqu'elle épargne encore plus de sang, que le fanatisme n'en fait couler : mais suivons le fil de hypothèses.

Les diverses formes des gouvernements tirent leur origine des différences plus ou moins grandes qui se trouverent entre les particuliers au moment de l'institution. Un homme étoit-il éminent en pouvoir, en vertu, en richesses ou en crédit, il fut seul élu Magistrat, & l'état devint monarchique ; si plusieurs à peu près égaux entr'eux l'emportoient sur tous les autres, ils furent élus conjointement, & l'on eut une aristocratie ; ceux dont la fortune ou les talents étoient moins disproportionnés, & qui s'étoient le moins éloignés de l'état de nature, garderent en commun l'administration suprême, & formerent une démocratie. Le temps vérifia laquelle de ces formes étoit la plus avantageuse aux hommes. Les uns restèrent uniquement soumis aux loix, les autres obéirent bientôt à des maîtres. Les citoyens voulurent garder leur liberté, les sujets ne songerent qu'à l'ô-

ter à leurs voisins, ne pouvant souffrir que d'autres jouissent d'un bien dont ils ne jouissoient plus eux-mêmes. En un mot, d'un côté furent les richesses & les conquêtes, & de l'autre le bonheur & la vertu.

Dans ces divers gouvernements, toutes les magistratures furent d'abord électives ; & quand la richesse ne l'emportoit pas, la préférence étoit accordée au mérite qui donne un ascendant naturel, & à l'âge qui donne l'expérience dans les affaires & le sang froid dans les délibérations. Les anciens des Hébreux, les Gerontes de Sparte, le Sénat de Rome, & l'étymologie même de notre mot *Seigneur*, montrent combien autrefois la vieillesse étoit respectée. Plus les élections tomboient sur des hommes avancés en âge, plus elles devenoient fréquentes, & plus leurs embarras se faisoient sentir ; les brigues s'introduisirent, les factions se formèrent, les partis s'aigrirent, les guerres civiles s'allumèrent ; enfin le sang des citoyens fut sacrifié au prétendu bonheur de l'Etat, & l'on fut à la veille de retomber dans l'anarchie des temps antérieurs. L'ambition des principaux profita de ces circonstances pour perpétuer leurs charges dans leurs familles : le peuple, déjà accoutumé à la dépendance, au repos & aux commodités de la vie ; & déjà hors d'état de briser ses fers, consentit à laisser augmenter sa servitude pour affermir sa tranquillité ; & c'est ainsi que les chefs, devenus héréditaires, s'accoutumèrent à regarder leur magistrature comme un bien de fa-

mille, à se regarder eux-mêmes comme les propriétaires de l'Etat, dont ils n'étoient d'abord que les officiers, à appeller leurs concitoyens leurs esclaves, à les compter comme du bétail au nombre des choses qui leur appartenoient, & à s'appeller eux-mêmes égaux aux dieux & rois des rois.

Si nous suivons le progrès de l'inégalité dans ces différentes révolutions, nous trouverons que l'établissement de la loi & du droit de propriété fut son premier terme; l'institution de la magistrature, le second; que le troisieme & dernier fut le changement du pouvoir légitime en pouvoir arbitraire; enforte que l'état de riche & de pauvre fut autorisé par la premiere époque, celui de puissant & de foible par la seconde, & par la troisieme, celui de maître & d'esclave, qui est le dernier degré de l'inégalité, & le terme auquel aboutissent enfin tous les autres, jusqu'à ce que de nouvelles révolutions dissolvent tout-à-fait le gouvernement, ou le rapprochent de l'institution légitime.

Pour comprendre la nécessité de ce progrès, il faut moins considérer les motifs de l'établissement du corps politique, que la forme qu'il prend dans son exécution, & les inconvénients qu'il entraîne après lui; car les vices qui rendent nécessaires les institutions sociales, sont les mêmes qui en rendent l'abus inévitable; & comme, excepté la seule Sparte, où la loi veilloit principalement à l'éducation des enfants, & où Lycurgue établit

des mœurs, qui le dispensoient presque d'y ajouter des loix, les loix en général, moins fortes que les passions, contiennent les hommes sans les changer ; il seroit aisé de prouver que tout gouvernement, qui, sans se corrompre ni s'altérer, marcheroit toujours exactement selon la fin de son institution, auroit été institué sans nécessité, & qu'un pays où personne n'éluderoit les loix, & n'abuseroit de la magistrature, n'auroit besoin ni de Magistrats, ni de loix.

Les distinctions politiques amènent nécessairement les distinctions civiles. L'inégalité croissant entre le peuple & ses chefs, se fait bientôt sentir parmi les particuliers, & s'y modifie en mille manières, selon les passions, les talents & les occurrences. Le Magistrat ne sauroit usurper un pouvoir illégitime sans se faire des créatures auxquelles il est forcé d'en céder quelque partie. D'ailleurs les citoyens ne se laissent opprimer qu'autant qu'entraînés par une aveugle ambition, & regardant plus au-dessous qu'au-dessus d'eux, la domination leur devient plus chère que l'indépendance, & qu'ils consentent à porter des fers pour en pouvoir donner à leur tour. Il est très-difficile de réduire à l'obéissance celui qui ne cherche point à commander ; & le politique le plus adroit ne viendrait pas à bout d'assujettir des hommes qui ne voudroient qu'être libres : mais l'inégalité s'étend sans peine parmi des âmes ambitieuses & lâches, toujours prêtes

à courir les risques de la fortune, & à dominer ou servir presque indifféremment, selon qu'elle leur devient favorable ou contraire. C'est ainsi qu'il dut venir un temps où les yeux du peuple furent fascinés à tel point que ses conducteurs n'avoient qu'à dire au plus petit des hommes, sois grand, toi & toute ta race : aussi-tôt il paroïsoit grand à tout le monde, ainsi qu'à ses propres yeux ; & ses descendants s'élevoient encore à mesure qu'ils s'éloignoient de lui : plus la cause étoit reculée & incertaine, plus l'effet augmentoit ; plus on pouvoit compter de fainéants dans une famille, & plus elle devenoit illustre.

Si c'étoit ici le lieu d'entrer en des détails, j'expliquerois facilement comment l'inégalité de crédit & d'autorité devient inévitable entre les particuliers, (\* 15 ) si-tôt que réunis en une même société ils sont forcés de se comparer entr'eux, & de tenir compte des différences qu'ils trouvent dans l'usage continuel qu'ils ont à faire les uns des autres. Ces différences sont de plusieurs especes ; mais en général la richesse, la noblesse ou le rang, la puissance & le mérite personnel, étant les distinctions principales par lesquelles on se mesure dans la société, je prouverois que l'accord ou le conflit de ces forces diverses est l'indication la plus sûre d'un Etat bien ou mal constitué : je ferois voir qu'entre ces quatre sortes d'inégalités, les qualités personnelles étant l'origine

de toutes les autres, la richesse est la dernière à laquelle elles se réduisent à la fin, parce qu'étant la plus immédiatement utile au bien-être, & la plus facile à communiquer, on s'en sert aisément pour acheter tout le reste. Observation qui peut faire juger assez exactement de la mesure dont chaque peuple s'est éloigné de son institution primitive, & du chemin qu'il a fait vers le terme extrême de la corruption. Je remarquerois combien ce désir universel de réputation, d'honneurs & de préférence, qui nous dévore tous, exerce & compare les talents & les forces, combien il excite & multiplie les passions, & combien, rendant tous les hommes concurrents, rivaux ou plutôt ennemis, il cause tous les jours de revers, de succès, & de catastrophes de toute espece, en faisant courir la même lice à tant de prétendants; je montrerois que c'est à cette ardeur de faire parler de soi, à cette fureur de se distinguer, qui nous tient presque toujours hors de nous-mêmes, que nous devons ce qu'il y a de meilleur & de pire parmi les hommes; nos vertus & nos vices, nos sciences & nos erreurs, nos conquérants & nos philosophes, c'est-à-dire une multitude de mauvaises choses sur un petit nombre de bonnes. Je prouverois enfin que, si l'on voit une poignée de puissants & de riches au faite des grandeurs & de la fortune, tandis que la foule rampe dans l'obscurité & dans la misere, c'est que les premiers n'estiment les choses dont ils

jouissent, qu'autant que les autres en sont privés, & que, sans changer d'état, ils cesseroient d'être heureux, si le peuple cessoit d'être misérable.

Mais ces détails feroient seuls la matiere d'un ouvrage considerable, dans lequel on peseroit les avantages & les inconveniens de tout gouvernement, relativement aux droits de l'état de nature, & où l'on dévoileroit toutes les faces différentes sous lesquelles l'inégalité s'est montrée jusqu'à ce jour, & pourra se montrer dans les siècles, selon la nature de ces gouvernemens, & les révolutions que le temps y amenera nécessairement. On verroit la multitude opprimée au dedans par une suite des précautions mêmes qu'elle avoit prises contre ce qui la menaçoit au dehors; on verroit l'oppression s'accroître continuellement; sans que les opprimés pussent jamais savoir quel terme elle auroit, ni quels moyens légitimes il leur resteroit pour l'arrêter. On verroit les droits des citoyens, & les libertés nationales s'éteindre peu à peu, & les réclamations des foibles traitées de murmures séditieux. On verroit la politique restreindre à une portion mercenaire du peuple l'honneur de défendre la cause commune: on verroit de là sortir la nécessité des impôts, le cultivateur découragé quitter son champ même durant la paix, & laisser la charrue pour ceindre l'épée. On verroit naître les regles funestes & bizarres du point d'honneur: on verroit les défenseurs

de la patrie en devenir tôt ou tard les ennemis, tenir sans cesse le poignard levé sur leurs concitoyens ; & il viendrait un temps où l'on les entendroit dire à l'oppresséur de leur pays :

*Pectore si fratris gladium juguloque parentis  
Condere me jubeas, gravidæque in viscera partu  
Conjugis, invitâ peragam tamen omnia dextrâ.*

De l'extrême inégalité des conditions & des fortunes, de la diversité des passions & des talents, des arts inutiles, des arts pernicious, des sciences frivoles, sortiroient des foules de préjugés, également contraires à la raison, au bonheur & à la vertu ; on verroit fomenté par les chefs tout ce qui peut affoiblir des hommes rassemblés en les désunissant ; tout ce qui peut donner à la société un air de concorde apparente, & y semer un germe de division réelle ; tout ce qui peut inspirer aux différents ordres une défiance & une haine mutuelles par l'opposition de leurs droits & de leurs intérêts, & fortifier par conséquent le pouvoir qui les contient tous.

C'est du sein de ce désordre & de ces révolutions que le despotisme, élevant par degrés sa tête hideuse, & dévorant tout ce qu'il auroit apperçu de bon & de sain dans toutes les parties de l'état, parviendroit enfin à fouler aux pieds les loix & le peuple, & à s'établir sur les ruines de la république. Les temps qui précéderoient ce dernier changement seroient des temps de troubles & de



calamités : mais à la fin tout seroit englouti par le monstre ; & les peuples n'auroient plus de chefs ni de loix, mais seulement des tyrans. Dès cet instant aussi il cesseroit d'être question de mœurs & de vertu ; car partout où regne le despotisme, *cui ex honesto nulla est spes*, il ne souffre aucun autre maître : si-tôt qu'il parle, il n'y a ni probité, ni devoir à consulter, & la plus aveugle obéissance est la seule vertu qui reste aux esclaves.

C'est ici le dernier terme de l'inégalité, & le point extrême qui ferme le cercle, & touche au point d'où nous sommes partis : c'est ici que tous les particuliers redeviennent égaux, parce qu'ils ne sont rien ; & que les sujets n'ayant plus d'autre loi que la volonté du maître, ni le maître d'autre règle que ses passions, les notions du bien, & les principes de la justice s'évanouissent derechef. C'est ici que tout se ramene à la seule loi du plus fort, & par conséquent à un nouvel état de nature, différent de celui par lequel nous avons commencé, en ce que l'un étoit l'état de nature dans sa pureté, & que ce dernier est le fruit d'un excès de corruption. Il y a si peu de différence d'ailleurs entre ces deux états, & le contrat de gouvernement est tellement dissous par le despotisme, que le despote n'est le maître qu'aussi long-temps qu'il est le plus fort, & que si-tôt qu'on peut l'expulser, il n'a point à réclamer contre la violence. L'émeute qui finit

par étrangler ou détrôner un Sultan, est un acte aussi juridique que ceux par lesquels il disposoit la veille des vies & des biens de ses sujets. La seule force le maintenoit, la seule force le renverse ; toutes choses se passent ainsi selon l'ordre naturel ; & quel que puisse être l'événement de ces courtes & fréquentes révolutions, nul ne peut se plaindre de l'injustice d'autrui ; mais seulement de sa propre imprudence, ou de son malheur.

En découvrant & suivant ainsi les routes oubliées & perdues, qui de l'état naturel ont dû mener l'homme à l'état civil ; en rétablissant, avec les positions intermédiaires que je viens de marquer, celle que le temps qui me presse m'a fait supprimer, ou que l'imagination ne m'a point suggérées, tout lecteur attentif ne pourra qu'être frappé de l'espace immense qui sépare ces deux états. C'est dans cette lente succession des choses qu'il verra la solution d'une infinité de problèmes de morale & de politique que les philosophes ne peuvent résoudre. Il sentira que, le genre humain d'un âge n'étant pas le genre humain d'un autre âge, la raison pourquoi Diogene ne trouvoit point d'homme, c'est qu'il cherchoit parmi ses contemporains l'homme d'un temps qui n'étoit plus. Caton, dira-t-il, périt avec Rome & la liberté, parce qu'il fut déplacé dans son siècle, & le plus grand des hommes ne fit qu'éronner le monde qu'il eût gouverné cinq cens ans plutôt. En un mot, il expliquera com-

ment l'ame & les passions humaines, s'altérant insensiblement, changent, pour ainsi dire, de nature; pourquoi nos besoins & nos plaisirs chargent d'objets à la longue; pourquoi l'homme originel s'évanouissant par degrés, la société n'offre plus aux yeux du sage qu'un assemblage d'hommes artificiels & de passions factices, qui font l'ouvrage de toutes ces nouvelles relations, & n'ont aucun vrai fondement dans la nature. Ce que la réflexion nous apprend là-dessus, l'observation le confirme parfaitement: l'homme sauvage & l'homme policé différent tellement par le fond du cœur & des inclinations, que ce qui fait le bonheur suprême de l'un, réduiroit l'autre au désespoir. Le premier ne respire que le repos & la liberté, il ne veut que vivre & rester oisif, & l'ataraxie même du Stoïcien n'approche pas de sa profonde indifférence pour tout autre objet. Au contraire le citoyen toujours actif sue, s'agite, se tourmente sans cesse pour chercher des occupations encore plus laborieuses: il travaille jusqu'à la mort, il y court même pour se mettre en état de vivre, ou renonce à la vie pour acquérir l'immortalité. Il fait sa cour aux grands qu'il hait, & aux riches qu'il méprise; il n'épargne rien pour obtenir l'honneur de les servir; il se vante orgueilleusement de sa bassesse & de leur protection; & fier de son esclavage, il parle avec dédain de ceux qui n'ont pas l'honneur de le partager. Quel spectacle pour un Caraïbe que les travaux

pénibles & enviés d'un ministre européen ? Combien de morts cruelles ne préféreroit pas cet indolent sauvage à l'horreur d'une pareille vie, qui souvent n'est pas même adoucie par le plaisir de bien faire ? Mais pour voir le but de tant de soins, il faudroit que ces mots *puissance* & *réputation*, eussent un sens dans son esprit ; qu'il apprît qu'il y a une sorte d'hommes qui comptent pour quelque chose les regards du reste de l'univers ; qui savent être heureux & contents d'eux-mêmes sur le témoignage d'autrui, plutôt que sur le leur propre. Telle est en effet la véritable cause de toutes ces différences : le sauvage vit en lui-même ; l'homme sociable, toujours hors de lui, ne fait vivre que dans l'opinion des autres ; & c'est, pour ainsi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence. Il n'est pas de mon sujet de montrer comment d'une telle disposition naît tant d'indifférence pour le bien & le mal avec de si beaux discours de morale ; comment tout se réduisant aux apparences, tout devient factice & joué ; honneur, amitié, vertu, & souvent jusqu'aux vices mêmes, dont on trouve enfin le secret de se glorifier ; comment, en un mot, demandant toujours aux autres ce que nous sommes, & n'osant jamais nous interroger là-dessus nous-mêmes, au milieu de tant de philosophie, d'humanité, de politesse & de maximes sublimes, nous n'avons qu'un extérieur trompeur & frivole, de l'honneur sans vertu, de la raison sans sagesse, & du

plaisir fans bonheur. Il me fuffit d'avoir prouvé que cen'est point là l'état originel de l'homme, & que c'est le feul esprit de la société, & l'inégalité qu'elle engendre, qui changent & alterent ainfi toutes nos inclinations naturelles.

J'ai tâché d'exposer l'origine & le progrès de l'inégalité, l'établissement & l'abus des sociétés politiques, autant que ces choses peuvent se déduire de la nature de l'homme par les feules lumieres de la raifon, & indépendamment des dogmes sacrés qui donnent à l'autorité fouveraine la sanction du droit divin. Il fuit de cet exposé, que l'inégalité étant presque nulle dans l'état de nature, tire fa force & son accroissement du développement de nos facultés, & des progrès de l'esprit humain, & devient enfin stable & légitime par l'établissement de la propriété & des loix. Il fuit encore que l'inégalité morale, autorisée par le feul droit positif, est contraire au droit naturel, toutes les fois qu'elle ne concourt pas en même proportion avec l'inégalité physique; distinction qui détermine fuffifamment ce qu'on doit penser à cet égard de la forte d'inégalité qui regne parmi tous les peuples policés; puisqu'il est manifestement contre la loi de nature, de quelque maniere qu'on la définisse, qu'un enfant commande à un vieillard, qu'un imbécile conduise un homme sage, & qu'une poignée de gens regorge de superfluités, tandis que la multitude affamée manque du nécessaire.



# N O T E S.

D É D I C A C E , page 317.

(\* 1) Herodote raconte qu'après le meurtre du faux Smerdis , les sept libérateurs de la Perse s'étant assemblés pour délibérer sur la forme de gouvernement qu'ils donneroient à l'état , Otanès opina fortement pour la république ; avis d'autant plus extraordinaire dans la bouche d'un Satrape , qu'outre la prétention qu'il pouvoit avoir à l'empire , les grands craignent plus que la mort une sorte de gouvernement qui les force à respecter les hommes. Otanès , comme on peut bien croire , ne fut point écouté ; & voyant qu'on alloit procéder à l'élection d'un monarque , lui qui ne vouloit ni obéir , ni commander , céda volontairement aux autres concurrents son droit à la couronne , demandant , pour dédommagement , d'être libre & indépendant , lui & sa postérité ; ce qui lui fut accordé. Quand Herodote ne nous apprendroit pas la restriction qui fut mise à ce privilege , il faudroit nécessairement la supposer ; autrement Otanès , ne reconnoissent aucune sorte de loi , & n'ayant de compte à rendre à personne , auroit été tout-puissant dans l'état & plus puissant que le Roi même. Mais il n'y avoit guere d'apparence qu'un homme , capable de se contenter en pareil cas d'un tel privilege , fut capable d'en abuser. En effet , on ne voit pas que ce droit ait jamais causé le moindre trouble dans le royaume , ni par le sage Otanès , ni par aucun de ses descendants.

## PRÉFACE, page 334.

( \* 2 ) Dès mon premier pas, je m'appuie avec confiance sur une de ces autorités respectables pour les philosophes, parce qu'elles viennent d'une raison solide & sublime, qu'eux seuls savent trouver & sentir.

» Quelqu'intérêt que nous ayons à nous con-  
 » noître nous-mêmes, je ne fais si nous ne con-  
 » noissons pas mieux tout ce qui n'est pas nous.  
 » Pourvus par la nature d'organes uniquement  
 » destinés à notre conservation, nous ne les em-  
 » ployons qu'à recevoir les impressions étran-  
 » gères, nous ne cherchons qu'à nous répandre  
 » au dehors, & à exister hors de nous; trop oc-  
 » cupés à multiplier les fonctions de nos sens,  
 » & à augmenter l'étendue extérieure de notre  
 » être, rarement faisons-nous usage de ce sens  
 » intérieur qui nous réduit à nos vraies dimen-  
 » sions, & qui sépare de nous tout ce qui n'en  
 » est pas. C'est cependant de ce sens dont il faut  
 » nous servir, si nous voulons nous connoître;  
 » c'est le seul par lequel nous puissions nous ju-  
 » ger. Mais comment donner à ce sens son acti-  
 » vité & toute son étendue? Comment dégager  
 » notre ame, dans laquelle il réside, de toutes les  
 » illusions de notre esprit? Nous avons perdu  
 » l'habitude de l'employer, elle est demeurée  
 » sans exercice au milieu du tumulte de nos sen-  
 » sations corporelles, elle s'est desséchée par le  
 » feu de nos passions; le cœur, l'esprit, les sens,  
 » tout a travaillé contre elle. Hist. Nat. T. 4, P.  
 » 151, de la Nat. de l'homme.

(\* 3) Les changements qu'un long usage de marcher sur deux pieds a pu produire dans la conformation de l'homme, les rapports qu'on observe encore entre les bras & les jambes antérieures des quadrupèdes, & l'induction tirée de leur manière de marcher, ont pu faire naître des doutes sur celle qui devoit nous être la plus naturelle. Tous les enfants commencent par marcher à quatre pieds, & ont besoin de notre exemple & de nos leçons pour apprendre à se tenir debout. Il y a même des nations sauvages, telle que les Hottentots qui, négligeant beaucoup les enfants, les laissent marcher sur les mains si long-temps qu'ils ont ensuite bien de la peine à les redresser; autant en font les enfants des Caraïbes, des Antilles. Il y a divers exemples d'hommes quadrupèdes; & je pourrois entr'autres citer celui de cet enfant qui fut trouvé en 1344 auprès de Hesse, où il avoit été nourri par des loups, & qui disoit depuis à la cour du Prince Henri, que s'il n'eût tenu qu'à lui, il eût mieux aimé retourner avec eux que de vivre parmi les hommes. Il avoit tellement pris l'habitude de marcher comme ces animaux, qu'il fallut lui attacher des pièces de bois, qui le forçoient à se tenir debout & en équilibre sur ses deux pieds. Il en étoit de même de l'enfant qu'on trouva en 1694 dans les forêts de Lithuanie, & qui vivoit parmi les ours. Il ne donnoit, dit M. de Condillac, aucune marque de raison, marchoit sur ses pieds & sur ses mains, n'avoit aucun langage, & formoit des sons qui ne ressembloient en rien à ceux d'un homme. Le petit sauvage d'Hanovre qu'on mena il y a plusieurs



années à la Cour d'Angleterre, avoit toutes les peines du monde à s'affujettir à marcher sur ses deux pieds : & l'on trouva en 1719 deux autres sauvages dans les Pyrénées, qui couroient par les montagnes à la manière des quadrupèdes. Quant à ce qu'on pourroit objecter que c'est se priver de l'usage des mains, dont nous tirons tant d'avantages, outre que l'exemple des singes montre que la main peut fort bien être employée de deux manières, cela prouveroit seulement que l'homme peut donner à ses membres une destination plus commode que celle de la nature, & non que la nature a destiné l'homme à marcher autrement qu'elle ne lui enseigne.

Mais il y a, ce me semble, de beaucoup meilleures raisons à dire, pour soutenir que l'homme est un bipède. Premièrement, quand on feroit voir qu'il a pu d'abord être conformé autrement que nous le voyons, & cependant devenir enfin ce qu'il est, ce n'en feroit pas assez pour conclure que cela se soit fait ainsi : car après avoir montré la possibilité de ces changements, il faudroit encore avant que de les admettre, en montrer au moins la vraisemblance. De plus, si les bras de l'homme paroissent avoir pu lui servir de jambes au besoin, c'est la seule observation favorable à ce système, sur un grand nombre d'autres qui lui sont contraires. Les principales sont, que la manière dont la tête de l'homme est attachée à son corps, au lieu de diriger sa vue horizontalement, comme l'ont tous les autres animaux, & comme il l'a lui-même en marchant debout, lui eût tenu, marchant à quatre pieds, les yeux directement fichés vers la terre, situation très-peu favorable à la conservation de l'individu ;

que la queue qui lui manque, & dont il n'a que faire marchant à deux pieds, est utile aux quadrupedes, & qu'aucun d'eux n'en est privé; que le sein de la femme, très-bien situé pour un bipede qui tient son enfant dans ses bras, l'est si mal pour un quadrupede, que nul ne l'a placé de cette maniere; que le train de derriere étant d'une excessive hauteur à proportion des jambes de devant, ce qui fait que, marchant à quatre, nous nous traînons sur les genoux, tout eût fait un animal mal proportionné, & marchant peu commodément; que s'il eût posé le pied à plat ainsi que la main, il auroit eu dans la jambe postérieure une articulation de moins que les autres animaux, savoir celle qui joint le canon au tibia; & qu'en ne posant que la pointe du pied, comme il auroit sans doute été contraint de faire, le tarse, sans parler de la pluralité des os qui le composent, paroît trop gros pour tenir lieu de canon; & les articulations avec le métatarse & le tibia, trop rapprochées pour donner à la jambe humaine dans cette situation la même flexibilité qu'ont celles des quadrupedes. L'exemple des enfants étant pris dans un âge où les forces naturelles ne sont point encore développées, ni les membres raffermis, ne conclut rien du tout; j'aimerois autant dire que les chiens ne sont pas destinés à marcher, parce qu'ils ne sont que ramper quelques semaines après leur naissance. Les faits particuliers ont encore peu de force contre la pratique universelle de tous les hommes, même des nations qui n'ayant eu aucune communication avec les autres, n'avoient pu rien imiter d'elles. Un enfant abandonné dans une forêt avant que de pouvoir marcher, & nourri par quelque bête, aura suivi l'exemple de sa nourrice, en s'exerçant à mar-

cher comme elle ; l'habitude lui aura pu donner des facilités qu'il ne tenoit point de la nature ; & comme des manchots parviennent , à force d'exercices , à faire avec leurs pieds tout ce que nous faisons de nos mains , il sera parvenu enfin à employer ses mains à l'usage des pieds.

Page. 353.

(\* a) S'il se trouvoit parmi mes lecteurs quelque assez mauvais physicien pour me faire des difficultés sur la supposition de cette fertilité naturelle de la terre , je vais lui répondre par le passage suivant.

» Comme les végétaux tirent pour leur nourriture beaucoup plus de substance de l'air & de l'eau qu'ils n'en tirent de la terre , il arrive qu'en pourrissant ils rendent à la terre plus qu'ils n'en ont tiré ; d'ailleurs une forêt détermine les eaux de la pluie , en arrêtant les vapeurs. Ainsi dans un bois , que l'on conserve roit bien long-temps sans y toucher , la couche de terre qui sert à la végétation , augmenteroit considérablement. Mais les animaux rendant moins à la terre qu'ils n'en tirent , & les hommes faisant des consommations énormes de bois & de plantes pour le feu & pour d'autres usages , il s'ensuit que la couche de terre végétale d'un pays habité doit toujours diminuer , & devenir enfin comme le terrain de l'Arabie Pétrée , & comme celui de tant d'autres provinces de l'Orient , qui est en effet le climat le plus anciennement habité , où l'on ne trouve que du sel & des sables ; car le sel fixe des plantes & des animaux reste , tandis que toutes les autres parties se volatilisent. M. de Buffon , Hist. Nat.

On peut ajouter à cela la preuve de fait par la quantité d'arbres & de plantes de toute espèce, dont étoient remplies presque toutes les îles désertes qui ont été découvertes dans ces derniers siècles, & par ce que l'histoire nous apprend des forêts immenses qu'il a fallu abattre par toute la terre, à mesure qu'elle s'est peuplée ou policée. Sur quoi je ferai encore les trois remarques suivantes. L'une, que s'il y a une sorte de végétaux qui puissent compenser la déperdition de matière végétale qui se fait par les animaux, selon le raisonnement de M. de Buffon, ce sont sur-tout les bois, dont les têtes & les feuilles rassemblent & s'approprient plus d'eaux & de vapeurs que ne font les autres plantes. La seconde, que la destruction du sol, c'est-à-dire la perte de la substance propre à la végétation, doit s'accélérer à proportion que la terre est plus cultivée, & que les habitants, plus industrieux, consomment en plus grande abondance ses productions de toute espèce. Ma troisième & importante remarque est, que les fruits des arbres fournissent à l'animal une nourriture plus abondante que ne peuvent faire les autres végétaux, expérience que j'ai faite moi-même, en comparant les produits de deux terrains égaux en grandeur & en qualité, l'un couvert de châtaigniers & l'autre semé de bled.

Page 354.

(\* 4) Parmi les quadrupèdes, les deux distinctions les plus universelles des espèces voraces se tirent, l'une de la figure des dents, & l'autre de la conformation des intestins. Les animaux qui ne vivent que de végétaux ont tous les dents plates, comme le cheval, le bœuf, le mouton, le lièvre ;

mais les voraces les ont pointues, comme le chat, le chien, le loup, le renard. Et quant aux intestins, les frugivores en ont quelques-uns, tels que le colon, qui ne se trouvent pas dans les animaux voraces. Il semble donc que l'homme, ayant les dents & les intestins comme les ont les animaux frugivores, devrait naturellement être rangé dans cette classe; & non-seulement les observations anatomiques confirment cette opinion, mais les monuments de l'antiquité y sont encore très-favorables. » Dicearque, dit S. Jérôme, rapporte » dans ses livres des Antiquités grecques, que » sous le regne de Saturne, où la terre étoit » encore fertile par elle-même, nul homme ne » mangeoit de chair, mais que tous vivoient des » fruits & des légumes qui croissoient naturelle- » ment. (*lib. 2. Adv. Jovinian.*) On peut voir par là que je néglige bien des avantages que je pourrois faire valoir. Car la proie étant presque l'unique sujet de combat entre les animaux carnassiers, & les frugivores vivant entr'eux dans une paix continuelle, si l'espèce humaine étoit de ce dernier genre, il est clair qu'elle auroit eu beaucoup plus de facilité à subsister dans l'état de nature, beaucoup moins de besoin & d'occasion d'en sortir.

Page 355.

( \* 5 ) Toutes les connoissances qui demandent de la réflexion, toutes celles qui ne s'acquièrent que par l'enchaînement des idées, & ne se perfectionnent que successivement, semblent être tout-à-fait hors de la portée de l'homme sauvage, faute de communication avec ses semblables, c'est-à-dire, faute de l'instrument qui sert à cette communication, & des besoins qui la rendent

nécessaire. Son savoir & son industrie se bornent à sauter, courir, se battre, lancer une pierre, escalader un arbre. Mais s'il ne fait que ces choses, en revanche il les fait beaucoup mieux que nous qui n'en avons pas le même besoin que lui; & comme elles dépendent uniquement de l'exercice du corps, & ne sont susceptibles d'aucune communication, ni d'aucun progrès d'un individu à l'autre, le premier homme a pu y être tout aussi habile que ses derniers descendants.

Les relations des voyageurs sont pleines d'exemples de la force & de la vigueur des hommes chez les nations barbares & sauvages; elles ne vantent guere moins leur adresse & leur légèreté; & comme il ne faut que des yeux pour observer ces choses, rien n'empêche qu'on ajoute foi à ce que certifient là-dessus des témoins oculaires. J'en tire au hazard quelques exemples des premiers livres qui me tombent sous la main.

» Les Hottentots, dit Kolben, entendent  
 » mieux la pêche que les Européens du Cap. Leur  
 » habileté est égale au filet, à l'hameçon & au  
 » dard, dans les anses comme dans les rivières.  
 » Ils ne prennent pas moins habilement le poisson avec la main. Ils sont d'une adresse incomparable à la nage. Leur manière de nager a quelque chose de surprenant, & qui leur est tout-à-fait propre. Ils nagent le corps droit & les mains étendues hors de l'eau, de sorte qu'ils paroissent marcher sur la terre. Dans la plus grande agitation de la mer, & lorsque les flots forment autant de montagnes, ils dansent en quelque sorte sur le dos des vagues, montant & descendant comme un morceau de liege.

» Les Hottentots, dit encore le même Auteur,  
 sont

font d'une adresse surprenante à la chasse, & la légèreté de leur course passe l'imagination. Il s'étonne qu'ils ne fassent pas plus souvent un mauvais usage de leur agilité; ce qui leur arrive pourtant quelquefois, comme on en peut juger par l'exemple qu'il en donne. » Un matelot hollandais, en débarquant au Cap, chargea, dit-il, un Hottentot de le suivre à la ville avec un rouleau de tabac d'environ vingt livres. Lorsqu'ils furent tous deux à quelque distance de la troupe, le Hottentot demanda au matelot s'il savoit courir. Courir! répond le Hollandais? oui, fort bien. Voyons, reprit l'Africain; & fuyant avec le tabac, il disparut presque aussi-tôt. Le matelot, confondu de cette merveilleuse vitesse, ne pensa point à le poursuivre, & ne revit jamais ni son tabac ni son porteur.

» Ils ont la vue si prompte, & la main si certaine, que les Européens n'en approchent point. A cent pas, ils toucheront d'un coup de pierre une marque de la grandeur d'un demi-soi; & ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'au lieu de fixer, comme nous, les yeux sur le but, ils font des mouvements & des contorsions continuelles. Il semble que leur pierre soit portée par une main invisible. »

Le P. du Tertre dit à peu près sur les sauvages des Antilles les mêmes choses qu'on vient de lire sur les Hottentots du Cap de Bonne-Espérance. Il vante sur-tout leur justesse à tirer avec leurs flèches les oiseaux au vol, & les poissons à la nage, qu'ils prennent ensuite en plongeant. Les sauvages de l'Amérique septentrionale ne sont pas moins célèbres par leur force & leur adresse: & voici un exemple qui pourra faire juger de celles des Indiens de l'Amérique méridionale.

En l'année 1746 un Indien de Buenos-Aires,

ayant été condamné aux galeres à Cadix , proposa au Gouverneur de racheter sa liberté en exposant sa vie dans une fête publique. Il promit qu'il attaqueroit seul le plus furieux taureau, sans autre arme en main qu'une corde ; qu'il le terrasserait ; qu'il le saisiroit avec sa corde par telle partie qu'on indiqueroit ; qu'il le fellerait , le brideroit , le monteroit , & combattroit , ainsi monté , deux autres taureaux des plus furieux qu'on feroit sortir du *Torillo* , & qu'il les mettroit tous à mort l'un après l'autre , dans l'instant qu'on le lui commanderoit , & sans le secours de personne ; ce qui lui fut accordé. L'Indien tint parole , & réussit dans tout ce qu'il avoit promis. Sur la maniere dont il s'y prit , & sur tout le détail du combat , on peut consulter le premier tome in-12 des Observations sur l'Histoire Naturelle de M. Gautier , d'où ce fait est tiré , p. 262.

Page 357.

(\*d) » La durée de la vie des chevaux , dit  
 » M. de Buffon , est , comme dans toutes les au-  
 » tres especes d'animaux , proportionnée à la  
 » durée du temps de leur accroissement. L'homme ,  
 » qui est quatorze ans à croître , peut vivre fix  
 » ou sept fois autant de temps , c'est-à-dire ,  
 » quatre-vingt-dix ou cent ans : le cheval , dont  
 » l'accroissement se fait en quatre ans , peut vivre  
 » fix ou sept fois autant , c'est-à-dire , vingt-  
 » cinq ou trente ans. Les exemples qui pourroient  
 » être contraires à cette regle sont si rares , qu'on  
 » ne doit pas même les regarder comme une ex-  
 » ception dont on puisse tirer des conséquen-  
 » ces ; & comme les gros chevaux prennent leur  
 » accroissement en moins de temps que les che-  
 » vaux fins , ils vivent aussi moins de temps , &



« sont vieux dès l'âge de quinze ans. »

Page 357.

(\*6) Je crois voir entre-les animaux carnassiers & les frugivores une autre différence encore plus générale que celle que j'ai remarquée dans la note (\*4), puisque celle-ci s'étend jusqu'aux oiseaux. Cette différence consiste dans le nombre des petits, qui n'excede jamais deux à chaque portée, pour les especes qui ne vivent que de végétaux, & qui va ordinairement au-delà de ce nombre pour les animaux voraces. Il est aisé de connoître à cet égard la destination de la nature par le nombre des mamelles, qui n'est que de deux dans chaque femelle de la premiere espece, comme la jument, la vache, la chevre, la biche, la brebis, &c. & qui est toujours de six ou de huit dans les autres femelles, comme la chienne, la chatte, la louve, la tigresse, &c. La poule, l'oie, la canne, qui sont toutes des oiseaux voraces, ainsi que l'aigle, l'épervier, la chouette, pondent aussi & couvent un grand nombre d'œufs; ce qui n'arrive jamais à la colombe, à la tourterelle, ni aux oiseaux qui ne mangent absolument que du grain, lesquels ne pondent & ne couvent guere que deux œufs à la fois. La raison qu'on peut donner de cette différence est, que les animaux qui ne vivent que d'herbes & de plantes, demeurant presque tout le jour à la pâture, & étant forcés d'employer beaucoup de temps à se nourrir, ne pourroient suffire à allaiter plusieurs petits, au lieu que les voraces, faisant leurs repas presque en un instant, peuvent plus aisément & plus souvent retourner à leurs petits & à leur chasse, & réparer la dissipation d'une si grande quantité de lait. Il y auroit à tout ceci

bien des observations particulieres, & des réflexions à faire ; mais ce n'est pas ici le lieu, & il me suffit d'avoir montré dans cette partie le système le plus général de la nature ; système qui fournit une nouvelle raison de tirer l'homme de la classe des animaux carnaciers, & de le ranger parmi les espèces frugivores.

Page 365.

(\*7) Un Auteur célèbre, calculant les biens & les maux de la vie humaine, & comparant les deux sommes, a trouvé que la dernière surpassoit l'autre de beaucoup, & qu'à tout prendre, la vie étoit pour l'homme un assez mauvais présent. Je ne suis point surpris de sa conclusion ; il a tiré tous ses raisonnemens de la constitution de l'homme civil : s'il fût remonté jusqu'à l'homme naturel, on peut juger qu'il eût trouvé des résultats très-différens ; qu'il eût aperçu que l'homme n'a guere de maux que ceux qu'il s'est donné lui-même, & que la nature eût été justifiée. Ce n'est pas sans peine que nous sommes parvenus à nous rendre si malheureux. Quand, d'un côté, l'on considère les immenses travaux des hommes, tant de sciences approfondies, tant d'arts inventés, tant de forces employées, des abîmes comblés, des montagnes rasées, des rochers brisés, des fleuves rendus navigables, des terres défrichées, des lacs creusés, des marais desséchés, des bâtimens énormes élevés sur la terre, la mer couverte de vaisseaux & des matelots ; & que de l'autre on recherche avec un peu de méditation les vrais avantages qui ont résulté de tout cela pour le bonheur de l'espèce humaine, on ne peut qu'être frappé de l'étonnante disproportion qui regne entre ces choses, & déplorer l'aveuglement de l'homme qui, pour nour-

sir son fol orgueil, & je ne fais quelle vaine admiration de lui-même, le fait courir avec ardeur après toutes les misères dont il est susceptible, & que la bienfaisante nature avoit pris soin d'écarter de lui.

Les hommes sont méchants; une triste & continuelle expérience dispense de la preuve; cependant l'homme est naturellement bon, je crois l'avoir démontré; qu'est-ce donc qui peut l'avoir dépravé à ce point, sinon les changements survenus dans sa constitution, les progrès qu'il a faits, & les connoissances qu'il a acquises? Qu'on admire tant qu'on voudra la société humaine, il n'en fera pas moins vrai qu'elle porte nécessairement les hommes à s'entre-haïr à proportion que leurs intérêts se croisent, à se rendre mutuellement des services apparents, & à se faire en effet tous les maux imaginables. Que peut-on penser d'un commerce où la raison de chaque particulier lui dicte des maximes directement contraires à celles que la raison publique prêche au corps de la société, & où chacun trouve son compte dans le malheur d'autrui? Il n'y a peut-être pas un homme aisé à qui des héritiers avides, & souvent ses propres enfants, ne souhaitent la mort en secret; pas un vaisseau en mer dont le naufrage ne fût une bonne nouvelle pour quelque négociant, pas une maison qu'un débiteur ne voulût voir brûler avec tous les papiers qu'elle contient, pas un peuple qui ne se rejouisse des désastres de ses voisins. C'est ainsi que nous trouvons notre avantage dans le préjudice de nos semblables, & que la perte de l'un fait presque toujours la prospérité de l'autre. Mais ce qu'il y a de plus dangereux encore, c'est que les calamités publiques font l'attente & l'espoir d'une multitude de particuliers. Les uns veulent des maladies, d'autres

la mortalité , d'autres la guerre , d'autres la famine. J'ai vu des hommes affreux pleurer de douleur aux apparences d'une année fertile ; & le grand & funeste incendie de Londres qui coûta la vie ou les biens à tant de malheureux , fit peut-être la fortune à plus de dix mille personnes. Je fais que Montaigne blâme l'Athénien Démades d'avoir fait punir un ouvrier qui , vendant fort cher des cercueils , gagnoit beaucoup à la mort des citoyens : mais la raison que Montaigne allègue , étant qu'il faudroit punir tout le monde , n'est évidente qu'elle confirme les miennes. Qu'on examine donc , au travers de nos frivoles démonstrations de bienveillance , ce qui se passe au fond des cœurs , & qu'on réfléchisse à ce que doit être le sort de ces choses où tous les hommes sont forcés de se braver , & de se détruire mutuellement , & où ils naissent ennemis par devoir , & fourbes par intérêt. Si l'on me répond que la société est tellement constituée , que chaque homme gagne à servir les autres ; je répliquerai que cela seroit fort bien s'il ne gagnoit encore plus à leur nuire. Il n'y a point de profit si légitime qui ne soit surpassé par celui qu'on peut faire illégitimement ; & le tort fait au prochain est toujours plus lucratif que les services. Il ne s'agit donc plus que de trouver les moyens de s'assurer l'impunité , & c'est à quoi les puissants emploient toutes leurs forces , & les foibles toutes leurs ruses.

L'homme sauvage , quand il a diné , est en paix avec toute la nature , & l'ami de tous ses semblables. S'agit-il quelquefois de disputer son repas , il n'en vient jamais aux coups sans avoir auparavant comparé la difficulté de vaincre avec celle de trouver ailleurs sa subsistance ; & comme l'orgueil ne se mêle pas du combat , il se termine par quelques coups de poing ; le vainqueur mange , le

Vaincu va chercher fortune, & tout est pacifié. Mais chez l'homme en société, ce sont bien d'autres affaires ; il s'agit premièrement de pourvoir au nécessaire & puis au superflu, ensuite viennent les délices, & puis les immenses richesses, & puis des sujets, & puis des esclaves ; il n'a pas un moment de relâche ; ce qu'il y a de plus singulier, c'est que moins les besoins sont naturels & pressants, plus les passions augmentent, & , qui pis est, le pouvoir de les satisfaire ; de sorte qu'après de longues prospérités, après avoir englouti bien des trésors & désolé bien des hommes, mon héros finira par tout égorger, jusqu'à ce qu'il soit l'unique maître de l'univers. Tel est en abrégé le tableau moral, sinon de la vie humaine, au moins des prétentions secrètes du cœur de tout homme civilisé.

Comparez sans préjugés l'état de l'homme civil avec celui de l'homme sauvage, & recherchez, si vous le pouvez, combien, outre sa méchanceté, ses besoins & ses misères, le premier a ouvert de nouvelles portes à la douleur & à la mort. Si vous considérez les peines d'esprit qui nous consomment, les passions violentes qui nous épuisent & nous désolent, les travaux excessifs dont les pauvres sont surchargés, la mollesse, encore plus dangereuse, à laquelle les riches s'abandonnent, & qui font mourir les uns de leurs besoins & les autres de leurs excès : si vous songez aux monstrueux mélanges des aliments, à leurs pernicious assaisonnements, aux denrées corrompues, aux drogues falsifiées, aux fripponneries de ceux qui les vendent, aux erreurs de ceux qui les administrent, au poison des vaisseaux dans lesquels on les prépare : si vous faites attention aux maladies épidémiques engendrées par le mauvais air parmi des multitudes d'hommes rassemblés, à celles qu'occasionnent la délicatesse

de notre maniere de vivre, les passages alternatifs de l'intérieur de nos maisons au grand air, l'usage des habillemens pris ou quittés avec trop peu de précaution, & tous les soins que notre sensualité excessive a tournés en habitudes nécessaires, & dont la négligence ou la privation nous coûte ensuite la vie ou la santé : si vous mettez en ligne de compte les incendies & les tremblemens de terre qui, consumant ou renversant des villes entieres, en font périr les habitans par milliers ; en un mot, si vous réunissez les dangers que toutes ces causes assèmbleront continuellement sur nos têtes, vous sentirez combien la nature nous fait payer cher le mépris que nous avons fait de ses leçons.

Je ne répéterai point ici sur la guerre ce que j'en ai dit ailleurs ; mais je voudrois que les gens instruits voulussent ou osassent donner une fois au public le détail des horreurs qui se commettent dans les armées par les entrepreneurs des vivres, & des hôpitaux ; on verroit que leurs manœuvres sont trop secrètes par lesquelles les plus brillantes armées se fondent en moins de rien, font plus périr de soldats que n'en moissonne le fer ennemi. C'est encore un calcul non moins étonnant que celui des hommes que la mer engloutit tous les ans, soit par la faim, soit par le scorbut, soit par les pirates, soit par le feu, soit par les naufrages. Il est clair qu'il faut mettre aussi sur le compte de la propriété établie, & par conséquent de la société, les assassinats, les empoisonnemens, les vols de grand chemin & les punitions mêmes de ces crimes ; punitions nécessaires pour prévenir de plus grands maux ; mais qui, pour le meurtre d'un homme, coûtant la vie à deux ou davantage, ne laissent pas de doubler réellement la perte de l'espèce humaine. Combien de moyens honteux d'empêcher la naissance des hommes, & de tromper

la nature, soit par ces goûts brutaux & dépravés qui insultent son plus charmant ouvrage ; goûts que les sauvages ni les animaux ne connoissent jamais , & qui ne sont nés dans les pays policés que d'une imagination corrompue, soit par ces avortemens secrets, dignes fruits de la débauche & de l'honneur vicieux, soit par l'exposition ou le meurtre d'une multitude d'enfants, victimes de la misère de leurs parents, ou de la honte barbare de leurs mères, soit enfin par la mutilation de ces malheureux, dont une partie de l'existence & toute la postérité sont sacrifiées à de vaines chansons, ou, ce qui est pis encore, à la brutale jalousie de quelques hommes : mutilation qui dans ce dernier cas outrage doublement la nature, & par le traitement que reçoivent ceux qui souffrent, & par l'usage auquel ils sont destinés. Que seroit-ce si j'entreprendois de montrer l'espèce humaine attaquée dans sa source même, & jusques dans le plus saint de tous les liens, où l'on n'ose plus écouter la nature qu'après avoir consulté la fortune, & où le désordre civil confondant les vertus & les vices, la continence devient une précaution criminelle, & le refus de donner la vie à son semblable, un acte d'humanité ? Mais sans déchirer le voile qui couvre tant d'horreurs, contentons-nous d'indiquer le mal auquel d'autres doivent apporter le remède.

Qu'on ajoute à tout cela cette quantité de métiers mal-sains qui abrègent les jours, ou détruisent le tempérament ; tels que sont les travaux des mines, les diverses préparations des métaux, des minéraux, sur-tout du plomb, du cuivre, du mercure ; du cobalt, de l'arsenic, du réalgal ; ces autres métiers périlleux qui coûtent tous les jours la vie à quantité d'ouvriers, les uns couvriers, les autres charpentiers, d'autres maçons.,

d'autres travaillant aux carrières ; qu'on réunisse , dis-je , tous ces objets , & l'on pourra voir dans l'établissement & la perfection des sociétés les raisons de la diminution de l'espèce , observées par plus d'un Philosophe.

Le luxe , impossible à prévenir chez des hommes avides de leurs propres commodités , & de la considération des autres , acheve bientôt le mal que les sociétés ont commencé ; & sous prétexte de faire vivre les pauvres qu'il n'eût pas fallu faire , il appauvrit tout le reste & dépeuple l'état tôt ou tard.

Le luxe est un remède beaucoup pire que le mal qu'il prétend guérir ; ou plutôt il est lui-même le pire de tous les maux , dans quelque état , grand ou petit , que ce puisse être , & qui , pour nourrir des foules de valets & de misérables ; qu'il a faits , accable & ruine le laboureur & le citoyen : semblable à ces vents brûlants du midi , qui , couvrant l'herbe & la verdure d'insectes dévorants , ôtent la subsistance aux animaux utiles , & portent la disette & la mort dans tous les lieux où ils se font sentir.

De la société & du luxe qu'elle engendre , naissent les arts libéraux & mécaniques , le commerce , les lettres & toutes ces utilités qui font fleurir l'industrie , enrichissent & perdent les états. La raison de ce dépérissement est très-simple. Il est aisé de voir que par sa nature , l'agriculture doit être le moins lucratif de tous les arts , parce que son produit étant de l'usage le plus indispensable pour tous les hommes , le prix en doit être proportionné aux facultés des plus pauvres. Du même principe on peut tirer cette règle , qu'en général les arts sont lucratifs en raison inverse de leur utilité , & que les plus nécessaires doivent enfin devenir les plus négligés ; par où l'on voit ce



qu'il faut penser des vrais avantages de l'industrie , & l'effet réel qui résulte de ses progrès.

Telles sont les causes sensibles de toutes les misères où l'opulence précipite enfin les nations les plus admirées. A mesure que l'industrie & les arts s'étendent & fleurissent, le cultivateur méprisé , chargé d'impôts nécessaires à l'entretien du luxe , & condamné à passer sa vie entre le travail & la faim , abandonne ses champs pour aller chercher dans les villes le pain qu'il y devoit porter. Plus les capitales frappent d'admiration les yeux stupides du peuple , plus il faudroit gémir de voir les campagnes abandonnées , les terres en friche , & les grands chemins inondés de malheureux citoyens devenus mendiants ou voleurs , & destinés à finir un jour leur misère sur la roue ou sur un fumier. C'est ainsi que l'état s'enrichissant d'un côté , s'affoiblit & se dépeuple de l'autre ; & que les plus puissantes monarchies , après bien des travaux pour se rendre opulentes & désertes , finissent par devenir la proie des nations pauvres , qui succombent à la funeste tentation de les envahir , & qui s'enrichissent & s'affoiblissent à leur tour , jusqu'à ce qu'elles soient elles-mêmes envahies & détruites par d'autres.

Qu'on daigne nous expliquer une fois ce qui avoit pu produire ces nuées de barbares , qui , durant tant de siècles , ont inondé l'Europe , l'Asie & l'Afrique ? Etoit-ce à l'industrie de leurs arts , à la sagesse de leurs loix , à l'excellence de leur police , qu'ils devoient cette prodigieuse population ? Que nos savants veuillent bien nous dire pourquoi , loin de multiplier à ce point , ces hommes féroces & brutaux , sans lumières , sans frein , sans éducation , ne s'entr'égorgeoient pas tous à chaque instant , pour se disputer leur pâture ou leur chasse ? Qu'ils nous expliquent comment

ces misérables ont eu seulement la hardiesse de regarder en face de si habiles gens que nous étions, avec une si belle discipline militaire, de si beaux codes, & de si sages loix ? Enfin pourquoi, depuis que la société s'est perfectionnée dans les pays du nord, & qu'on y a tant pris de peine pour apprendre aux hommes leurs devoirs mutuels, & l'art de vivre agréablement & paisiblement ensemble, on n'en voit plus rien sortir de semblable à ces multitudes d'hommes qu'il produisoit autrefois ? J'ai bien peur que quelqu'un ne s'avise à la fin de me répondre, que toutes ces grandes choses, savoir, les arts, les sciences & les loix, ont été très-sagement inventées par les hommes comme une peste salutaire pour prévenir l'excessive multiplication de l'espèce, de peur que ce monde, qui nous est destiné, ne devint à la fin trop petit pour ses habitants.

Quoi donc ! faut-il détruire les sociétés, anéantir le bien & le mal, & retourner vivre dans les forêts avec les ours ? Conséquence à la manière de mes adversaires, que j'aime autant prévenir que de leur laisser la honte de la tirer. O vous, à qui la voix céleste ne s'est point fait entendre, & qui ne connoissez pour votre espèce d'autre destination que d'achever en paix cette courte vie ; vous qui pouvez laisser au milieu des villes vos funestes acquisitions, vos esprits inquiets, vos cœurs corrompus & vos desirs effrénés, reprenez, puisqu'il dépend de vous, votre antique & première innocence ; allez dans les bois perdre la vue & la mémoire des crimes de vos contemporains ; & ne craignez point d'avilir votre espèce, en renonçant à ses lumières pour renoncer à ses vices. Quant aux hommes semblables à moi, dont les passions ont détruit pour toujours l'originelle simplicité, qui ne peu-

venant plus se nourrir d'herbe & de gland, ni se passer de loix & de chefs; ceux qui furent honorés dans leur premier pere de leçons surnaturelles; ceux qui verront, dans l'intention de donner d'abord aux actions humaines une moralité qu'elles n'eussent de long-temps acquise, la raison d'un précepte indifférent par lui-même, & inexplicable dans tout autre système; ceux, en un mot, qui sont convaincus que la voix divine appella tout le genre humain aux lumieres & au bonheur des célestes intelligences; tous ceux-là tâcheront, par l'exercice des vertus qu'ils s'obligent à pratiquer en apprenant à les connoître, à mériter le prix éternel qu'ils en doivent attendre; ils respecteront les sacrés liens des sociétés dont ils sont les membres; ils aimeront leurs semblables, & les serviront de tout leur pouvoir; ils obéiront scrupuleusement aux loix, & aux hommes qui en sont les auteurs & les ministres: ils honoreront surtout les bons & sages Princes qui sauront prévenir, guérir ou pallier cette foule d'abus & de maux toujours prêts à nous accabler; ils animeront le zèle de ces dignes chefs, en leur montrant sans crainte & sans flatterie la grandeur de leur tâche & la rigueur de leur devoir: mais ils n'en mépriseront pas moins une constitution qui ne peut se maintenir qu'à l'aide de tant de gens respectables qu'on désire plus souvent qu'on ne les obtient, & de laquelle, malgré tous leurs soins, naissent toujours plus de calamités réelles que d'avantages apparents.

Page 365

(\* 8) Parmi les hommes que nous connoissons, ou par nous-mêmes, ou par les historiens, ou par les voyageurs, les uns sont noirs, les autres blancs, les autres rouges; les uns portent de longs che-

veux, les autres n'ont que de la laine frisée; les uns sont presque tout velus, les autres n'ont pas même de barbe; il y a eu, & il y a peut-être encore des nations d'hommes d'une taille gigantesque; & laissant à part la fable des Pygmées, qui peut bien n'être qu'une exagération, on sait que les Lapons, & sur-tout les Groenlandais, sont fort au-dessous de la taille moyenne de l'homme; on prétend même qu'il y a des peuples entiers qui ont des queues comme les quadrupèdes; & sans ajouter une foi aveugle aux relations d'Hérodote & de Ctésias, on en peut du moins tirer cette opinion très-vraisemblable, que si l'on avoit pu faire de bonnes observations dans ces temps anciens, où les peuples divers suivoient des manières de vivre plus différentes entr'elles qu'ils ne sont aujourd'hui, on y auroit aussi remarqué dans la figure & l'habitude du corps, des variétés beaucoup plus frappantes. Tous ces faits, dont il est aisé de fournir des preuves incontestables, ne peuvent surprendre que ceux qui sont accoutumés à ne regarder que les objets qui les environnent, & qui ignorent les puissants effets de la diversité des climats, de l'air, des aliments, de la manière de vivre, des habitudes en général, & sur-tout la force étonnante des mêmes causes quand elles agissent continuellement sur de longues suites de générations. Aujourd'hui que le commerce, les voyages, les conquêtes, réunissent davantage les peuples divers, & que leurs manières de vivre se rapprochent sans cesse par la fréquente communication, on s'aperçoit que certaines différences nationales ont diminué; & par exemple, chacun peut remarquer que les Français d'aujourd'hui ne sont plus ces grands corps blancs & blonds décrits par les historiens latins, quoique le temps, joint au mélange des Francs & des Nor-

mands, blancs & blonds eux-mêmes, eût dû rétablir ce que la fréquentation des Romains avoit pu ôter à l'influence du climat, dans la constitution naturelle & le teint des habitants. Toutes ces observations sur les variétés que mille causes peuvent produire, & ont produites en effet dans l'espèce humaine, me font douter si divers animaux semblables aux hommes, pris par les voyageurs pour des bêtes sans beaucoup d'examen, ou à cause de quelques différences qu'ils remarquoient dans la conformation extérieure, ou seulement parce que ces animaux ne parloient pas, ne seroient point en effet de véritables hommes sauvages, dont la race dispersée anciennement dans les bois, n'avoit eu occasion de développer aucune de ses facultés virtuelles, n'avoit acquis aucun degré de perfection, & se trouvoit encore dans l'état primitif de nature. Donnons un exemple de ce que je veux dire.

» On trouve, dit le traducteur de l'histoire  
 » des voyages, dans le royaume de Congo,  
 » quantité de ces grands animaux qu'on nomme  
 » *Orang-Outang* aux Indes orientales, qui tien-  
 » nent comme le milieu entre l'espèce humaine &  
 » les Babouins. Battel raconte que dans les forêts  
 » de Mayomba, au royaume de Loango, on voit  
 » deux sortes de monstres, dont les plus grands  
 » se nomment *Pongos*, & les autres *Enjokos*.  
 » Les premiers ont une ressemblance exacte avec  
 » l'homme; mais ils sont beaucoup plus gros, &  
 » de fort haute taille. Avec un visage humain, ils  
 » ont les yeux fort enfoncés. Leurs mains, leurs  
 » joues, leurs oreilles sont sans poil, à l'exception  
 » des sourcils qu'ils ont fort longs. Quoiqu'ils  
 » aient le reste du corps assez velu, le poil n'en  
 » est pas fort épais, & sa couleur est brune. Enfin,  
 » la seule partie qui les distingue des hommes, est

» la jambe , qu'ils ont sans mollet. Ils marchent  
 » droits en se tenant de la main le poil du cou ;  
 » leur retraite est dans les bois ; ils dorment sur  
 » les arbres , & s'y font une espèce de roît qui  
 » les met à couvert de la pluie. Leurs aliments sont  
 » des fruits ou des noix sauvages. Jamais ils ne  
 » mangent de chair. L'usage des negres qui tra-  
 » versent les forêts , est d'y allumer des feux pen-  
 » dant la nuit. Ils remarquent que le matin , à leur  
 » départ , les Pongos prennent leur place autour du  
 » feu , & ne se retirent pas qu'il ne soit éteint : car ,  
 » avec beaucoup d'adresse , ils n'ont point assez de  
 » sens pour l'entretenir en y apportant du bois.

» Ils marchent quelquefois en troupes , &  
 » tuent les negres qui traversent les forêts. Ils  
 » tombent même sur les éléphants qui viennent  
 » paître dans les lieux qu'ils habitent , & les  
 » incommodent si fort à coups de poing ou de  
 » bâtons , qu'ils les forcent à prendre la fuite en  
 » poussant des cris. On ne prend jamais de Pon-  
 » gos en vie , parce qu'ils sont si robustes , que  
 » dix hommes ne suffiroient pas pour les arrêter ;  
 » mais les negres en prennent quantité de jeunes ,  
 » après avoir tué la mere , au corps de laquelle  
 » le petit s'attache fortement : lorsqu'un de ces  
 » animaux meurt , les autres couvrent son corps  
 » d'un amas de branches ou de feuillages. Pur-  
 » chas ajoute que dans les conversations qu'il  
 » avoit eues avec Battel , il avoit appris de lui-  
 » même qu'un Pengo lui enleva un petit negre  
 » qui passa un mois entier dans la société de ces  
 » animaux ; car ils ne font aucun mal aux hom-  
 » mes qu'ils surprennent , du moins lorsque ceux-  
 » ci ne les regardent point , comme le petit ne-  
 » gre l'avoit observé. « Battel n'a point décrit la  
 » seconde espèce de monstre.

» Dapper confirme que le royaume de Congo

» est plein de ces animaux , qui portent aux In-  
 » des le nom d'Orang-Outang , c'est-à-dire ,  
 » habitants des bois , & que les Afriquains nom-  
 » ment Quojas-Morros. Cette bête , dit-il , est si  
 » semblable à l'homme , qu'il est tombé dans  
 « l'esprit à quelques voyageurs qu'elle pouvoit  
 » être sortie d'une femme & d'un singe : chimere  
 » que les negres même rejettent. Un de ces ani-  
 » maux fut transporté de Congo en Hollande ,  
 » & présenté au Prince d'Orange Frédéric-Henri.  
 » Il étoit de la hauteur d'un enfant de trois ans  
 » & d'un embonpoint médiocre ; mais quarré &  
 » bien proportionné , fort agile & fort vif ; les  
 » jambes charnues & robustes , tout le devant  
 » du corps nud , mais le derriere couvert de poils  
 » noirs. A la premiere vue , son visage ressem-  
 » bloit à celui d'un homme , mais il avoit le nez  
 » plat & recourbé ; ses oreilles étoient aussi celles  
 » de l'espece humaine ; son sein , car c'étoit une  
 » femelle , étoit potelé , son nombril enfoncé ,  
 » ses épaules fort bien jointes , les mains divisées  
 » en doigts & en pouces , les mollets & les talons  
 » gras & charnus. Il marchoit souvent droit sur  
 » ses jambes , il étoit capable de lever & porter  
 » des fardeaux assez lourds. Lorsqu'il vouloit boi-  
 » re il prenoit d'une main le couvercle du pot , &  
 » tenoit le fond de l'autre. Ensuite il s'essuyoit  
 » gracieusement les levres. Il se couchoit pour dor-  
 » mir , la tête sur un coussin , se couvrant avec tant  
 » d'adresse qu'on l'auroit pris pour un homme au  
 » lit. Les negres font d'étranges récits de cet ani-  
 » mal. Ils assurent non-seulement qu'il force les  
 » femmes & les filles , mais qu'il ose attaquer des  
 » hommes armés : en un mot , il y a beaucoup  
 » d'apparence que c'est le satyre des anciens. Mé-  
 » rolla ne parie peut-être que de ces animaux lorf-  
 » qu'il raconte que les negres prennent quelque-

» fois dans leurs chasses des hommes & des fem-  
» mes sauvages. «

Il est encore parlé de ces sortes d'animaux antropomorphes dans le troisieme tome de la même histoire des voyages, sous le nom de *Beggos* & *Mandrills*; mais pour nous en tenir aux relations précédentes, on trouve dans la description de ces prétendus monstres des conformités frappantes avec l'espece humaine, & des différences moindres que celles qu'on pourroit assigner d'homme à homme. On ne voit point dans ces passages les raisons sur lesquelles les Auteurs se fondent pour refuser aux animaux en question le nom d'hommes sauvages; mais il est aisé de conjecturer que c'est à cause de leur stupidité & aussi parce qu'ils ne parloient pas; raisons foibles pour ceux qui savent que, quoique l'organe de la parole soit naturel à l'homme, la parole elle-même ne lui est pourtant pas naturelle, & qui connoissent jusqu'à quel point sa perfectibilité peut avoir élevé l'homme civil au-dessus de son état originel. Le petit nombre de lignes que contiennent ces descriptions, nous peut faire juger combien ces animaux ont été mal observés, & avec quels préjugés ils ont été vus. Par exemple, ils sont qualifiés de monstres, & cependant on convient qu'ils engendrent. Dans un endroit Battel dit que les Pongos tuent les negres qui traversent les forêts, dans un autre Purchas ajoute qu'ils ne leur font aucun mal, même quand ils les surprennent; du moins lorsque les negres ne s'attachent pas à les regarder. Les Pongos s'assemblent autour des feux allumés par les negres, quand ceux-ci se retirent, & se retirent, à leur tour, quand le feu est éteint; voilà le fait. Voici maintenant le commentaire de l'observateur: *car avec beaucoup d'adresse, ils n'ont pas assez de sens pour l'entretenir en y apportant*



*du bois.* Je voudrois deviner comment Battel, ou Purchas, son compilateur, a pu savoir que la retraite des Pongos étoit un effet de leur bêtise plutôt que de leur volonté. Dans un climat tel que Loango, le feu n'est pas une chose fort nécessaire aux animaux, & si les negres en allument, c'est moins contre le froid, que pour effrayer les bêtes féroces; il est donc très-simple, qu'après avoir été quelque temps réjouis par la flamme, ou s'être bien réchauffés, les Pongos s'ennuient de rester toujours à la même place, & s'en aillent à leur pâture, qui demande plus de temps que s'ils mangeoient de la chair. D'ailleurs on fait que la plupart des animaux, sans en excepter l'homme, sont naturellement paresseux, & qu'ils se refusent à toutes sortes de soins qui ne sont pas d'une absolue nécessité. Enfin, il paroît fort étrange que les Pongos, dont on vante l'adresse & la force, les Pongos qui savent enterrer leurs morts & se faire des toits de branchages, ne sachent pas pousser des tisons dans le feu. Je me souviens d'avoir vu un singe faire cette même manœuvre qu'on ne veut pas que les Pongos puissent faire; il est vrai que mes idées n'étant pas alors tournées de ce côté, je fis moi-même la faute que je reproche à nos voyageurs, & je négligeai d'examiner si l'intention du singe étoit en effet d'entretenir le feu, ou simplement, comme je crois, d'imiter l'action d'un homme. Quoi qu'il en soit, il est bien démontré que le singe n'est pas une variété de l'homme, non-seulement parce qu'il est privé de la faculté de parler, mais sur-tout parce qu'on est sûr que son espèce n'a point celle de se perfectionner, qui est le caractère spécifique de l'espèce humaine : expériences qui ne paroissent pas avoir été faites sur les Pongos & l'Orang-Outang avec assez de soin pour en pouvoir tirer la même

conclusion. Il y auroit pourtant un moyen par lequel , si l'Orang-Outang ou d'autres étoient de l'espèce humaine , les observateurs les plus grossiers pourroient s'en assurer même avec démonstration ; mais outre qu'une seule génération ne suffiroit pas pour cette expérience , elle doit passer pour impraticable , parce qu'il faudroit que ce qui n'est qu'une supposition fût démontré vrai , avant que l'épreuve qui devoit constater le fait , pût être tentée innocemment.

Les jugemens précipités , & qui ne sont point le fruit d'une raison éclairée , sont sujets à donner dans l'excès. Nos voyageurs sont sans façon des bêtes , sous le nom de *Pongos* , de *Mandrills* , d'*Orang-Outang* , de ces mêmes êtres dont , sous le nom de *Satyres* , de *Faunes* , de *Silvains* , les anciens faisoient des divinités. Peut-être après des recherches plus exactes trouvera-t-on que ce sont des hommes : en attendant , il me paroît qu'il y a bien autant de raison de s'en rapporter là-dessus à Merolla , Religieux lettré , témoin oculaire , & qui avec toute sa naïveté ne laissoit pas d'être homme d'esprit , qu'au marchand Battel , à Dapper , à Purchas , & aux autres compilateurs.

Quel jugement pense-t-on qu'eussent porté de pareils observateurs sur l'enfant trouvé en 1674 , dont j'ai déjà parlé ci-devant , qui ne donnoit aucune marque de raison , marchoit sur ses pieds & sur ses mains , n'avoit aucun langage , & formoit des sons qui ne ressembloient en rien à ceux d'un homme ? Il fut long-temps , continue le même Philosophe qui me fournit ce fait , avant de pouvoir proférer quelques paroles , encore le fit-il d'une manière barbare. Aussi-tôt qu'il put parler , on l'interrogea sur son premier état , mais il ne s'en souvint non plus que nous nous souvenons.

de ce qui nous est arrivé au berceau. Si malheureusement pour lui cet enfant fût tombé dans les mains de nos voyageurs, on ne peut douter qu'après avoir remarqué son silence & sa stupidité, ils n'eussent pris le parti de le renvoyer dans les bois, ou de l'enfermer dans une ménagerie, après quoi ils en auroient savamment parlé dans de belles relations, comme d'une bête fort curieuse, qui ressembloit assez à l'homme.

Depuis trois ou quatre cens ans que les habitants de l'Europe inondent les autres parties du monde, & publient sans cesse de nouveaux recueils de voyages & de relations, je suis persuadé que nous ne connoissons d'hommes que les seuls Européens; encore paroît-il, aux préjugés ridicules qui ne sont pas éteints, même parmi les gens de lettres, que chacun ne fait guère, sous le nom pompeux d'étude de l'homme, que celle des hommes de son pays. Les particuliers ont beau aller & venir, il semble que la philosophie ne voyage point; aussi celle de chaque peuple est-elle peu propre pour un autre. La cause de ceci est manifeste, au moins pour les contrées éloignées: il n'y a guère que quatre sortes d'hommes qui fassent des voyages de long cours; les marins, les marchands, les soldats & les missionnaires: or, on ne doit guère s'attendre que les trois premières classes fournissent de bons observateurs; & quant à ceux de la quatrième, occupés de la vocation sublime qui les appelle, quand ils ne seroient pas sujets à des préjugés d'état comme tous les autres, on doit croire qu'ils ne se livreroient pas volontiers à des recherches qui paroissent de pure curiosité, & qui les détourneroient de travaux plus importants auxquels ils se destinent. D'ailleurs, pour prêcher utilement l'Évangile, il ne faut que du zèle, &

Dieu donne le reste ; mais pour étudier les hommes , il faut des talents que Dieu ne s'engage à donner à personne , & qui ne font pas toujours le partage des Saints. On n'ouvre pas un livre de voyages ou l'on ne trouve des descriptions de caractères & de mœurs ; mais on est tout étonné d'y voir que ces gens , qui ont tant décrit de choses , n'ont dit que ce que chacun favoit déjà , n'ont su appercevoir à l'autre bout du monde , que ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer sans sortir de leur rue ; & que ces traits vrais qui distinguent les nations , & frappent les yeux faits pour voir , ont presque toujours échappé aux leurs. Delà est venu ce bel adage de morale , si rebattu par la turbe philosophique , que les hommes sont par-tout les mêmes ; qu'ayant par-tout les mêmes vices , il est assez inutile de chercher à caractériser les différents peuples ; ce qui est à peu près aussi bien raisonné que si l'on disoit qu'on ne sauroit distinguer Pierre d'avec Jacques , parce qu'ils ont tous deux un nez , une bouche & des yeux.

Ne verra-t-on jamais renaître ces temps heureux , où les peuples ne se mêloient point de philosopher ; mais où les Platon , les Thalès & les Pythagore , épris d'un ardent désir de savoir , entreprenoient les plus grands voyages uniquement pour s'instruire , & alloient au loin secouer le joug des préjugés nationaux , apprendre à connoître les hommes par leurs conformités & par leurs différences , & acquérir leurs connoissances universelles , qui ne sont point celles d'un siècle ou d'un pays exclusivement , mais qui , étant de tous les temps , de tous les lieux , sont , pour ainsi dire , la science commune des sages ?

On admire la magnificence de quelques curieux , qui ont fait , ou fait faire à grands frais des

voyages en Orient avec des savants & des peintres, pour y dessiner des mesures, & déchiffrer ou copier des inscriptions: mais j'ai peine à concevoir comment dans un siècle où l'on se pique de belles connoissances, il ne se trouve pas deux hommes bien unis, riches, l'un en argent, l'autre en génie, tous deux aimant la gloire & aspirant à l'immortalité, dont l'un sacrifie vingt mille écus de son bien, & l'autre dix ans de sa vie à un célèbre voyage autour du monde, pour y étudier, non toujours des pierres & des plantes, mais une fois les hommes & les mœurs, & qui, après tant de siècles employés à mesurer & considérer la maison, s'avisent enfin d'en vouloir connoître les habitants.

Les Académiciens qui ont parcouru les parties septentrionales de l'Europe & méridionales de l'Amérique, avoient plus pour objet de les visiter en géometres qu'en philosophes. Cependant, comme ils étoient à la fois l'un & l'autre, on ne peut pas regarder comme tout-à-fait inconnues les régions qui ont été vues & décrites par les la Condamine & les Maupertuis. Le Jouaillier Chardin, qui a voyagé comme Platon, n'a rien laissé à dire sur la Perse; la Chine paroît avoir été bien observée par les Jésuites. Kempfer donne une idée passable du peu qu'il a vu dans le Japon. A ces relations près, nous ne connoissons point les peuples des Indes orientales, fréquentées uniquement par des Européens plus curieux de remplir leurs bourses que leurs têtes. L'Afrique entière & ses nombreux habitants, aussi singuliers par leur caractère que par leur couleur, sont encore à examiner; toute la terre est couverte de nations dont nous ne connoissons que les noms; & nous nous mêlons de juger le genre humain! Supposons un Montesquieu, un Euf-

fon, un Diderot, un Duclos, un d'Alembert, un Condillac, ou des hommes de cette trempe, voyageant pour instruire leurs compatriotes, obfervant & décrivant, comme, ils favent faire, la Turquie, l'Egypte, la Barbarie, l'empire de Maroc, la Guinée, le pays des Caffres, l'intérieur de l'Afrique & fes côtes orientales, les Malabares, le Mogol, les rives du Gange, les royaumes de Siam, de Pegu & d'Ava, la Chine, la Tartarie, & fur-tout le Japon; puis dans l'autre hémifphère, le Mexique, le Perou, le Chili, les terres Magellaniques, fans oublier les Patagons vrais ou faux, le Tucuman, le Paraguai, s'il étoit poffible, le Brezil, enfin les Caraïbes, la Floride & toutes les contrées fauvages; voyage le plus important de tous, & celui qu'il faudroit faire avec le plus de foin; fupposons que ces nouveaux Hercules, de retour de ces courfes mémorables, fiffent enfuite à loisir l'hiftoire naturelle, morale & politique de ce qu'ils auroient vu, nous verrions nous-mêmes fortir un monde nouveau de deflous leur plume, & nous apprendrions aufli à connoître le nôtre: je dis que quand de pareils obfervateurs affirmeront d'un tel animal que c'eft un homme, & d'un autre que c'eft une bête, il faudra les en croire; mais ce feroit une grande fimplicité de s'en rapporter là-deflus à des voyageurs groffiers, fur lesquels on feroit quelquefois tenté de faire la même queftion qu'ils fe mêlent de réfoudre fur d'autres animaux.

Page 366.

(\* 9) Cela me paroît de la dernière évidence, & je ne faurois concevoir d'où nos Philofophes peuvent faire naître toutes les paffions qu'ils prêtent à l'homme naturel. Excepté le feul néceffaire phyfique, que la nature même demande; tous  
nos

nos autres besoins ne sont tels que par l'habitude, avant laquelle ils n'étoient point des besoins, ou par nos désirs; & l'on ne désire point ce qu'on n'est pas en état de connoître. D'où il suit que l'homme sauvage ne désirant que les choses qu'il connoît, & ne connoissant que celles dont la possession est en son pouvoir, ou facile à acquérir, rien ne doit être si tranquille que son ame, & rien si borné que son esprit.

Page 372.

(\* 10) Je trouve dans le gouvernement civil de Locke une objection qui me paroît trop spécieuse pour qu'il me soit permis de la dissimuler.

» La fin de la société entre le mâle & la femelle, dit ce Philosophe, n'étant pas simplement de procréer, mais de continuer l'espèce, cette société doit durer, même après la procréation, du moins aussi long-temps qu'il est nécessaire pour la nourriture & la conservation des procréés; c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'ils soient capables de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins.

» Cette règle, que la sagesse infinie du Créateur a établie sur les œuvres de ses mains, nous voyons que les créatures inférieures à l'homme l'observent constamment & avec exactitude.

» Dans ces animaux qui vivent d'herbe, la société entre le mâle & la femelle ne dure pas plus long-temps que chaque acte de copulation, parce que les mammelles de la mère étant suffisantes pour nourrir les petits jusqu'à ce qu'ils soient capables de paître l'herbe, le mâle se contente d'engendrer, & il ne se mêle plus après cela de la femelle ni des petits, à la subsistance desquels il ne peut rien contribuer.

» Mais au regard des bêtes de proie, la société

» dure plus long-temps , à cause que la mere ne  
 » pouvant pas bien pourvoir à sa subsistance pro-  
 » pre , & nourrir en même-temps ses petits par sa  
 » seule proie , qui est une voie de se nourrir &  
 » plus laborieuse & plus dangereuse que n'est celle  
 » de se nourrir d'herbe , l'assistance du mâle est  
 » tout-à-fait nécessaire pour le maintien de leur  
 » commune famille, si l'on peut user de ce terme ;  
 » laquelle , jusqu'à ce qu'elle puisse aller chercher  
 » quelque proie , ne sauroit subsister que par les  
 » soins du mâle & de la femelle. On remarque le  
 » même dans tous les oiseaux , si l'on excepte quel-  
 » ques oiseaux domestiques , qui se trouvent dans  
 » les lieux où la continuelle abondance de nourri-  
 » ture exempte le mâle du soin de nourrir les petits ;  
 » on voit que pendant que les petits, dans leur nid,  
 » ont besoin d'aliments , le mâle & la femelle y  
 » en portent , jusqu'à ce que ces petits-là puissent  
 » voler & pourvoir à leur subsistance.

» Et en cela , à mon avis , consiste la principale ,  
 » si ce n'est la seule raison pourquoi le mâle & la  
 » femelle dans le genre humain sont obligés à une  
 » société plus longue que n'entretiennent les autres  
 » créatures. Cette raison est que la femme est ca-  
 » pable de concevoir , & est , pour l'ordinaire ,  
 » derechef grosse , & fait un nouvel enfant long-  
 » temps avant que le précédent soit hors d'état de  
 » se passer du secours de ses parents , & puisse lui-  
 » même pourvoir à ses besoins. Ainsi un pere étant  
 » obligé de prendre soin de ceux qu'il a engendrés,  
 » & de prendre ce soin-là pendant long-temps , il  
 » est aussi dans l'obligation de continuer à vivre  
 » dans la société conjugale avec la même femme  
 » de qui il les a eus , & de demeurer dans cette so-  
 » ciété beaucoup plus long-temps que les autres  
 » créatures, dont les petits pouvant subsister d'eux-  
 » mêmes , avant que le temps d'une nouvelle pro-



» création vienne , le lien du mâle & de la femelle  
 » se rompt de lui-même ; & l'un & l'autre ie  
 » trouvent dans une pleine liberté , jusqu'à ce que  
 » cette saison qui a coutume de solliciter les ani-  
 » maux à se joindre ensemble , les oblige à se choi-  
 » sir de nouvelles compagnes. Et ici l'on ne sau-  
 » roit admirer assez la sagesse du Créateur , qui ,  
 » ayant donné à l'homme des qualités propres  
 » pour pourvoir à l'avenir aussi bien qu'au présent ,  
 » a voulu & a fait en sorte que la société de l'hom-  
 » me durât beaucoup plus long-temps que celle du  
 » mâle & de la femelle parmi les autres créatures ;  
 » afin que par-là l'industrie de l'homme & de la  
 » femme fût plus excitée , & que leurs intérêts fus-  
 » sent mieux unis , dans la vue de faire des pro-  
 » visions pour leurs enfants , & de leur laisser du  
 » bien : rien ne pouvant être plus préjudiciable à  
 » des enfants qu'une conjonction incertaine & va-  
 » gue , où une dissolution facile & fréquente de la  
 » société conjugale. «

Le même amour de la vérité , qui m'a fait ex-  
 poser sincèrement cette objection , m'exite à l'ac-  
 compagner de quelques remarques , sinon pour la  
 résoudre , au moins pour l'éclaircir.

I. J'observerai d'abord que les preuves morales  
 n'ont pas une grande force en matiere de physique ,  
 & qu'elles servent plutôt à rendre raison des faits  
 existans, qu'à constater l'existence réelle de ces faits.  
 Or , tel est le genre de preuves que M. Locke em-  
 ploie dans le passage que je viens de rapporter ;  
 car quoiqu'il puisse être avantageux à l'espèce hu-  
 maine que l'union de l'homme & de la femme soit  
 permanente , il ne s'ensuit pas que cela ait été ainsi  
 établi par la nature ; autrement il faudroit dire  
 qu'elle a aussi institué la société civile , les arts , le  
 commerce & tout ce qu'on prétend être utile aux  
 hommes.

2. J'ignore où M. Locke a trouvé qu'entre les animaux de proie , la société du mâle & de la femelle dure plus long-temps que parmi ceux qui vivent d'herbë , & que l'un aide à l'autre à nourrir les petits : car on ne voit pas que le chien , le chat , l'ours , ni le loup reconnoissent leur femelle mieux que le cheval , le belier , le taureau , le cerf , ni tous les autres quadrupedes , ne reconnoissent la leur. Il semble au contraire , que si le secours du mâle étoit nécessaire à la femelle pour conserver ses petits , ce seroit sur-tout dans les especes qui ne vivent que d'herbe , parce qu'il faut fort long-temps à la mere pour paitre , & que durant tout cet intervalle , elle est forcée de négliger sa portée ; au lieu que la proie d'une ourse ou d'une louve est dévorée en un instant , & qu'elle a , sans souffrir la faim , plus de temps pour allaiter ses petits. Ce raisonnement est confirmé par une observation sur le nombre relatif de mammelles & de petits , qui distingue les especes carnacieres des frugivores , & dont j'ai parlé dans la note (\* 6) p. 459. Si cette observation est juste & générale , la femme n'ayant que deux mammelles , & ne faisant guere qu'un enfant à la fois , voilà une forte raison de plus pour douter que l'espece humaine soit naturellement carnaciere ; de sorte qu'il semble que pour tirer la conclusion de Locke , il faudroit retourner tout-à-fait son raisonnement. Il n'y a pas plus de solidité dans la même distinction appliquée aux oiseaux ; car qui pourra se persuader que l'union du mâle & de la femelle soit plus durable parmi les vautours & les corbeaux , que parmi les tourterelles ? Nous avons deux especes d'oiseaux domestiques , la canne & le pigeon , qui nous fournissent des exemples directement contraires au système de cet Auteur. Le pigeon , qui ne vit que de grain , reste uni à la femelle , & ils nour-

aissent leurs petits en commun. Le canard , dont la voracité est connue , ne reconnoît ni sa femelle , ni ses petits , & n'aide en rien à leur subsistance ; & parmi les poules , espece qui n'est guere moins carnaciere , on ne voit pas que le coq se mette aucunement en peine de la couvée. Que si dans d'autres especes le mâle partage avec la femelle le soin de nourrir les petits , c'est que les oiseaux , qui d'abord ne peuvent voler , & que la mere ne peut allaiter , sont beaucoup moins en état de se passer de l'assistance du pere que les quadrupedes , à qui suffit la mamelle de la mere , au moins durant quelque temps.

3. Il y a bien de l'incertitude sur le fait principal qui sert de base à tout le raisonnement de M. Locke : car pour savoir si , comme il le prétend , dans le pur état de nature , la femme est pour l'ordinaire derechef grosse , & fait un nouvel enfant longtemps avant que le précédent puisse pourvoir lui-même à ses besoins , il faudroit des expériences qu'assurément Locke n'avoit pas faites , & que personne n'est à portée de faire. La cohabitation continuelle du mari & de la femme est une occasion si prochaine de s'exposer à une nouvelle grossesse , qu'il est bien difficile de croire que la rencontre fortuite , ou la seule impulsion du tempérament produisît des effets aussi fréquents dans le pur état de nature , que dans celui de la société conjugale ; lenteur qui contribueroit peut-être à rendre les enfants plus robustes , & qui d'ailleurs pourroit être compensée par la faculté de concevoir , prolongée dans un plus grand âge chez les femmes qui en auroient moins abusé dans leur jeunesse. A l'égard des enfants , il y a bien des raisons de croire que leurs forces & leurs organes se développent plus tard parmi nous , qu'ils ne faisoient dans l'état primitif dont je parle. La foiblesse originelle

qu'ils tirent de la constitution des parents, les soins qu'on prend d'envelopper & gêner tous leurs membres, la mollesse dans laquelle ils sont élevés, peut-être l'usage d'un autre lait que celui de leur mere, tout contrarie & retarde en eux les premiers progrès de la nature. L'application qu'on les oblige de donner à mille choses sur lesquelles on fixe continuellement leur attention, tandis qu'on ne donne aucun exercice à leurs forces corporelles, peut encore faire une diversion considérable à leur accroissement; de sorte que, si au lieu de surcharger & fatiguer d'abord leurs esprits de mille manieres, on laissoit exercer leurs corps aux mouvements continuels que la nature semble leur demander, il est à croire qu'ils seroient beaucoup plutôt en état de marcher, d'agir, & de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins.

Enfin M. Locke prouve tout au plus qu'il pourroit bien y avoir dans l'homme un motif de demeurer attaché à la femme lorsqu'elle a un enfant, mais il ne prouve nullement qu'il a dû s'y attacher avant l'accouchement & pendant les neuf mois de la grossesse. Si telle femme est indifférente à l'homme pendant neuf mois; si même elle lui devient inconnue, pourquoi la secourra-t-il après l'accouchement? pourquoi lui aidera-t-il à élever un enfant qu'il ne fait pas seulement lui appartenir, & dont il n'a résolu ni prévu la naissance? M. Locke suppose évidemment ce qui est en question: car il ne s'agit pas de savoir pourquoi l'homme demeurera attaché à la femme après l'accouchement, mais pourquoi il s'attachera à elle après la conception. L'appétit satisfait, l'homme n'a plus besoin de telle femme, ni la femme de tel homme. Celui-ci n'a pas le moindre souci, ni peut-être la moindre idée des suites de son action. L'un s'en va d'un côté, l'autre d'un autre, & il n'y a pas d'apparence

qu'au bout de neuf mois ils aient la mémoire de s'être connus : car cette espèce de mémoire , par laquelle un individu donne la préférence à un individu pour l'acte de la génération , exige , comme je le prouve dans le texte , plus de progrès ou de corruption dans l'entendement humain , qu'on ne peut lui en supposer dans l'état d'animalité dont il s'agit. Une autre femme peut donc contenter les nouveaux desirs de l'homme aussi commodément que celle qu'il a déjà connue , & un autre homme contenter de même la même femme , supposé qu'elle soit pressée du même appétit pendant l'état de grossesse , de quoi l'on peut raisonnablement douter. Que si , dans l'état de nature , la femme ne ressent plus la passion de l'amour après la conception de l'enfant , l'obstacle à la société avec l'homme en devient encore beaucoup plus grand , puisqu'alors elle n'a plus besoin ni de l'homme qui l'a fécondée , ni d'aucun autre. Il n'y a donc dans l'homme aucune raison de rechercher la même femme , ni dans la même femme aucune raison de rechercher le même homme. Le raisonnement de Locke tombe donc en ruine , & toute la dialectique de ce Philosophe ne l'a pas garanti de la faute que Hobbes & d'autres ont commise. Ils avoient à expliquer un fait de l'état de nature ; c'est-à-dire , d'un état où les hommes vivoient isolés , & où tel homme n'avoit aucun motif de demeurer à côté de tel homme , ni , peut-être , les hommes de demeurer à côté les uns des autres , ce qui est bien pis ; & ils n'ont pas songé à se transporter au-delà des siècles de société , c'est-à-dire , de ces temps où les hommes ont toujours une raison de demeurer près les uns des autres , & où tel homme a souvent une raison de demeurer à côté de tel homme ou de telle femme.

Page 373.

(\* b) Je me garderai bien de m'embarquer dans les réflexions philosophiques qu'il y auroit à faire sur les avantages & les inconvénients de cette institution des langues ; ce n'est pas à moi qu'on permet d'attaquer les erreurs vulgaires, & le peuple lettré respecte trop ses préjugés, pour supporter patiemment mes prétendus paradoxes. Laissons donc parler les gens à qui l'on n'a point fait un crime d'oser prendre quelquefois le parti de la raison contre l'avis de la multitude. *Nec quidquam felicitati humani generis decederet, si, pulsâ tot linguarum pefie & confusione, unam artem callerent mortales, & signis, motibus, gestibusque licitum foret quidvis explicare. Nunc vero ita comparatum est, ut animalium quæ vulgò bruta creduntur, melior longè quàm nostra hæc in parte videatur conditio, ut pote quæ promptius, & forsan felicius, sensus & cogitationes suas sine interprete significant, quàm illi queant mortales, præsertim si peregrino utantur sermone.* If. Vossius, de Poëmat. Cant. & Viribus Rythmi, p. 66.

Page 379.

(\* 11) Platon, montrant combien les idées de la quantité discrète & de ses rapports sont nécessaires dans les moindres arts, se moque avec raison des Auteurs de son temps, qui prétendoient que Palamede avoit inventé les nombres au siège de Troye, comme si, dit ce Philosophe, Agamemnon eût pu ignorer jusques-là combien il avoit de jambes. En effet, on sent l'impossibilité que la société & les arts fussent parvenus où ils étoient déjà du temps du siège de Troye, sans que les hommes eussent l'usage des nombres & du calcul : mais la nécessité de connoître les nombres avant que d'acquérir d'autres connoissances, n'en rend pas l'in-

vention plus aisée à imaginer : les noms des nombres une fois connus, il est aisé d'en expliquer le sens, & d'exciter les idées que ces noms représentent : mais pour les inventer, il fallut, avant que de concevoir ces mêmes idées, s'être, pour ainsi dire, familiarisé avec les méditations philosophiques, s'être exercé à considérer les êtres par leur seule essence, & indépendamment de toute autre perception ; abstraction très-pénible, très-métaphysique, très-peu naturelle, & sans laquelle cependant ces idées n'eussent jamais pu se transporter d'une espèce ou d'un genre à un autre, ni les nombres devenir universels. Un sauvage pouvoit considérer séparément sa jambe droite & sa jambe gauche, ou les regarder ensemble sous l'idée indivisible d'une couple, sans jamais penser qu'il en avoit deux ; car autre chose est l'idée représentative qui nous peint un objet, & autre chose l'idée numérique qui le détermine. Moins encore pouvoit-il calculer jusqu'à cinq : & quoiqu'appliquant ses mains l'une sur l'autre, il eût pu remarquer que les doigts se répondoient exactement, il étoit bien loin de songer à leur égalité numérique. Il ne savoit pas plus le compte de ses doigts que de ses cheveux ; & si, après lui avoir fait entendre ce que c'est que nombre, quelqu'un lui eût dit qu'il avoit autant de doigts aux pieds qu'aux mains, il eût peut-être été fort surpris, en les comparant, de trouver que cela étoit vrai.

Page 384.

( \* 12 ) Il ne faut pas confondre l'amour-propre & l'amour de soi-même ; deux passions très-différentes par leur nature & par leurs effets. L'amour de soi-même est un sentiment naturel, qui porte tout animal à veiller à sa propre conservation ; &

qui , dirigé dans l'homme par la raison , & modifié par la pitié , produit l'humanité & la vertu. L'amour-propre n'est qu'un sentiment relatif, factice , & né dans la société , qui porte chaque individu à faire plus de cas de soi que de tout autre , qui inspire aux hommes tous les maux qu'ils se font mutuellement , & qui est la véritable source de l'honneur.

Ceci bien entendu , je dis que dans notre état primitif , dans le véritable état de nature , l'amour-propre n'existe pas ; car chaque homme en particulier se regardant lui-même comme le seul spectateur qui l'observe , comme le seul être dans l'univers qui prenne intérêt à lui , comme le seul juge de son propre mérite , il n'est pas possible qu'un sentiment qui prend sa source dans des comparaisons qu'il n'est pas à portée de faire , puisse germer dans son ame. Par la même raison , cet homme ne sauroit avoir ni haine , ni désir de vengeance ; passions qui ne peuvent naître que de l'opinion de quelqu'offense reçue ; & comme c'est le mépris ou l'intention de nuire , & non le mal qui constitue l'offense , des hommes qui ne savent ni s'apprécier , ni se comparer , peuvent se faire beaucoup de violences mutuelles , quand il leur en revient quelque avantage , sans jamais s'offenser réciproquement. En un mot , chaque homme ne voyant guère ses semblables que comme il verroit des animaux d'une autre espèce , peut ravir la proie au plus faible , ou céder la sienne au plus fort , sans envisager ces rapines que comme des événements naturels , sans le moindre mouvement d'insolence ou de dépit , & sans autre passion que la douleur , ou la joie d'un bon ou mauvais succès.

Page 410.

(\* 13 ) C'est une chose extrêmement remarqua-



ble , que depuis tant d'années que les européens se tourmentent pour amener les sauvages de diverses contrées du monde à leur manière de vivre , ils n'aient pas pu encore en gagner un seul , non pas même à la faveur du christianisme ; car nos missionnaires en font quelquefois des chrétiens , mais jamais des hommes civilisés. Rien ne peut surmonter l'invincible répugnance qu'ils ont à prendre nos mœurs , & vivre à notre manière. Si ces pauvres sauvages sont aussi malheureux qu'on le prétend , par quelle inconcevable dépravation de jugement refusent-ils constamment de se policer à notre imitation , ou d'apprendre à vivre heureux parmi nous , tandis qu'on lit en mille endroits que des Français & d'autres Européens se sont réfugiés volontairement parmi ces nations , y ont passé leur vie entière , sans pouvoir plus quitter une si étrange manière de vivre , & qu'on voit même des missionnaires sensés regretter avec attendrissement les jours calmes & innocents qu'ils ont passés chez ces peuples si méprisés ? Si l'on répond qu'ils n'ont pas assez de lumières pour juger sainement de leur état & du nôtre , je repliquerai que l'estimation du bonheur est moins l'affaire de la raison que du sentiment. D'ailleurs cette réponse peut se retourner contre nous avec plus de force encore ; car il y a plus loin de nos idées à la disposition d'esprit où il faudroit être pour concevoir le goût que trouvent les sauvages à leur manière de vivre , que des idées des sauvages à celles qui peuvent leur faire concevoir la nôtre. En effet , après quelques observations , il leur est aisé de voir que tous nos travaux se dirigent sur deux seuls objets ; savoir , pour soi les commodités de la vie , & la considération parmi les autres. Mais le moyen pour nous d'imaginer la sorte de plaisir qu'un sauvage prend à passer sa vie seul au milieu des bois ou à la pêche , ou à souffler

dans une mauvaise flûte , sans jamais savoir en tirer un seul ton , & sans se soucier de l'apprendre ?

On a plusieurs fois amené des sauvages à Paris , à Londres , & dans d'autres villes ; on s'est empressé de leur étaler notre luxe , nos richesses & tous nos arts les plus utiles & les plus curieux ; tout cela n'a jamais excité chez eux qu'une admiration stupide , sans le moindre mouvement de convoitise. Je me souviens entr'autres de l'histoire d'un chef de quelques Américains septentrionaux qu'on mena à la cour d'Angleterre il y a une trentaine d'années. On lui fit passer mille choses devant les yeux , pour chercher à lui faire quelque présent qui pût lui plaire , sans qu'on trouvât rien dont il parût se soucier. Nos armes lui sembloient lourdes & incommodes , nos souliers lui bleissoient les pieds , nos habits le gênoient , il rebutoit tout ; enfin on s'aperçut qu'ayant pris une couverture de laine , il sembloit prendre plaisir à s'en envelopper les épaules. Vous conviendrez au moins , lui dit-on , aussi-tôt de l'utilité de ce meuble ? Oui , répondit-il , cela me paroît presque aussi bon qu'une peau de bête. Encore n'eût-il pas dit cela , s'il eût porté l'une & l'autre à la pluie.

Peut-être me dira-t-on que c'est l'habitude qui , attachant chacun à sa maniere de vivre , empêche les sauvages de sentir ce qu'il y a de bon dans la nôtre ; & sur ce pied-là il doit paroître au moins fort extraordinaire que l'habitude ait plus de force pour maintenir les sauvages dans le goût de leur misère , que les Européens dans la jouissance de leur félicité. Mais pour faire à cette dernière objection une réponse à laquelle il n'y ait pas un mot à repliquer , sans alléguer tous les jeunes sauvages qu'on s'est vainement efforcé de civiliser ; sans parler des Groenlandais & des habitants de l'Islande , qu'on a tenté d'élever & nourrir en Dannemarck ,

& que la tristesse & le désespoir ont tous fait perir, soit de langueur, soit dans la mer, où ils avoient tenté de regagner leurs pays à la nage, je me contenterai de citer un seul exemple bien attesté, & que je donne à examiner aux admirateurs de la police européenne.

» Tous les efforts des Missionnaires hollandais  
 » du Cap de Bonne-Espérance n'ont jamais été  
 » capables de convertir un seul Hottentot. Van  
 » der Stel, Gouverneur du Cap, en ayant pris un  
 » dès l'enfance, le fit élever dans les principes de  
 » la religion chrétienne, & dans la pratique des  
 » usages de l'Europe. On le vêtit richement, on  
 » lui fit apprendre plusieurs langues, & ses pro-  
 » grès répondirent fort bien aux soins qu'en prit  
 » pour son éducation. Le Gouverneur espérant  
 » beaucoup de son esprit, l'envoya aux Indes avec  
 » un Commissaire général, qui l'employa utile-  
 » ment aux affaires de la Compagnie. Il revint au  
 » Cap après la mort du Commissaire. Peu de jours  
 » après son retour, dans une visite qu'il rendit à  
 » quelques Hottentots de ses parents, il prit le  
 » parti de se dépouiller de sa parure européenne  
 » pour se revêtir d'une peau de brebis. Il retour-  
 » na au fort, dans ce nouvel ajustement, chargé  
 » d'un paquet qui contenoit ses anciens habits; &  
 » les présentant au Gouverneur, il lui tint ce dis-  
 » cours (\*): *Ayez la bonté, Monsieur, de faire at-*  
 » *tention que je renonce pour toujours à cet ap-*  
 » *pareil. Je renonce aussi pour toute ma vie à la re-*  
 » *ligion chrétienne; ma résolution est de vivre &*  
 » *mourir dans la religion, les manieres & les usages*  
 » *de mes ancêtres. L'unique grace que je vous de-*  
 » *mande est de me laisser le collier & le coutelas que*  
 » *je porte. Je les garderai pour l'amour de vous.*

(\*) Voyez le frontispice.

» Aussi-tôt , sans attendre la réponse de Vander  
 » Stel , il se déroba par la fuite , & jamais on  
 » ne le revit au Cap. *Histoire des voyages* ,  
 » tome 5 , p. 175.

Page 419.

(\* c) On pourroit m'objecter que , dans un pareil désordre , les hommes , au lieu de s'entr'égorger opiniâtrément , se seroient dispersés , s'il n'y avoit point eu de bornes à leur dispersion. Mais premièrement ces bornes eussent au moins été celles du monde ; & si l'on pense à l'excessive population qui résulte de l'état de nature , on jugera que la terre , dans cet état , n'eût pas tardé à être couverte d'hommes ainsi forcés à se tenir rassemblés. D'ailleurs ils se seroient dispersés , si le mal avoit été rapide , & que c'eût été un changement fait du jour au lendemain ; mais ils naïssoient sous le joug ; ils avoient l'habitude de le porter quand ils en sentoient la pesanteur , & ils se contentoient d'attendre l'occasion de le secouer. Enfin , déjà accoutumés à mille commodités qui les forçoient à se tenir rassemblés , la dispersion n'étoit plus si facile que dans les premiers temps , où nul n'ayant besoin que de soi-même , chacun prenoit son parti , sans attendre le consentement d'un autre.

Page 422 , signature S.

(\* 14) Le Maréchal de V\*\*\* contoit que dans une de ses campagnes , les excessives fripponneries d'un entrepreneur de vivres ayant fait souffrir & murmurer l'armée , il le rança vertement , & le menaça de le faire pendre. Cette menace ne me regarde pas , lui répondit hardiment le frippon , & je suis bien aisé de vous dire qu'on ne pend point

un homme qui dispose de cent mille écus. Je ne fais comment cela se fit, ajoutoit naïvement le Maréchal ; mais en effet il ne fut point pendu, quoiqu'il eût cent fois mérité de l'être.

Page 439.

(\* 15) La justice distributive s'opposeroit même à cette égalité rigoureuse de l'état de nature, quand elle seroit praticable dans la société civile ; & comme tous les membres de l'état lui doivent des services proportionnés à leurs talents & à leurs forces, les citoyens à leur tour doivent être distingués & favorisés à proportion de leurs services. C'est en ce sens qu'il faut entendre un passage d'Isocrate, dans lequel il loue les premiers Athéniens d'avoir bien su distinguer quelle étoit la plus avantageuse des deux sortes d'égalités, dont l'une consiste à faire part des mêmes avantages à tous les citoyens indifféremment, & l'autre à les distribuer selon le mérite de chacun. Ces habiles politiques, ajoute l'orateur, bannissant cette injuste égalité qui ne met aucune différence entre les méchants & les gens de bien, s'attachèrent inviolablement à celle qui récompense & punit chacun selon son mérite. Mais, premièrement, il n'a jamais existé de société, à quelque degré de corruption qu'elles aient pu parvenir, dans laquelle on ne fit aucune différence des méchants & des gens de bien ; & dans les matières de mœurs où la loi ne peut fixer de mesure assez exacte pour servir de règle au Magistrat, c'est très-sagement que, pour ne pas laisser le sort ou le rang des citoyens à sa discrétion, elle lui interdit le jugement des personnes, pour ne lui laisser que celui des actions. Il n'y a que des mœurs aussi pures que celles des anciens Romains qui puissent supporter des censeurs, & de pareils

tribunaux auroient bientôt tout bouleversé parmi nous. C'est à l'estime publique à mettre de la différence entre les méchants & les gens de bien : le Magistrat n'est juge que du droit rigoureux ; mais le peuple est le véritable juge des mœurs ; juge integre & même éclairé sur ce point , qu'on abuse quelquefois , mais qu'on ne corrompt jamais. Les rangs des citoyens doivent donc être réglés sur leur mérite personnel , ce qui seroit laisser au Magistrat le moyen de faire une application presque arbitraire de la loi , mais sur les services réels qu'ils rendent à l'état , & qui sont susceptibles d'une estimation plus exacte.

*Fin du Tome premier.*



